

**Romain Gary**

# Les ceris-volants



**Bibliothèque numérique Ali Ben Salah**

Romain Gary



# LES CERFS-VOLANTS

Roman

1980



**KOTOBONLINE**  
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Romain Gary, pseudonyme de Romain Kacew, né à Vilnius en 1914, est élevé par sa mère qui place en lui de grandes espérances, comme il le racontera dans *La promesse de l'aube*. Pauvre, « cosaque un peu tartare mâtiné de juif », il arrive en France à l'âge de quatorze ans et s'installe avec sa mère à Nice. Après des études de droit, il s'engage dans l'aviation et rejoint le général de Gaulle en 1940. Son premier roman, *Éducation européenne*, paraît avec succès en 1945 et révèle un grand conteur au style rude et poétique. La même année, il entre au Quai d'Orsay. Grâce à son métier de diplomate, il séjourne à Sofia, La Paz, New York, Los Angeles. En 1948, il publie *Le grand vestiaire* et reçoit le prix Goncourt en 1956 pour *Les racines du ciel*. Consul à Los Angeles, il épouse l'actrice Jean Seberg, écrit des scénarios et réalise deux films. Il quitte la diplomatie en 1961 et écrit *Les oiseaux vont mourir au Pérou* (*Gloire à nos illustres pionniers*) et un roman humoristique, *Lady L.*, avant de se lancer dans de vastes sagas : *La comédie américaine* et *Frère Océan*. Sa femme se donne la mort en 1979 et les romans de Gary laissent percer son angoisse du déclin et de la vieillesse : *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, *Clair de femme*, *Les cerfs-volants*. Romain Gary se suicide à Paris en 1980, laissant un document posthume où il révèle qu'il se dissimulait sous le nom d'Émile Ajar, auteur de romans à succès : *Gros Câlin*, *L'angoisse du roi Salomon* et *La vie devant soi*, qui a reçu le prix Goncourt en 1975.

A la mémoire.

## I

Le petit musée consacré aux œuvres d'Ambroise Fleury, à Cléry, n'est plus aujourd'hui qu'une attraction touristique mineure. La plupart des visiteurs s'y rendent après un déjeuner au Clos Joli, que tous les guides de France sont unanimes à célébrer comme un des hauts lieux du pays. Les guides signalent cependant l'existence du musée, avec la mention « vaut un détour ». On trouve dans ses cinq salles la plupart des œuvres de mon oncle qui ont survécu à la guerre, à l'occupation, aux combats de la Libération et à toutes les vicissitudes et lassitudes que notre peuple a connues.

Quel que soit leur pays d'origine, tous les cerfs-volants sont nés de l'imagerie populaire, ce qui leur donne toujours un côté un peu naïf. Ceux d'Ambroise Fleury ne font pas exception à la règle ; même ses dernières pièces, faites dans sa vieillesse, ont gardé cette marque de fraîcheur d'âme et d'innocence. Malgré le peu d'intérêt qu'il suscite, et la modestie de la subvention qu'il reçoit de la municipalité, le musée ne risque pas de fermer ses portes, il est trop lié à notre histoire, mais la plupart du temps ses salles sont vides, car nous vivons une époque où les Français cherchent plutôt à oublier qu'à se souvenir.

La meilleure photo d'Ambroise Fleury se trouve à l'entrée du musée. On le voit dans sa tenue de facteur rural, avec son képi, son uniforme, et ses gros godillots, sa sacoche de cuir sur le ventre, entre le cerf-volant d'une bête à bon Dieu et celui de Gambetta, dont le visage et le corps forment le ballon et la nacelle de son fameux envol pendant le siège de Paris. Il existe bien d'autres photos de celui qu'on avait surnommé pendant longtemps « le facteur timbré » de Cléry, car la plupart des visiteurs de son atelier de la Motte prenaient un cliché, histoire de rire. Mon oncle s'y prêtait volontiers. Il ne craignait pas le ridicule et ne se plaignait ni de l'épithète de « facteur timbré », ni de celle de « doux original », et s'il savait que les gens du pays l'appelaient ce « vieux fou de Fleury », il paraissait y voir beaucoup plus une marque d'estime que de mépris. Dans les années trente, lorsque la réputation

de mon oncle commença à grandir, le patron du Clos Joli, Marcellin Duprat, eut l'idée de faire imprimer des cartes postales qui représentaient mon tuteur en uniforme parmi ses cerfs-volants, avec les mots : Cléry. Le célèbre facteur rural Ambroise Fleury et ses cerfs-volants. Ces cartes sont malheureusement toutes en noir et blanc et on n'y retrouve pas la gaieté des couleurs et des formes, la bonhomie souriante et ce que j'appellerais les clins d'œil que le vieux Normand lançait dans le ciel.

Mon père avait été tué au cours de la Première Guerre mondiale et ma mère mourut peu après. La guerre coûta également la vie au deuxième des trois frères Fleury, Robert ; mon oncle Ambroise lui-même en revint après qu'une balle lui eut traversé la poitrine. Je dois ajouter, pour la clarté de l'histoire, que mon arrière-grand-père, Antoine, avait péri sur les barricades de la Commune, et je crois que ce petit aperçu de notre passé et surtout les deux noms des Fleury gravés sur les monuments aux morts de Cléry ont joué un rôle décisif dans la vie de mon tuteur. Il était devenu très différent de l'homme qu'il avait été avant 14-18 et dont on disait dans le pays qu'il avait le coup de poing facile. On s'étonnait qu'un combattant qui avait reçu la médaille militaire ne manquât jamais l'occasion de manifester ses opinions pacifistes, défendît les objecteurs de conscience et condamnât toutes les formes de violence, avec, dans le regard, cette flamme qui n'était peut-être, en fin de compte, que le reflet de celle qui brûle sur le tombeau du soldat inconnu. Physiquement, il n'avait rien d'un doux. Des traits bien taillés, durs et volontaires, des cheveux gris, coupés en brosse, et une de ces fortes et longues moustaches que l'on qualifie de « moustache de Gaulois », car les Français savent encore. Dieu merci, se raccrocher à leurs souvenirs historiques, même s'ils ne sont plus que ceux de leur poil. L'œil était sombre, ce qui est toujours un bon fond pour la gaieté. On considérait en général qu'il était revenu « sonné » de la guerre ; on expliquait ainsi son pacifisme et aussi cette marotte qui consistait à passer tout son temps libre avec ses cerfs-volants : avec ses « gnamas », ainsi qu'il les appelait. Il avait découvert ce mot dans un ouvrage sur l'Afrique équatoriale, où il signifie, paraît-il, tout ce qui a souffle de vie, hommes, moucheron, lions, idées ou éléphants. Sans doute avait-il choisi le métier de facteur rural parce que sa médaille militaire et les deux citations à sa croix de guerre lui donnaient droit à un emploi

réservé, ou peut-être y voyait-il une activité qui allait bien à un pacifique. Il me disait souvent :

– Avec un peu de chance, mon petit Ludo, si tu travailles bien, peut-être pourras-tu décrocher toi aussi, un jour, aux P.T.T., un emploi de buraliste.

Il me fallut bien des années pour m’orienter dans ce qui était chez lui gravité et fidélité profondes, et ce qui était une veine goguenarde qui paraissait venir de ce fonds commun où les Français vont se chercher lorsqu’ils se perdent.

Mon oncle disait que « les cerfs-volants doivent apprendre à voler, comme tout le monde » et, dès l’âge de sept ans, je l’accompagnais après l’école à ce qu’il appelait « l’entraînement », tantôt sur le pré devant la Motte, tantôt un peu plus loin, au bord de la Rigole, avec un gnama qui sentait encore bon la colle fraîche.

– Il faut les tenir ferme, m’expliquait-il, parce que ça tire et quelquefois ils s’arrachent, ils montent trop haut, ils partent à la poursuite du bleu et tu ne les revois plus, sauf lorsque les gens les ramènent ici en morceaux.

– Et si je les tiens trop fort, est-ce que je ne vais pas m’envoler avec eux, moi aussi ?

Il souriait, ce qui rendait sa grosse moustache encore plus gentille.

– Ça pourrait arriver, disait-il. Il ne faut pas se laisser emporter.

Mon oncle donnait à ses cerfs-volants des noms affectueux : Croquemuche, Batifol, Clopin-clopant, Patapouf, Zigomar, Palpitar, Aimable, et je ne savais jamais pourquoi c’était tel nom plutôt qu’un autre, pourquoi Titube, une sorte de grenouille hilare, avec des pattes qui vous faisaient « bonjour » dans le vent, s’appelait ainsi plutôt que Clapote, lequel était un poisson tout souriant, frémissant dans les airs de ses écailles argentées et de ses nageoires roses, ou pourquoi il lançait plus souvent au-dessus du pré devant la Motte son Popotin plutôt que son Mimile, un martien, que je trouvais bien gentil, avec ses yeux ronds et ses ailes en forme d’oreilles qui se mettaient à frétiler quand il s’élevait, gestes que je m’exerçais à imiter avec succès, battant tous mes camarades de classe dans nos compétitions.

Lorsqu'il lançait un gnama dont je ne comprenais pas les formes, mon oncle m'expliquait :

– Il faut essayer d'en faire qui seraient différents de tout ce qu'on a déjà vu et connu. Quelque chose de vraiment nouveau. Mais c'est là qu'il faut les tenir au bout de la ficelle plus fermement encore, parce que si on les lâche, ils s'en vont à la poursuite du bleu et risquent toujours de faire de gros dégâts en retombant.

Il me semblait parfois que c'était le cerf-volant qui tenait Ambroise Fleury au bout de la ficelle.

Mon préféré pendant longtemps fut le brave Patapouf, dont le ventre se gonflait étonnamment d'air dès qu'il prenait de l'altitude et qui, pour peu qu'il y eût brise, exécutait des cabrioles en battant comiquement des pattes sa panse, selon la manière que mon oncle avait de tirer ou de relâcher les fils.

Je permettais à Patapouf de dormir avec moi, car au sol, un cerf-volant a besoin de beaucoup d'amitié ; il perd forme et vie à ras de terre et se désole facilement. Il lui faut de la hauteur, de l'air libre et beaucoup de ciel autour pour s'épanouir dans toute sa beauté.

Mon tuteur passait ses journées à parcourir la campagne dans l'exercice de son métier, portant aux gens du pays le courrier qu'il allait chercher le matin à la poste. Mais lorsque je revenais de l'école après une trotte de cinq kilomètres, je le trouvais presque toujours dans sa tenue de facteur sur le pré de la Motte, les courants d'air chez nous étant toujours plus favorables en fin d'après-midi, les yeux levés vers un de ses « petits copains » qui frémissait au-dessus de la terre. Et cependant, lorsque nous perdîmes un jour notre superbe Quatremer, avec ses douze voiles que le vent, les gonflant d'un seul coup, arracha de ma main avec le dévidoir, mon oncle, en suivant du regard son œuvre qui se perdait dans le bleu, me dit, alors que je me mettais à chialer :

– Ne pleure pas. C'est fait pour ça. Il est content, là-haut.

Le lendemain, un fermier des environs nous ramena dans sa charrette de foin un amas de bois et de papier qui était tout ce qui restait de Quatremer.

J'avais dix ans lorsque la Gazette de Honfleur consacra un article écrit sur le mode ironique à « notre concitoyen Ambroise Fleury, facteur rural à Cléry, un sympathique original dont les cerfs-volants ne manqueront pas de faire un jour la célébrité de cette localité, comme les dentelles ont fait la gloire de Valenciennes, la porcelaine celle de Limoges et les bêtises celle de Cambrai ». Mon oncle découpa l'article, le mit sous verre et l'accrocha à un clou sur le mur de l'atelier.

– Je ne suis pas sans vanité, comme tu le vois, me lança-t-il, avec un petit clin d'œil narquois.

La chronique de la Gazette avec la photo qui l'accompagnait fut reprise par un journal parisien et bientôt notre grange, désormais qualifiée d' « atelier », commença à recevoir non seulement des visiteurs mais aussi des commandes. Le patron du Clos Joli, qui était un vieil ami de mon oncle, recommandait cette « curiosité locale » à ses clients. Un jour, une voiture automobile s'arrêta devant notre ferme et un monsieur très élégant en descendit. Je fus surtout impressionné par ses moustaches, qui grimpaient jusqu'aux oreilles et se mêlaient aux favoris, coupant le visage en deux. J'appris plus tard qu'il s'agissait d'un grand collectionneur anglais, Lord Howe ; il était accompagné d'un valet et d'une malle ; lorsque celle-ci fut ouverte, je découvris, soigneusement rangés sur un fond de velours spécialement aménagé, de magnifiques cerfs-volants de divers pays, Birmanie, Japon, Chine et Siam. Mon oncle fut invité à les admirer, ce qu'il fit en toute sincérité, car il était entièrement dépourvu de fibre chauvine. Sa seule petite manie à cet égard était d'affirmer que le cerf-volant n'acquies ses lettres de noblesse qu'en France, en 1789. Après avoir rendu hommage aux pièces exhibées par le collectionneur anglais, il montra à son tour à celui-ci quelques-unes de ses propres créations, parmi lesquelles un Victor Hugo porté par des nuages, inspiré par la célèbre photo de Nadar, et qui n'était pas sans faire ressembler le poète à Dieu le Père, lorsqu'il s'élevait dans les airs. Après une ou deux heures d'inspection et de louanges réciproques, les deux hommes se rendirent sur le pré et, chacun choisissant par courtoisie le cerf-volant de l'autre, ils amusèrent le ciel normand jusqu'à ce que tous les gamins des alentours accourussent pour participer à la fête.

La notoriété d'Ambroise Fleury ne cessait de grandir mais ne lui tourna pas la tête, pas même lorsque sa Grande Demoiselle en bonnet phrygien – il avait la tripe fortement républicaine – reçut le premier prix au meeting de Nogent, et lorsqu'il fut invité par Lord Howe, à Londres, où il fit la démonstration de quelques-unes de ses œuvres au cours d'une réunion à Hyde Park. Le climat politique de l'Europe commençait en effet à s'assombrir, après l'arrivée de Hitler au pouvoir et l'occupation de la Rhénanie, et il s'agissait d'une des nombreuses manifestations de l'alliance franco-britannique qui avaient lieu alors. J'ai gardé la photo de l'Illustrated London News où l'on voit Ambroise Fleury avec sa Liberté éclairant le monde, entre Lord Howe et le Prince de Galles. Après cette consécration quasi officielle, Ambroise Fleury fut élu d'abord membre et ensuite président d'honneur des Cerfs-volants de France. Les visites des curieux se faisaient de plus en plus nombreuses. De belles dames et de beaux messieurs venus en auto de Paris pour déjeuner au Clos Joli se rendaient ensuite chez nous et demandaient au « maître » de leur faire une démonstration de quelques-unes de ses pièces. Les belles dames s'asseyaient dans l'herbe, les beaux messieurs, un cigare aux lèvres, s'efforçaient de garder leur sérieux et on se délectait de la vue du « facteur timbré », son Montaigne ou sa Paix du monde au bout de la ficelle, fixant le bleu du regard perçant des grands navigateurs. Je finissais par prendre conscience de ce qu'il y avait d'insultant dans le petit rire des belles dames, dans les mines supérieures des beaux messieurs, et il m'arrivait de surprendre une remarque tantôt désobligeante, tantôt empreinte de pitié. « Il paraît qu'il n'a pas toute sa tête. Il a été sonné par un obus en 14-18. » « Il se dit pacifiste et objecteur de conscience, mais je crois surtout que c'est un malin qui sait drôlement bien se faire de la réclame. » « C'est à mourir de rire ! » « Marcellin Duprat avait bien raison, ça vaut un détour ! » « Vous ne trouvez pas qu'il a la tête du maréchal Lyautey, avec ses cheveux gris en brosse et sa moustache ? » « Il a quelque chose de fou dans le regard. » « Mais bien sûr, ma chère : c'est le feu sacré ! » Ils achetaient ensuite un cerf-volant comme on paye sa place au spectacle et le jetaient sans aucun égard dans le coffre de leur voiture. C'était d'autant plus pénible que mon oncle, lorsqu'il s'abandonnait ainsi à sa passion, devenait indifférent à ce qui se passait autour de lui et ne s'apercevait pas que certains de nos visiteurs s'amusaient à ses dépens. Un jour, rentrant à la maison, furieux des remarques que j'avais surprises pendant que mon tuteur faisait évoluer dans

le ciel son préféré de toujours, un Jean-Jacques Rousseau aux ailes en forme de livres ouverts dont le vent faisait battre les pages, je ne pus retenir mon indignation. Je marchais derrière lui à grands pas, les sourcils froncés, les poings dans les poches, tapant des pieds si fort que mes chaussettes étaient tombées sur mes talons.

– Mon oncle, ces Parisiens se sont moqués de vous. Ils vous ont traité de vieux loufoque.

Ambroise Fleury s'arrêta. Loin d'être vexé, il paraissait plutôt satisfait.

– Ah bon ? Ils ont dit ça ?

Je lui lançai alors du haut de mon mètre quarante cette phrase que j'avais entendue tomber des lèvres de Marcellin Duprat, à propos d'un couple de clients du Clos Joli qui s'étaient plaints de l'addition :

– Ce sont des gens de peu.

– Il n'y a pas de gens de peu, dit mon oncle.

Il se pencha, posa délicatement Jean-Jacques Rousseau dans l'herbe et s'assit. Je m'installai à ses côtés.

– Ainsi, ils m'ont traité de fou. Eh bien, figure-toi, ces beaux messieurs et ces belles dames ont raison. Il est parfaitement évident qu'un homme qui a voué toute sa vie aux cerfs-volants n'est pas dépourvu d'un grain de folie. Seulement se pose ici une question d'interprétation. Il y en a qui appellent ça « grain de folie », d'autres parlent aussi d' « étincelle sacrée ». Il est parfois difficile de distinguer l'un de l'autre. Mais si tu aimes vraiment quelque'un ou quelque chose, donne-lui tout ce que tu as et même tout ce que tu es, et ne t'occupe pas du reste...

Il y eut sur sa grosse moustache un rapide passage de gaieté.

– Voilà ce que tu dois savoir, si tu veux devenir un bon employé de l'administration des P.T.T., Ludo.

## II

Notre ferme était dans la famille depuis qu'un des Fleury l'avait bâtie, peu après ce qu'on appelait encore au temps de mes grands-parents « les événements » dans le pays. Lorsqu'il me vint un jour la curiosité de savoir quels étaient les « événements » en question, mon oncle m'expliqua qu'il s'agissait de la révolution de 1789. J'appris ainsi qu'on avait chez nous la mémoire longue.

– Eh oui, je ne sais si c'est l'effet de l'enseignement public obligatoire, mais les Fleury ont toujours eu une étonnante mémoire historique. Je crois qu'aucun des nôtres n'a jamais rien oublié de ce qu'il a appris. Mon grand-père nous faisait parfois réciter la Déclaration des Droits de l'Homme. J'en ai pris une telle habitude que cela m'arrive encore maintenant.

Je sus à cette époque – je venais d'avoir dix ans – que ma propre mémoire, bien qu'elle n'eût pas encore pris ce caractère « historique », devint pour mon maître d'école, M. Herbier, chanteur-basse à la chorale de Cléry à ses heures, une source d'étonnement et même, pour finir, d'inquiétude. La facilité avec laquelle je retenais tout ce que j'apprenais, pouvant réciter par cœur après une ou deux lectures plusieurs pages de mon manuel scolaire, ainsi que mon aptitude singulière au calcul mental lui paraissaient relever de quelque malformation du cerveau, plutôt que de capacités même exceptionnelles de bon élève. Il était d'autant plus enclin à se méfier de ce qu'il n'appelait jamais mes dons mais des « prédispositions » – et à l'accent assez sinistre qu'il mettait à prononcer ce mot, je me sentais presque coupable – que, le « grain de folie » de mon oncle étant reconnu comme tel par tous, je paraissais moi aussi frappé de quelque tare héréditaire qui pouvait se révéler fatale. Le propos que j'entendais le plus fréquemment dans la bouche de M. Herbier était : « De la mesure avant toute chose », et il me fixait gravement en prononçant cette véritable mise en garde. Lorsque mes prédispositions se manifestèrent d'une manière tellement évidente que je fus cafardé par un camarade pour avoir gagné un pari et encaissé une somme

rondelette après avoir récité dix pages d'horaires de l'Indicateur des chemins de fer Chaix, j'ai su que M. Herbier avait employé à mon propos l'expression de « petit monstre ». J'aggravais mon cas en me livrant de mémoire à des extractions de racines carrées et à des multiplications instantanées de chiffres de belle longueur. M. Herbier se rendit à la Motte, parla longuement à mon tuteur, et lui conseilla de me faire venir à Paris pour me faire examiner par un spécialiste. L'oreille collée à la porte, je ne perdis rien de cet entretien.

– Il s'agit, Ambroise, d'une faculté qui n'est pas normale. On a vu des enfants étonnamment doués pour le calcul mental devenir par la suite des demeurés. On les exhibe sur les scènes des music-halls, et c'est tout. Une partie de leur cerveau se développe ainsi d'une manière foudroyante, mais pour le reste, ils deviennent de véritables crétins. Dans son état actuel, Ludovic pourrait presque passer le concours de Polytechnique.

– En effet, c'est curieux, dit mon oncle. Chez nous, les Fleury, on est plutôt doués pour la mémoire historique. Nous avons même eu un fusillé sous la Commune.

– Je ne vois pas le rapport.

– Encore un qui se souvenait.

– Se souvenait de quoi ?

Mon oncle observa un petit silence.

– De tout, probablement, dit-il enfin.

– Vous n'allez pas prétendre que votre ancêtre a été fusillé par excès de mémoire ?

– C'est exactement ce que je dis. Il devait connaître par cœur tout ce que le peuple français a subi au cours des âges.

– Ambroise, vous êtes connu dans le pays, excusez-moi de vous le dire, comme un... enfin, un illuminé, mais moi, je ne viens pas vous parler de vos cerfs-volants.

– Ben oui, quoi, je suis un demeuré, moi aussi.

– Je viens simplement vous prévenir que le petit Ludovic a des facultés de mémoire qui ne correspondent ni à son âge, ni, du reste, à aucun âge. Il a

récité par cœur l'Indicateur Chaix. Dix pages. Il a multiplié mentalement un nombre de quatorze chiffres par un autre, tout aussi long.

– Bon, chez lui, ça s'est porté sur les chiffres. Il ne semble pas avoir été atteint de mémoire historique. Ça lui évitera peut-être d'être fusillé la prochaine fois.

– Quelle prochaine fois ?

– Est-ce que je sais, moi ? Il y en a toujours une.

– Vous devriez le faire examiner par un médecin.

– Ecoutez, Herbier, vous commencez à m'emmerder. Si mon neveu était vraiment anormal, ce serait un crétin. Au revoir et merci de votre visite. Je comprends que ça part chez vous de bons sentiments. Est-ce qu'il est aussi doué pour les études d'histoire que pour le calcul ?

– Encore une fois, Ambroise, on ne peut parler de don. Ni même d'intelligence. L'intelligence suppose le raisonnement. J'insiste là-dessus : le raisonnement. Or, à cet égard il ne raisonne ni mieux ni moins bien que les autres gamins de son âge. Quant à l'histoire de France, il est capable de la réciter de A jusqu'à Z.

Il y eut un silence encore plus long et puis j'entendis soudain mon oncle gueuler :

– Jusqu'à Z ? Quel Z ? Parce qu'il y a déjà un Z en vue ?

M. Herbier ne trouva rien à répondre. Après la défaite de 1940, lorsque le Z apparut clairement à l'horizon, il m'arriva souvent de penser à cette conversation.

Le seul de mes maîtres qui ne paraissait nullement inquiet de mes « prédispositions » était mon professeur de français, M. Pinder. Il ne parut fâché qu'une fois lorsque, récitant Les Conquistadors, dans mon désir de me surpasser, j'entrepris de dire le poème à l'envers, en commençant par le dernier vers. M. Pinder m'interrompit et me menaça du doigt.

– Mon petit Ludovic, je ne sais si tu te prépares ainsi à ce qui semble nous menacer tous, c'est-à-dire à une vie à l'envers, dans un monde à l'envers, mais je te demande au moins d'épargner la poésie.

Ce fut le même M. Pinder qui nous donna un peu plus tard un sujet de composition dont le souvenir allait jouer un certain rôle dans ma vie : « Etudiez et comparez ces deux expressions : savoir raison garder et garder sa raison de vivre. Dites si vous voyez une contradiction entre ces deux idées. »

Il faut bien reconnaître que M. Herbier n'avait pas entièrement tort lorsqu'il faisait part à mon oncle de ses inquiétudes à mon sujet, craignant que la facilité avec laquelle je retenais tout ne s'accompagnât point de progrès dans la maturité d'esprit, la pondération et le bon sens. Peut-être en est-il un peu ainsi chez tous ceux qui souffrent d'un excès de mémoire, comme on en a eu quelques années plus tard la preuve, lorsque tant de Français périrent en déportation ou furent fusillés.

### III

Notre ferme était située dans l'arrière-pays du hameau de Clos, à la lisière de la forêt de Voigny, où se mêlaient fougères et genêts, hêtres et chênes, et où l'on trouvait cerfs et sangliers. Plus loin commençaient les marais, où régnait la paix des sarcelles, loutres, libellules et cygnes.

La Motte était assez isolée. Nos voisins les plus proches, à une bonne demi-heure de marche, étaient les Cailleux ; le petit Jeannot Cailleux avait deux ans de moins que moi et j'étais pour lui « l'aîné » ; ses parents tenaient une laiterie en ville ; le grand-père, Gaston, qui avait perdu une jambe dans un accident de scierie, élevait des abeilles. Plus loin, il y avait les Magnard : taciturnes, indifférents à tout ce qui n'était pas vache, beurre et champs, le père, le fils et les deux vieilles filles ne parlaient jamais à personne.

– Sauf pour dire ou demander le prix, grommelait Gaston Cailleux.

Il n'y avait plus ensuite, entre la Motte et Cléry, que les fermes des Monnier et des Simon, dont les enfants étaient dans ma classe à l'école.

Je connaissais les bois des environs jusque dans leurs recoins les plus secrets. Mon oncle m'avait aidé à bâtir au bout d'un ravin, au lieu-dit Vieille-Source, un wigwam de Peau-Rouge, une hutte faite de branches et recouverte d'une toile cirée où je me réfugiais avec les livres de James Oliver Curwood et de Fenimore Cooper, pour rêver des Apaches et des Sioux, ou pour me défendre jusqu'à la dernière cartouche, alors que j'étais assiégé par les forces ennemies, toujours « supérieures en nombre », comme la tradition l'exige. A la mi-juin, alors que m'étant gavé et assoupi, j'ouvris les yeux, je vis devant moi une fillette très blonde sous un grand chapeau de paille, qui me regardait sévèrement. Il y avait de l'ombre et du soleil sous les branches et il me semble aujourd'hui encore, après tant d'années, que ce jeu de clair-obscur n'a jamais cessé autour de Lila et qu'en cet instant d'émotion, dont je ne comprenais alors ni la raison ni la nature, je fus, en quelque sorte, prévenu. Instinctivement, sous l'effet de je ne sais quelle force ou faiblesse intérieure,

je fis un geste dont je fus bien loin de pressentir alors le caractère définitif et irrévocable : je tendis une poignée de fraises à cette blonde et sévère apparition. Je ne m'en tirai pas à si bon compte. La fillette vint s'asseoir à côté de moi et, sans prêter la moindre attention à mon offrande, s'empara du panier tout entier. Les rôles furent ainsi distribués à tout jamais. Lorsqu'il ne resta au fond du panier que quelques fraises, elle me le rendit et m'informa non sans reproche :

– C'est meilleur avec du sucre.

Il n'y avait qu'une seule chose à faire et je n'hésitai pas. Me levant d'un bond, je fonçai les poings au corps à travers bois et champs jusqu'à la Motte, me précipitai dans la cuisine comme un boulet de canon, m'emparai d'un carton de sucre en poudre sur l'étagère et refis à la même vitesse le chemin en sens inverse. Elle était là, assise dans l'herbe, le chapeau posé à côté d'elle, contemplant une bête à bon Dieu sur le revers de sa main. Je lui tendis le sucre.

– Je n'en veux plus. Mais tu es gentil.

– On laissera le sucre ici et on reviendra demain, dis-je, avec l'inspiration du désespoir.

– Peut-être. Tu t'appelles comment ?

– Ludo. Et toi ?

La bête à bon Dieu s'envola.

– On ne se connaît pas encore assez. Je te dirai peut-être mon nom un jour. Je suis assez mystérieuse, tu sais. Tu ne me reverras sans doute plus jamais. Que font tes parents ?

– Je n'ai pas de parents. Je vis chez mon oncle.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

Je sentais confusément que « facteur rural » n'était pas ce qu'il fallait.

– Il est maître des cerfs-volants, dis-je.

Elle parut favorablement impressionnée.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– C’est comme un grand capitaine, mais dans le ciel. Elle réfléchit encore un moment, puis se leva.

– Je reviendrai peut-être demain, dit-elle. Je ne sais pas. Je suis très imprévisible. Quel âge as-tu ?

– Je vais avoir bientôt dix ans.

– Oh, tu es beaucoup trop jeune pour moi. J’ai onze ans et demi. Mais j’aime bien les fraises des bois. Attends-moi ici demain à la même heure. Je vais revenir, si je n’ai rien de plus amusant à faire.

Elle me quitta, après m’avoir jeté un dernier regard sévère.

Je dus bien cueillir trois kilos de fraises le lendemain. Toutes les quelques minutes, je courais voir si elle était là. Elle ne vint pas, ce jour-là. Ni le lendemain, ni le surlendemain.

Je l’attendis chaque jour pendant tout le mois de juin, de juillet, d’août et de septembre. Je comptai d’abord sur les fraises, puis sur les myrtilles, puis sur les mûres, puis sur les champignons. Je ne devais connaître de pareilles affres de l’attente que de 1940 à 1944, pendant l’occupation, en guettant le retour de la France. Même lorsque les champignons m’abandonnèrent, eux aussi, je continuai à revenir dans la forêt, sur les lieux de notre rencontre. L’année passa et puis une autre et une autre encore, et je découvris que M. Herbier n’avait pas entièrement tort lorsqu’il avait mis en garde mon oncle que ma mémoire avait quelque chose d’inquiétant. Il devait bien y avoir chez les Fleury une infirmité congénitale : ils n’avaient pas la faculté apaisante de l’oubli. J’étudiais, j’aidais mon tuteur à l’atelier, mais rares étaient les jours où une fillette blonde dans sa robe blanche, son grand chapeau de paille à la main, ne vint me tenir compagnie. Il s’agissait bien d’un « excès de mémoire », comme l’avait dit fort justement M. Herbier, et dont lui-même ne devait guère souffrir, puisqu’il se tint soigneusement à l’écart de tout ce qui, sous les nazis, se réclamait si ardemment et si dangereusement du souvenir. Trois-quatre ans après notre rencontre, il m’arrivait encore, dès les premières fraises, de remplir mon panier et, couché sous les hêtres, les mains derrière la nuque, de fermer les yeux, pour l’encourager à me surprendre. Je n’oubliais même pas la boîte de sucre. Bien sûr, il y eut dans tout cela, à la longue, une part de sourire. Je commençais à comprendre ce que mon oncle appelait « la

poursuite du bleu » et j'apprenais à me moquer de moi-même et de mon excès de mémoire.

## IV

Je passai mon bac à quatorze ans, ayant obtenu une dispense, avec l'aide d'un certificat de naissance « ajusté » par le secrétaire de mairie M. Julliac, qui m'en donnait quinze. Je ne savais pas encore ce que j'allais faire de ma vie. En attendant, mes dons pour le calcul incitèrent Marcellin Duprat à me confier la comptabilité du Clos Joli où je me rendais deux fois par semaine. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main, depuis les fabliaux du Moyen Age jusqu'aux ouvrages comme *Le Feu de Barbusse* et *A l'ouest rien de nouveau*, d'Erich Maria Remarque, que mon oncle m'avait offerts, bien qu'il me conseillât rarement dans mes lectures, faisant confiance à l'« enseignement public obligatoire », mais surtout, me semble-t-il, à ce qui n'a jamais cessé de soulever des débats, avant, alors et depuis, mais qu'Ambroise Fleury paraissait tenir pour certain, à savoir l'hérédité des caractères acquis, surtout ajoutait-il, « chez nous autres ».

Il y avait déjà plusieurs années qu'il avait quitté son emploi, mais Marcellin Duprat lui conseillait vivement de revêtir sa vieille tenue de facteur rural lorsqu'il recevait des visiteurs. Le patron du Clos Joli avait ce qu'on appellerait aujourd'hui un sens aigu des « relations publiques ».

– Tu comprends, Ambroise, tu as maintenant une légende et tu dois la conserver intacte. Je sais bien que tu t'en moques, mais tu dois bien ça à notre pays. Les clients me demandent souvent : « Et ce fameux facteur Fleury, il est toujours là, avec ses cerfs-volants ? On peut le voir ? » Après tout, tu les vends, tes machins-chouettes, et tu vis de ça. Alors, il faut garder ton image de marque. Un jour, on dira le « facteur Fleury » comme on dit le « douanier Rousseau ». Moi, quand je viens parler aux clients, je garde ma toque et ma veste de cuisine, c'est comme ça qu'on veut me voir.

Marcellin avait beau être un vieil ami, la petite cuisine qu'il proposait ainsi à mon oncle ne plaisait guère à celui-ci. Il y eut quelques belles engueulades. Le maître du Clos Joli se considérait un peu comme une gloire nationale et ne se reconnaissait d'autre pair que Point à Vienne, Pic à Valence

et Dumaine à Saulieu. Il avait belle prestance, le crâne un peu dégarni, l'œil clair, d'un bleu acier ; une petite moustache lui donnait un air pète-sec. Il avait quelque chose de militaire dans son maintien, qui lui venait peut-être des années qu'il avait passées dans les tranchées, en 14-18. Dans les années trente, la France ne songeait pas encore à faire retraite dans sa grandeur culinaire et Marcellin Duprat se jugeait méconnu.

– Le seul qui me comprenne, c'est Edouard Herriot. L'autre jour, en partant, il m'a dit : « Chaque fois que je viens ici, je me sens rassuré. Je ne sais ce que l'avenir nous réserve, mais je suis sûr que le Clos Joli survivra à tout. Seulement, pour ta Légion d'honneur, Marcellin, il faudra attendre un peu. La France jouit encore d'une abondance de richesses culturelles et cela fait que quelques-unes de nos valeurs plus modestes sont négligées. » Voilà ce qu'il m'a dit, Herriot. Alors, Ambroise, fais-moi plaisir. Dans tout ce coin, il n'y a que toi et moi qui sommes connus. Je t'assure que si tu endosses de temps en temps ta tenue de facteur pour la clientèle, ça aura une autre gueule que ton velours côtelé de cul-terreux.

Mon oncle finissait par rigoler. J'étais toujours heureux lorsque je voyais apparaître sur son visage ces bonnes petites rides qui vivent de gaieté.

– Ce brave Marcellin ! C'est un poids bien lourd que de porter la grandeur sur ses épaules. Mais enfin, quoi ! Il n'a pas entièrement tort, et rendre l'art pacifique du cerf-volant plus populaire vaut bien un petit sacrifice d'amour-propre.

Je crois pourtant que c'était sans déplaisir que mon oncle revêtait à l'occasion sa vieille tenue de facteur rural pour se rendre sur les prés, entouré d'enfants, dont deux ou trois venaient souvent à la Motte après la classe pour des séances d'« entraînement ».

Ainsi que je l'ai dit, Ambroise Fleury fut élu président d'honneur des Cerfs-volants de France, association dont il donna sa démission, Dieu sait pourquoi, au moment de Munich. Je n'ai jamais bien compris comment un pacifiste convaincu a pu se sentir tellement indigné, tellement abattu lorsque la paix, bien que certains l'eussent qualifiée de « paix de la honte », fut sauvée à Munich. Toujours cette sacrée mémoire historique des Fleury, sans doute, qui lui jouait des tours.

Ma mémoire à moi ne lâchait pas prise, elle non plus. Je revenais chaque été au bois du souvenir. Je m'étais renseigné auprès des gens du pays et je savais que je n'avais pas été victime d'une « apparition », comme j'en étais venu parfois à croire. Elisabeth de Bronicka existait bel et bien ; ses parents étaient propriétaires du manoir des Jars, situé en bordure de la route de Clos à Cléry, dont je longeais chaque jour les murs en me rendant à l'école. Ils n'étaient pas revenus en Normandie depuis plusieurs étés ; mon oncle m'apprit que l'on faisait suivre le courrier en Pologne où leur domaine était situé sur les bords de la Baltique, non loin de la ville libre de Gdansk, plus connue alors sous le nom de Dantzig. Personne ne savait s'ils allaient revenir un jour.

– Ce n'est ni le premier ni le dernier cerf-volant que tu perds dans ta vie, Ludo, me disait mon oncle, lorsqu'il me voyait revenir des bois avec mon panier de fraises resté malheureusement plein.

Je n'espérais plus rien et, même si ce jeu devenait un peu enfantin pour un garçon de quatorze ans, j'avais sous mes yeux l'exemple d'un homme mûr ayant su conserver en lui cette part de naïveté qui ne devient sagesse que lorsqu'elle vieillit mal.

Il y avait près de quatre ans que je n'avais plus revu celle que j'appelais « ma petite Polonaise », mais ma mémoire n'avait pas subi la moindre défaillance. Elle avait un visage aux traits si fins qu'on avait envie de le prendre au creux de la main et une vivacité harmonieuse dans chaque mouvement qui m'avait permis d'avoir une très bonne note à mon bac de philo. J'avais choisi l'esthétique à l'oral et l'examineur, excédé sans doute par une journée de travail, m'avait dit :

– Je ne vous poserai qu'une question et je vous demande de me répondre par un seul mot. Qu'est-ce qui caractérise la grâce ?

Je pensai à la petite Polonaise, à son cou, à ses bras, au vol de sa chevelure, et je répondis sans hésiter :

– Le mouvement.

J'eus un dix-neuf. Je dois mon bac à l'amour.

En dehors de Jeannot Cailleux qui venait parfois s’asseoir dans un coin et me regardait un peu tristement – un jour il me dit avec envie : « Toi, au moins, tu as quelqu’un » —je ne me liai avec personne. J’étais devenu presque aussi indifférent à tout ce qui m’entourait que les Magnard. Je les croisais parfois sur un chemin, cahotant dans un tombereau, le père, le fils et les deux filles avec leurs cageots, se rendant au marché. Je leur disais chaque fois bonjour et ils ne me répondaient pas.

Au début de juillet 1936, je me trouvais assis dans l’herbe, à côté de mon panier de fraises. Je lisais des poèmes de José Maria de Heredia, qui me paraît, aujourd’hui encore, bien injustement oublié. Il y avait devant moi un tunnel de clarté entre les hêtres où la lumière venait se rouler par terre comme un chat voluptueux. D’un marais voisin s’élevaient parfois quelques mésanges en fuite.

Je levai les yeux. Elle était là, devant moi, une jeune fille que les quatre années écoulées avaient traitée avec une piété qui était comme un hommage à ma mémoire. Je m’étais figé, après un bond du cœur dans la poitrine qui me noua la gorge. Et puis l’émotion passa et je posai mon livre tranquillement. Elle était revenue avec un peu de retard, et voilà tout.

– Il paraît que tu m’attends depuis quatre ans... Elle rit.

– Et tu n’as même pas oublié le sucre !

– Je n’oublie jamais rien.

– Moi j’oublie tout très facilement. Je ne me souviens même plus de ton nom.

Je la laissai jouer. Puisqu’elle savait que je l’avais cherchée partout, elle devait savoir aussi qui j’étais.

– Attends, laisse-moi réfléchir... Ah oui, c’est Ludovic. Ludo. Tu es le fils du célèbre facteur Ambroise Fleury.

– Son neveu.

Je lui tendis le panier de fraises. Elle en goûta une, s’assit à côté de moi et prit mon livre.

– Mon Dieu, José Maria de Heredia ! Mais c'est tout démodé ! Tu devrais lire Rimbaud et Apollinaire.

Il n'y avait qu'une chose à faire. Je récitai :

De celle qu'il nommait sa douceur angevine  
Sur la corde vibrante erre l'âme divine  
Quand l'angoisse d'amour étreint son cœur troublé  
Et sa voix livre aux vents qui l'emportent loin d'elle  
Et le caresseront, peut-être, l'infidèle  
Cette chanson qu'il fit pour un vanneur de blé.

Elle parut flattée et contente d'elle-même.

– Nos jardiniers m'ont dit que tu venais leur poser des questions pour savoir si j'allais revenir. L'amour fou, quoi.

Je compris que si je ne me défendais pas, j'étais perdu.

– Tu sais, parfois, le meilleur moyen d'oublier quelqu'un, c'est de le revoir.

– Hou là ! Ne te vexe pas. Je plaisante. Et c'est vrai ce qu'on dit, qu'ils sont tous comme ça ?

– Comment, comme ça ?

– Qu'ils n'oublient pas ?

– Mon oncle Ambroise prétend que les Fleury ont si bonne mémoire que certains en sont morts.

– Comment peut-on mourir de mémoire ? C'est idiot.

– Lui aussi est de cet avis et c'est pourquoi il est devenu facteur rural et qu'il a horreur de la guerre. Il ne s'intéresse plus qu'à ses cerfs-volants. Ils sont très beaux à voir, lorsqu'ils sont dans le ciel, mais au moins on peut leur coller une ficelle au derrière, et même quand ils s'échappent et tombent, ce n'est jamais que du papier et des bouts de bois.

– Je voudrais bien que tu m'expliques comment on peut mourir de la mémoire.

– C'est assez compliqué.

– Je ne suis pas complètement stupide. Je pourrai peut-être comprendre.

– Je veux dire seulement que c'est assez difficile à expliquer. Il paraît que tous les Fleury ont été victimes de l'enseignement public obligatoire.

– De quoi ?!

– De l'enseignement public obligatoire. On leur a appris trop de belles choses qu'ils ont trop bien retenues, auxquelles ils ont cru entièrement, qu'ils se sont transmises de père en fils à cause de l'hérédité des caractères acquis et...

Je sentais bien que je n'étais pas à la hauteur et je voulus ajouter qu'il y avait dans tout cela un grain de folie que l'on appelle aussi étincelle sacrée, mais sous ce regard bleu et sévère posé sur moi, je ne faisais que m'enfoncer davantage et me bornai à répéter obstinément :

– On leur a appris trop de belles choses auxquelles ils ont cru ; ils se sont même fait tuer pour elles. C'est pour cela que mon oncle est devenu pacifiste et objecteur de conscience.

Elle hocha la tête et fit « phphph ».

– Je ne comprends pas un mot à ton histoire. Ça ne tient pas debout, ce que ton oncle te raconte.

J'ai eu alors une idée qui ne me parut pas manquer d'habileté.

– Viens nous voir à la Motte, et il t'expliquera ça lui-même.

– Je n'ai pas l'intention de perdre mon temps à écouter des contes de bonne femme. Je lis Rilke et Thomas Mann, moi, pas José Maria de Heredia. D'ailleurs, tu vis avec lui et il ne semble pas avoir réussi à t'expliquer ce qu'il veut dire.

– Il faut être français pour comprendre.

Elle se fâcha.

– Zut. Parce que les Français ont une meilleure mémoire que les Polonais ?

Je commençais à m'affoler. Ce n'était pas du tout le genre de conversation à laquelle je m'attendais, après une tragique séparation de

quatre ans. D'un autre côté, il ne pouvait être question de faire piètre figure, bien que je n'eusse lu ni Rilke, ni Thomas Mann.

– Il s'agit de la mémoire historique, dis-je. Il y a des tas de choses là-dedans dont les Français se souviennent et qu'ils n'arrivent pas à oublier, et ça dure toute la vie, sauf chez ceux qui ont des trous de mémoire. Je t'ai déjà expliqué que c'est l'effet de l'enseignement public obligatoire. Je ne vois pas ce que tu ne comprends pas là-dedans.

Elle se leva et me jeta un regard de pitié.

– Parce que tu t'imagines qu'il n'y a que vous, les Français, qui avez cette « mémoire historique » ? Que nous, les Polonais, n'en avons pas une ? Je n'ai jamais vu un âne pareil. Rien qu'au cours des derniers cinq siècles, les Bronicki ont eu 160 tués, dont la plupart dans des conditions héroïques, et nous avons des documents qui le prouvent. Adieu. Tu ne me reverras plus. Ou plutôt si, tu vas me revoir. J'ai pitié de toi. Ça fait quatre ans que tu viens ici pour m'attendre, et au lieu d'avouer simplement que tu es amoureux fou de moi – comme tous les autres –, tu dis du mal de mon pays. Et d'abord, qu'est-ce que tu sais de la Pologne ? Allez, vas-y, je t'écoute.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et attendit.

C'était à ce point différent de tout ce que j'avais espéré et imaginé lorsque je rêvais d'elle que les larmes me vinrent aux yeux. Tout cela était la faute de ce vieux fou de mon oncle, qui m'avait bourré la tête d'un tas de choses dont il aurait dû se contenter de faire ses cocottes en papier. Je fis un tel effort pour ne pas me mettre à chialer qu'elle s'inquiéta, tout d'un coup.

– Qu'est-ce que tu as ? Tu es devenu vert.

– Je t'aime, murmurai-je.

– Ce n'est pas une raison pour devenir vert, du moins pas encore. Il faut que tu me connaisses mieux. Au revoir. A bientôt. Mais ne viens jamais nous donner, à nous autres Polonais, des leçons de mémoire historique. Promis ?

– Je te jure que je ne cherchais pas du tout à... Je pense beaucoup de bien de la Pologne. C'est un pays connu pour...

– Pour quoi ?

Je me suis tu. Je m'apercevais avec horreur que la seule chose qui me venait à l'esprit à propos de la Pologne était l'expression « soûl comme un Polonais ».

Elle rit.

– Bon, ça va. Quatre ans, ce n'est pas mal. On peut faire mieux, évidemment, mais ça demande du temps.

Et sur cette évidence énoncée d'un air grave, elle me quitta, silhouette blanche et vive qui s'éloignait entre les hêtres, parmi les clartés et les ombres.

Je me traînai jusqu'à la Motte et me couchai, le nez au mur. J'avais l'impression d'avoir raté ma vie. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi, comment, au lieu de lui crier mon amour, je m'étais laissé aller à cette discussion insensée sur la France, la Pologne, sur leurs mémoires historiques respectives, dont je me souciais comme d'une guigne. Tout cela était bien la faute de mon oncle, avec tous ses Jaurès aux ailes en arc-en-ciel ou son gamin Arcole dont il ne reste aujourd'hui, m'expliquait-il, à tort ou à raison, que le nom d'un pont.

Il monta me voir dans la soirée.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Elle est revenue.

Il sourit affectueusement.

– Et je parie que ce n'est pas du tout la même, me dit-il. C'est toujours plus sûr quand tu te les fabriques toi-même, avec de belles couleurs, des ficelles et du papier.

## V

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, alors que je commençais à me dire que tout était perdu et qu'il me faudrait accomplir cet effort qui est parfois le plus surhumain de tous et qui consiste à oublier, une immense voiture bleue décapotée s'arrêta devant la maison. Le chauffeur distingué, en uniforme gris, nous annonça que j'étais invité à goûter au « manoir ». Je m'empressai de cirer mes godasses, mis mon unique costume, devenu trop petit, et m'installai à côté du chauffeur, qui se révéla être un Anglais. Il m'informa que Stanislas de Bronicki, le père de « Mademoiselle », était un financier de génie ; sa femme avait été une des plus grandes comédiennes de Varsovie, qui se consolait d'avoir quitté le théâtre en faisant continuellement des scènes.

– Ils ont d'immenses propriétés en Pologne et un château où Monsieur le comte reçoit les chefs d'Etat et les célébrités du monde entier. Ah, c'est quelqu'un, tu peux me croire, my boy. S'il s'intéresse à toi, tu ne vas pas finir ta vie aux P.T.T.

Le manoir des Jars était une grande baraque en bois, de trois étages, avec des vérandas aux balustrades sculptées, des tourelles et des balcons treillagés ; elle ne ressemblait à rien de chez nous. C'était la copie exacte de la maison que la famille des Ostrorog, cousins des Bronicki, possédait sur le Bosphore, à Istanbul. Bâtie au fond d'un parc dont on n'apercevait que les allées à travers la grille, elle figurait en bonne place parmi les cartes postales vendues au café-tabac le Petit-Gris, rue du Mail, à Cléry. Elle avait été construite en 1902 par le père de Stanislas de Bronicki, dans le style turc fort à la mode à l'époque, en hommage à son ami Pierre Loti, qui y avait fait de fréquents séjours. L'âge et l'humidité avaient donné aux planches une patine noirâtre à laquelle Bronicki interdisait de toucher, par souci d'authenticité. Mon oncle connaissait bien le manoir et m'en avait souvent parlé. Lorsqu'il exerçait encore son métier de postier, il s'y rendait presque tous les jours, car les Bronicki recevaient plus de courrier que tout le reste de Clos et de Cléry.

– Les riches ne savent plus où donner de la tête, grommelait-il. Ils ont bâti une maison turque en Normandie et je te parie qu'ils ont construit un manoir normand en Turquie.

On était fin juin et le parc était en pleine gloire. Je connaissais surtout la nature dans sa simplicité première ; jamais encore je ne l'avais vue aussi soignée. Les fleurs avaient l'air si bien nourries qu'elles paraissaient sortir du Clos Joli de Marcellin Duprat.

– Ils ont cinq jardiniers à plein temps, là-dedans, dit le chauffeur.

Il me laissa seul devant la véranda.

J'ôtai mon béret, mouillai mes cheveux avec de la salive et grimpai les marches. Dès que je sonnai et que la porte me fut ouverte par une femme de chambre affolée, je compris que je tombai on ne peut plus mal. Une dame blonde, vêtue dans ce qui me parut être un enchevêtrement de chiffons bleus et roses, était à demi étendue dans un fauteuil en sanglotant ; le docteur Gardieu, soucieux, son gros oignon de montre à la main, tâtait son pouls ; un homme de taille plutôt petite, mais bâti en force, vêtu d'une robe de chambre qui brillait comme une armure d'argent, se promenait de long en large du salon, suivi pas à pas dans ses allées et venues par un maître d'hôtel, un plateau chargé de boissons entre les mains. Stas de Bronicki avait des boucles abondantes d'un blond bébé et des pattes qui s'arrêtaient à mi-joue, un visage dont on aurait dit qu'il manquait de noblesse, si celle-ci pouvait être décelée à l'œil nu, sans recours à des documents en faisant foi. C'était un visage rond, lourd de joues d'un teint légèrement jambonné ; on l'imaginait fort bien penché sur l'étal d'un boucher ; une fine moustache qui était plutôt un duvet ornait les lèvres d'une bouche en cul-de-poule, boudeuse, et qui lui donnait toujours un air contrarié, ce qui paraissait être particulièrement le cas au moment de mon arrivée. Il avait de grands yeux d'un bleu délavé, légèrement exorbités et dont la fixité et l'éclat n'étaient pas sans ressembler à ceux des bouteilles sur le plateau dans les mains du maître d'hôtel et devaient avoir un rapport avec leur contenu. Lila était tranquillement assise dans un coin, attendant qu'un caniche miniature voulût bien se dresser sur ses pattes de derrière pour avoir droit au susucre. Un individu d'aspect rapace, tout de noir vêtu, était assis à un bureau, penché sur un tas de papiers qu'il paraissait fouiller de son nez, tant celui-ci était long et fureteur.

J'attendais timidement, mon béret à la main, que quelqu'un voulût bien s'intéresser à moi. Lila, qui m'avait d'abord jeté un regard distrait, récompensa enfin le caniche, vint à moi et me prit par la main. Ce fut à ce moment que la belle dame fut saisie de sanglots plus déchirants encore, accueillie du reste par les personnes présentes avec une parfaite indifférence, et Lila me dit :

– Ce n'est rien, c'est encore le coton.

Et, comme mon regard devait déborder d'incompréhension, elle ajouta, en guise d'explication :

– Papa est encore allé se fourrer dans le coton. Il ne peut pas s'empêcher.

Elle ajouta, avec un léger haussement d'épaules :

– On était beaucoup mieux dans le café.

J'ignorais alors que Stanislas de Bronicki gagnait et perdait des fortunes à la Bourse avec une telle rapidité que personne ne pouvait dire avec certitude s'il était ruiné ou riche.

Stanislas de Bronicki – Stas pour ses amis des cercles de jeu, des champs de courses et les dames du Chabanais et du Sphinx – était alors âgé de quarante-cinq ans. J'étais toujours surpris et un peu mis mal à l'aise par le contraste entre son visage massif et lourd et les traits d'une telle petitesse que, selon l'expression de la comtesse de Noailles, « il fallait les chercher ». Il y avait aussi quelque chose d'incongru dans ses cheveux blond bébé bouclés, le teint rose et le regard bleu de Saxe – toute la famille des Bronicki, en dehors du fils Tadée, paraissait faite de bleu, de blond et de rose. Spéculateur et joueur qui jetait l'argent sur les tapis avec la même désinvolture que ses ancêtres lorsqu'ils lançaient leurs soldats sur les champs de bataille, la seule chose qu'il n'avait pas perdue au jeu était ses lettres de noblesse : il appartenait à l'une des quelque quatre ou cinq grandes lignées aristocratiques de la Pologne comme les Sapiecha, les Radziwill et les Czartoryski qui pendant longtemps partageaient la Pologne entre eux, jusqu'à ce que le pays passât en d'autres mains et subît d'autres partages. J'avais remarqué que ses yeux étaient souvent animés d'un léger roulement dans les orbites, comme si le mouvement de toutes les boules qu'ils avaient suivies sur la roulette s'était communiqué à eux.

Lila me conduisit d'abord devant son père mais celui-ci, la main sur le front et le regard levé vers le plafond d'où apparemment était tombée la ruine, ne me prêtant pas la moindre attention, je fus traîné devant M<sup>me</sup> de Bronicka. On s'arrêta de pleurer, on me jeta un regard où je vis plus de cils que je n'en avais encore rencontrés autour d'un œil humain, on écarta le mouchoir à sanglots des lèvres et on demanda d'une petite voix encore tout endolorie :

– D'où sort-il, celui-là ?

– Je l'ai rencontré dans la forêt, dit Lila.

– Dans la forêt ? Mon Dieu, quelle horreur ! J'espère qu'il n'a pas la rage. Tous les animaux ont la rage, en ce moment. J'ai lu ça dans le journal. Si on est mordu, on doit subir un traitement très douloureux... Il faut faire attention...

Elle se pencha, prit le caniche et le serra contre elle, en me regardant avec suspicion.

– Je vous en prie, maman, calmez-vous, dit Lila.

C'est ainsi que je rencontrai pour la première fois la famille des Bronicki dans son élément naturel, c'est-à-dire en plein drame. Genia de Bronicka – j'appris plus tard que le « de » disparaissait lorsque la famille retournait en Pologne où cette particule n'avait pas usage, pour refaire surface en France, où l'on était moins connu – Genia était d'une beauté dont on disait autrefois qu'elle cause des ravages, une expression qui est passée de mode aujourd'hui, sans doute en raison de l'inflation dans les ravages que le monde a connus depuis. Très mince, mais de cette minceur qui fait un détour respectueux aux hanches et à la poitrine, elle était une de ces femmes qui ne savent plus quoi faire quand elles sont si belles.

Je fus définitivement écarté d'un geste du mouchoir et Lila, me tenant toujours par la main, me fit traverser un corridor et monta dans les escaliers. Il y avait trois étages entre le grand hall d'entrée où se déroulait le drame du coton et le grenier, mais je crois que j'ai appris au cours de cette courte ascension plus de détails à propos de certaines choses bizarres qui se passent entre les femmes et les hommes que je n'en avais entendu jusque-là dans toute mon existence. Nous venions à peine de franchir quelques marches

lorsque Lila m'informa que le premier mari de Genia s'était suicidé la nuit de noces, avant d'entrer dans la chambre nuptiale.

– Il avait le trac, m'expliqua Lila, me tenant toujours fermement la main, craignant peut-être que je ne prenne la fuite.

Le deuxième mari, par contre, avait péri d'un excès de confiance en lui-même.

– D'épuisement, m'informa Lila, en me regardant droit dans les yeux, comme pour me mettre en garde, et je me demandai ce qu'elle pouvait bien entendre par là.

– Ma mère a été la plus grande actrice de Pologne ; il fallait un domestique spécial pour recevoir les fleurs qui arrivaient tout le temps. Elle a été entretenue par le roi Alphonse XIII, par le roi Karol de Roumanie. Mais elle n'a jamais aimé qu'un seul homme dans sa vie, je ne peux pas te dire son nom, c'est un secret...

– Rudolf Valentino, dit une voix.

Nous venions d'entrer dans le grenier et, me tournant dans la direction d'où venait cette remarque aux accents sarcastiques, je vis un garçon assis par terre, les jambes croisées, sous la fenêtre mansardée, un atlas ouvert sur les genoux et à côté d'un globe terrestre. Il avait un profil d'aiglon, avec un nez qui présidait au reste du visage comme s'il se sentait maître du lieu et des traits ; les cheveux étaient noirs, les yeux bruns, et bien qu'il n'eût qu'un ou deux ans de plus que moi, la minceur des lèvres paraissait déjà avoir été formée par l'ironie ; on ne savait même pas s'il souriait ou s'il était né ainsi.

– Ecoute bien ce que ma petite sœur te dit, parce qu'il n'y a jamais un mot de vrai là-dedans et ça forme l'imagination. Lila a tellement besoin de mentir qu'on ne peut pas lui en vouloir. C'est une vocation. Moi, j'ai l'esprit scientifique et rationaliste, ce qui est tout à fait unique dans cette famille. Je m'appelle Tad.

Il se leva et nous nous serrâmes la main. Il y avait au fond du grenier un rideau rouge et, derrière, quelqu'un jouait du piano.

Lila ne paraissait nullement décontenancée par les propos de son frère et m'observait avec une petite expression amusée.

– Est-ce que tu me crois, ou non ? me demanda-t-elle.

Je n'hésitai pas.

– Je te crois.

Elle jeta à son frère un regard de triomphe et alla s'installer dans un grand fauteuil délabré.

– Eh bien, c'est déjà l'amour, je vois, constata Tad. Dans ces cas-là, la raison n'a plus rien à dire. Je vis entre une mère complètement folle, un père qui perdrait la Pologne au jeu, si on lui en donnait l'occasion, et une sœur qui considère la vérité comme une ennemie personnelle. Vous vous connaissez depuis longtemps ?

J'allais répondre, mais il leva la main.

– Attends, attends... Depuis hier ?

Je fis « oui » de la tête.

Lui avouer que j'avais aperçu Lila une seule fois, il y avait de cela quatre ans, et que je n'avais jamais cessé de penser à elle depuis, ne pouvait que m'exposer à quelque cinglante ironie.

– C'est bien ce que je pensais, dit Tad. Elle a perdu hier son caniche Mirliton et elle s'est empressée de le remplacer.

– Mirliton est revenu ce matin, annonça Lila.

Le frère et la sœur étaient visiblement coutumiers de ces petits jeux d'escrime.

– Eh bien, j'espère qu'elle ne va pas te congédier, à présent. Et si elle te tourne en bourrique, viens me trouver. Je suis très doué pour le deux et deux font quatre. Mais si tu veux un bon conseil, sauve-toi !

Il revint dans son coin, se rassit par terre et se replongea dans son atlas. Lila, la tête appuyée contre le dossier du fauteuil, regardait en l'air avec indifférence. J'hésitai un peu, puis me dirigeai vers elle et m'installai sur un coussin à ses pieds. Elle ramena ses genoux sous le menton et me contempla pensivement, comme si elle se demandait quel parti elle pouvait tirer de sa nouvelle acquisition. Je baissai le nez sous cet examen, pendant que Tad, les

sourcils froncés, suivait du doigt sur le globe terrestre je ne sais quel parcours du Niger, de la Volga ou de l'Orénoque. Je levais parfois les yeux, rencontrais le regard méditatif de Lila et les baissais aussitôt, craignant de m'entendre dire : « Non, tu ne feras pas l'affaire après tout, je me suis trompée. » Je sentais que je me trouvais à un tournant de ma vie et que le monde avait un centre de gravité qui n'était point celui qu'on m'avait enseigné à l'école. J'étais partagé entre l'envie de demeurer là, à ses pieds, jusqu'à la fin de mes jours, et celle de fuir ; aujourd'hui encore, je ne sais si j'ai réussi ma vie parce que je ne me suis pas enfui ou si je l'ai gâchée parce que je suis resté.

Lila rit et me toucha le nez du bout des doigts.

– Tu as l'air complètement affolé, mon pauvre garçon, dit-elle. Tad, il ne m'a vue que deux fois en quatre ans et déjà il a perdu la tête. Mais enfin, qu'est-ce que j'ai ? Pourquoi tombent-ils tous amoureux fous de moi ? Ils me regardent et aussitôt il est impossible d'avoir une conversation intelligente. Ils restent là à me regarder en faisant beuh et meuh de temps en temps.

Tad, tout en gardant un doigt sur le globe afin de pouvoir se retrouver dans le désert du Gobi ou du Sahara qu'il explorait et ne pas mourir de soif, jeta à sa sœur un coup d'œil froid. Tad Bronicki, à seize ans, paraissait avoir une telle connaissance du monde qu'il ne lui restait plus qu'à apporter quelques menues rectifications à l'histoire et à la géographie de la planète.

– Cette petite souffre d'un excès d'elle-même, dit-il. Pendant tout ce temps, le piano derrière le rideau au fond du grenier continuait à jouer ; l'invisible musicien devait être à mille lieues de là, emporté par sa mélodie vers des lointains que ne pouvaient atteindre ni nos voix, ni, sans doute, aucun autre écho des choses de ce monde. Puis la musique s'arrêta, le rideau s'entrouvrit et je vis un visage très doux sous une chevelure ébouriffée et un regard qui paraissait encore suivre les notes envolées vers je ne sais quelles régions inconnues. Le reste était un grand corps d'un adolescent qui devait avoir quinze ou seize ans, voûté et comme encombré par sa taille. Je crus d'abord qu'il m'observait, mais Bruno vous voyait d'autant moins qu'il semblait vous regarder plus attentivement, et que la réalité matérielle du monde, « cet article de première nécessité », comme disait Tad, lui inspirait une indifférence mêlée d'étonnement.

– Ça, c’est Bruno, annonça Lila, et le mot « ça » avait un accent où se mêlaient une certaine tendresse et une fierté de propriétaire. Il aura le premier prix de piano du Conservatoire, un jour. Il me l’a promis. Il sera célèbre. D’ailleurs, dans quelques années, nous serons tous célèbres. Tad sera un grand explorateur, Bruno sera acclamé dans toutes les salles de concerts, moi je vais être la nouvelle Garbo et toi...

Elle m’étudia un moment. Je rougis.

– Bon, ça ne fait rien, dit-elle.

Je baissai la tête. Les efforts que je faisais pour cacher mon humiliation devaient être bien futiles parce que Tad se leva d’un bond, s’approcha de sa sœur et les deux adolescents échangèrent en polonais ce qui devait être un flot d’injures, oubliant complètement mon existence, grâce à quoi je pus me calmer un peu. Là-dessus, un domestique en veste blanche, en qui je reconnus M. Julien, le garçon de salle du Clos Joli, suivi par une femme de chambre, effectuèrent leur entrée dans le grenier, portant deux plateaux lourdement chargés de pâtisseries, d’assiettes, de tasses et de théières ; une nappe fut étendue sur le plancher et le thé nous fut servi à même le sol, ce que je pris d’abord pour une coutume polonaise, alors que c’était, m’expliqua Tad, « pour mettre un peu de simplicité dans cette maison, dont les habitudes de luxe sont intolérables ».

– D’ailleurs, je suis marxiste, ajouta-t-il, mot que j’entendais pour la première fois et qui me parut s’appliquer à cette façon de s’asseoir par terre pour manger.

J’appris, au cours de ce goûter, que Tad n’avait nullement l’intention de devenir un explorateur, ainsi que sa sœur l’exigeait, mais qu’il s’était donné pour but d’ « aider les hommes à changer le monde » – il eut en me l’annonçant un geste vers le globe terrestre près de la fenêtre. Bruno était le fils d’un maître d’hôtel italien décédé que les Bronicki avaient eu à leur service en Pologne ; le comte, ayant découvert chez l’enfant des dispositions extraordinaires pour la musique, l’avait adopté, lui avait donné son nom et l’aidait à devenir « un nouveau Rubinstein ».

– C’est encore un investissement, me lança Tad. Mon père compte devenir son imprésario et gagner beaucoup d’argent.

J'appris aussi que toute la famille allait quitter la Normandie à la fin de l'été.

– Enfin, si les créanciers laissent partir papa et s'il n'a pas vendu notre domaine en Pologne, commenta Lila. Tout cela n'a du reste aucune importance. Maman va encore nous tirer d'affaire. Elle trouve toujours un amant très riche qui sauve tout au dernier moment. Il y a trois ans, c'était Basil Zaharoff, le plus grand marchand d'armes du monde, et l'année dernière, ce fut M. Gulbenkian, que l'on appelle « monsieur cinq pour cent », parce qu'il touche cinq pour cent sur tous les revenus des compagnies de pétrole anglaises en Arabie. Maman adore mon père et chaque fois que celui-ci se ruine et menace de se suicider, elle... enfin... comment dire ?

– Elle va au charbon, résuma Tad, brièvement. Jamais encore je n'avais entendu des enfants parler ainsi de leurs parents, et mon ahurissement devait se voir parce que Tad me donna une tape amicale sur l'épaule :

– Allons donc, te voilà rouge comme une pivoine. Eh oui, que veux-tu, nous sommes un peu décadents, nous autres, les Bronicki. La décadence, tu sais ce que c'est ?

Je fis « oui » de la tête, silencieusement.

Mais j'eus beau fouiller dans cette fameuse « mémoire historique » des Fleury, ce mot ne s'y trouvait pas.

## VI

Je rentrai chez moi résolu à devenir « quelqu'un », et ce dans les plus brefs délais, de préférence avant le départ de mes nouveaux amis, ce qui se traduisit par une forte fièvre : je dus garder le lit pendant plusieurs jours. Au cours de mon délire, je découvris en moi le pouvoir de conquérir les galaxies et recueillis des lèvres de Lila un baiser en guise de remerciement. Je me souviens qu'au retour d'une planète particulièrement hostile, après une expédition au cours de laquelle j'avais fait cent mille prisonniers nubiens — j'ignorais le sens du mot nubien, mais il me paraissait convenir admirablement à ces prédateurs interstellaires — j'avais revêtu, afin d'offrir mon nouveau royaume en hommage à Lila, un costume si chargé de pierreries, qu'il y eut soudain parmi les plus brillantes étoiles une véritable panique, à la vue de cet intense rayonnement qui montait d'une terre n'ayant tenu jusque-là qu'une place très modeste parmi les années-lumière.

Ma maladie prit fin de la plus douce des façons. Il faisait très sombre dans ma chambre ; les volets étaient fermés, les rideaux tirés, car on craignait que la rougeole ne se déclarât brutalement après ces quelques jours d'hésitation et, à cette époque, un des aspects du traitement était de garder le malade dans le noir, afin de protéger ses yeux. Le docteur Gardieu se montrait d'autant plus inquiet que j'avais déjà quatorze ans et la rougeole avait du retard. Il devait être midi, à en juger par la lumière qui s'engouffra dans la chambre lorsque la porte s'ouvrit et Lila apparut, suivie par le chauffeur, Mr. Jones, les bras chargés d'une énorme corbeille de fruits ; derrière elle venait mon oncle, qui ne cessait de mettre en garde Mademoiselle contre le risque de fatale contagion. Lila resta un moment à la porte et, malgré mon extrême émoi, je ne pus m'empêcher de sentir ce qu'il y avait de prémédité dans cette pose qu'elle gardait sur fond de clarté, jouant d'une main avec sa chevelure. S'il s'agissait bien de moi dans cette visite, il y avait là avant tout un moment théâtral, celui d'une jeune fille amoureuse qui vient se pencher sur le lit d'un mourant, ce qui, sans exclure réellement l'amour et la mort, les faisait néanmoins passer au rang d'accessoires. Pendant que le chauffeur déposait

sur la table la corbeille de fruits exotiques, Lila garda encore quelques instants sa pose, puis traversa vivement la chambre, vint se pencher sur moi et m'effleura la joue d'un baiser, cependant que mon oncle rappelait une fois de plus à Mademoiselle la puissance saisissante et néfaste des microbes dont mon corps était peut-être chargé.

– Tu ne vas quand même pas mourir de maladie ? me demanda-t-elle, comme si elle attendait de moi quelque tout autre et admirable façon de quitter la terre.

– Ne me touche pas, tu vas peut-être l'attraper.

Elle s'assit sur le lit.

– A quoi ça sert d'aimer quelqu'un, si on a peur de l'attraper ?

Une vague de bonne chaleur me monta à la tête. Mon oncle se lissait la moustache, Mr. Jones montait la garde auprès de la corbeille exotique où les litchis, les papayes et les goyaves évoquaient davantage un Paris de luxe que des paysages tropicaux. Ambroise Fleury exprima en termes choisis la reconnaissance que, selon lui, seul mon état de faiblesse m'empêchait de manifester. Lila alla tirer les rideaux, ouvrit les volets et devint toute lumière ; elle se pencha sur moi dans le flot de sa chevelure, où le soleil, qui s'y connaissait en bonnes choses, venait se servir librement.

– Je ne veux pas que tu sois malade, je n'aime pas la maladie, j'espère que tu ne prendras pas ces habitudes-là. Tu peux te permettre un petit rhume, de temps en temps, mais pas plus. Il y a suffisamment de gens malades sans toi. Il y en a même qui meurent, et pas du tout d'amour, mais à cause de je ne sais quelle affreuse saleté. Je comprends qu'on meure d'amour, parce que parfois, c'est tellement fort, que la vie n'arrive pas à tenir le coup, elle craque. Tu verras, je te donnerai des livres où ça arrive.

Mon oncle, soucieux des habitudes slaves, proposait une tasse de thé ; Mr. Jones jetait des regards discrets à sa montre et « il se permettait de rappeler à Mademoiselle qu'elle était attendue pour sa leçon de musique » ; mais Lila n'était pas pressée de partir ; il lui était agréable de se voir dans mon regard de muette adoration ; elle régnait ; j'étais son royaume ; assise au bord du lit, penchée tendrement vers moi, elle se laissait aimer ; quant à moi, je ne repris vraiment mes esprits qu'après son départ, et, de cette petite demi-

heure parfumée où m'arrivaient au visage les premières bouffées de féminité de ma vie, ma première proximité charnelle, je fus plus conscient lorsqu'elle prit fin que pendant qu'elle durait. Après que Lila m'eut quitté, j'attendis un quart d'heure, puis me levai et sortis du lit à reculons, afin que mon oncle ne s'aperçût de l'état irrité dans lequel je me trouvais. Cela dura toute la journée. Je m'habillai et passai l'après-midi à marcher à travers champs, mais rien n'y fit, jusqu'à ce que, cette nuit-là, dans mon sommeil, la nature bienveillante se chargeât elle-même de me soulager.

La Packard bleu azur décapotable venait me chercher chaque jour et mon oncle commençait à grogner.

– Ces gens t'invitent pour montrer qu'ils n'ont pas de préjugés, qu'ils ont des idées larges et permettent à leur fille d'être amie avec un petit paysan. J'ai rencontré l'autre jour M<sup>me</sup> Bronicka à Cléry. Tu sais ce qu'elle faisait ? Elle allait visiter ses pauvres, comme au Moyen Age. Tu es un garçon intelligent, mais ne vise pas trop haut. Heureusement qu'ils s'en vont, parce que tu finirais par prendre de mauvaises habitudes. Je repoussai mon assiette.

– En tout cas, je ne veux pas être employé des postes, dis-je. Je veux être quelqu'un de tout à fait différent. Je ne sais pas du tout ce que je veux faire, parce que c'est trop fort, ce que j'ai envie de faire, ça n'existe peut-être pas encore, il faudra que je l'invente.

Je parlai d'une voix haute et assurée et je levai fièrement la tête. Je ne pensai pas à Lila. Je ne savais pas moi-même que dans ce que je disais, dans cette volonté de me surpasser, de m'élever très haut et de m'accomplir, il s'agissait d'une jeune fille, de son souffle sur mes lèvres et de sa main posée sur ma joue. Je me suis remis à ma soupe.

Mon oncle paraissait content. Il plissait légèrement un œil et se lissait la moustache pour cacher son sourire.

## VII

Il y avait, à quelques kilomètres de la Motte, un ravin au milieu des frênes et des bouleaux, au-delà de l'étang de Maze. Cette forêt, jadis exploitée pour la marine de Colbert, était tombée en sauvagerie ; on y trouvait de nombreux chênes rouges et un fouillis de buissons et de fougères, là où la hache avait autrefois fait son travail. C'est au bout de ce ravin que mon oncle m'avait aidé à bâtir mon wigwam, à côté d'une source que son grand âge avait laissée sans forces et privée de voix. Par je ne sais quel jeu des courants, les cerfs-volants lancés des bords du ravin prenaient l'air avec une aisance que mon tuteur expliquait sagement, mais qui me paraissait due à une bienveillance amicale du ciel à mon égard. Une quinzaine de jours avant le départ des Bronicki, je me trouvai là, le nez levé vers la dernière création d'Ambroise Fleury, surnommée Bastoche, une forteresse fendue en deux, avec une foule de petits bonshommes qui frétilaient comme s'ils s'engouffraient à l'intérieur. Je lui donnais encore un peu plus de liberté, là-haut, où il était chez lui, en déroulant la ficelle, lorsque je fus soudain bousculé, frappé et, sans lâcher le dévidoir, me retrouvai à terre, cependant que mon agresseur pesait sur moi de tout son poids. Je m'aperçus bien vite qu'il n'avait ni la force ni le savoir-faire de ses intentions belliqueuses et, bien que je n'eusse qu'un poing de libre, je n'eus aucun mal à me tirer d'affaire. Il se battit courageusement, à grands coups de poing désordonnés, et lorsque je m'installai sur sa poitrine, lui clouant un bras du genou et l'autre de ma main, il s'efforça de me donner des coups de tête, sans autre résultat que de m'étonner, car c'était bien la première fois que j'inspirais à quelqu'un des sentiments aussi forts. Il avait des traits fragiles, un visage presque féminin, de longs cheveux blonds et se débattait avec une énergie qui ne parvenait pas à compenser l'étroitesse de ses épaules et la faiblesse de ses mains. Finalement, épuisé, il demeura immobile, reprenant des forces, puis recommença à gigoter, cependant que je m'appliquais à le maintenir à terre, sans lâcher mon cerf-volant.

– Qu'est-ce que tu me veux ? Qu'est-ce qui te prend ?

Il s'efforça de me porter un coup de tête au ventre, mais ne réussit qu'à heurter sa nuque contre une pierre.

– D'où tu sors ?

Il ne répondait pas. Je commençai à me sentir impressionné par ce regard bleu qui me fixait avec une sorte de fureur claire.

– Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Toujours le silence. Il saignait du nez. Je ne savais pas quoi faire de ma victoire et, comme toujours lorsque je me sentais en position de force, j'avais plutôt envie de l'épargner et même de l'aider. Je me dressai d'un bond et reculai.

Il resta un moment à terre, puis se leva.

– Demain, à la même heure, dit-il.

Là-dessus, il me tourna le dos et s'éloigna.

– Eh, écoute ! criai-je. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Il s'arrêta. Sa chemise blanche et son beau pantalon de golf étaient souillés de terre.

– Demain, à la même heure, répéta-t-il et, pour la première fois, je notai son accent étrange, guttural. Si tu ne viens pas, tu es un lâche.

– Je te demande ce que je t'ai fait ?

Il ne dit rien et s'en alla, une main dans sa poche, et l'autre bras plié, le coude contre le corps, une attitude qui me parut d'une extrême élégance. Je le suivis du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu parmi les fougères, ramenai ma Bastoche à terre et passai le reste de la journée à me creuser la tête pour essayer de comprendre les raisons de cette agression de la part d'un garçon que je n'avais encore jamais vu auparavant. Mon oncle, à qui je confiai mon aventure, exprima l'opinion que mon attaquant avait l'intention de s'emparer de notre cerf-volant, n'ayant pu résister à la vue de ce chef-d'œuvre.

– Non, je crois que c'est à moi qu'il en voulait.

– Mais puisque tu ne lui as rien fait ?

– Je lui ai peut-être fait quelque chose sans le savoir.

Je commençais à me sentir en effet coupable d'avoir commis la plus cruelle faute de toutes : celle dont on ne connaît pas la nature. J'avais beau me creuser la cervelle, le seul reproche que je trouvais à me faire était d'avoir obéi à une suggestion de Lila en rendant la liberté à une couleuvre au cours de la messe, quelques jours auparavant, ce qui avait eu sur l'assistance un effet tout à fait satisfaisant. J'attendais avec impatience le moment de retrouver mon adversaire, pour l'obliger à me dire d'où lui venait cette rancune vengeresse à mon égard et quel tort je lui avais causé.

Le lendemain, je venais à peine d'arriver devant le wigwam, lorsqu'il apparut. Je crois qu'il m'attendait derrière la broussaille des mûriers sur les bords du ravin. Il portait une veste rayée bleu et blanc, un blazer, ainsi que je l'ai appris, lorsque j'eus acquis l'habitude du beau monde, un pantalon de flanelle blanche et cette fois, au lieu de bondir sur moi, il avança un pied et, levant les poings, se mit en position de boxe anglaise. J'étais impressionné. Je ne connaissais rien à la boxe, mais j'avais vu exactement la même attitude sur une photo du champion Marcel Thil. Il fit un pas vers moi, puis un autre, remuant les poings, comme s'il savourait d'avance le coup foudroyant qu'il allait me porter. Lorsqu'il fut tout près, il se mit à sautiller et à danser autour de moi, en se touchant parfois la joue du poing, venant tantôt près, tantôt faisant un petit bond en arrière, ou de côté. Il dansa ainsi un moment, puis se rua sur moi et vint se heurter à mon poing, qu'il reçut en plein visage. Il se retrouva sur le derrière, mais se releva aussitôt et recommença à danser, en allongeant parfois le bras et me portant au corps un ou deux coups que je sentis à peine. Finalement, j'en eus assez et lui donnai du revers de la main une bonne baffe normande. J'avais dû frapper fort sans le vouloir, car il tomba une fois de plus, saignant cette fois des lèvres. Je n'avais jamais vu un même aussi fragile. Il voulut se relever, mais je le tins cloué au sol.

– Tu vas t'expliquer, oui ?

Il se taisait et me regardait droit dans les yeux avec un air de défi. J'étais embêté. Je ne pouvais pas le rosser : il était vraiment trop faible. La seule façon était de l'avoir à l'usure. Je le tins donc à terre pendant une demi-heure, mais il n'y avait rien à faire. Il ne parlait pas. Je ne pouvais quand même pas rester toute la journée assis sur lui. J'avais peur de lui faire mal. Il avait du

courage et de la volonté, ce corniaud. Lorsque je lui rendis enfin la liberté, il se leva, arrangea ses vêtements et sa longue chevelure blonde et se tourna vers moi.

– Demain, à la même heure.

– Va te faire foutre.

Je refis mon examen de conscience et, ne trouvant rien à me reprocher à l'égard de quiconque, décidai que mon tenace adversaire me prenait pour quelqu'un d'autre.

Dans l'après-midi, je fus tiré de la lecture du volume de Rimbaud que Lila m'avait offert par le klaxon familial de la Packard devant la maison et courus vite dehors. Mr. Jones me cligna de l'œil et j'entendis le rituel et amicalement moqueur : « Monsieur est invité à prendre le thé. »

Je grimpai chez moi pour me débarbouiller, mis une chemise propre, me mouillai les cheveux, et, trouvant le résultat peu satisfaisant, j'allai prendre de la colle à l'atelier, dont je me servis comme d'une gomina. Je m'installai ensuite gravement sur le siège arrière, une couverture écossaise sur les genoux, mais, au grand dam de Mr. Jones, sautai de la voiture qui venait de démarrer et remontai au galop dans ma chambre : j'avais oublié de cirer mes godasses.

## VIII

Il y avait beaucoup de monde dans le salon des Bronicki et la première personne qui frappa mon regard fut mon mystérieux agresseur : il était en compagnie de Lila et ne me manifesta pas la moindre hostilité lorsque mon amie le prit par le bras et le conduisit vers moi.

– Je te présente mon cousin Hans, dit-elle.

Il s'inclina légèrement.

– Enchanté, dit-il. Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés et que nous aurons l'occasion de nous revoir.

Il s'éloigna nonchalamment.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonna Lila. Tu fais une drôle de tête. J'espère que vous serez amis. Vous avez au moins une chose en commun : lui aussi, il m'aime. M<sup>me</sup> de Bronicka était couchée avec une migraine et Lila jouait avec aisance le rôle de maîtresse de maison, me faisant faire le tour des invités.

– Je vous présente notre ami Ludo, le neveu du célèbre Ambroise Fleury.

La plupart des personnalités parisiennes qui se trouvaient là ignoraient tout de mon oncle, mais prenaient des airs entendus, pour ne pas être prises en flagrant délit de quelque monstrueuse ignorance. Elles étaient toutes vêtues avec une élégance qui m'ébahissait, un impressionnant attirail de bijoux, de chapeaux, de gilets, de guêtres et de costumes dont je ne voyais la pareille que sur le dos de la clientèle du Clos Joli ; je ne me sentais pas à l'aise, là-dedans, avec mes chaussures éculées, les manches luisantes de mon veston et le bout du béret qui dépassait de ma poche. Je luttais bravement contre mon sentiment d'infériorité en me représentant tel ou tel invité, avec son pantalon raide, son veston à carreaux et sa cravate jaune, en train de flotter dans les airs au bout d'une ficelle que je tiendrais à la main, le poussant à mon gré ici et là. C'était la première fois que j'utilisais l'imagination comme arme de défense et rien ne devait m'être plus salutaire

dans la vie. J'étais certes loin ne fût-ce que du début d'une prise de conscience sociale, mais je me livrai à une sorte de manifestation qui, toutes proportions gardées, ne manquait pas d'un petit côté sinon révolutionnaire, du moins subversif. Un personnage corpulent dont le visage glabre et puissamment servi en graisse hébergeait un nez poupin, au-dessus des lèvres dodues, et qui s'appelait Oustric, en apprenant à son tour de Lila que j'étais le neveu du « célèbre Ambroise Fleury » me dit, en me serrant la main :

– Je vous félicite. La France aurait besoin de beaucoup d'hommes comme votre oncle.

Je saisis sur le visage de Lila un éclair malicieux que je commençais à bien connaître.

– Vous savez, dit-elle, qu'il est question de lui pour le poste de ministre des P.T.T. dans le prochain gouvernement ?

– Un grand homme ! Un grand homme ! s'empressa d'affirmer M. Oustric, en inclinant légèrement son buste en direction du petit four déjà à portée de ses lèvres.

J'eus soudain l'envie de sauver le petit four du destin qui l'attendait. Il me semblait que face à tous ces gens huppés qui me donnaient la sensation d'être réduit en poussière, la seule manière possible d'affirmer mon existence aux yeux de Lila était de me livrer à quelque action d'éclat.

Je retirai délicatement le petit four de la main potelée de M. Oustric et le portai à mes lèvres. Il m'en coûta beaucoup ; mon cœur battait très fort ; je n'étais pas encore capable d'égaliser mon ancêtre Fleury, mort sur les barricades en 1870, ni d'entrer à la tête de mes troupes à Berlin, pour éblouir Lila, en faisant prisonnier Hitler, mais je pouvais néanmoins lui montrer de quel bois je me chauffais.

Lorsque M. Oustric vit le petit four disparaître dans ma bouche, l'expression de stupeur qui apparut sur son visage fut telle que je mesurai soudain toute la hardiesse de mon exploit. Plus mort que vif, car je n'avais point encore la force de caractère des vrais révolutionnaires, je me tournai vers Lila. Ce fut pour recueillir un petit air de tendresse amusé. Elle me prit la main, m'entraîna derrière un paravent et m'embrassa.

– C’est très polonais, ce que tu viens de faire, tu sais. Nous sommes un peuple de casse-cou. Tu aurais fait un beau cheveu-léger sous Napoléon et tu aurais fini maréchal. Je suis sûre que tu feras de grandes choses, dans la vie. Je t’aiderai.

Je décidai de la mettre à l’épreuve. Je voulais savoir si elle m’aimait pour moi-même ou seulement en raison de tous les exploits que j’allais accomplir pour elle.

– Tu sais, dès que j’aurai l’âge, j’espère décrocher un bon petit emploi de buraliste à l’administration des postes.

Elle hocha la tête et me caressa la joue d’un geste presque maternel.

– Tu me connais mal, dit-elle, comme si je lui avais parlé de sa vie et non de la mienne. Viens.

Il y avait ce jour-là chez les Bronicki quelques-unes des personnalités les plus rutilantes du bottin mondain de l’époque, mais leurs noms m’étaient aussi inconnus que l’était pour eux celui de mon oncle. Un seul homme parmi eux me témoigna un intérêt amical. C’était un aviateur célèbre, Corniglion-Molinier, qui venait d’échouer d’une manière fort courageuse dans sa tentative de traversée Paris-Australie, en compagnie de l’Anglais Molisson. La Gazette avait gratifié l’échec de cette tentative du commentaire suivant : « Molisson et Molinier ne feront jamais un raid ! » Petit Méridional aux yeux langoureux ornés de longs cils presque féminins, il eut un mot amusé lorsque Lila me présenta, ne manquant pas d’ajouter : « C’est le neveu du célèbre Ambroise Fleury. »

– Votre oncle m’a offert un de ses cerfs-volants, après mon échec, et je ne sais si c’était pour m’inciter à me reconvertir...

Après avoir fait ainsi le tour du salon, je pus enfin rejoindre les autres jeunes gens dans la pièce voisine, autour d’une table où un serveur en gants blancs s’occupa de nous. Je touchai à peine aux pâtisseries, glaces, crèmes et fruits exotiques présentés sur des plateaux d’argent, marqués de la Louve vermeille des Bronicki. J’étais d’autant moins à l’aise dans cette atmosphère de luxe et d’élégance que j’avais pour vis-à-vis le cousin de Lila, mon fragile et pourtant hardi attaquant des bois. Hans von Schwede se tenait très droit, levant sa tasse de thé le coude au corps, les jambes croisées ; son visage – il

avait des cheveux presque aussi blonds et presque aussi longs que Lila – avait une finesse que je n’eusse encore pu, à cette étape de ma vie, qualifier d’aristocratique, ignorant le rapport de ce mot avec l’esthétique. Il ne me manifesta nulle hostilité et ne chercha à aucun moment à tirer quelque profit moqueur de la différence de nos mises, entre son blazer aux boutons argentés, son pantalon de flanelle blanche et mon vieux costume trop étroit, qui allait aussi mal que possible avec la société dans laquelle je me trouvais. Il faisait simplement comme si je n’existais pas et je me consolai en notant les marques incontestables de mon existence sur son visage : une lèvre légèrement tuméfiée et un œil poché. Il sculptait distraitement de sa petite cuillère son sorbet au cassis afin de lui donner la forme d’une rose. Tad jetait des regards froids aux invités de ce « raout », mot qui vivait alors ses dernières années d’usage dans la langue française. La minceur de ses lèvres se prêtait aisément à la complicité avec ce que je suis venu, bien des années plus tard, à qualifier d’ « ironie terroriste », et dont je devais retrouver la trace sur les traits de Voltaire, dans la célèbre sculpture de Houdon. Un bras pendant derrière le dos de sa chaise, il observait les tables autour desquelles les invités des Bronicki incarnaient à la perfection ce bon ton des années trente, où la Côte d’Azur n’existait pas encore en été, ses hôtels n’ouvrant que pour la saison d’hiver, et où Cabourg n’avait pas encore acquis ce « charme désuet » qui donne ses lettres de noblesse au mauvais goût du passé. Quant à Bruno, il se tenait avec quiétude parmi nous, toujours un peu voûté, un peu absent, sous le maquis de ses boucles emmêlées où l’on voyait déjà, bien qu’il n’eût que seize ans, quelques fils gris. Il est des visages très doux qui semblent faits pour la maturité et se tenir prêts pour ses chutes de neige dès le printemps. Les trois garçons s’étaient levés à l’approche de Lila, qui me fit asseoir à côté d’elle. Je me souviens que je me sentais horriblement conscient de mon pantalon trop court qui découvrait mes chevilles nues au-dessus des chaussettes. C’est ainsi qu’en ce mémorable après-midi, dans les derniers jours de juillet 1935, nous nous sommes trouvés pour la première fois tous réunis et les tutti-frutti, pâtisseries et autres poires Belle-Hélène n’allaient plus jamais fondre ni se rassir dans ma mémoire.

– Observez, disait Tad, avec quel désespoir les couturiers, tailleurs, maquilleurs et coiffeurs luttent contre l’absence d’expression, la vulgarité d’âme et la misère intellectuelle de cette fine fleur de la société. Et le ramage

vaut le plumage, car je veux être pendu s'ils parlent d'autre chose que de Bourse, courses et galas, alors que la guerre civile s'étend en Espagne, que Mussolini emploie des gaz contre les populations éthiopiennes et Hitler réclame l'Autriche et les Sudètes... Ce monsieur très mince, titulaire d'une calvitie et dont la tête aurait fait penser à un œuf d'autruche, si Greco ne l'avait ennobli dans son Enterrement du comte d'Orgaz, n'est point Grand d'Espagne, mais un usurier qui prête de l'argent à mon père à vingt pour cent d'intérêt... L'homme en jaquette et gilet gris est un avocat qui a accès auprès de tous les ministres, en se servant de sa femme comme d'une carte de visite. Quant à nos chers parents, on frémit à l'idée de ce qu'ils deviendraient si leur arbre généalogique ne les cachait si bien. Mon père cesserait d'avoir un air aristocratique pour acquérir celui d'un boucher et ma mère, si elle ne pouvait plus payer M<sup>lle</sup> Chanel, le coiffeur Antoine, le masseur Julien, la maquilleuse Fernande et le gigolo Nino, se mettrait à ressembler à une femme de chambre myope qui ne sait pas où elle a mis son fer à repasser...

Lila grignotait un éclair.

– Tad est anarchiste, m'expliqua-t-elle.

– Ce qui veut dire qu'il a une nature d'élite, remarqua Hans.

Je fus heureux de constater qu'il avait un accent allemand. La France et l'Allemagne étant des ennemis héréditaires, je sentais que, quel que fût le motif de son agression, j'avais bien fait de le rosser.

Bruno paraissait peiné.

– Il me semble, Tad, que tu regardes toutes ces personnes avec au moins autant de préjugés que tu leur en attribues. On peut en faire autant avec la nature elle-même, trouver que les oiseaux ont l'air bête, que les chiens sont ignobles parce qu'ils se lèchent le derrière et qu'il n'y a rien de plus idiot que les abeilles, depuis le temps qu'elles font leur miel pour les autres. Méfie-toi. Il y a d'abord cette façon de regarder et puis cela devient une manière de vivre. A force de tout tordre, on voit tordu.

Tad se tourna vers moi.

– Vous venez d'entendre, mon jeune ami, la voix d'une poire juteuse dont la vocation est d'être mangée. C'est ce qu'on appelle un idéaliste.

– Je voudrais savoir pourquoi tu dis soudain « vous » à notre ami, demanda Lila.

– Parce qu’il n’est pas encore mon ami, si tant est qu’il le devienne jamais. A dix-sept ans, je ne me jette plus à corps perdu dans l’amitié, ni d’ailleurs dans rien d’autre. J’ai beau être polonais, « à corps perdu » n’est pas mon fort. C’était tout juste bon pour nos ancêtres les cheveau-légers, qui avaient en eux la sainte connerie nécessaire.

– Je te demande de ne pas utiliser un tel langage en présence d’une jeune fille, lui lança Hans.

– Et voilà maintenant le junker prussien qui se réveille, soupira Tad. A propos, qui donc t’a arrangé le visage ? Un duel ?

– Ils se sont battus pour mes beaux yeux, déclara Lila. Ils sont tous les deux amoureux fous de moi et, au lieu de comprendre que c’est là une fraternité qui devrait les unir, ils se battent. Mais ça leur passera quand ils comprendront que je les aime tous les deux et que je ne ferai donc pas de jaloux.

Je n’avais encore rien dit. Je sentais pourtant que le moment était venu de me manifester d’une manière ou d’une autre, car je n’avais pas le droit d’oublier que j’étais le neveu d’Ambroise Fleury et que j’avais donc de qui tenir. J’ignorais tout de l’art de briller en société, alors que je désirais ardemment faire sur-le-champ aux yeux de Lila la démonstration de quelque supériorité éclatante, qui les laisserait tous confondus. S’il y avait une justice, j’aurais reçu à ce moment-là le pouvoir de voler dans les airs, de me trouver face à face avec un lion auquel j’aurais infligé un sort néfaste ou de remporter le titre de champion toutes catégories sur un ring, au bord duquel Lila serait assise. Mais tout ce que je pus faire fut de demander :

– Quelle est la racine carrée de deux cent soixante-treize mille six cent soixante-dix-huit ?

Je dois dire que je réussis au moins à les étonner. Les trois garçons me dévisagèrent fixement, puis échangèrent quelques regards. Lila paraissait enchantée. Elle avait une sainte horreur des mathématiques, car elle trouvait que les chiffres avaient une fâcheuse tendance à proclamer que deux et deux

font quatre, ce en quoi elle semblait voir quelque chose de contraire à l'esprit même de la Pologne.

– Eh bien, puisque vous ne le savez pas, je vais vous le dire, déclarai-je. Ça fait cinq cent vingt-trois virgule quatorze mille deux cent quarante-deux !

– Je présume que vous avez appris cela par cœur avant de venir ici, dit Hans avec dédain. J'appelle ça prendre des précautions. Je n'ai d'ailleurs rien contre les saltimbanques qui découpent les femmes en morceaux, sortent des lapins de leurs chapeaux, c'est une façon comme une autre de gagner sa vie... lorsqu'on en a besoin.

– Eh bien, choisissez un chiffre vous-même, dis-je, et je vous en donnerai aussitôt la racine carrée. Ou n'importe quelle multiplication. Ou bien récitez-moi une liste de cent chiffres et je vous la répéterai dans l'ordre dans lequel vous me les avez donnés.

– Quelle est la racine carrée de sept millions cent quatre-vingt-dix-huit mille quatre cent quatre-vingt-neuf ? demanda Tad.

Il me fallut quelques secondes de plus que d'habitude, parce que j'étais ému ; que c'était une question de vie ou de mort.

– Deux mille six cent quatre-vingt-trois, proclamai-je.

Hans haussa les épaules.

– A quoi ça sert ? On ne peut pas vérifier.

Mais Tad avait tiré un carnet et un crayon de sa poche et fit le calcul.

– Exact, dit-il.

Lila applaudit.

– Je vous avais bien dit que c'était un génie, déclara-t-elle. C'était d'ailleurs évident, même sans cet exercice de calcul mental parfaitement superflu. Je ne choisis pas n'importe qui.

– Il faudrait quand même voir cela d'un peu plus près, murmura Tad. Mais j'avoue que je suis intéressé. Peut-être acceptera-t-il de se soumettre à quelques nouvelles épreuves...

Ce fut dur, mais je m'en tirai sans la moindre erreur. Pendant une demi-heure, je renvoyai de mémoire des listes de chiffres qu'on m'avait récités, tirai les racines carrées de nombres interminables et me livrai à des multiplications d'une telle ampleur numérique qu'elles auraient fait pâlir d'envie les espaces stellaires. Finalement, non seulement je réussis à convaincre mon auditoire de ce que mon amie appela aussitôt mes « pouvoirs », mais Lila se leva de table, alla trouver son père et l'informa que j'étais un wunderkind des mathématiques qui méritait son attention. Le comte Bronicki vint me trouver aussitôt ; il devait se dire qu'il dormait quelque part au fond de ma cervelle une martingale qu'il suffirait de tirer au jour pour gagner à la roulette, au baccara et à la Bourse. C'était un homme qui croyait profondément aux miracles, sous forme d'argent. C'est ainsi que je fus invité à me placer au milieu du salon, devant une assistance qui compta parmi elle quelques-uns des plus beaux affairistes de l'époque, irrésistiblement attirés par les chiffres. Je ne m'étais encore jamais livré au calcul mental avec une telle volonté désespérée de triompher. Certes, personne, dans cette famille, ne m'avait traité de paysan ni fait sentir mon infériorité sociale. La famille des Bronicki était d'une aristocratie tellement ancienne qu'ils en étaient venus à éprouver pour le populaire cette attirance et cette nostalgie un peu triste qu'inspire l'inaccessible. Mais qu'on imagine un garçon de quinze ans, élevé dans la campagne normande, vêtu d'un pantalon trop court et d'une chemise délavée, son béret dans la poche, entouré d'une cinquantaine de dames et de messieurs habillés avec une splendeur qui me paraissait signaler leur appartenance à un monde dont, selon la parole de Ravachol, que j'ignorais du reste à l'époque, « la seule accessibilité est d'y mettre fin », et on comprendra avec quelle trépigante ferveur, avec quelle anxiété, je livrai cette lutte pour l'honneur. Je devais vivre assez longtemps pour me trouver dans un monde où le terme « lutte pour l'honneur » n'évoque plus que quelque absurde panache d'un autre temps, à peine digne de raillerie ; mais tout ce que cela signifie, c'est que le monde est allé d'un côté et moi de l'autre, et ce n'est pas à moi de décider lequel des deux s'est trompé de chemin.

Debout sur le parquet rutilant, un pied en avant, les bras croisés sur la poitrine, les joues en feu, je multipliais, divisais, extrayais des racines carrées de nombres énormes, récitals de mémoire une centaine de numéros de téléphone que l'on me lisait dans l'annuaire, la tête haute sous la mitraille des

nombres, jusqu'à ce que Lila, inquiète, vînt à mon secours, me saisît par la main et lançât à l'assistance, d'une voix tremblante de colère :

– Ça suffit ! Vous l'épuisez.

Elle m'entraîna dans l'office derrière le buffet où la domestique des Bronicki s'affairait autour de nouveaux renforts de pièces montées, glaces et sorbets qui venaient de parvenir du Clos Joli. Je ne sais pourquoi, bien que je fusse sorti victorieux de mon affrontement, je me sentais défait et humilié. Ce fut Tad, lorsqu'il apparut avec Bruno, écartant le rideau de velours nous séparant du beau monde, qui me donna l'explication de mon désarroi.

– Je te prie de nous excuser, me dit-il. Ma petite sœur aurait dû savoir que notre père n'allait pas manquer de saisir cette occasion d'amuser l'assistance. Tu as là un don assez étonnant. Essaie de ne pas devenir un chien de cirque.

– Ne fais pas attention à Tad, dit Lila qui, à mon horreur, fumait une cigarette. Comme tous les garçons très intelligents, il ne supporte pas le génie. C'est l'envie. En réalité, avec le genre d'esprit que tu as, mon cher frère, tu devrais être garçon de bains : tu aimes tellement donner des douches froides !

Tad l'embrassa sur le front.

– Je t'aime. Dommage que tu sois ma sœur !

– Moi, je ne suis que son cousin, alors j'ai peut-être une chance ! lança une voix dont je reconnus instantanément l'accent germanique.

Hans était là, une bouteille de porto à la main. Je sortais difficilement de mon état de tension cérébrale et nerveuse, mais la vue de ce beau visage de finesse et de blondeur m'aida à reprendre entièrement mes esprits. Je savais déjà que ce serait lui ou moi et, comme il avait bu et me toisait avec défi, je me mis à souhaiter une guerre immédiate entre la France et l'Allemagne, afin que le destin nous départageât. Je détestais cette élégance affectée, cette raideur, une main dans la poche, le coude au corps, de ce prétentieux qui descendait peut-être des conquérants teutoniques et des barons baltes, mais que j'avais réussi à rosser d'une seule main.

– Joli numéro, me dit-il. Vous avez un grand avenir devant vous.

– Ne lui dis pas « vous », protesta Lila. Nous serons tous amis...

– Vous avez une jolie carrière devant vous, monsieur Fleury, insista Hans, car il ne fait pas de doute que l'avenir est aux chiffres. Depuis la fin de la chevalerie, le monde a appris à compter et cela ne fait qu'empirer. Nous allons assister à la disparition de tout ce qui ne peut pas être chiffré, comme l'honneur, par exemple.

Tad l'observait d'un air amusé. Le frère de Lila avait un don presque physique de la nonchalance : c'était comme s'il cherchait toujours à atténuer ce qu'il y avait d'excessif et de passionné dans sa nature par une attitude détachée et un peu lasse. Je sentais qu'il avait une réplique cinglante au bout des lèvres mais, ainsi que je l'avais moi-même constaté au cours de nos deux « combats », Hans était un garçon que l'on avait envie d'épargner. A quatorze ans, il était le plus jeune de nous tous, et aussi le plus frêle. Il se préparait pourtant à une carrière militaire, comme tous les von Schwede. J'appris de Lila qu'il y avait une certaine analogie entre son destin et le mien, bien qu'il ne me serait pas venu à l'esprit alors de parler de « destin » à propos des Fleury, le mot « sort » ayant été le seul que j'eusse entendu lorsqu'il s'agissait des miens. Son père avait été tué au cours de la guerre 14-18 et sa mère, comme la mienne, était morte peu après sa naissance ; il avait été élevé par une tante au château de Kremnitz, en Prusse-Orientale, à quelques kilomètres à peine de la propriété des Bronicki en Pologne.

Pendant que nous échangeons ainsi des propos plus ou moins aimables, Bruno se tenait à l'écart, tapotant sur le rebord d'une table une mélodie imaginaire.

– Allons faire une promenade en barque, proposa Lila. Il va pleuvoir. Il y aura peut-être une tempête, des éclairs... Un événement !

Elle leva les yeux au ciel, lequel n'était, comme trop souvent, qu'un plafond.

– Oh, mon Dieu, s'exclama-t-elle, donnez-nous un bel orage et, si c'est dans vos moyens, un volcan qui mettrait soudain fin à toute cette placidité normande !

Tad la prit gentiment sous le bras.

– Petite sœur, bien que le monde ne manque pas de volcans aux noms exotiques, les feux qui couvent en Europe sont beaucoup plus dangereux, et ils ne doivent rien aux entrailles de la terre mais tout à celles des hommes !

Quelques gouttes de pluie tombèrent au moment où nous atteignons l'étang. C'était une création du maître paysagiste anglais Sanders, dont les triomphes floraux ne se comptaient plus en Europe. Le père de Lila avait dépensé des millions à l'embellissement de la propriété, dans l'espoir de la vendre cinq ou six fois plus cher à quelque parvenu ébloui. Les Bronicki frôlaient continuellement la catastrophe financière « finale », comme l'annonçait Tad, non sans quelque espoir ; l'opulence de leur train de vie cachait des désastres et des situations quasi désespérées, de celles que seuls les signes extérieurs de richesse permettent de dissimuler. Nous nous mîmes aux rames ; Lila se prélassait langoureusement sur des coussins. Il y avait juste ce qu'il fallait de gouttes de pluie pour nous témoigner de la bienveillance du ciel qui nous épargnait l'averse. Les nuages avaient cette lourdeur qui aurait gagné à quelque galop, mais le vent ne se pressait guère. Les oiseaux d'avant pluie prenaient paresseusement leurs aises. On entendit très loin un train qui sifflait, mais sans trop de nostalgie, car ce n'était que le Paris-Deauville et il n'évoquait pas de grands voyages. Il fallait ramer soigneusement, pour ne pas déranger les nénuphars. L'eau sentait bon la fraîcheur et la vase, et les insectes tombaient là où il fallait, pour faire courir quelques rides. Ce n'était pas la saison de mes amies les libellules. Un gros bourdon tout bête venait parfois faire le clown. Lila, dans sa robe blanche, étendue parmi ses rameurs, chantonnait une complainte polonaise, le regard tourné vers le ciel, lequel avait bien de la veine. J'étais le plus fort des rameurs mais elle ne s'en souciait guère, et d'ailleurs j'étais soumis au rythme des autres. Il fallait éviter les branches si soignées, car elles y eussent laissé quelques fleurs. Il y avait, bien sûr, un petit pont admirablement tracé et couvert de lampères blanches, tout spécialement venues d'Asie. Mais c'était la seule trace avouée de préméditation, car tout le reste des massifs floraux avait été soigneusement étudié pour avoir l'air sauvage.

Lila s'était arrêtée de chanter ; elle jouait avec sa chevelure et ses yeux, si bleus qu'il devait en coûter au ciel, avaient pris cette expression de gravité qui était toujours chez elle comme un hommage qu'elle rendait au rêve.

– Je ne suis pas sûre de vouloir être une deuxième Garbo, je ne veux pas être une deuxième quoi que ce soit. Je ne sais pas encore ce que je ferai, mais je serai unique. Bien sûr, ce n'est plus un temps où une femme peut changer la carte du monde, mais il faut être vraiment un homme, un pauvre homme, pour vouloir changer la carte du monde. Je ne serai pas une actrice, parce qu'une comédienne ne devient quelqu'un de différent que le temps d'une soirée, et moi j'ai besoin de changer sans cesse, du matin à la nuit, il n'y a rien de plus triste que d'être seulement ce que vous êtes, une petite œuvre faite par les circonstances... J'ai horreur de ce qui est une fois pour toutes...

Je ramais, écoutant religieusement Lila « rêver d'elle-même », selon l'expression de Tad ; Lila traversant l'Atlantique seule à bord, comme Alain Gerbault ; Lila écrivant des romans traduits dans toutes les langues ; Lila devenue avocat et sauvant des vies humaines par des prodiges d'éloquence, et cette tête blonde, couchée sur des coussins d'Orient, entre ses quatre rameurs, ne se doutait même pas qu'elle était déjà, pour moi, une création bien plus extraordinaire et bouleversante que toutes celles qu'elle évoquait dans son ignorance d'elle-même.

Les lourdes senteurs des eaux stagnantes montaient autour de nous à chaque mouvement de rames ; des herbes chevelues caressaient mon visage ; parfois, entre des buissons, apparaissaient de faux lointains d'une jungle si savamment imaginée qu'il fallait avoir le regard bien froid pour se rappeler qu'il s'agissait seulement d'un jardin à l'anglaise.

– Je peux encore tout rater, disait Lila, je suis assez jeune pour ça. Quand on vieillit, on a de moins en moins de chances de tout rater parce qu'on n'a plus le temps, et on peut vivre tranquillement en se contentant de ce qu'on a raté déjà. C'est ce qu'on entend par « paix de l'esprit ». Mais quand on n'a que seize ans et qu'on peut encore tout tenter et ne rien réussir, c'est ce qu'on appelle en général « avoir de l'avenir »...

Sa voix trembla.

– Ecoutez, je ne veux pas vous faire peur, mais il y a des moments où il me semble que je n'ai aucun talent pour rien...

Nous nous récriâmes. Je dis « nous », mais ce furent surtout Tad et Bruno qui lui prédirent un avenir prodigieux. Elle allait devenir une nouvelle M<sup>me</sup>

Curie, ou mieux encore, dans un tout autre domaine, qui restait peut-être à inventer. Quant à moi, j'espérais, un peu honteusement, certes, que Lila avait raison : si elle n'avait de talent pour rien, j'avais une chance. Mais Lila demeurait inconsolable et une larme glissa lentement sur sa joue et s'arrêta juste là où il fallait pour briller. Elle se garda bien de l'essuyer.

– Je voudrais tellement être quelqu'un, moi aussi, murmura-t-elle. Je suis entourée de génies. Bruno aura les foules à ses pieds, personne ne doute que Tad deviendra un explorateur plus célèbre que Sven Hedin et même Ludo a un don de mémoire étonnant...

J'avalai le « même Ludo » sans trop de peine. J'avais une bonne raison de me sentir satisfait : Hans ne disait rien. Il avait détourné la tête et je ne voyais pas son visage, mais je triomphais secrètement. Je le voyais mal expliquer à Lila qu'il était, lui aussi, promu à un brillant avenir, et qu'il allait entrer dans une académie militaire allemande parce qu'il aimait une Polonaise. Je sentais que je tenais là un bon bout, comme on dit chez nous, et je n'étais pas prêt à le lâcher. Je m'offris même le luxe d'éprouver pour mon rival un peu de commisération. Ce n'était pas un siècle propice aux chevaliers teutoniques. Il fallait d'ailleurs reconnaître qu'il devenait de plus en plus difficile de plaire à une femme : l'Amérique avait déjà été découverte, les sources du Nil aussi, Lindberg avait déjà traversé l'Atlantique et Leigh Mallory escaladé l'Everest.

Nous étions encore tous les cinq proches des naïvetés de l'enfance – de ces naïvetés qui sont peut-être la part la plus féconde que la vie nous donne et ensuite nous reprend.

## IX

Dès le lendemain, Stas Bronicki vint trouver mon oncle. Son arrivée fut dûment impressionnante, car c'était un homme qui n'aurait pas eu la grossièreté de changer de tenue et de s'habiller modestement pour rendre visite aux petites gens. La Packard bleue était rutilante, le chauffeur, Mr. Jones, ouvrit en même temps la portière et ôta sa casquette, avec cette solennité qui dit aussi bien l'importance du maître que celle du serviteur, et le cheveu-léger de la finance, ainsi qu'on l'appelait sur la place de Paris, apparut dans toute sa splendeur vestimentaire : costume bois de rose, cravate aux couleurs du meilleur club de Londres, gants beurre frais et canne, œillet à la boutonnière, et toujours avec cette expression un peu anxieuse de l'homme dont la Bourse, le baccara et la roulette déjouent traîtreusement les plus savantes martingales.

Nous étions en train de saucissonner, et notre visiteur, ayant jeté au jésus, au pain de campagne et à la motte de beurre un regard intéressé, fut invité à se joindre à nous, ce qu'il fit aussitôt, maniant le gros couteau de cuisine avec élégance et vidant quelques verres de notre pujol râpeux sans trop tousser. Il fit ensuite à mon oncle une proposition inattendue. J'étais, affirma-t-il avec cet accent polonais où je reconnaissais les voyelles qui chantaient et les consonnes un peu abruptes de la voix de Lila, j'étais, affirma-t-il donc, un génie dans le domaine du calcul mental et de la mémoire ; mon avenir méritait tous les soins. Il s'offrit à guider mes pas et à m'initier peu à peu aux secrets des opérations boursières, car il eût été criminel de négliger mes dispositions et peut-être de les voir disparaître, faute d'environnement propice à leur épanouissement. En attendant, puisque mon jeune âge ne me permettait pas de préparer le concours des Finances, et encore moins de me lancer tout seul dans une activité où le génie des nombres doit s'accompagner de maturité d'esprit et de connaissances indispensables, il me proposait de tenir auprès de lui, chaque été, l'emploi de secrétaire.

– Vous comprenez, cher monsieur, votre neveu et moi-même possédons, en quelque sorte, des dons complémentaires. J’ai au plus haut degré la science de prévoir les fluctuations boursières, et Ludovic, celle de concrétiser instantanément en langage de chiffres mes prévisions et mes théories. Je dispose à Varsovie, à Paris et à Londres de bureaux spécialisés, mais nous passons nos étés ici et je ne puis demeurer accroché toute la journée au téléphone. Votre neveu a fait preuve hier d’une rapidité dans le calcul et d’une mémoire qui me feront gagner un temps précieux dans un domaine où le temps, c’est de l’argent, ainsi qu’on le dit fort justement. Si vous êtes d’accord, mon chauffeur viendra le prendre tous les matins et le ramènera tous les soirs. Il aura cent francs de salaire par mois, dont il pourra investir une partie dans les situations favorables que je lui indiquerai.

J’étais tellement bouleversé par la perspective de passer des journées entières près de Lila que je ne fus pas loin d’y voir l’influence du cerf-volant Albatros, lequel s’était perdu la veille dans le ciel et était peut-être intervenu auprès de lui en ma faveur. Quant à mon oncle, il avait allumé sa pipe et observait le Polonais d’un œil méditatif. Finalement, il poussa le saucisson et la bouteille vers lui ; Stas Bronicki s’en empara et cette fois, sans aucun souci d’élégance, mordit dans le jésus à belles dents. Ensuite, la bouche pleine, il exhala de forts relents d’ail, et il nous fit entendre un vrai cri de l’âme.

– Vous me croyez sans doute trop préoccupé de finances, et, puisque à votre manière vous êtes épris des choses ailées et élevées, cela n’est sans doute pas sans vous paraître trop terre à terre. Or, monsieur Fleury, apprenez que je mène une véritable lutte pour l’honneur. Mes ancêtres ont vaincu tous les ennemis qui ont essayé de nous asservir, et moi j’entends vaincre l’argent, ce nouvel envahisseur et ennemi naturel de la noblesse, sur son propre terrain. Ne croyez point que je cherche à défendre mes anciens privilèges, je suis suffisamment démocrate pour me laisser volontiers déposséder à cet égard, mais pas par l’argent et...

Il s’interrompit et, levant très haut les sourcils avec étonnement, il fixa soudain un point dans l’espace. On vivait alors les derniers jours du Front populaire, et mon oncle, qui n’avait pourtant pas de parti, ainsi qu’il le disait, s’était néanmoins inspiré de ce moment historique pour assembler un Léon Blum en papier, ficelle, carton et queue orientable, lequel avait belle allure

dans le ciel, avec son chapeau noir et ses bras levés avec éloquence, mais qui, pour l'instant, pendait la tête en bas à une poutre, à côté d'un Musset avec sa lyre, sans trop de souci chronologique.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Stas Bronicki, en posant le saucisson.

– C'est ma série historique, dit Ambroise Fleury.

– On dirait Léon Blum.

– Je me tiens au courant, c'est tout, expliqua mon oncle.

Bronicki eut un geste vague de la main et se détourna.

– Enfin, passons. Ainsi que je vous le disais donc, les talents de votre neveu peuvent m'être fort utiles, car il n'existe pas de machine capable d'effectuer des calculs aussi rapidement. En haute finance, comme dans l'escrime, tout est dans la rapidité. Il s'agit de devancer les autres.

Il jeta encore un coup d'œil inquiet vers Léon Blum, prit sa pochette et s'épongea le front. Il y avait dans le bleu pervenche de son regard je ne sais quel éclat désespéré du chevalier parti à la conquête du Graal, mais que les circonstances avaient obligé à mettre son cheval, son armure et sa lance au mont-de-piété.

Il me fallut quelque temps pour découvrir que le génie financier de Bronicki était bien réel. Il avait été en effet un des premiers à mettre au point une méthode financière devenue depuis courante et grâce à laquelle les banques ne lui ménageaient pas leur soutien : il s'était tellement endetté auprès d'elles que les bailleurs de fonds ne pouvaient pas se permettre de l'acculer à la faillite.

Mon oncle se montra prudent. Avec cette absence totale de toute trace d'ironie dont il faisait preuve à ses moments les plus ironiques, il informa mon futur protecteur que mon chemin dans la vie était pour ainsi dire tracé et qu'il ne passait pas par des hauteurs.

– Un bon petit emploi de postier, avec une retraite assurée, voilà ce que j'envisage pour lui.

– Mais, bon Dieu ! Monsieur Fleury, votre neveu a le génie de la mémoire ! tonna Stas Bronicki, en tapant du poing sur la table. Et tout ce que vous ambitionnez pour lui, c’est un emploi de petit buraliste ?

– Monsieur, répliqua mon oncle, dans les temps qui se préparent, les petits buralistes auront peut-être à jouer le plus beau rôle de tous. Ils pourront dire : « Moi, au moins, je n’ai rien fait ! »

Il fut cependant convenu que, pendant les mois d’été, je me mettrais à la disposition des Bronicki, en tant que « préposé au calcul ». Là-dessus, mon oncle et Mr. Jones, prenant le comte chacun sous le coude, car le saucisson avait fait son œuvre – les deux bouteilles de vin ne pouvant être mentionnées ici par discrétion –, l’accompagnèrent à la voiture. En se mettant au volant, l’impassible Mr. Jones, que j’avais pris jusque-là pour l’incarnation de toutes les vertus britanniques de flegme et de discrétion, se tourna vers mon tuteur et, avec un accent anglais très fort, mais dans un français qui suggérerait incontestablement de tout autres heures que celles de chauffeur de maître, déclara :

– Pauvre mec. Jamais vu un cave pareil. C’est fait pour être plumé.

Sur ce, ayant mis ses gants et retrouvé son air imperturbable, il fit démarrer la Packard, nous laissant éblouis par cette soudaine révélation de ses capacités linguistiques.

– Eh bien, dit mon oncle, te voilà enfin lancé. Tu as trouvé un puissant protecteur. Je te demande une seule chose...

Il me regarda gravement et, le connaissant bien, je riais déjà.

– Ne lui prête jamais d’argent.

## X

Au cours des trois années suivantes, de 1935 à 1938, ma vie ne connut que deux saisons : l'été, lorsque les Bronicki, dès juin, arrivaient de Pologne, et l'hiver, qui commençait dès leur départ, fin août, et durait jusqu'à leur retour. Les mois interminables que je passais sans voir Lila étaient entièrement consacrés à la mémoire et je crois que les absences de mon amie me rendirent à tout jamais incapable d'oubli. Elle m'écrivait peu, mais ses lettres étaient longues et ressemblaient à des pages de journal intime, et Tad, lorsque j'en recevais un mot, me disait que sa sœur continuait à « rêver d'elle-même, elle songe en ce moment à aller soigner les lépreux ». Il y avait, certes, dans ses lettres, des mots de tendresse et même d'amour, mais ils me faisaient un effet étrangement impersonnel, purement littéraire, si bien que je ne fus guère surpris lorsque dans l'une d'elles Lila m'informa que ce qu'elle m'envoyait ainsi était des passages d'une œuvre plus vaste, à laquelle elle travaillait. Pourtant, lorsque les Bronicki revenaient en Normandie, elle se jetait vers moi les bras ouverts et me couvrait de baisers, riant et même pleurant un peu parfois ; il me suffisait de ces quelques instants pour sentir que la vie tenait toutes ses promesses et qu'il n'était pas permis d'en douter. Quant à mes fonctions de « secrétaire calculeur », ainsi que m'avait surnommé Podlowski, l'homme à tout faire de mon employeur, un individu glabre, tout en menton et mâchoire, raie au milieu et mains humides, toujours prêt aux courbettes, le travail exigé de moi n'était guère absorbant. Lorsque Bronicki recevait quelque banquier, agent de change ou compère spéculateur, et qu'ils se livraient entre eux à de savantes estimations d'intérêt, hausses et marges bénéficiaires, j'assistais à l'entrevue, jonglais avec des millions et des millions, réalisant des fortunes immenses, déduisant les agios et les emprunts, multipliant ensuite le cours du jour des actions qui seraient achetées avec ces bénéfices théoriques de la matinée, indiquant que tant de tonnes de sucre ou de café, et pour peu que la hausse continuât selon les intuitions du génial cheveu-léger de la finance, multipliées par le cours du jour, en livres sterling, francs, dollars, donneraient telle ou telle somme, prenant si vite l'habitude

des millions que je ne me suis jamais senti pauvre depuis. Tout en me livrant à ces voltiges de haut vol, je guettais à travers la porte légèrement entrouverte l'apparition de Lila, qui ne manquait jamais de se manifester pour me faire perdre la tête et commettre quelque grossière erreur, ruinant son père en un tournemain, faisant tomber les cours du coton aux abîmes, divisant au lieu de multiplier, ce qui provoquait l'affolement complet du cheveu-léger et faisait rire sa fille aux éclats. Lorsque, m'étant habitué peu à peu à ses manœuvres destinées à mesurer – ô combien inutilement ! – la solidité de l'emprise qu'elle exerçait sur moi, je parvenais à garder mes esprits et à éviter les erreurs, elle faisait une moue dépitée et s'en allait, non sans colère. J'avais alors l'impression d'avoir subi une perte énorme, plus importante que toutes les débâcles boursières.

Nous nous retrouvions tous les jours vers cinq heures à l'autre bout du parc, derrière l'étang, dans la cabane où le jardinier jetait les fleurs « atteintes par la limite d'âge », comme disait Lila ; elles avaient perdu leur éclat et leur fraîcheur et venaient là exhaler leur dernier parfum. On pataugeait dans les pétales, dans le rouge, le bleu, le jaune, le vert et le violet et dans ces herbes que l'on appelle mauvaises de leur vivant, parce qu'elles n'en font qu'à leur tête. C'était le moment où Lila, ayant appris à jouer de la guitare, « rêvait d'elle-même », une chanson aux lèvres. Assise parmi les plantes, la jupe retroussée sur les genoux, elle me parlait de ses futures tournées triomphales en Amérique, de l'adoration des foules et était si convaincante dans ses phantasmes, ou plutôt je l'adorais tellement, que toutes ces fleurs à ses pieds me semblaient déjà jetées là par ses fervents admirateurs ; je voyais le haut de ses cuisses ; je mourais d'envie, je n'osais rien, ne bougeais pas, je me mourais doucement, c'est tout. Elle entonnait d'une voix mal assurée je ne sais quelle chanson dont elle avait écrit les paroles elle-même et Bruno la musique, et puis, épouvantée par sa vieille ennemie, la réalité, qui refusait à ses cordes vocales les accents divins que Lila exigeait d'elles, jetait la guitare et se mettait à pleurer.

– Je n'ai aucun talent pour rien, voilà.

Je la consolais. Rien ne me faisait plus plaisir que ces moments du désespoir qui me permettaient de la prendre dans mes bras, d'effleurer ses seins de ma main et ses lèvres des miennes, et puis un jour vint où, perdant la

tête, laissant aller mes lèvres à leur folle inspiration et sans rencontrer de résistance, j'entendis une voix de Lila que je ne connaissais pas, celle qu'aucun génie vocal ne peut surpasser ; je demeurais agenouillé, cependant que la voix me grisait et m'emportait au-delà de tout ce que j'avais jusque-là connu dans la vie du bonheur et de moi-même. Le cri monta si haut que je me suis senti, moi qui ne fus jamais un croyant jusqu'à cet instant, comme si je venais de rendre enfin à Dieu ce qui Lui était dû. Elle demeura ensuite inerte sur sa couche de fleurs, les deux mains oubliées sur ma tête.

– Ludo, oh, Ludo, qu'avons-nous fait ?

Tout ce que je pus dire, du fond même de la vérité, fut :

– Je ne sais pas.

– Comment as-tu pu ?

Et j'ai eu cette phrase du plus haut comique, lorsqu'on pense à toutes les manières de rencontrer la foi :

– Ce n'est pas moi, c'est Dieu.

Elle se redressa un peu, s'assit, s'essuya les larmes.

– Lila, ne pleure pas, je n'ai pas voulu te rendre malheureuse. Elle soupira et m'écarta d'un geste de la main.

– Idiot. Je pleure parce que c'était trop fort.

Elle me regarda sévèrement.

– Où est-ce que tu as appris ça ?

– Quoi ?

– Merde, dit-elle. Jamais je n'ai vu un corniaud pareil.

– Lila...

– Tais-toi.

Elle se laissa tomber sur le dos. Je m'allongeai auprès d'elle. Je lui pris la main. Elle la retira.

– Ça y est, dit-elle. Je suis devenue une putain.

– Mais, bon Dieu ! Qu'est-ce que tu racontes ?

– Une pute. Je suis devenue une pute.

Je m'aperçus qu'elle le disait avec beaucoup de satisfaction dans la voix.

– Enfin, j'ai quand même réussi à devenir quelque chose !

– Lila, écoute...

– Je n'ai aucun talent pour le chant !

– Mais si, seulement...

– Oui, seulement. Tais-toi. Je suis une pute. Eh bien, autant devenir la plus grande, la plus célèbre pute du monde. La dame aux camélias, mais sans la tuberculose. Je n'ai plus rien à perdre. Ma vie est toute tracée, à présent. Je n'ai plus le choix.

J'avais beau connaître les sautes de son imagination, j'étais épouvanté. C'était presque superstitieux. Il me semblait que la vie nous écoutait et prenait des notes. Je me redressai.

– Je te défends de dire des conneries pareilles, gueulai-je. La vie a des oreilles. Et puis enfin, quoi, je n'ai fait que te lé...

Elle fit « ah ! » et me posa la main sur les lèvres.

– Ludo ! Je te défends de dire des choses pareilles. C'est monstrueux ! Monstrueux ! Va-t'en ! Je ne veux plus jamais te voir. Jamais. Non, reste ici. C'est trop tard, de toute façon.

Je revenais un jour de notre rendez-vous quotidien dans la cabane, lorsque je tombai sur Tad qui m'attendait dans le hall.

– Dis donc, Ludo.

– Oui ?

– Il y a combien de temps que tu couches avec ma sœur ?

Je me taisais. Sur le mur, le colonel des cheveu-légers Jan Bronicki, héros de Saint-Domingue et de Somosierra, levait le sabre au-dessus de ma tête.

– Ne fais pas cette gueule-là, vieux. Si tu t’imagines que je viens t’entretenir de l’honneur des Bronicki, tu es un couillon. Je veux seulement vous éviter des catastrophes. Je parie que vous ne connaissez même pas l’existence du cycle, ni l’un ni l’autre.

– Quel cycle ?

– Voilà, c’est bien ce que je pensais. Il y a une période – sept jours avant les règles, environ, et sept jours après – où une femme ne peut pas être fécondée. Vous ne risquez donc rien. Alors, puisque tu es si fort en calcul, ne l’oublie pas et évitez de faire des conneries, tous les deux. Je ne tiens pas à ce qu’on soit obligé de s’adresser à une paysanne quelconque, avec ses aiguilles à tricoter. Il y a trop de filles qui en meurent. C’est tout ce que j’avais à te dire et je ne t’en parlerai plus jamais.

Il me donna une tape sur l’épaule et voulut s’éloigner. Je ne pouvais pas le laisser partir ainsi. Je voulais me justifier.

– Nous nous aimons, lui dis-je.

Il me dévisagea attentivement, avec une espèce de curiosité scientifique.

– Tu te sens coupable parce que tu couches avec ma sœur. Ça doit te faire dans les deux mille ans de culpabilité. Est-ce que tu es heureux, oui ou non ?

Dire « oui » me parut d’une telle insuffisance que je me tus.

– Eh bien, il n’y a pas d’autre justification à la vie et à la mort. Tu pourras passer ta vie dans les bibliothèques, tu ne trouveras pas d’autre réponse.

Il s’en alla, de sa démarche nonchalante, en sifflotant. J’entends encore ces quelques notes de l’Appassionata.

Bruno me fuyait. J’avais beau me dire que je n’avais rien à me reprocher et que si Lila m’avait choisi, c’était aussi indépendant de ma volonté que lorsqu’une coccinelle venait se poser sur ma main, j’étais hanté par cette peine que je voyais sur son visage lorsque nos regards se croisaient. Il passait toutes ses journées au piano et lorsque la musique s’arrêtait, le silence me paraissait, de toutes les œuvres de Chopin que je connaissais, la plus déchirante.

## XI

Mes travaux auprès de Bronicki ne se limitaient pas à ses entreprises financières. Je l'assistais aussi dans l'élaboration d'une martingale qui devait lui permettre de remporter une victoire écrasante et définitive sur les casinos, cette place forte qui demeurait imprenable et contre laquelle il rêvait de lancer un ultime assaut. Stas plaçait une roulette sur la table de bridge et jetait la boule, allant jusqu'à crier « rien ne va plus ! » pour plus de réalisme, cri qui me paraissait du reste jaillir de cette profondeur obscure de l'âme que l'on appelle le subconscient. La seule contribution que je pouvais apporter à cette recherche désespérée d'un « système » était de retenir par cœur l'ordre des numéros sortants et de les réciter ensuite dix, vingt fois, afin que Stas pût y déceler quelque clin d'œil du destin, cependant que je guettais sur son visage bardé de favoris la mort du rêve. Au bout de quelques heures de cette poursuite du bleu, il s'épongeait le front et murmurait :

– Je crois, mon petit Ludovic, que j'ai présumé de vos forces. Nous reprendrons cela demain. Reposez-vous afin d'être au mieux de votre forme.

Ma compassion et mon envie de l'aider devinrent telles que je me mis à tricher. Je savais que ce que le comte cherchait dans mes récitatifs était des numéros et des combinaisons de numéros qui se répéteraient dans un certain ordre. Peu conscient des conséquences que pouvait avoir ma bonne volonté fort mal placée, j'entrepris de réarranger les numéros sortants, un peu comme des participants aux séances des tables tournantes qui ne peuvent s'empêcher de pousser la table afin d'entretenir l'illusion. Ce fut une catastrophe. S'étant fait réciter plusieurs fois de suite les numéros que j'arrangeais en séries, Stas Bronicki prit soudain un air que je ne puis qualifier autrement qu'halluciné, demeura un instant figé, son crayon-mine à la main, tout aux aguets, comme s'il entendait quelque divine musique, puis, m'ayant invité d'une voix rauque d'émotion à recommencer ma récitation, ce que je fis aussitôt avec la même mauvaise foi bien intentionnée, il assena un coup de poing formidable sur la

table et tonna d'une voix dont ses ancêtres devaient accompagner leurs charges, sabre au clair :

– Kurwa mac !<sup>1</sup> Je les tiens, ces salauds-là ! Je vais leur faire rendre gorge !

Il se leva d'un bond, quitta le bureau, et, dans mon innocence, je me sentis tout heureux d'avoir fait une bonne action.

Ce soir-là, Bronicki perdit un million au casino de Deauville.

J'étais auprès de Lila, le lendemain matin, lorsque le comte revint à la maison. Podlowski nous avait prévenus du désastre une heure auparavant, en ajoutant : « Il va encore se faire sauter la cervelle. » Lila, qui buvait son thé avec des tartines au miel, ne paraissait pas trop émue.

– Mon père n'a pas pu perdre une telle somme. S'il l'a perdue, c'est que cet argent n'était pas à lui. Donc, il n'a perdu que des dettes. Il doit se sentir soulagé.

Ces Polonais-là étaient vraiment de cette solidité admirable qui avait permis à leur pays de survivre à tous les désastres. Alors que je m'attendais à voir Genia Bronicka en pleine crise d'hystérie, avec coups de téléphone aux médecins et évanouissements, dans ses meilleures traditions scéniques, je la vis descendre en déshabillé rose dans la salle à manger, le caniche sous le bras ; elle vint donner un baiser sur le front de sa fille, me lança amicalement un bonjour, se fit servir du thé et déclara :

– J'ai mis le revolver dans mon coffre-fort. Il ne faut pas qu'il le trouve : il nous ferait la gueule pendant une semaine. Je ne sais pas si c'est aux Potocki, aux Sapiecha ou aux Radziwill qu'il a emprunté cet argent, mais enfin quoi, une dette de jeu est une dette d'honneur, ils doivent bien comprendre ça, alors que ce soit l'un ou l'autre qui la paye, ce qui compte, c'est que la noblesse polonaise demeure fidèle à ses traditions.

Tad descendait l'escalier en bâillant, en robe de chambre, le journal à la main.

– Qu'est-ce qui se passe ? Maman a l'air tellement calme que je crains le pire.

- Père s’est encore ruiné, dit Lila.
- Ça veut dire qu’il a encore ruiné quelqu’un.
- Il a perdu un million à Deauville, cette nuit.

– Il a dû rafler les fonds de tiroirs, grommela Tad. La femme de chambre venait d’apporter des croissants chauds, lorsque Stas Bronicki fit son entrée. Il était hagard. Derrière lui, Mr. Jones, impeccable, portait son manteau, et l’homme à tout faire, Podlowski, bleu de poil, semblait avoir deux fois plus de mâchoires et de menton que d’habitude.

Bronicki nous contempla tous en silence.

- Est-ce que quelqu’un ici peut me prêter cent mille francs ?

Son regard vint s’arrêter à moi. Tad et Lila éclatèrent de rire. Même le brave Bruno eut du mal à cacher son hilarité.

- Asseyez-vous, mon ami, et prenez une tasse de thé, dit Genia.
- Bon, mettons, dix mille ?
- Stas, je vous en prie, dit la comtesse.
- Cinq mille ! gueula Bronicki.
- Marie, faites-nous chauffer encore des croissants et du thé, dit Genia.
- Mille francs, nom de Dieu ! brailla Bronicki, avec désespoir.

Archie Jones mit la main à l’intérieur de sa vareuse et fit un pas en avant, en tenant avec précaution le pardessus à carreaux du comte.

– Si monsieur veut bien me permettre... Cent balles ? Fifty-fifty, naturellement.

Bronicki hésita un instant, puis saisit le billet de la main de son chauffeur et se rua dehors. Podlowski leva les bras et les épaules dans un geste d’impuissance et le suivit. Archie Jones nous salua poliment et se retira à son tour.

– Eh bien, voilà, dit Genitchka, avec un soupir. Les Anglais sont vraiment les seules gens sur lesquels on peut compter.

Je devais entendre souvent cette phrase dans des circonstances bien différentes.

---

[1](#) Mère pute

## XII

Je ne sais si ce furent les princes Sapiecha, les princes Radziwill ou les comtes Potocki qui avaient fourni à mon employeur les fonds perdus grâce à la martingale dont je fus si innocemment responsable, mais au cours des jours suivants, le manoir des Jars fut envahi par des gentlemen polonais dont l'extrême distinction s'accompagnait de jurons dignes de voyous. Des termes tels que « cet enfoiré de Bronicki », « cette merde sur pied » et « ce fils de pute » pleuvaient de toutes parts, et c'est tout juste si les mêmes propos ne tombaient des lèvres du colonel des cheveu-légers Jan Bronicki, sur le portrait déjà mentionné. Les plus grands noms de la Pologne semblaient s'être abattus sur le malheureux vaincu de la roulette, qui faisait face à la tempête avec le plus grand flegme, comme il convient au citoyen d'un pays habitué à renaître de ses cendres. Son argument demeura inébranlable : il lui avait manqué un autre million que son « système » exigeait afin de faire sauter la banque. Si on voulait donc bien lui avancer deux millions, il repartirait au combat et, dès le lendemain, ses imprécateurs seraient les premiers à lancer en son honneur les hourras de la victoire. Mais il semblait bien que, pour une fois, même les plus vaillants des patriotes polonais baissaient pavillon et perdaient confiance dans la victoire. Bronicki tint avec son homme à tout faire de longs conciliabules, auxquels je fus convié, bien qu'il n'y eût point besoin de calculs, le seul chiffre émergeant de tout ça étant ce gros bêta le zéro. Il fut décidé de vendre les bijoux de famille, que Bronicki alla réclamer à sa femme. Il se heurta à un refus. Lila, qui avait assisté à la scène, bien calée dans un fauteuil et mangeant des marrons glacés – « puisqu'on allait être pauvres, autant en profiter » –, me raconta en riant que sa mère avait fait valoir que les diamants et perles en question lui ayant été offerts par le duc d'Avila, alors que celui-ci était ambassadeur d'Espagne à Varsovie, il eût été immoral pour elle de s'en séparer au profit de son mari.

– Encore une fois, comme toujours dans notre famille, on pense d'abord à l'honneur, fut le commentaire de Tad.

Il ne restait plus qu'une position de repli pour le dernier des chevau-légers : le retour dans ses propriétés en Pologne, lesquelles étaient imprenables par l'ennemi, faisant partie d'un patrimoine historique sur lequel veillait jalousement le régime des colonels qui avait succédé à celui du maréchal Pilsudski. Le château et son domaine étaient situés à l'embouchure de la Vistule, dans ce « corridor polonais » séparant la Prusse-Orientale du reste de l'Allemagne. Hitler en réclamait la « restitution », ayant déjà fait installer, dans la ville libre de Dantzig, un gouvernement de nazis. La propriété avait été déclarée inaliénable par un décret de 1935 et les Bronicki touchaient une forte subvention pour son entretien.

J'étais épouvanté. L'idée de perdre Lila était d'une cruauté qui me paraissait incompatible avec tout ce que je savais de l'humain. Les mois ou même les années que j'allais être obligé de vivre loin d'elle me révélaient l'existence d'une durée qui n'avait plus aucun rapport avec ce que j'étais capable de calculer. Mon oncle, qui me voyait dépérir au fur et à mesure qu'approchait l'heure fatale, tenta de m'expliquer qu'il y avait dans la littérature des exemples d'amours qui avaient survécu à des années de séparation, chez les personnes particulièrement atteintes.

– Il vaut mieux qu'ils partent définitivement. Tu viens d'avoir dix-sept ans, tu dois te faire une vie, et on ne peut pas vivre seulement d'une femme. Depuis des années, tu ne vis que pour elle et par elle, et même chez ces « fous de Fleury » comme on nous appelle, il faut un peu de raison, ce qui se dit aussi en français, « se faire une raison », bien que je sois le premier à reconnaître que c'est une expression qui pue le renoncement, l'abandon et la soumission, et que si tous les Français « se faisaient une raison », il y a longtemps qu'il n'y aurait plus de France. La vérité, c'est qu'il ne faut ni trop de raison, ni pas assez de folie, mais j'avoue que ni trop ni pas assez, c'est peut-être une bonne recette pour le Clos Joli et l'ami Marcellin, lorsqu'il est à ses fourneaux, mais il faut parfois savoir perdre la tête. Mazette, me voilà en train de te dire le contraire de ce que je voulais. Autant souffrir un bon coup, pour en finir, et même si tu dois aimer cette fille toute ta vie, il vaut mieux qu'elle s'en aille à tout jamais, ça ne fera que l'embellir.

J'étais en train de rafistoler son Oiseau Bleu qui s'était cassé la gueule la veille.

– Qu'est-ce que vous essayez de me dire au juste, mon oncle ? Vous me conseillez de « raison garder » ou de « garder ma raison de vivre » ?

Il baissa le nez.

– Bon, je me tais. Je suis le dernier homme à te donner des conseils. Je n'ai jamais aimé qu'une femme dans ma vie et comme ça n'a pas marché...

– Pourquoi ça n'a pas marché ? Elle ne vous aimait pas ?

– Ça n'a pas marché parce que je ne l'ai jamais rencontrée. Je l'avais bien en tête, je la voyais tous les jours dans ma tête pendant trente ans, mais ça ne s'est pas trouvé. On ne s'est pas rencontrés. L'imagination vous joue parfois de vrais tours de cochon. C'est vrai pour les femmes, pour les idées et pour les pays. Tu aimes une idée, elle te semble la plus belle de toutes, et puis quand elle se matérialise, elle ne se ressemble plus du tout ou même devient carrément de la merde. Ou encore, tu aimes tellement ton pays qu'à la fin tu ne peux plus le souffrir, parce que ce n'est jamais le bon. Il rigola.

– Et alors, on fait de sa vie, de ses idées et de ses rêves... des cerfs-volants.

Il ne nous restait plus que quelques jours et nos adieux étaient faits de regards aux bois, étangs et vieux chemins que nous n'allions plus revoir ensemble. La fin de l'été avait des teintes douces, comme si elle ne manquait pas de tendresse à notre égard. Le soleil lui-même semblait avoir de la peine à nous quitter.

– Je voudrais tellement faire quelque chose de ma vie, me disait Lila, comme si je n'étais pas là.

– C'est seulement parce que tu ne m'aimes pas assez.

– Bien sûr que je t'aime, Ludo. Mais c'est bien cela qui est terrible. C'est terrible, parce que ça ne me suffit pas, parce que je continue encore à penser à moi-même. Je n'ai que dix-huit ans, et déjà je ne sais pas aimer. Sinon je ne penserais pas tout le temps à ce que je ferai de ma vie, je m'oublierais complètement. Je ne songerais même pas à être heureuse. Si je savais aimer vraiment, je ne serais pas là, il n'y aurait plus que toi. Le vrai amour, c'est quand il n'y a plus que l'autre. Alors, voilà...

Son visage prit une expression tragique.

– Je n’ai que dix-huit ans, et, déjà, je n’aime pas, s’exclama-t-elle, et elle éclata en sanglots.

Je n’étais pas trop ému. Je savais que depuis quelques jours elle avait renoncé d’abord aux études de médecine, ensuite à celles d’architecture, pour entrer au conservatoire d’art dramatique de Varsovie et devenir rapidement une gloire nationale du théâtre polonais. Je commençais à la connaître et je savais que mon devoir était d’apprécier en connaisseur la sincérité de sa voix, de son chagrin et de son désarroi. C’est tout juste si elle ne me demandait pas, cependant qu’elle écartait la mèche de cheveux d’un mouvement qui reste pour moi à ce jour le plus beau geste de femme, me guettant, d’un coin de bleu : « Tu ne trouves pas que j’ai du talent ? » Et j’étais prêt à tous les sacrifices pour sauver à ses yeux la grandeur sublime des sommets. Après tout, j’avais affaire à une fille dont l’idole, Chopin, était allée aggraver sa tuberculose dans l’humidité de Majorque en hiver pour le bon plaisir de George Sand, et qui m’avait souvent rappelé, les yeux brillants d’espoir, que les deux plus grands poètes russes, Pouchkine et Lermontov, s’étaient fait tuer dans des duels, le premier à trente-six ans, et le second à vingt-sept, que Hölderlin était devenu fou d’amour, et que von Kleist était mort dans un pacte de suicide avec sa bien-aimée. Tout cela, me dis-je, mêlant pour une fois Slaves et Allemands, c’est des histoires de Polonais.

Je lui pris le bras, et j’essayai de la rassurer, cependant que je sentais sur mes lèvres quelque chose qui commençait à ressembler fortement au sourire narquois de mon oncle Ambroise.

– C’est peut-être seulement parce que tu ne m’aimes pas, lui répétais-je. Alors, évidemment, ce n’est pas ce que tu attendais. Mais ça viendra. Ce sera peut-être Bruno. Ou Hans, que tu vas revoir bientôt, puisqu’on dit que l’armée allemande est à pied d’œuvre, à la frontière de la Pologne. Ou bien tu rencontreras quelqu’un d’autre que tu aimeras vraiment.

Elle secoua la tête, en larmes.

– Mais non, justement, je t’aime, Ludo ! Je t’aime vraiment. Mais ce n’est pas possible que ce soit seulement ça, aimer quelqu’un. Ou alors, je suis une

médiocre. J'ai un tout petit cœur, je suis superficielle, incapable de profondeur, de grandeur, de bouleversement !

Je me rappelai les conseils de mon oncle et, reprenant en quelque sorte d'une main ferme la ficelle de mon beau cerf-volant pour l'empêcher d'aller se perdre dans cette tourmente slave, je l'attirai à moi ; mes lèvres collées aux siennes, ma dernière pensée consciente fut que si ce que Lila me donnait n'était pas, ainsi qu'elle me l'avait crié, « le vrai, le grand amour », eh bien, alors, la vie était encore plus prodigue de beauté, de joie et de bonheur que je ne l'avais imaginé.

Elle partit le soir même pour Paris – ce n'est pas avec préméditation mais non sans sourire que je mêle ainsi grammaticalement « elle » et « vie » – où l'attendaient ses parents, et où, mis au pied du mur, les Radziwill, Sapiecha, Potocki et Zamojski avaient patriotiquement renoncé aux poursuites, afin de ne pas ternir un des noms les plus illustres de la Pologne, à un moment où des hommes d'Etat moins portés sur l'honneur s'abandonnaient à la honte et s'inclinaient à Munich devant la canaille nazie. Je me rendis une fois encore au manoir des Jars ; Tad et Bruno veillaient à l'emballage des objets d'art et aux « détails », parmi lesquels le règlement des salaires des jardiniers et des domestiques posait quelques problèmes difficiles. Le portrait du colonel comte Jan Bronicki à Somosierra, déjà descendu du mur, attendait la mise en caisse et le retour à la terre natale. Podlowski errait de pièce en pièce, choisissant le mobilier qui allait être vendu pour payer les salaires et régler l'ardoise au Clos Joli que Marcellin Duprat refusait d'oublier. Les fournisseurs du Clos et de Cléry n'étaient pas davantage enclins à se laisser fléchir et cherchaient à s'emparer de tout ce qui pouvait les dédommager. Les choses devaient s'arranger quelques semaines plus tard, lorsque Genitchka accepta enfin de se séparer d'un « souvenir » en diamant, et une bonne partie du mobilier, dont le piano et le globe terrestre, fut même laissée sur place, dans l'espoir d'un retour au manoir, mais en attendant Bruno se désespérait à l'idée qu'il risquait de perdre son Steinway dans l'affaire. Quant à Tad, plus préoccupé des événements politiques que de ces questions matérielles, il m'accueillit assis, une pile de journaux sur les genoux.

– Nous ne reviendrons sans doute plus ici, me dit-il, mais ce n'est rien, car je crois que bientôt des millions d'hommes ne reviendront jamais nulle

part.

– Il n’y aura pas de guerre, dis-je fermement, car j’étais prêt à tout pour revoir Lila. L’été prochain, j’irai vous rendre visite en Pologne.

– S’il y a encore une Pologne, dit Tad. Maintenant que Hitler a pris toute la mesure de votre lâcheté, il ne s’arrêtera plus. Bruno mettait ses partitions dans une caisse.

– Le piano est foutu, me dit-il.

– L’égoïsme sacré, grommela Tad. Celui-là, alors ! Le monde peut crouler, la seule chose qui compte, c’est encore un peu de musique.

– La France et l’Angleterre ne le permettront pas, dis-je, et Tad devait avoir bien raison de parler d’égoïsme sacré, puisqu’il m’apparut aussitôt avec évidence que ce que j’entendais par « la France et l’Angleterre ne le permettront pas » était que ma séparation d’avec Lila fût définitive.

Tad jeta avec dégoût la pile de journaux par terre. Il m’observa avec à peine moins de déplaisir.

– Oui, « les chants désespérés sont les chants les plus beaux ». On pourrait ajouter aussi « heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre, heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ». La poésie prendra la relève de la musique et la force irrésistible de la culture va balayer Hitler. C’est foutu, mes enfants. Il me regarda encore et ses lèvres se plissèrent.

– Tu seras le bienvenu l’été prochain à Grodek, dit-il. Il est possible que je me trompe. Je méconnaissais sans doute la toute-puissance de l’amour. Il y a peut-être des dieux de moi inconnus qui tiennent à ce que rien ne vienne empêcher la réunion des amants. Ah, merde ! Merde ! Comment avez-vous pu capituler ainsi ?

Je lui annonçai que mon oncle, tout pacifiste et objecteur de conscience qu’il était, venait d’abandonner, à cause de Munich, la présidence d’honneur des Cerfs-volants de France.

– Qu’y a-t-il d’étonnant à cela ? me lança-t-il. C’est justement ce qu’on appelle un objecteur de conscience. Enfin, qui sait, ça peut encore traîner deux ou trois ans. Alors, à l’année prochaine, Ludo.

– A l'année prochaine.

Nous nous embrassâmes et ils m'accompagnèrent jusqu'à la terrasse. Je les revois, tous les deux, la main levée, me faisant signe. J'étais certain que Tad se trompait et je le plaignais un peu. Il aimait passionnément l'humanité entière, mais au fond, il n'avait personne. Il croyait au malheur parce qu'il était seul. L'espoir a besoin d'être deux. Toutes les lois des grands nombres commencent dans cette certitude.

## XIII

Ce fut au cours de l'hiver 1938-1939 que ma mémoire s'affirma d'une façon qui justifia les pires appréhensions autrefois exprimées par M. Herbier, lorsqu'il était venu avertir mon oncle que « ce garçon semble totalement dénué de la faculté d'oubli ». Je ne sais s'il en était vraiment ainsi de tous les Fleury, comme je l'avais si souvent entendu affirmer, puisque cette fois il ne s'agissait ni de la liberté, ni des droits de l'homme, ni de la France, laquelle était encore là et n'exigeait en apparence aucun effort particulier de mémoire. Lila ne me quittait plus. J'avais repris mes travaux de comptabilité au Clos Joli, auxquels vinrent s'ajouter d'autres, dans diverses entreprises commerciales de la région, pour mettre de côté l'argent nécessaire à mon voyage en Pologne ; je m'occupais de la ferme, mais pendant tout ce temps la présence de Lila à mes côtés prenait une telle réalité physique que mon oncle, ironie ou non, en était venu à mettre un troisième couvert sur la table pour celle qui n'était pas là d'une manière aussi présente. Il consulta le docteur Gardieu, lequel parla d'un état obsessionnel et recommanda la course à pied et des sports d'équipe. Je ne m'étonnais pas de l'incompréhension du praticien, mais j'étais peiné par l'attitude de mon tuteur, bien que connaissant sa vieille méfiance envers toutes ces fidélités absolues qui avaient déjà causé aux nôtres tant de malheurs. Nous eûmes quelques prises de bec. Il prétendait que ce voyage en Pologne que je projetais, l'été venu, me réservait la pire des déceptions et que, d'ailleurs, l'expression même « premier amour », par définition, signifie quelque chose qui est appelé à finir. Il me semblait cependant que mon oncle me contemplait parfois non sans fierté.

– Enfin, s'il te manque de l'argent pour le voyage, finit-il par me dire, je t'en donnerai. Il faut aussi que tu t'achètes quelques fringues, car il n'est pas question d'aller chez ces gens-là vêtu comme un clochard.

Au cours de l'hiver, Lila m'écrivit quelques lettres, de plus en plus courtes, puis ce ne furent que des cartes postales ; c'était normal, nous allions être bientôt réunis et la brièveté même de ses mots : « Nous t'attendons tous

», « Je suis si heureuse à l'idée que tu connaîtras enfin la Pologne », « Nous pensons à toi », « Juin arrive ! », paraissaient raccourcir le temps et sauter par-dessus les mois et les semaines. Et puis, jusqu'à mon départ, il y eut un long silence, comme pour abréger encore les dernières semaines de l'attente.

Je pris le train à Cléry, le 20 juin. Mon oncle m'accompagna à la gare. Et il n'eut qu'un mot, alors que nous roulions côte à côte sur nos vélos :

– Tu verras du pays.

Le pays, les pays, la terre entière étaient mon dernier souci. Le monde n'était pas du voyage. Je ne songeais qu'à me retrouver entier, retrouver les deux bras qui me manquaient. Lorsque le train s'ébranla et que je me penchai par la fenêtre, Ambroise Fleury me cria :

– J'espère que tu ne tomberas pas de trop haut et que je ne te récupérerai pas tout cabossé et mal en point, comme notre vieux Quatremer ! Tu te souviens ?

– Je ne me souviens jamais de rien, vous le savez bien ! lui lançai-je, et nous nous sommes quittés ainsi, dans un éclat de rire.

## XIV

Je n'étais encore jamais sorti de mon trou normand. Je ne connaissais du monde que sa géographie, et de l'histoire ce que j'en avais appris dans les manuels ou en regardant le nom de mon père et celui de son frère Robert sur le monument aux morts de Cléry, ou encore en écoutant mon tuteur, lorsque celui-ci me commentait tel ou tel de ses cerfs-volants. Il ne me venait pas à l'idée de penser à l'histoire au présent. Je ne connaissais de la politique et de ceux qui la faisaient que les visages d'Edouard Herriot, d'André Tardieu, d'Edouard Daladier, de Pierre Laval, de Pierre-Etienne Flandin ou d'Albert Sarraut, qu'il m'arrivait d'entrevoir, lorsque je sortais du petit bureau de Marcellin Duprat, au Clos Joli. Je savais, certes, que l'Italie était fasciste, mais lorsque j'apercevais parfois sur un mur l'inscription « A bas le fascisme ! », je me demandais ce qu'elle venait faire là, puisqu'on était en France. La guerre civile en Espagne, dont Tad m'avait si souvent parlé, me paraissait une affaire lointaine : c'étaient d'autres gens, d'autres mœurs, et d'ailleurs, tout le monde savait – et ne cessait de le répéter – que les Espagnols avaient, en quelque sorte, le sang dans le sang. J'avais été indigné par Munich, l'année précédente, surtout parce que Hans était allemand, et que j'avais ainsi, me semblait-il, perdu un point dans la rivalité qui nous opposait l'un à l'autre. La seule chose dont j'étais sûr, c'était que la France n'allait jamais laisser tomber la Pologne, ou, plus exactement, Lila. Il peut paraître difficile, aujourd'hui, de concevoir une telle ignorance et une telle indifférence chez un jeune homme de dix-huit ans, mais la France était encore, en ce temps-là, celle de grandeur, de force tranquille, de prestige, et si sûre de sa « mission spirituelle » que la chose la plus normale à mes yeux était de la laisser s'occuper d'elle-même, ce qui épargnait, me semblait-il, aux Français tous les soucis. Je ne puis même dire que j'étais dans ce domaine inculte, bien au contraire : simplement, l'enseignement public obligatoire m'avait trop bien appris que rien de ce qui était liberté, dignité et droits de l'homme ne pouvait être menacé, tant que notre pays demeurerait fidèle à lui-même, ce qui pour moi ne faisait pas de doute, ayant retenu tout ce qu'on m'avait enseigné. Les

échos de ce qui se passait chez nos voisins, si près de nous, certes, mais en dehors de nos frontières, ne suscitaient chez moi qu'un étonnement mêlé de dédain et confirmaient à mes yeux notre supériorité ; du reste, tant mon oncle que Marcellin Duprat et tous mes maîtres à l'école s'accordaient pour affirmer que le régime de dictature n'avait aucune chance de durer, car il ne bénéficiait pas du soutien populaire. Le peuple était pour Ambroise Fleury une notion sacrée qui portait déjà en elle-même, en puissance, la chute de Mussolini, de Hitler et de Franco. Personne ne voyait dans le fascisme et dans le nazisme des régimes populaires. Une telle idée eût été une véritable négation de tout ce qui constituait la base même de l'enseignement public obligatoire. Le pacifisme résolu de mon tuteur avait fait le reste. Je sentais bien parfois, chez lui, une certaine confusion et des attitudes contradictoires : ainsi, il admirait Léon Blum parce que celui-ci avait refusé d'intervenir dans la guerre d'Espagne, et pourtant il fut pris de fureur au moment de Munich. Je finis par me dire que, malgré tous ses efforts, il avait succombé à cette occasion à la « mémoire historique » des Fleury, et que même les trente-cinq années qu'il avait passées dans son emploi pacifique de facteur rural ne l'avaient pas mis à l'abri des rechutes.

J'étais donc on ne peut plus mal préparé à la vue de cette Europe de 1939 que je traversais. A la frontière italienne, grouillante de chemises noires, de poignards et d'emblèmes fascistes, je me vis confisquer mon canif pourtant long de sept centimètres à peine. Les perrons des gares résonnaient du pas des détachements militaires ; un compatriote me traduisit un éditorial de Malaparte qui parlait de « la France dégénérée », qu'il comparait à une fille soumise. Peu après la frontière autrichienne, un petit homme triste et chauve, qui avait pris place dans mon compartiment, fut prié de quitter le train, ce qu'il fit en pleurant. Les croix gammées étaient partout : sur les drapeaux, sur les brassards, sur les murs et sur toutes les affiches je rencontrais le regard de Hitler. Lorsqu'on contrôlait mon passeport et mes visas et que l'on voyait que ma destination était la Pologne, les regards devenaient durs et on me rendait mes papiers d'un geste sec et d'un air méprisant. A deux reprises, les fenêtres du wagon furent obturées à l'aide d'un adhésif spécial et les appareils de photo ramassés et gardés pendant toute la durée du parcours : sans doute le train longeait-il quelque « zone militaire ». Des S.S. qui avaient pris place en face de moi pendant le trajet de Vienne à Bratislava, jetaient à mon béret

français des regards amusés et me saluèrent en sortant d'un « Sieg heil » de victoire.

Ce fut dès que le train s'arrêta à la première gare en Pologne que l'atmosphère changea brusquement et totalement. Mon béret lui-même parut avoir changé d'expression, sinon de nature : les voyageurs polonais lui jetaient des regards d'amitié. Ceux qui, ne connaissant pas le français, ne disposaient d'aucun autre moyen de me manifester leur sympathie, me tapaient sur l'épaule, me serraient la main et partageaient avec moi leur bière et leurs victuailles. Pendant le parcours jusqu'à Varsovie, et ensuite, ayant changé de train, tout le long du « corridor » que la Vistule suivait jusqu'à la Baltique, j'entendis plus de « Vive la France ! » que je n'en avais ouïs dans toute ma vie.

Les Bronicki m'avaient télégraphié qu'ils allaient m'accueillir à la gare, et, dès que le contrôleur vint m'annoncer que nous approchions de Grodek, je passai de mon wagon de troisième classe dans celui de première, d'où je m'apprêtais à descendre avec la dignité qui convenait. Marcellin Duprat m'avait prêté une valise en vrai cuir et, après m'avoir rappelé qu'après tout, « tu vas représenter là-bas la France », il m'avait suggéré de coudre soit au revers de mon veston, soit même à mon béret, l'écusson tricolore du Clos Joli, avec ses trois étoiles, ce que je fis mine d'accepter, mais gardai l'emblème dans ma poche, n'ayant pas encore à cette époque le moindre pressentiment de ce qui allait constituer un jour la dernière grandeur universellement reconnue de mon pays. Il ne serait alors venu à l'esprit de personne, malgré la notoriété de Marcellin Duprat, de considérer ce dernier comme un visionnaire, et ce que le maître appelait « le trois étoiles de France » était loin de briller du même éclat qu'aujourd'hui.

A part quelques paysans avec leurs cageots, il ne restait presque plus personne dans le train lorsque celui-ci s'arrêta à la petite gare en briques rouges de Grodek ; pourtant, quelque personnalité officielle devait être attendue, car, ayant pris pied sur le perron, je me trouvai dans une fanfare militaire d'une dizaine d'hommes. Je vis aussi que le toit de la gare était décoré de drapeaux français et polonais entrecroisés et, à peine ai-je eu fait un pas avec ma valise, la fanfare se lança dans une Marseillaise suivie de l'hymne polonais que j'écoutai au garde-à-vous, ayant vite ôté mon béret,

tout en louchant pour tenter d'apercevoir la personnalité française que l'on accueillait ainsi. Je voyais Stas Bronicki, nu-tête, le chapeau sur le cœur, écoutant l'hymne national ; Lila, qui me fit un signe de la main ; Tad baissait les yeux et, visiblement, éprouvait beaucoup de peine à ne pas pouffer de rire ; derrière eux, Bruno, avec son éternel air un peu perdu, me regardait avec un sourire qui était à la fois amitié et gêne, dont je n'ai compris la raison que lorsqu'une petite fille enrubannée de tricolore me remit un bouquet de fleurs bleues, blanches et rouges et articula avec application, en français : « Vive la France éternelle et l'amitié immortelle du peuple français et du peuple polonais ! », ce qui me parut faire beaucoup d'éternité et d'immortalité à la fois. Ayant enfin compris que c'était bien moi qui étais l'objet de cet accueil quasi officiel, et après un moment de panique, car c'était la première fois que je représentais la France à l'étranger, je répondis bravement en polonais :

– Niech żyje Polska ! Vive la Pologne !

La petite fille éclata en sanglots, les musiciens de la fanfare rompirent leurs rangs et s'approchèrent pour me serrer la main, Stas Bronicki vint me donner l'accolade, Lila se jeta à mon cou, Bruno me donna une bise et s'effaça, et lorsque l'enthousiasme patriotique de tout le monde se fut calmé, Tad me prit par le coude et me glissa à l'oreille :

– Tu vois, c'est comme si c'était déjà gagné !

Et il y avait dans sa raillerie un tel accent de détresse qu'en ma qualité toute nouvelle de représentant de la France, je me sentis indigné, dégageai mon bras et lui lançai :

– Mon cher Tad, il y a ce qu'on appelle le cynisme, et il y a ce qu'on appelle l'histoire de la France et de la Pologne. Les deux ne vont pas ensemble.

– D'ailleurs, il n'y aura pas de guerre, intervint Bronicki. Le régime hitlérien est sur le point de s'écrouler.

– Je crois me souvenir que Churchill a dit quelque chose à ce propos devant le Parlement britannique, au moment de Munich, grommela Tad. Il a dit : « Vous aviez à choisir entre la honte et la guerre. Vous avez choisi la honte et vous aurez la guerre. »

Je tenais la main de Lila dans la mienne.

– Eh bien, nous la gagnerons, dis-je, et je fus récompensé d'un baiser sur la joue.

Je sentais presque le poids de ma couronne de Français sur la tête. Lorsque je me rappelai que Marcellin Duprat avait osé me suggérer de me rendre en Pologne avec l'écusson de son Clos Joli cousu sur ma poitrine, je regrettai de ne pas lui avoir donné une paire de claques. A force de recevoir dans son auberge tout ce que la Troisième République comptait comme personnalités, ce cuistot avait perdu le sens de la grandeur de son pays et de ce que celui-ci représentait aux yeux du monde. Pendant le parcours de la gare au château dans une vieille Ford conduite par Bronicki lui-même – la Packard bleue avait été saisie par les créanciers à Cléry –, avec Lila à mon bras, je donnai à mes amis les dernières nouvelles de France. Jamais la nation ne s'était sentie plus sûre d'elle-même. Les aboiements de Hitler faisaient rire. Il n'y avait nulle part trace de nervosité et même d'appréhension. Le pays entier, tranquillement confiant dans sa force, semblait avoir acquis une qualité nouvelle, que l'on qualifiait autrefois de « flegme anglais ».

– Le président Lebrun a eu un geste moqueur qui, paraît-il, a mis Hitler hors de lui. Il est allé visiter la plantation de roses que nos soldats ont fait pousser sur la ligne Maginot.

Lila était assise à mes côtés, et ce profil si pur sur le fond de la chevelure claire, ce regard qui était comme la fin de toutes les questions et de tous les doutes, éveillaient en moi une certitude de victoire qui n'était pas, elle, illusoire, car elle ne pouvait connaître et ne connaîtrait jamais de défaite. Il y a ainsi jusqu'à ce jour au moins une chose sur laquelle je ne me suis pas trompé dans ma vie.

– Hans me dit que les chefs de l'armée allemande n'attendent qu'une occasion pour se débarrasser de Hitler, dit-elle.

J'appris ainsi que Hans était au château. Putain de merde, pensai-je soudain, et je n'eus même pas honte de cette chute des pensées élevées, ou plutôt de cette irrésistible poussée de fureur populaire.

– Je ne sais pas si l'armée allemande va se débarrasser de Hitler, mais je sais qui va se débarrasser de l'armée allemande, déclarai-je.

Je crois bien que je pensais : c'est moi. Je ne sais si c'était l'ivresse de l'accueil patriotique qui venait de m'être fait ou la main de Lila dans la mienne qui me faisait perdre la tête.

– Nous sommes prêts, ajoutai-je, me réfugiant dans le pluriel, par pur souci de modestie.

Tad se taisait avec un de ces sourires minces qui accentuaient encore davantage son profil d'aiglon. J'avais du mal à tolérer son expression sarcastique. Bruno tenta de détendre un peu l'atmosphère.

– Et comment vont Ambroise Fleury et ses cerfs-volants ? demanda-t-il. Je pense souvent à lui. C'est vraiment un pacifique.

– Mon oncle ne s'est jamais remis de la guerre 14-18, expliquai-je. C'est un homme d'une autre génération : celle qui a connu trop d'horreurs. Il se méfie des grands élans et il trouve que les hommes doivent tenir même leurs plus nobles idées au bout d'une solide ficelle. Sans ça, selon lui, des millions de vies humaines vont se perdre dans ce qu'il appelle « la poursuite du bleu ». Il ne se sent bien qu'en compagnie de ses cerfs-volants. Mais nous, les jeunes Français, nous ne nous contentons pas de rêves en papier ni même de rêves tout court. Nous sommes armés et prêts à défendre non point nos rêves, mais nos réalités, et ces réalités s'appellent liberté, dignité et droits de l'homme...

Lila retira doucement sa main de la mienne. Je ne sais si elle se sentait gênée par mon emballement patriotique et mon verbiage, ou si elle était un peu vexée parce que je paraissais l'avoir oubliée. Mais je ne l'avais pas oubliée : je parlais d'elle.

## XV

Le château des Bronicki ressemblait à une forteresse, ce qu'il fut d'ailleurs autrefois. Il se trouvait à quelques centaines de mètres de la Baltique, et à dix kilomètres à peine de la frontière allemande. Il était entouré d'un parc, d'une forêt de pins et de sable ; le fossé existait encore, mais un large escalier et une vaste terrasse avaient été bâtis à l'emplacement de l'ancien pont-levis. Les murs et les vieilles tours avaient été rongés par l'histoire et l'air marin ; dès que je pénétraï dans le hall d'entrée, je me suis vu entouré de tant d'armures, oriflammes, boucliers, arquebuses, hallebardes et emblèmes que j'eus l'impression d'avoir le cul nu.

Je venais de faire quelques pas à peine dans ce décor de vente aux enchères lorsque j'aperçus Hans, assis dans un fauteuil tapissé, à côté d'une table de marbre. Il portait un chandail, une culotte de cheval, des bottes, et lisait un illustré anglais. Nous nous saluâmes de loin. Je ne comprenais pas sa présence ici, alors que je savais qu'il était élève d'une Académie militaire à Preuchen, et que la tension entre la Pologne et l'Allemagne croissait de semaine en semaine. Lila m'expliqua que le « pauvre chou » était en convalescence, à la suite d'une pneumonie, dans la propriété de son oncle, Georg von Tiele, de l'autre côté de la frontière, qu'il franchissait de temps en temps à cheval par des chemins qu'il connaissait depuis son enfance, pour se rendre chez ses cousins polonais, ce qui pour moi signifiait tout simplement qu'il était toujours aussi amoureux de sa cousine.

Je trouvai Lila changée. Elle venait d'avoir vingt ans mais, ainsi que Tad me l'avait confié, elle continuait à rêver d'elle-même.

– Je veux faire quelque chose de ma vie, me répétait-elle. Une fois, je ne pus m'empêcher de lui lancer :

– Eh bien, attends au moins que je sois parti !

Je ne sais vraiment d'où je tenais l'idée que l'amour pouvait être tout l'œuvre et tout le sens de l'existence. Sans doute avais-je hérité de mon oncle

ce manque total d'ambition. Peut-être aussi ai-je aimé trop tôt, trop jeune, de tout mon être, et qu'il ne restait plus en moi de place pour rien d'autre. Il y avait bien des heures de lucidité où la pauvre réalité et la banalité de ce que j'étais me paraissaient aussi éloignées que possible de ce que pouvait attendre de la vie cette blonde tête rêveuse qui reposait sur ma poitrine, les yeux fermés, le sourire aux lèvres, perdue sur je ne sais quel chemin glorieux de l'avenir. Je pressentais qu'elle trouvait dans ma simplicité même quelque force rassurante, mais il n'est pas facile de se faire à l'idée qu'une femme tient à vous parce que vous êtes pour elle une façon de coller à la terre, plutôt que de s'élever trop haut. Après toute une journée passée à « se chercher dans la forêt », ainsi qu'elle me le disait, elle venait me rejoindre dans ma chambre et se serrait contre moi tristement, comme si j'étais pour elle une réponse résignée à toutes les questions qu'elle se posait.

– Aime-moi, Ludo. C'est tout ce que je mérite. Je serai probablement une de ces femmes qui ne sont bonnes qu'à être aimées. Quand j'entends une voix d'homme murmurer derrière moi : « Qu'elle est donc jolie ! », c'est comme si on m'annonçait que toute ma vie tiendrait dans un miroir. Et comme je n'ai aucun talent pour rien...

Elle me toucha le bout du nez.

– ... sauf pour toi... Je ne serai jamais M<sup>me</sup> Curie. Je vais m'inscrire cette année à la faculté de médecine. Avec un peu de chance, je vais peut-être un jour guérir quelqu'un.

Je ne retenais qu'une seule chose de sa tristesse : je n'étais pas assez. Assise sous les grands pins au bord de la Baltique, Lila rêvait d'elle-même, un brin d'herbe entre les dents, et il me semblait que ce brin d'herbe, c'était moi, que j'allais être jeté au vent d'un moment à l'autre. Elle se fâchait lorsque je lui murmurais : « Tu es toute ma vie », et je ne savais pas si c'était la banalité de l'expression qui l'indignait ou la petitesse d'une telle unité de mesure.

– Allons, Ludo. D'autres hommes ont aimé avant toi.

– Oui, je sais, j'ai eu des précurseurs.

Je crois aujourd'hui qu'il y avait chez mon amie une volonté confuse qu'elle était incapable de formuler : celle de ne pas être réduite à sa seule

féminité. Comment pouvais-je comprendre, à mon âge, et si peu informé du monde où je vivais, que le mot « féminité » pouvait être une prison pour femmes ? Tad me disait :

– Politiquement, ma sœur est une analphabète, mais sa façon de rêver d'elle-même est celle d'une révolutionnaire qui s'ignore.

A la mi-juillet, Tad fut arrêté par la police, emmené à Varsovie et interrogé pendant plusieurs jours. On le soupçonnait d'avoir rédigé des articles « subversifs » dans une des gazettes interdites qui circulaient alors en Pologne. Il fut relâché avec des excuses, sur ordre supérieur : qu'il fût coupable ou non, il était impensable que le nom historique des Bronicki pût être mêlé à une telle affaire.

Les rumeurs guerrières se faisaient chaque jour plus bruyantes, comme un roulement continu du tonnerre à l'horizon ; lorsque je me promenais dans les rues de Grodek, des inconnus venaient me serrer la main, en apercevant au revers de mon veston le petit écusson tricolore dont j'avais enlevé fil par fil les mots Clos Joli, mais personne en Pologne ne croyait qu'après vingt ans à peine, l'Allemagne allait se précipiter vers une nouvelle défaite. Seul Tad était convaincu de l'imminence d'une conflagration mondiale et je le sentais déchiré entre son horreur de la guerre et l'espoir qu'un monde nouveau allait naître des ruines de l'ancien ; j'étais gêné, lorsque lui aussi, qui connaissait pourtant ma naïveté et mon ignorance, me demandait anxieusement :

– Crois-tu vraiment que l'armée française est aussi forte qu'on le dit chez nous ?

Il se rattrapait aussitôt, dans un sourire.

– Tu n'en sais rien, évidemment. Personne n'en sait rien. C'est ce qu'on appelle les « impondérables » de l'histoire.

De notre cachette au bord de la Baltique, où nous nous retrouvions lorsque le soleil le voulait bien, rien ne paraissait plus éloigné de nous que cette fin du monde dont quelques semaines à peine nous séparaient. Et pourtant, je sentais chez mon amie une nervosité, une terreur même, dont je lui demandais en vain la raison ; elle secouait la tête, se collait à moi, les yeux agrandis, la poitrine agitée.

– J’ai peur, Ludo. J’ai peur.

– De quoi ?

Et j’ajoutai, comme il se devait :

– Je suis là.

Toutes les grandes sensibilités sont un peu prémonitoires et Lila me murmura une fois, d’une voix étrangement calme :

– La terre va trembler.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– La terre va trembler, Ludo. J’en suis sûre.

– Il n’y a jamais eu de tremblement de terre dans cette région. C’est un fait scientifique.

Rien ne me donnait plus de force tranquille et de confiance en moi-même que ces instants, lorsque Lila levait vers moi un regard presque implorant.

– Je ne sais pas ce que j’ai...

Elle se touchait la poitrine.

– Ce n’est plus un cœur que j’ai là mais un lapin qui a peur.

J’accusais la Baltique, les bains trop froids, les brumes marines. Et puis enfin quoi, j’étais là.

Tout paraissait si calme. Les vieux pins nordiques se donnaient la main au-dessus de nos têtes. Les croassements des corbeaux n’annonçaient rien d’autre que la présence d’un nid et la tombée du soir. Le profil de Lila sur son fond de blondeur traçait sous mes yeux la ligne du destin plus sûrement que tous les cris de haine et les menaces de guerre.

Elle leva vers moi un regard grave.

– Je crois que je vais te le dire enfin, Ludo.

– Quoi donc ?

– Je t’aime.

Je mis quelque temps à me ressaisir.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien. Mais tu avais raison. La terre vient de trembler.

Tad, qui ne quittait presque plus son poste de T.S.F., nous observait tristement.

– Dépêchez-vous. Vous vivez peut-être la dernière histoire d'amour d'un monde.

Mais très vite nos jeunes années reprenaient leurs droits. Il y avait au château un véritable musée de costumes historiques, qui occupait trois pièces de l'aile dite « du souvenir » ; ses armoires et ses vitrines étaient pleines de défroques d'un passé vénéré ; j'endossai un uniforme de cheval-léger ; Tad se laissait convaincre et mettait la tenue d'un des kosyniery, ces paysans qui avaient marché aux côtés de Kosciuszko, armés de leurs seules faux, contre l'armée du tsar ; Lila apparaissait dans une robe étincelante de broderies d'or ayant appartenu à je ne sais quelle princesse arrière-grand-mère ; Bruno, déguisé en Chopin, se mettait au piano, et mon amie, riant aux éclats de cette mascarade, nous entraînait chacun à son tour dans une polonaise que les hauts miroirs qui avaient pourtant connu d'autres temps, d'autres mœurs, accueillait avec bienveillance. Rien ne nous paraissait plus sûr que la paix du monde lorsqu'elle devenait le visage de mon amie ; pendant que je sautillais lourdement sur le parquet, Lila dans mes bras, tout était là, présent et avenir ; c'est ainsi qu'un brave cheval-léger normand flottait très haut au-dessus de la terre, auprès d'une reine dont l'histoire de la Pologne ne connaissait pas encore le nom, étant fort peu soucieuse, en ces derniers jours de juillet 1939, des affaires de cœur.

Nous quittions ensuite « l'aile du souvenir » pour nous élancer dans les allées du parc ; Tad et Bruno s'éloignaient discrètement et nous laissaient seuls ; la forêt commençait au bout de l'allée et murmurait tantôt de la voix de ses pins, tantôt de celle de la Baltique ; il y avait, parmi les bruyères géantes, des coins de terre et de roche où le temps ne paraissait jamais être venu. J'aimais ces lieux perdus dans je ne sais quelle rêverie secrète des âges géologiques qui les tenait captifs. Le sable gardait encore des jours passés la marque de nos corps. Lila reprenait son souffle ; je fermai mes yeux sur son épaule. Mais bientôt la vareuse blanche et rouge du cheval-léger rejoignait

dans les bruyères la robe royale, et il n'y avait plus ni mer, ni forêt, ni terre ; chaque étreinte sauvait la vie de tous ses périls et de toutes ses erreurs, comme si je n'avais connu jusque-là d'elle que de trompeuses simagrées. Quand la conscience revenait, je sentais mon cœur qui rentrait lentement au port avec toute la tranquillité des grands voiliers après des années d'absence. Il suffisait, à la fin d'une caresse, que ma main quittât le sein de Lila et touchât une pierre ou l'écorce d'un arbre pour qu'il n'y eût plus de dureté. J'essayais parfois d'aimer les yeux ouverts, mais les fermais toujours, car la vue prenait trop de place et encombrait mes sens. Lila s'écartait un peu de moi et laissait errer sur mon visage un regard non dépourvu de sévérité.

– Hans est plus beau que toi et Bruno a beaucoup plus de talent. Je me demande pourquoi je te préfère à tous.

– Moi aussi, dis-je.

Elle riait.

– Je ne comprendrai décidément jamais rien aux femmes, disait-elle.

## XVI

Il me semblait que Bruno me fuyait. J'étais hanté par cette peine que je voyais sur son visage. D'habitude, il passait au piano cinq ou six heures par jour et il m'arrivait de demeurer longtemps sous sa fenêtre, à l'écouter. Mais, depuis quelque temps, tout était silencieux. Je montai dans la salle de musique : le piano avait disparu. Il me vint alors une idée en apparence folle, mais qui était bien celle que je me faisais du chagrin d'amour : Bruno avait fait jeter son piano à la mer.

Cet après-midi-là, ayant suivi un sentier à la recherche de Lila, j'entendis, mêlés aux murmures des vagues, des accords de Chopin. Je fis quelques pas sur le chemin de sable couvert d'aiguilles vertes et débouchai sur la plage. A ma gauche, j'aperçus le piano, sous un grand pin penché dans cette attitude des très vieux arbres dont les cimes semblent rêver du passé. Bruno était assis au clavier à une vingtaine de pas de moi ; je le voyais de profil, et dans l'air marin son visage me parut d'une pâleur presque fantomatique, car c'était en fin du jour cette lumière qui atténue plus qu'elle n'éclaire et que les cris des mouettes déchiraient soudain comme des cornes de brume.

Je m'arrêtai derrière un arbre ; ce n'était pas pour me cacher mais parce que tout était tellement parfait dans cette symphonie nordique de pâleur et de mer que je craignais d'interrompre un de ces moments qui peuvent durer toute une vie, pour peu qu'il y eût mémoire. Une mouette s'échappait de la brume, traçait son signe bref au-dessus de l'eau et s'envolait comme une note. Le chuintement de l'écume, et qui n'était pourtant que cela, la Baltique, qui n'était pourtant qu'une étendue marine, un simple mélange d'eau et de sel, finissait dans le sable devant le piano, comme un chien qui vient se coucher aux pieds de son maître.

Puis les mains de Bruno se turent. J'attendis quelques instants encore et m'approchai. Sous sa chevelure épaisse et emmêlée, son visage semblait toujours tombé du nid. Je cherchais quelque chose à dire, puisqu'il faut toujours recourir aux mots pour empêcher le silence de parler trop fort,

lorsque je sentis une présence derrière moi. Lila était là, pieds nus dans le sable, vêtue d'une robe qu'elle avait dû emprunter à sa mère, une étonnante ondulation de transparence et de dentelle. Elle pleurait.

– Bruno, mon petit Bruno, je t'aime aussi. Quant à Ludo, cela peut finir demain ou durer toute la vie, cela ne dépend pas de moi, cela dépend de la vie !

Elle s'approcha de Bruno et lui donna un baiser sur les lèvres. Je ne fus pas jaloux. Ce n'était pas ce genre de baiser.

Je redoutais un tout autre rival : je le voyais sur les sentiers, sous les pins, tenant deux chevaux par la bride. Hans avait encore réussi à franchir la frontière pour être avec Lila. Mon amie avait beau m'expliquer que par le hasard des siècles et de l'arbre généalogique, les Bronicki avaient poussé une de leurs ramifications jusqu'à la Prusse, la présence de ce « cousin », cadet dans une Académie militaire de la Wehrmacht, me paraissait intolérable. Je voyais jusque dans sa façon de se tenir là, avec indifférence, dans sa tenue de gentleman rider, une intrusion et une arrogance qui me mettaient hors de moi. Je serrais les poings et Lila parut inquiète.

– Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi fais-tu cette tête-là ?

Je les quittai et m'enfonçai dans la forêt. Encore une fois, je ne pouvais comprendre, quel que fût leur lien de parenté, que les Bronicki puissent tolérer chez eux la présence de celui qui s'apprêtait peut-être, dans les rangs de l'armée allemande, à envahir le « corridor » sacré. Je n'avais entendu qu'une seule fois Hans lui-même aborder ce sujet, après un discours particulièrement virulent de Hitler. Nous étions réunis dans le salon devant la cheminée, où le feu bondissait et mugissait de sa voix de vieux lion qui rêve de la mort du dompteur. Tad venait de fermer la T.S.F. Hans nous contemplait.

– Je sais ce que vous pensez mais vous avez tort. Hitler n'est pas notre maître, il est notre domestique. L'armée n'aura aucune peine à le balayer, lorsqu'il aura cessé de nous servir. Nous mettrons fin à toute cette ignominie. L'Allemagne sera reprise en main par ceux qui ont toujours eu souci de son honneur.

Tad était assis dans un fauteuil usé jusqu'à la corde par les fesses historiques des Bronicki.

– Mon cher Hans, les élites ont fait caca. C'est fini. La seule chose qu'il leur reste encore à donner au monde, c'est leur disparition.

Lila était à demi étendue sur un de ces quadrupèdes hauts de dos, raides et monastiques qui devaient être un équivalent local du style Louis XI.

– Notre Père qui êtes au ciel, murmura-t-elle.

Nous la regardâmes avec étonnement. Elle avait à l'égard des églises, de la religion et des curés une attitude qui ne manquait pas de pitié chrétienne, puisque, disait-elle, « il faut leur pardonner, car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

– Notre Père qui êtes au ciel, mettez le monde au féminin ! Mettez les idées au féminin, les pays au féminin, et les chefs d'Etat au féminin ! Savez-vous, mes enfants, quel est le premier homme à avoir parlé d'une voix féminine ? Jésus.

Tad haussa les épaules.

– L'idée que Jésus était homosexuel est une élucubration des nazis qui n'a aucun fondement historique.

– Voilà bien une réflexion masculine, mon petit Tad ! Je ne suis pas assez idiot pour prétendre cela. Je dis simplement que le premier homme dans l'histoire de la civilisation à avoir parlé d'une voix féminine, c'est Jésus. Je le dis et je le prouve. Car enfin, quel est l'homme qui, le premier, a prêché la pitié, l'amour, la tendresse, la douceur, le pardon, le respect de la faiblesse ? Quel est le premier homme à avoir dit merde – enfin, c'est une façon de parler – à la force, à la dureté, à la cruauté, aux poings, au sang versé ? Jésus a été le premier à réclamer la féminisation du monde et moi je la réclame aussi. Je suis la deuxième personne après le Christ à la réclamer, voilà !

– La seconde venue ! grommela Tad. C'est tout ce qu'il nous fallait !

Il y avait des journées où je voyais Lila à peine. Elle disparaissait dans la forêt avec un gros cahier et des crayons. Je savais qu'elle écrivait un journal qui devait éclipser celui, célèbre à l'époque, de Marie Bashkirtseff. Tad lui

avait offert L'Histoire des luttes féministes, de Mary Stanfield, mais le mot « féministe » lui déplaisait.

– Il faut trouver quelque chose qui ne soit pas iste, disait-elle.

J'étais jaloux de ses solitudes, des sentiers qu'elle parcourait sans moi, des livres qu'elle emportait avec elle et qu'elle lisait comme si je n'existais pas. Je savais à présent me moquer de mes excès d'exigence et de mes terreurs tyranniques ; je commençais à comprendre qu'il faut savoir laisser, même à sa raison de vivre, le droit de vous quitter de temps en temps, et même celui de vous tromper un peu avec la solitude, avec l'horizon et avec ces hautes plantes dont je ne connaissais pas le nom et qui perdaient leurs têtes blanches au moindre coup de vent. Lorsqu'elle me quittait ainsi pour « se chercher » – il lui arrivait de passer en une seule journée de l'Ecole du Louvre à Paris aux études de biologie en Angleterre –, je me sentais chassé de sa vie pour cause d'insignifiance. Je commençais cependant à m'éveiller à l'idée qu'il ne suffisait pas d'aimer mais qu'il fallait aussi apprendre à aimer et me rappelai le conseil de mon oncle Ambroise, celui de « tenir fermement le bout de la ficelle pour empêcher son cerf-volant d'aller se perdre dans la poursuite du bleu ». Je rêvais trop haut et trop loin. Il me fallait accepter l'idée que j'étais seulement ma propre vie et pas celle de Lila. Jamais encore la notion de liberté ne m'était apparue aussi sévère, aussi exigeante et difficile. Je connaissais trop l'histoire des Fleury, « victimes », comme disait mon oncle, de « l'enseignement public obligatoire », pour ne pas accepter le fait que la liberté avait de tout temps exigé des sacrifices, mais il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'aimer une femme pouvait être aussi un apprentissage de liberté. Je m'y suis mis, avec courage et application : je ne partais plus dans la forêt à la recherche de Lila et lorsque ses absences se prolongeaient, je luttais contre la sensation d'insignifiance et d'inexistence qui me gagnait, en m'amusant presque de me sentir « de moins en moins », jusqu'au moment où, pour mieux en rire, j'allais me regarder dans une glace pour m'assurer que je n'étais pas devenu un nain.

Il faut dire que ma sacrée mémoire ne me facilitait pas les choses. Dès que Lila me quittait, je la voyais si clairement que j'en venais à me reprocher de l'espionner. Peut-être faut-il avoir aimé plusieurs femmes pour apprendre à en aimer une seule ? Rien ne peut nous préparer à un premier amour. Et

lorsque Tad me disait parfois : « Allons, tu vas aimer d'autres femmes dans la vie », voilà qui ne me paraissait pas une façon gentille de parler de la vie.

Il y avait au château trois bibliothèques où les volumes bordés d'or et de pourpre couvraient les murs et j'y venais souvent pour chercher dans les livres quelque raison de vivre autre que Lila. Il n'y en avait pas. Je commençais à avoir peur. Je n'étais même pas sûr que Lila m'aimait vraiment, que je n'étais pas seulement « son petit caprice français », ainsi que M<sup>me</sup> Bronicka me l'avait dit un jour. Lila nous appelait, Tad, Bruno, Hans et moi-même, ses « quatre cavaliers de l'anti-Apocalypse », qui allaient tous devenir des bienfaiteurs de l'humanité, et moi, je ne savais même pas monter à cheval. Lorsqu'elle m'abandonnait ainsi à moi-même, je me réfugiais dans la lecture. Stas Bronicki, que l'on voyait rarement à Grodek – il était retenu à Varsovie par une affaire d'honneur, car Genia était devenue, disait-on, la maîtresse d'un haut personnage de l'Etat, et son époux ne pouvait la laisser seule dans la capitale sans que le nom de Bronicki ne souffrît d'un excès d'évidence –, me trouvant un jour plongé dans la lecture d'une édition originale de Montaigne, déclama, en montrant d'un geste large ses trésors de bibliophile :

– J'ai passé ici les heures les plus exaltantes et les plus inspirées de ma jeunesse et c'est ici que, dans mes vieux jours, je viendrai retrouver ce qui fut ma vraie raison de vivre : la culture...

– Mon père n'a jamais lu un livre de sa vie, me glissa Tad à l'oreille. Mais cela n'empêche pas le sentiment.

L'état de transe dans lequel je tombais lorsque les absences de Lila se prolongeaient ou lorsque, comble de malheur, Hans apparaissait, et qu'ils partaient tous les deux à cheval sur les pistes forestières, ne passait pas inaperçu de mes amis ; Bruno m'assurait que je ne devais pas me sentir jaloux : Hans, il fallait le reconnaître, était un excellent cavalier. Tad s'efforçait de ne pas paraître sarcastique, ce qui, chez lui, était un véritable acte contre nature. Il se fâcha même une fois, alors que la Radio polonaise annonçait de nouvelles concentrations de troupes allemandes le long du « corridor » :

– Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ces peines de cœur de puceron, alors que l'Europe et la liberté courent à leur perte !

Dans une des petites rues étroites de Grodek, un vieux monsieur à belles moustaches blanches me salua et m'invita « dans sa modeste demeure ». Au mur du salon, il y avait un portrait en pied du maréchal Foch.

– Vive la France immortelle ! dit mon hôte.

– Vive la Pologne éternelle ! répondis-je.

Il y avait quelque chose de mortel dans ces assurances d'immortalité. Ce fut peut-être le seul instant, pendant tout mon séjour, où le doute m'effleura de son aile d'inquiétude. Dans cette confiance qu'à chaque occasion les Polonais que je rencontrais témoignaient à « la France invincible », quelque chose me parut soudain plus proche de la mort que de l'invincibilité. Mais cela ne dura qu'un instant et je retrouvai aussitôt dans la « mémoire historique » des Fleury cette certitude qui me permettait de retourner auprès de Lila et de la prendre dans mes bras avec la tranquille assurance de celui qui sauve ainsi la paix du monde. Je ne me chercherai aujourd'hui, après quarante millions de morts, aucune excuse, sinon peut-être celle d'une naïveté dont sont faits parfois aussi bien les sacrifices suprêmes que les aveuglements coupables, mais rien ne me paraissait mettre plus sereinement fin aux menaces de guerre que la chaleur de ses lèvres sur mon cou, sur mon visage, que je ne devais plus jamais cesser de sentir, depuis, là où elles n'étaient plus. A trop être heureux, on risque de devenir parfois un monstre de bonheur. Je répondais sèchement aux Polonais qui m'abordaient dans la rue, à la vue de mon emblème tricolore : « La France est là » et me débarrassais ainsi de tout ce qui se permettait de jeter une ombre sur notre avenir. Je me rendis à contrecœur avec Tad à une réunion clandestine d'étudiants à Hel, où deux tendances s'affrontaient : il y avait ceux qui réclamaient la mobilisation immédiate et ceux qui affirmaient, si j'avais bien compris, qu'il fallait savoir perdre une guerre purement militaire pour mieux gagner une autre, celle qui mettrait fin à une société d'exploitation. Mes connaissances très rudimentaires du polonais ne me permettaient pas de m'orienter dans ces dialectiques, et je me tenais là, poli mais un peu ironique, les bras croisés sur la poitrine, sûr que ma tranquille présence française était une réponse à tout.

## XVII

Ce fut au retour de cette réunion que le comte Bronicki eut avec moi un entretien solennel, dans la grande salle ovale dite des « princes » où fut signé je ne sais plus quel traité victorieux. Il m'avait convoqué à quatre heures de l'après-midi et je l'attendis sous les tableaux où les maréchaux de Napoléon n'étaient séparés que par quelques mètres de l'hetman Mazepa, fuyant honteusement après sa défaite, et de Jaroslaw Bronicki, le héros qui avait assuré par sa charge célèbre la victoire de Sobieski sur les Turcs devant Vienne. Stas Bronicki avait, dans divers coins du pays, une demi-douzaine de peintres qui maintenaient intacts, par le pinceau et l'huile, les plus vieilles et nobles traditions de l'histoire polonaise. Le comte était alors engagé dans une vaste opération commerciale : huit millions de peaux commandées aux Russes, dont les deux tiers de la production entière d'astrakan-karakul, de vison-saphir et de poils longs : lynx, renards, ours et loups, qu'il se proposait de vendre avec quatre cents pour cent de bénéfices outre-Atlantique. Je ne sais comment avait germé dans sa cervelle géniale l'idée de cette affaire ; je crois aujourd'hui qu'il avait eu une sorte d'intuition ou de prémonition, mais que celle-ci s'était trompée de peau.

Je passais plusieurs heures par jour à calculer les marges bénéficiaires éventuelles, en fonction des cotes sur les différents marchés du monde. L'affaire devait porter sur la quasi-totalité de toute la production de peaux de l'Union soviétique pour les années 1940, 1941, 1942 et bénéficiait de l'appui du gouvernement polonais ; il s'agissait, semble-t-il, de haute diplomatie : établir par le biais commercial de bons rapports avec l'U.R.S.S., après que le colonel Beck, ministre des Affaires étrangères, eut échoué dans ses efforts d'arrangement avec l'Allemagne hitlérienne. Jamais, sans doute, dans toute l'histoire de l'humanité, une plus grande erreur sur la nature et le prix des peaux n'avait été commise. On trouve encore aujourd'hui les détails de cette affaire dans les archives nationales polonaises. Une des phrases les plus terribles qu'il me fut donné, d'entendre fut prononcée par un membre

éminent de la Wild Life Society, après la guerre : « On peut au moins se réjouir que des dizaines de millions de bêtes aient échappé au massacre. »

J'attendis Bronicki une bonne demi-heure. J'ignorais ce qu'il me voulait. Le matin même, nous eûmes une longue séance de travail où il ne fut question que de trouver un lieu de stockage pour les fourrures dont il conviendrait d'assurer la sauvegarde, afin de ne pas inonder le marché et de ne pas provoquer l'écroulement des prix. Il y avait aussi un autre sujet d'inquiétude : l'Allemagne se serait mise sur les rangs et on la disait prête à acquérir la totalité des peaux soviétiques pendant les cinq années à venir. Au cours de cette réunion d'affaires, Bronicki ne m'avait soufflé mot de cette convocation un peu solennelle. « Vous m'attendrez à quatre heures dans le salon des Princes » fut tout ce qu'il m'avait dit, assez sèchement, à la fin.

Lorsque la porte s'ouvrit et que Bronicki apparut, je remarquai immédiatement qu'il était déjà légèrement « sous l'influence », comme on disait avec tact en Pologne – pod wplywem. Il lui arrivait de vider une demi-bouteille de cognac après un repas.

– Je crois que le moment est venu pour vous d'avoir une conversation franche et sans ambages, monsieur Fleury.

C'était la première fois qu'il me donnait du « monsieur » et m'appelait par mon nom de famille, mettant sur « Fleury » une insistance qui me parut singulière. Il se tenait devant moi, en veste et pantalon de golf, les mains derrière le dos, s'élevant de temps en temps légèrement sur la pointe des pieds.

– Je n'ignore rien de vos rapports avec ma fille. Vous êtes son amant.

Il leva la main.

– Non, non, inutile, ne niez pas. Vous êtes, j'en suis sûr, un jeune homme qui a le sens de l'honneur et des obligations qu'il impose. Je pense donc que vos intentions sont honorables. Je tiens simplement à m'en assurer.

Il me fallut quelques secondes pour reprendre mes esprits. Tout ce que je parvins à balbutier fut :

– Je désire en effet épouser Lila, monsieur.

Le reste, où traînaient « le plus heureux des hommes » et « le sens même de ma vie », se perdit dans un murmure.

Bronicki me toisa, le menton en avant.

– Je vous croyais pourtant un homme d’honneur, monsieur Fleury, me lança-t-il.

Je ne comprenais plus.

– Je croyais, ainsi que je vous l’ai dit, que vos intentions étaient honorables. Je m’aperçois avec regret qu’elles ne le sont pas.

– Mais...

– Que vous couchiez avec ma fille est... comment dirais-je ? un agrément qui ne tire pas à conséquence. Dans notre famille, nous ne demandons pas à nos femmes la sainteté : la fierté nous suffit. Mais il ne saurait être question d’un mariage de ma fille avec vous, monsieur Fleury. Je suis sûr que vous êtes promis à un brillant avenir mais, étant donné le nom qu’elle porte, ma fille a toutes les chances du monde d’épouser quelqu’un de sang royal et elle reçoit régulièrement, vous ne l’ignorez pas, des invitations à la cour d’Angleterre, et à celles du Danemark, du Luxembourg et de Norvège...

C’était vrai. J’avais vu moi-même ces cartons gravés s’aligner sur la table de marbre du hall. Mais il s’agissait presque toujours de réceptions, où les invités devaient se chiffrer par centaines. Lila me l’expliquait : « C’est toujours à cause de ce maudit corridor. Comme notre château est, pour ainsi dire, au cœur du problème, toutes ces invitations sont plutôt politiques que personnelles. » Et Tad grommelait, à propos de ces échos de fêtes : « La forêt engloutie... » C’était le titre d’un poème de Walden qui raconte l’histoire d’une forêt noyée et qui continue à retentir chaque nuit des chants des oiseaux disparus.

Je m’efforçai de dominer ma colère et de témoigner de ce flegme anglais que j’admirais tant dans les romans de Kipling et de Conan Doyle. Je me demande aujourd’hui encore de quel sentiment de petitesse et d’insignifiance étaient faits les rêves de grandeur de Stas Bronicki. Il se tenait devant moi, un verre de whisky à la main, un sourcil haut levé au-dessus d’un œil bleu et légèrement vitreux de l’homme « sous l’influence ». Peut-être y avait-il au

fond de tout cela quelque angoisse mortelle que rien ne parvenait à transcender.

– Comme vous voudrez, monsieur, lui dis-je.

Je le saluai et quittai la salle. Ce fut en descendant le grand escalier solennel – on avait l'impression de descendre non point les marches de marbre mais des siècles – que je me mis à souhaiter ardemment cette guerre qui serait vraiment « la fin d'un monde », comme disait Tad, et qui ferait tomber tous ces singes supérieurs des hautes branches de leurs arbres généalogiques. Je ne soufflai mot à Lila de cette entrevue ; je voulais lui épargner la honte et les larmes ; j'en discutai avec Tad qui eut un de ces sourires minces qui étaient chez lui une sorte d'arme de désarmé ; trois ans plus tard, nous trouvâmes dans la poche d'un S.S. abattu la photo devenue célèbre d'un résistant, mains liées et dos au mur, face à un peloton d'exécution – et sur ce visage de Français qui allait mourir ma mémoire reconnut aussitôt le sourire de Tad. Il se garda de tout commentaire, tant l'attitude de son père lui paraissait sans doute naturelle et allant de soi dans une société qui s'accrochait, comme à des bouées de sauvetage, à tous les poids du passé qui la coulaient ; mais il en parla à sa sœur ; j'appris que Lila s'était précipitée dans le bureau de son père et le traita de maquereau ; j'en fus touché, mais ce qui me parut significatif dans le récit que Tad me fit de cette scène, fut que Lila avait rappelé à Stas Bronicki que, selon les langues du pays, il était lui-même un bâtard, fils d'un palefrenier. Je ne pus m'empêcher de tirer quelque amusement à l'idée que mon amie, jusque dans son indignation égalitaire, avait vu dans « fils de palefrenier » la pire des insultes. Bref, j'apprenais l'ironie, et je ne sais si je le devais aux leçons de Tad ou si, la maturité venant, je commençais spontanément à m'armer pour la vie.

Le résultat de cette entrevue fut que Lila commença à « rêver d'elle-même » d'une façon toute nouvelle et qui enchantait Tad ; elle venait dans ma chambre les bras chargés de littérature « subversive » que son frère s'était jusqu'à présent en vain efforcé de lui faire lire ; mon lit était couvert de pamphlets imprimés clandestinement par le « groupe d'études » de Tad ; pelotonnée sous le baldaquin qui avait abrité des sommeils princiers, les genoux ramenés sous le menton, elle lisait Bakounine, Kropotkine et des

extraits des œuvres d'un certain Gramsci, dont son frère était un admirateur inconditionnel. Elle m'interrogeait sur le Front populaire, dont je ne connaissais guère que le cerf-volant de Léon Blum que mon oncle gardait dans un coin de son atelier ; voulut soudain tout connaître de la guerre civile espagnole et de la Pasionaria, dont elle prononçait le nom avec un vif intérêt, car dans sa nouvelle façon de se chercher il y avait peut-être là, me disait-elle, une possibilité. Elle fumait cigarette sur cigarette et les écrasait avec une résolution farouche dans les cendriers d'argent que je lui tendais. J'étais sensible à cette manière de me rassurer, de me montrer sa tendresse et peut-être de m'aimer ; je me doutais bien qu'il y avait, dans sa soudaine flambée révolutionnaire, plus d'élégance de sentiments que de quelconque conviction. Nous finissions par jeter les livres et les pamphlets sur le tapis et par nous réfugier dans une passion beaucoup moins théorique. Je savais aussi que ma vision simpliste des choses, qui aurait pu faire de moi un facteur rural revenant chaque soir auprès de Lila et de nos nombreux enfants, relevait de la même naïveté comique qui faisait tant rire autrefois nos distingués visiteurs du « facteur timbré » et de ses infantiles cerfs-volants. J'y reconnaissais la survivance de quelque fibre première ancestrale et indéracinable et qui allait aussi mal que possible avec ce que Lila pouvait attendre d'un homme auquel elle lierait son destin. Je lui demandai timidement, une nuit :

– Et si je sortais premier de Polytechnique, est-ce que...

– Est-ce que quoi ?

Je me tus. Il ne s'agissait pas de ce que j'allais faire de ma vie mais de ce qu'une femme allait faire de la mienne. Et je ne comprenais pas qu'il y avait chez mon amie l'intuition d'un tout autre « moi » et d'un tout autre « nous » possibles, dans un monde dont elle pressentait obscurément l'approche lorsque, cherchant refuge dans mes bras, elle murmurait que « la terre va trembler ».

Des escadrons de cavaliers avec leurs sabres et leurs drapeaux traversaient Grodek en chantant, allant prendre position sur la frontière allemande.

On disait qu'un haut officier de l'état-major français était venu inspecter les fortifications de Helm et les avait déclarées « dignes, à certains égards, de

notre ligne Maginot ».

Presque chaque semaine, Hans von Schwede continuait à traverser clandestinement la frontière interdite sur son beau cheval gris et venait passer quelques jours auprès de ses cousins. Je savais qu'il risquait ainsi sa carrière et parfois même sa vie pour être auprès de Lila. Il nous raconta qu'à plusieurs reprises, des gardes avaient tiré sur lui, une fois du côté polonais, une fois du côté allemand. Je supportais difficilement cette présence et encore plus mal l'amitié que Lila lui témoignait. Ils faisaient ensemble dans la forêt de longues promenades à cheval. Je ne comprenais pas cette fraternisation aristocratique au-dessus de la mêlée ; il me semblait qu'il y avait là une absence de principes. Je me rendais dans le salon de musique où Bruno s'exerçait au piano des journées entières. Il se préparait à partir en Angleterre, invité au concours de Chopin à Edimbourg. L'Angleterre aussi cherchait à prodiguer en ces jours périlleux à la Pologne les encouragements de sa sereine puissance.

– Je ne conçois pas que les Bronicki reçoivent chez eux un homme qui est sur le point de devenir un officier dans l'armée de l'ennemi, lui lançai-je, en me laissant tomber dans un fauteuil.

– Il est toujours temps d'être ennemis, mon vieux.

– Toi, Bruno, un jour, tu vas crever de gentillesse, de tolérance et de douceur.

– Eh bien, à tout prendre, ce n'est pas une mauvaise façon de crever.

Je ne devais jamais oublier cet instant. Je ne devais jamais oublier ces longs doigts sur le clavier, ce visage tendre sous sa broussaille. Lorsque le destin abattit ses cartes, rien ne m'avait préparé à un tel retournement : celle de Bruno avait vraiment dû tomber d'un autre jeu. Le destin joue parfois les yeux fermés.

## XVIII

L'été commençait à avoir mauvaise mine. Ce n'était que nuages et brumes ; le soleil grignotait à peine la ligne de l'horizon ; les pins devenaient plus silencieux, leurs branches perdues d'humidité marine. C'était déjà la saison sans vent qui attend les tempêtes de l'équinoxe. Il y avait des papillons que nous n'avions jamais vus, d'un brun velouté et sombre, plus grands et plus lourds que ceux de l'été. Lila demeurait blottie dans mes bras et je ne m'étais encore jamais senti aussi présent dans ses silences.

– On se prépare des souvenirs, disait-elle.

De toutes les heures de la journée, cinq heures de l'après-midi était ma pire ennemie, car l'air devenait trop frais et le sable trop humide. Il fallait se lever, se séparer, se couper en deux. Il y avait encore un dernier bon moment où Lila ramenait la couverture sur nous et se serrait contre moi un peu plus, pour avoir plus chaud. Vers cinq heures et demie, la Baltique vieillissait d'un seul coup, sa voix se faisait plus acariâtre, plus grincheuse. Les ombres s'abattaient sur nous avec leurs battements d'ailes vaporeux. Une dernière étreinte, jusqu'à ce que la voix de Lila mourût sur ses lèvres qui demeuraient entrouvertes et immobiles ; ses yeux agrandis perdaient leur vie ; son cœur se calmait lentement sur ma poitrine. J'étais encore assez stupide pour me sentir alors comme un maître d'œuvre fier de sa force. Toutes ces vanités disparurent lorsque je compris que j'aimais Lila d'une manière qui ne pouvait s'accommoder d'aucune limite, ni donc de sexualité, et qu'il y avait une dimension du couple qui ne cesse de grandir, alors que le reste ne fait que s'amenuiser.

– Qu'est-ce que tu vas devenir quand nous allons nous quitter, Ludo ?

– Je vais crever.

– Ne dis pas de bêtises.

– Je vais crever pendant cinquante, quatre-vingts ans, je ne sais pas. Les Fleury vivent vieux, tu peux donc être tranquille : je prendrai bien soin de toi, même quand tu m’auras quitté depuis longtemps.

J’étais sûr de la garder et je ne me doutais guère encore combien la raison de ma certitude était comique. Il y avait dans cette confiance dans ma virilité tout le « triomphalisme » naïf de mes dix-huit ans. Chaque fois que j’écoutais monter sa plainte, je me disais que c’était de moi qu’il s’agissait là-dedans et que personne ne pouvait faire mieux. Ce furent sans doute mes dernières naïvetés d’adolescence.

– Je ne sais pas si je devrais te revoir, Ludo. Je veux rester entière.

Je me taisais. Qu’elle continuât donc à « se chercher » : elle ne trouverait que moi. Le crépuscule s’épaississait autour de nous ; les cris des mouettes venaient de très loin et ressemblaient déjà à des souvenirs.

– Tu as tort, ma chérie. J’ai mon avenir assuré. Grâce au prestige de mon oncle, je suis à peu près certain d’avoir un bon petit emploi aux P.T.T. à Cléry et tu pourras enfin connaître la vraie vie.

Elle rit.

– Bon, voilà que c’est la lutte de classes, maintenant. Il ne s’agit pas de tout ça, Ludo.

– Et de quoi s’agit-il ? De Hans ?

– Ne sois pas mesquin.

– Est-ce que tu m’aimes, oui ou non ?

– Je t’aime, mais ce n’est pas la fin de tout. Je ne veux pas devenir ta moitié. Tu connais cette affreuse expression ? « Où est ma moitié ? » « Vous n’avez pas vu ma moitié ? » Je veux, lorsque je te rencontrerai dans cinq, dix ans, avoir un coup au cœur. Mais si tu rentres à la maison chaque soir, pendant des années et des années, il n’y aura plus de coup au cœur, il n’y aura plus que des sonnettes...

Elle écarta la couverture et se leva. Je me demande encore parfois ce qu’elle est devenue, cette vieille couverture de Zakopane. Je l’avais laissée là parce que nous devions revenir et nous ne sommes jamais revenus.

## XIX

Le 27 juillet, dix jours avant mon départ, un train spécial amena de Varsovie Genitchka Bronicka, en compagnie du chef des armées polonaises, le maréchal Rydz-Smigly lui-même, un homme au crâne rasé, aux épais sourcils féroces, qui passa tout son temps devant un chevalet à peindre de délicates aquarelles. C'était ce fameux « week-end de la confiance » dont toute la presse célébra la tranquille assurance ; il s'agissait de donner au monde la preuve de la sérénité avec laquelle le commandant suprême envisageait l'avenir, alors que s'élevaient de Berlin les vociférations hystériques de Hitler. La photo du maréchal, assis paisiblement au milieu du « corridor » et peignant ses aquarelles, fut reproduite avec des commentaires admiratifs dans la presse britannique et française. Parmi les autres invités que Genitchka avait amenés avec elle de Varsovie, il y avait une voyante célèbre, un acteur qui nous fut présenté comme « le plus grand Hamlet de tous les temps », et un jeune écrivain dont le premier roman allait être traduit dans toutes les langues d'un moment à l'autre. La voyante fut invitée à lire notre avenir dans une boule de cristal, ce qu'elle fit, mais en refusant de nous communiquer les résultats car, étant donné notre jeunesse, il eût été fatal de nous inciter à la passivité, en nous révélant notre chemin déjà tout tracé dans la vie. Elle n'hésita point, par contre, à prédire au maréchal Rydz-Smigly la victoire de l'armée polonaise sur l'hydre hitlérienne, concluant cependant cette prophétie par une remarque quelque peu sibylline : « Mais tout se terminera bien à la fin. » Hans, qui se trouvait au château depuis la veille, demeura discrètement dans sa chambre pendant toute la durée de ce « week-end de la confiance », ainsi que la presse avait décrit l'événement. Le maréchal reprit le train le soir même, suivi par le plus grand Hamlet de tous les temps, après que celui-ci, à la fin du dîner, nous eut récité avec une sincérité incontestable l'« être ou ne pas être » du monologue fameux, ce qui, tout en étant bien de circonstance, s'accordait assez mal avec l'atmosphère d'optimisme dont chacun devait témoigner. Quant au jeune romancier, il se tenait parmi nous d'un air lointain, examinant ses ongles et

souriant parfois avec un peu de condescendance lorsque M<sup>me</sup> Bronicka tentait d'aborder un sujet littéraire ; il y avait là un domaine sacré qu'il n'entendait pas profaner par la banalité des propos mondains. Il disparut le surlendemain, reconduit dès les premières heures à la gare, à la suite d'un incident qui avait eu lieu dans le bain de vapeur réservé aux domestiques ; la nature exacte de l'« incident » fut passée sous silence, mais il en est résulté, pour l'écrivain, un œil au beurre noir, ainsi qu'une entrevue pénible entre le jardinier Walenty et M<sup>me</sup> Bronicka, au cours de laquelle Genitchka tenta d'expliquer au jardinier que « l'on devait pardonner certains égarements au talent, sans se mettre en colère ». Ce fut un week-end désastreux à tous égards, car on constata la disparition de six assiettes en or, ainsi que d'une miniature de Bellini et d'un tableau de Longhi du petit salon bleu de M<sup>me</sup> Bronicka. Le soupçon se porta d'abord sur la voyante, partie la veille, car Genitchka ne pouvait se résigner à accuser la littérature. On comprendra donc ma stupeur lorsque lundi soir, ouvrant un placard pour y prendre une chemise, je découvris à l'intérieur, dans un carton à chapeau, le tableau de Longhi, la miniature de Bellini et les six assiettes en or. Je demeurai un moment sans comprendre, mais les objets volés étaient bien là, dans mon placard, et la raison pour laquelle on les y avait mis m'apparut soudain dans un fulgurant éclair d'horreur : quelqu'un cherchait à me déshonorer. Il ne me fallut pas longtemps pour trouver le nom du seul ennemi capable d'avoir ourdi une machination pareille : l'Allemand. Une odieuse mais habile façon de se débarrasser du petit péquenot normand qui avait commis le crime impardonnable d'être aimé de Lila.

Il était sept heures. Je me précipitai dans le couloir. La chambre de Hans était dans l'aile ouest du château, face à la mer. Je me souviens que, lorsque je fus devant la porte, il y eut chez moi une curieuse manifestation de ces « bonnes manières » qui m'étaient venues en me frottant au beau monde : devais-je frapper à la porte ou non ? Il me parut que, vu les circonstances, je devais me considérer en terrain ennemi et faire fi des convenances. J'appuyai sur la lourde poignée de bronze et entrai. La chambre était vide. Elle était, comme la mienne, toute noblesse et grandeur, avec ses murs tapissés d'aigles impériaux et ses meubles où chaque siège vide évoquait l'image de quelque cul seigneurial et ses lances de cheveu-légers polonais croisées au-dessus du feu qui brûlait dans la cheminée. J'entendis le bruit d'une douche. J'hésitais à entrer dans la salle de bains : ce n'était pas un endroit où l'on pouvait régler

une affaire d'honneur. Je revins à la porte, l'ouvris et la refermai avec bruit. Encore quelques secondes et Hans entra. Il portait un peignoir de bain noir avec, sur la poitrine, je ne sais quel emblème de son académie militaire. Ses cheveux blonds et sa figure ruisselaient d'eau.

– Espèce de salaud ! lui lançai-je. C'est toi.

Il tenait les mains dans les poches de son peignoir. Cette impavidité, cette absence totale d'émotion étaient celles d'un homme non seulement habitué à la trahison mais pour qui elle était une seconde nature.

– Tu as volé les objets et tu les as mis dans mon placard pour me déshonorer.

Pour la première fois, il y eut une trace d'expression sur son visage. Un début de surprise ironique, comme s'il eût été étonné à l'idée que la question d'honneur pût se poser pour moi. C'était toute la supériorité dédaigneuse, héréditaire comme la vérole, de ceux qui tenaient de naissance le privilège de mépriser.

– Je pourrais t'assommer là, avec mes poings nus, lui dis-je. Mais ce n'est pas assez. Je t'attends à onze heures du soir dans la salle d'armes.

Je quittai les lieux et rentrai chez moi, où je trouvai Marek, le valet de chambre, venu chercher mes chaussures qu'il cirait matin et soir. C'était un gars râblé, avec les cheveux pommadés et un czub en accroche-cœur au milieu du front, toujours gai et grand coureur de filles. Il fit mon lit, en essayant comme d'habitude de communiquer avec moi en réduisant son polonais à quelques mots rudimentaires dont il m'attribuait la connaissance. Depuis que j'étais à Grodek, je m'étais pris d'amitié pour les domestiques du château, lesquels n'étaient après tout, comme moi, que des paysans déguisés. Rien de plus dur à vaincre que les préjugés, et les préjugés favorables ne sont pas moins tenaces que les autres.

Marek battit les oreillers pour leur rendre leur bonne forme obèse, ouvrit la couverture, puis se dirigea vers le placard. Il l'ouvrit, et ne prêtant aucune attention, apparemment, au carton à chapeau et à son contenu – on voyait la vaisselle en or qui étincelait –, il prit ma paire de chaussures de rechange. Puis il referma le placard et s'en alla, mes chaussures à la main.

A présent, il n'allait me servir à rien, comme j'en avais l'intention, de signaler à M<sup>me</sup> Bronicka la présence dans ma chambre des œuvres d'art volées. Marek les avait vues et on aurait cru que, perdu pour perdu, je prenais les devants.

A huit heures, lorsque retentit le gong du dîner, je descendis. On me plaçait toujours à la droite de la comtesse, par égard pour la France. Hans était assis au bout de la table. J'avais toujours trouvé qu'il y avait quelque chose de féminin dans les traits de son visage, bien qu'il fût impossible d'utiliser le mot « efféminé ». Il me regardait parfois avec une trace de sourire. Ma tension nerveuse était telle que je ne pus ni manger ni parler. Il y avait deux grands candélabres sur la table de chêne et nos visages s'assombrissaient ou s'éclairaient, au gré des courants d'air, dans le jeu des lumières et des ombres. Tad, qui venait d'avoir dix-neuf ans et souffrait de se trouver à ce carrefour d'âge où la virilité aspire déjà à des accomplissements que l'adolescence interdit encore, évoquait la guerre perdue des républicains espagnols contre Franco, avec une passion dans la voix qui devait être celle des compagnons de Byron ou de Garibaldi. M<sup>me</sup> Bronicka l'écoutait avec consternation, en triturant les miettes de pain sur la table. Que son fils se laissât aller à une pareille ferveur pour la mémoire d'une Catalogne où les anarchistes avaient dansé dans les rues avec les momies des religieuses déterrées, ne faisait que confirmer à ses yeux, ainsi qu'elle nous le répétait, l'influence néfaste exercée sur la jeunesse par Picasso, car il ne faisait pas de doute pour elle que toutes les horreurs qui avaient eu lieu en Espagne étaient plus ou moins directement son œuvre. Cela avait commencé, nous dit-elle, de cet air que Tad appelait « définitif », avec les surréalistes.

Aussitôt le dîner terminé, je baisai la main de Genitchka et remontai dans ma chambre. Lila m'avait regardé à plusieurs reprises avec étonnement car, n'ayant point encore appris l'art mondain de faire les grimaces pour cacher mes sentiments, j'avais du mal à dissimuler ma fureur. Lorsque je quittai la salle à manger, elle me suivit et s'arrêta au pied de l'escalier.

- Qu'est-ce qu'il y a, Ludo ?
- Rien.
- Qu'est-ce que je t'ai fait ?

– Fiche-moi la paix. Il n’y a pas que toi qui comptes.

Jamais encore je ne lui avais parlé ainsi. Si j’avais eu dix ans de plus, j’aurais pleuré de rage et d’humiliation. Mais j’étais encore trop jeune : j’avais de la virilité cette idée qui laisse toujours les larmes à leur féminin et exclut ainsi de l’homme une part fraternelle.

Ses lèvres tremblèrent légèrement. Je lui avais fait de la peine. Je me sentis mieux. Moins seul.

– Excuse-moi, Lila, j’ai le cœur lourd. Je ne sais pas si vous avez cette expression en polonais.

– Ciężkie serce, dit-elle.

– Je t’expliquerai tout demain.

Je montai l’escalier. Il me semblait que je venais de parler enfin à Lila d’égal à égal. Je me retournai. Il y avait dans son expression, me semblait-il, un peu d’anxiété. Peut-être craignait-elle de me perdre : elle avait vraiment une imagination débordante.

Il ne s’agissait pas que de moi-même : je me sentais blessé au plus profond des miens. Il n’y avait pas un Fleury qui ne fût souillé par l’insulte. Que je fusse pris comme une victime toute désignée par Hans, avec ce que mes humbles origines pouvaient prêter comme crédibilité à ce rôle de coupable naturel, me plongeait dans cet état de frustration et de fureur qui a toujours fait alterner dans l’histoire, sur le métronome de la haine, le rôle de la victime et du bourreau. J’étais en proie à une impatience fébrile qui faisait de chaque minute qui passait un ennemi de plus. Il me semblait que le Temps se traînait avec une préméditation dans la lenteur et peut-être même une malveillance à mon égard qui faisaient de ce vieil aristocrate poussiéreux un digne complice de tous les ci-devant.

Je crois que je dois à Hans ma première vraie prise de conscience sociale.

## XX

A onze heures moins cinq, je descendis.

La salle d'armes, basse de plafond, avait cinquante mètres de long et dix de large. Les briques apparaissaient à travers le plâtre. Il y avait, à la voûte, un lustre vénitien incongru et mutilé d'un côté, où il avait perdu quelques branches. Le sol était couvert d'un grand tapis des Carpates usé. Des armures longeaient les murs couverts de pics et de sabres.

Hans m'attendait à l'autre bout de la salle. Il portait une chemise blanche et un pantalon de smoking. Une cigarette se consumait entre ses doigts : il se promenait toujours avec, à la main, une de ces boîtes métalliques rondes de cigarettes anglaises portant l'image d'un marin barbu. Il était très calme. Evidemment, me dis-je, il sait que je n'ai jamais tenu une épée à la main. Lui-même, en bon Prussien, faisait de l'escrime depuis son enfance.

J'ôtai ma veste et la laissai tomber par terre. Je regardai les murs. Je ne savais pas quelle arme choisir : il m'eût fallu un bon vieux bâton normand. Je finis par prendre ce qui se trouvait à portée de ma main : une vieille szabelka polonaise, un sabre recourbé à la turque. Hans posa la boîte de Players sur le tapis et alla écraser sa cigarette dans un coin. J'étais venu me placer sous le lustre et attendais, pendant qu'il décrochait l'autre sabre du mur.

Comme souvent lorsqu'on se trouve seul face à face avec un homme que l'on a passé longtemps à haïr et à qui on a fait rendre gorge mille fois dans son imagination, ma colère était quelque peu tombée. La réalité d'un ennemi est toujours décevante par rapport à l'idée qu'on s'en était faite. Et je compris soudain qu'il y avait une chose qui me gênait et me paralysait presque : sa vague ressemblance avec Lila. C'était la même blondeur, le même teint et une certaine analogie des traits. Je compris que si je demeurais là sans réagir quelques secondes de plus, j'allais perdre un ennemi. Il me fallut vite ranimer la flamme.

– Il n’y a qu’un nazi qui pouvait concevoir une bassesse pareille, lui lançai-je. Tu ne peux pas te faire à l’idée qu’elle m’aime. Tu ne peux pas accepter l’idée que c’est pour la vie, elle et moi. Alors, comme à tous les nazis, il t’a fallu ton Juif. Tu as pris ces objets et tu les as mis dans mon placard. Mais il est idiot, ton misérable calcul. Même si j’étais une canaille, Lila continuerait à m’aimer. Tu ne sais pas ce que c’est, aimer quelqu’un vraiment. On ne pardonne rien et pourtant on pardonne tout.

Il ne pouvait me venir à l’idée qu’avec deux ans d’avance, j’aurais pu dire la même chose de la France.

Je levai mon arme. Je savais vaguement qu’il fallait avancer un pied, et garder l’autre en retrait, ainsi que je l’avais vu faire, au cinéma de Grodek, dans Scaramouche. Hans m’observait avec intérêt. Il regardait mon pied droit, que j’avais mis en avant, mon pied gauche en arrière, le sabre que j’avais levé comme une hache de bûcheron au-dessus de ma tête. Il tenait son arme baissée. Je pliai les deux genoux et fis quelques bonds sur place. Je sentis que je devais ressembler à une grenouille. Hans se mordait les lèvres et je compris que c’était pour ne pas rire. Je poussai alors une sorte de cri inarticulé et me ruai sur lui. Je fus stupéfait lorsque je vis le sang jaillir de sa joue gauche. Il n’avait pas bougé et n’avait toujours pas levé son sabre. Je me redressai lentement, baissant le bras. Le sang coulait de plus en plus abondamment sur le visage de Hans et inondait sa chemise. La première idée claire qui me vint fut que j’avais sans doute agi d’une manière contraire à toutes les règles du duel. Ma honte de peigne-cul que j’étais redevenu à mes propres yeux fut telle qu’elle se mua en rage et je levai mon sabre encore une fois, en gueulant désespérément :

– Je vous emmerde tous !

Hans leva le sien en même temps que moi et, dans la seconde qui suivit, ma szabelka fut arrachée de ma main et vola à travers les airs. Hans baissa son arme et me regarda en fronçant les sourcils et en serrant les mâchoires, sans prêter la moindre attention au sang qui ruisselait sur son visage.

– Connard ! dit-il. Sacré connard !

Il lança son sabre contre le mur et me tourna le dos. Il y avait du sang sur le tapis.

Hans ramassa la boîte de Players, prit une cigarette.

– Tu as eu tort de te presser, me dit-il. De toute façon, c'est pour bientôt.

Je me retrouvai seul. Je regardais stupidement les taches de sang à mes pieds. J'avais réussi à me vider de mon indignation et de ma rancune, mais à leur place, il me venait à présent un malaise dont je ne parvenais pas à me débarrasser. Il y avait eu dans l'attitude de Hans une dignité qui m'inquiétait.

Je ne compris vraiment ce qui me troublait que le lendemain matin. On avait arrêté Marek avec les objets dérobés. Il avait fait des aveux. Il avait profité de la présence au château des invités aussi peu respectables à ses yeux que la voyante et l'écrivain, pour piller l'office et le petit salon de M<sup>me</sup> Bronicka ; dérangé par un domestique qui était entré dans la chambre à coucher, il avait mis la boîte dans mon placard pour venir la chercher plus tard. Mais ma présence l'avait gêné une première fois et il n'avait pu récupérer son butin que pendant le dîner.

Il était neuf heures du matin lorsque Bruno me donna ces nouvelles dans la salle à manger où je l'avais rejoint pour le petit déjeuner. Je sentis le froid qui me gagnait et j'oubliai la théière que je tenais à la main, jusqu'à ce que ma tasse débordât sur la nappe. Je repoussai ma chaise et quittai la table sous l'œil étonné de Bruno. Jamais encore je n'avais éprouvé une telle haine, et l'homme que je haïssais avec tant d'intensité était moi-même. Je comprenais qu'en m'imaginant être victime d'un stratagème aussi ignoble de la part de mon rival, je m'étais rendu moi-même coupable d'ignominie. Et cependant, il ne pouvait être question pour moi d'aller trouver Hans et de lui présenter mes excuses. Je préférais plutôt assumer ma propre médiocrité d'âme que de m'humilier devant eux.

Je ne descendis pas déjeuner et, vers quatre heures de l'après-midi, je commençai à faire ma valise. J'en venais presque à regretter de ne pas avoir volé les objets et de ne pas avoir été publiquement découvert comme voleur, car il y aurait eu là une sorte d'agressive et presque triomphale façon de rompre avec un milieu qui n'était pas le mien.

Je ne quittai ma chambre qu'en fin d'après-midi, pour prendre des dispositions en vue de mon départ. Je ne voulais voir ni remercier personne, ni même faire mes adieux. Mais je tombai sur Tad dans le couloir ; il me

demanda ce que je faisais là, ma valise à la main. Il m'apprit que Hans avait eu un accident au cours d'une promenade nocturne ; dans l'obscurité sans lune, une branche lui avait profondément entamé une joue mais, encore une fois, que diable faisais-je là, ma valise à la main ? Je lui expliquai que je désirais me faire conduire à la gare ; il y avait à vingt et une heures dix un train pour Varsovie ; j'allais rentrer en France ; si la guerre éclatait, je ne voulais pas courir le risque d'être coupé de mon pays. Ce fut à ce moment-là que je vis Hans, à l'autre bout du couloir, venant lentement dans notre direction, son éternelle boîte ronde de cigarettes anglaises à la main ; un pansement couvrait sa joue gauche. Il s'arrêta près de nous, très pâle, mais étrangement paisible, jeta un regard à la valise que je tenais à la main.

– Je pars cette nuit, dit-il ; il tourna sur ses talons et s'éloigna.

## XXI

Je demeurai à Grodek encore quelques jours. La pluie était venue brouiller le paysage et le ciel croassait au-dessus de nos têtes des voix de corbeaux invisibles. Ce fut par un de ces après-midi brumeux, alors que nous marchions sur la plage dans le vent qui nous collait des gouttes marines au visage, que l'avenir nous fit signe. C'était un Juif vêtu d'un long kaftan que l'on appelait kapota en polonais et coiffé de cette haute casquette noire que des millions de Juifs portaient alors dans leur ghetto. Il avait un visage très blanc et une barbe grise et était assis sur une borne kilométrique, au bord de la chaussée de Gdynia. Peut-être parce que je ne m'attendais pas à le trouver là au bord de cette route vide ou parce que dans les teintes floues et brumeuses de l'air son apparition avait quelque chose de fantomatique, à moins que ce ne fût le balluchon qu'il tenait au bout d'un bâton sur l'épaule et qui avait fait affluer à ma mémoire la légende d'une errance millénaire, mais j'éprouvai soudain une appréhension et un trouble dont je ne reconnus que bien plus tard le caractère prémonitoire, alors qu'il n'y avait là qu'une des plus banales, et, somme toute, des plus normales conjonctions de l'histoire : un Juif, une route et une borne. Lila lui lança timidement :

– Dzień dobry panu, bonjour, monsieur.

Mais il ne répondit pas et détourna la tête.

– Tad est convaincu que nous sommes à la veille d'une invasion, murmura Lila.

– Je n'y connais rien, mais je n'arrive pas à croire qu'il puisse y avoir une guerre, lui dis-je.

– Il y en a toujours eu.

– C'était avant...

J'allais dire : « C'était avant que je ne te rencontre », mais il était présomptueux de ma part de me lancer dans une telle explication des origines

des guerres, des haines et des massacres. Je n'avais pas encore l'autorité nécessaire pour faire partager par les peuples ma compréhension.

– Les armes modernes sont devenues trop puissantes et trop destructrices, dis-je. Personne n'osera les employer, car il n'y aurait ni vainqueurs ni vaincus, rien que des ruines...

J'avais lu cela dans un éditorial du Temps, auquel les Bronicki étaient abonnés.

J'écrivis à Lila une lettre de trente pages, m'y reprenant à plusieurs fois ; je finis par la jeter au feu, car c'était seulement une lettre d'amour, je ne suis pas arrivé à faire mieux.

Ce fut Bruno, le jour de mon départ, alors que la brume faisait errer dehors ses troupeaux de moutons, qui parla à Lila en mon nom.

Nous venions d'entrer dans le salon. Je jetai un dernier coup d'œil aux collections de papillons dans leurs boîtes de verre qui couvraient tout un mur. Ils me faisaient penser aux cerfs-volants de mon oncle Ambroise : de petits bouts de rêves.

Bruno était assis dans un fauteuil, feuilletant une partition. Il leva le regard et nous observa un moment en souriant. Je n'ai jamais rien vu dans ses sourires qui ne fût bonté. Puis il se leva et alla s'asseoir au piano. Les doigts déjà posés sur le clavier, il se tourna vers nous et nous regarda longuement avec attention, comme un peintre étudie son modèle avant de donner le premier coup de crayon. Il commença à jouer.

Il improvisait. Il nous improvisait. Car c'était de Lila et de moi, de notre séparation et de notre certitude qu'il nous parlait dans sa mélodie. Je m'écoutais aimer, désespérer et croire. Je perdais Lila et je la retrouvais. Le malheur levait au-dessus de nous son ombre noire et puis tout devenait joie. Et il me fallut quelques minutes pour comprendre que Bruno m'offrait fraternellement ce qu'il ressentait lui-même.

Lila s'enfuit en pleurant. Bruno se leva et vint à moi, dans la lumière des grandes fenêtres pâles, et m'embrassa.

– Je suis heureux d'avoir pu te parler une dernière fois. Quant à moi, il ne me reste vraiment plus que la musique...

Il rit.

– C’est évidemment assez effrayant d’aimer et de sentir que tout ce qu’on peut faire de son amour, c’est encore un concert. Voilà cependant qui me donne une source d’inspiration qui n’est pas prête de se tarir. Il y en a au moins pour cinquante ans, si mes doigts tiennent bon. J’imagine fort bien Lila assise dans la salle au temps du grand âge, et je la vois retrouver ses vingt ans en m’écoutant parler d’elle.

Il ferma les yeux et garda un instant la main sur ses paupières.

– Enfin. Il paraît qu’il y a des amours qui finissent. J’ai lu ça quelque part.

Je passais mes dernières heures avec Lila. Le bonheur avait une présence presque audible, comme si l’ouïe, rompant avec les superficies sonores, pénétrait enfin aux profondeurs du silence, cachées jusque-là par la solitude. Nos instants de sommeil avaient cette tiédeur où l’on ne sait ce qui est rêveries et ce qui est corps, ce qui est nid et ce qui est ailes. Je sens encore sur ma poitrine son profil dont l’empreinte est sans doute invisible mais que mes doigts retrouvent fidèlement aux heures lourdes de ce malentendu physique qui n’a qu’un seul corps.

Ma mémoire saisissait chaque instant, le mettait de côté ; c’est ce qu’on appelle chez nous le bas de laine, il y avait là de quoi me durer toute une vie.

## XXII

En me penchant par la fenêtre à l'approche de Cléry, je sus qui m'attendait à la gare dès que j'aperçus l'aigle polonais qui flottait très haut au-dessus de la gare, mais en regardant plus attentivement, je remarquai que le vieux pacifiste s'était arrangé pour faire ressembler cet oiseau, par trop guerrier à son goût, à une belle colombe à deux têtes. Il y avait cinq semaines que nous nous étions quittés et j'ai trouvé Ambroise Fleury soucieux et vieilli.

– Eh bien, te voilà du beau monde ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il toucha du doigt l'insigne du Yacht Club de Gdynia. On me l'avait remis solennellement à Grodek, la veille de mon départ, comme un symbole du libre accès de la Pologne à la mer. Jamais, plus qu'en ce mois d'août 1939, les doutes et les inquiétudes ne s'accompagnaient dans toute l'Europe de plus de gesticulation et de signes de confiance ostentatoires.

– Il paraît que c'est d'un moment à l'autre, lui dis-je.

– Penses-tu. Jamais les peuples n'accepteront de se laisser mener encore une fois à l'abattoir.

Ambroise Fleury ramena la colombe au sol – comme toujours dès qu'il apparaissait quelque part, des enfants venaient l'entourer aussitôt – et prit le cerf-volant sous le bras. Nous fîmes quelques pas et mon oncle ouvrit la portière d'une petite voiture.

– Oui, fit-il, en voyant mon étonnement. C'est un cadeau de Lord Howe, tu te souviens, celui qui est venu autrefois nous voir.

A soixante-trois ans, il était à présent une personnalité respectée dans tout le pays, et sa réputation lui avait valu les palmes académiques, qu'il avait du reste refusées.

Dès que nous fîmes à la Motte, je courus dans l'atelier. Pendant mon absence, sans doute parce que les menaces de guerre l'avaient inquiété plus

qu'il n'avouait, Ambroise Fleury s'était remis à sa « période humaniste », laquelle s'était enrichie de tout ce que la France avait à offrir à ceux qui croyaient en ces lumières. La série des encyclopédistes, notamment, avait belle allure, accrochée aux poutres, bien qu'un peu inerte, comme c'était toujours le cas, faute de grand air.

– J'ai beaucoup travaillé, ainsi que tu vois, me dit mon tuteur, non sans fierté, en se lissant la moustache. Les jours que nous sommes en train de vivre nous font en ce moment perdre un peu la tête et il faut nous rappeler qui nous sommes.

Nous n'étions ni Rousseau, ni Diderot, ni Voltaire : nous étions Mussolini, Hitler et Staline. Jamais les cerfs-volants de la période des « lumières » de l'ancien facteur de Cléry ne me parurent plus dérisoires. Je continuais pourtant à puiser dans mon amour tout l'aveuglement qu'il faut pour croire à la sagesse des hommes, et mon oncle ne doutait pas une seconde de la paix, comme si son cœur pouvait à lui tout seul triompher de l'histoire.

Une nuit, alors que j'étais avec Lila au bord de la Baltique, je me sentis tiré par le bras. Ambroise Fleury, vêtu d'une longue chemise qui donnait de l'ampleur à son corps, était assis sur mon lit, une bougie à la main. Il y avait dans ses yeux encore plus de peine qu'il n'en faut parfois pour faire un regard d'homme.

– Ils ont déclaré la mobilisation générale. Mais, bien sûr, la mobilisation n'est pas la guerre.

– Bien sûr que non, lui dis-je, et, encore mal réveillé, j'ajoutai : les Bronicki doivent revenir en France pour Noël.

Mon oncle leva la bougie pour mieux voir mon visage.

– On dit que l'amour est aveugle mais avec toi, qui sait, la cécité est peut-être une façon de voir...

Au cours des heures qui précédèrent l'invasion de la Pologne, je tins avec une imbécillité irréprochable mon rôle dans le grand ballet collectif de dindons qui se déroulait d'un bout à l'autre du pays. C'était à qui monterait plus haut la jambe dans le coup de pied imaginaire au cul des Allemands, un french-cancan sur la scène d'un bal Tabarin qui s'étendait des Pyrénées à la

ligne Maginot. « LA POLOGNE TIENDRA ! » clamaient les journaux et la Radio, et je savais avec une certitude heureuse qu'autour de Lila se dressait le barrage des poitrines les plus vaillantes du monde, me souvenant des bataillons de cavaliers qui traversaient Grodek en chantant, avec leurs sabres et leurs drapeaux. La « mémoire historique » des Polonais, disais-je à mon oncle, était une mine inépuisable de courage, d'honneur et de fidélité et, tournant le bouton de notre vieille T.S.F., j'attendais avec impatience le début des hostilités et les premiers bulletins de victoire, m'irritant lorsque les commentateurs parlaient des « ultimes tentatives pour sauver la paix ». J'accompagnais à la gare mes aînés mobilisés, je chantais avec eux « nous entrerons dans la gloire comme nos pères y sont entrés » ; je sentais mes yeux se mouiller lorsque je voyais des étrangers se serrer la main dans les rues en criant « Vive la Pologne, monsieur ! » ; j'écoutais notre vieux curé, le père Tachin, annoncer du haut de la chaire que « l'Allemagne païenne allait s'écrouler comme un arbre creux et pourri » ; j'allais admirer mon maître d'école, M. Leduc, qui avait revêtu sa tenue bleu horizon et arborait ses décorations pour rappeler aux jeunes l'image du poilu 14-18 invincible, garant de notre nouvelle victoire. Je voyais à peine mon oncle, qui restait enfermé dans sa chambre, et lorsque je venais frapper à sa porte, je m'entendais dire :

– Laisse-moi tranquille et va jouer au con avec les autres, morveux.

Le 3 septembre, j'étais assis à côté de la cheminée vide, noire des feux éteints. J'entendis, venant de l'atelier, des craquements bizarres ; ils ne ressemblaient guère aux échos qui me parvenaient lorsque mon oncle était à l'ouvrage. Je me levai, vaguement inquiet, et traversai la cour.

Les cerfs-volants cassés traînaient partout leurs débris et leurs lambeaux. Ambroise Fleury tenait dans ses mains son cher Montaigne ; d'un coup sec, il le cassa contre son genou. Je voyais parmi les œuvres broyées quelques-unes de nos plus belles pièces, et notamment les préférés de mon oncle, Jean-Jacques Rousseau et la Liberté éclairant le monde. Il n'avait même pas épargné les œuvres de sa « période naïve », toutes ces libellules et ces rêves d'enfant qui avaient si souvent prêté leur innocence au ciel. Ambroise Fleury avait déjà réduit en miettes un bon tiers de sa collection. Je n'avais encore jamais vu sur son visage une telle explosion de détresse.

– La guerre a été déclarée, me lança-t-il d'une voix étranglée.

Il arracha du mur son Jaurès et le broya sous son talon. Je bondis, saisis mon oncle à bras-le-corps et le poussai dehors. Je ne sentais rien, je ne pensais à rien. La seule chose que je savais était qu'il fallait sauver les derniers cerfs-volants.

## XXIII

Les premières nouvelles de la débâcle polonaise me plongèrent dans un état de choc dont je n'ai gardé qu'un souvenir. Mon oncle est assis sur mon lit, la main posée sur mon genou. La T.S.F. venait d'annoncer que toute la région de Grodek, sur la Baltique, avait été écrasée sous les bombes. Le cuirassé Schleswig-Holstein, sans aucune déclaration de guerre, l'avait prise soudain sous le feu de ses canons. On ajoutait bien un détail historique sur ce moment d'honneur de la marine allemande : ce bâtiment de guerre, camouflé en navire-école, avait demandé quelques jours auparavant aux autorités polonaises l'autorisation de mouiller « pour une visite de courtoisie ».

– Ne pleure pas, Ludo. Le malheur, bientôt, va se chiffrer par millions. Il est normal que dans ton cœur il ne te parle que d'une seule voix. Mais puisque tu es si fort en calcul, tu devrais songer un peu à cette loi des grands nombres. Je comprends que pour l'instant tu n'es pas capable de compter au-delà de deux. Et puis, qui sait...

Il dit, le regard perdu dans je ne sais quelle profondeur de l'espoir, car il était un de ces fous de Fleury pour qui les droits de l'homme consistent parfois à refuser ses droits à une réalité trop odieuse :

– Il est encore possible que cette guerre finisse dans quelques jours. Les peuples d'Europe sont trop vieux et ils ont trop souffert pour se laisser contraindre à continuer cette ignominie. On dit que des négociations secrètes ont déjà lieu à Genève. Les masses populaires allemandes vont balayer Hitler. Il faut faire confiance au peuple allemand, comme aux autres peuples.

Je me soulevai sur un coude.

– Cerfs-volants de tous les pays, unissez-vous, dis-je.

Ambroise Fleury ne parut pas blessé par ma hargne. Et je savais mieux que personne qu'il est des choses que l'on ne peut briser dans le cœur des hommes parce qu'elles sont hors d'atteinte.

Je courus m'engager. Mon pouls battait à cent vingt et je fus déclaré inapte au service. Je tentai d'expliquer qu'il ne s'agissait d'aucun trouble organique mais d'amour et de malheur, mais cela ne fit que rendre plus sévère le regard du médecin militaire. J'errais à travers la campagne, indigné par la sérénité des champs et des bois, et jamais la nature ne me parut plus éloignée de celle de l'homme. Les seules nouvelles qui me parvenaient de Lila étaient celles qui annonçaient l'écrasement de tout un peuple. Il se dégageait du corps de la Pologne martyrisée je ne sais quelle bouleversante féminité.

On me jetait des regards un peu bizarres, à Cléry. La rumeur publique disait que j'avais été reconnu inapte au service armé parce que, comme tous les Fleury, j'avais la tête un peu dérangée. « C'est héréditaire, chez eux. » Je commençais à comprendre que ce que je ressentais n'était pas, comme on dit, monnaie courante, et que pour les sains d'esprit, l'amour n'était pas le sens de la vie mais seulement son petit bénéfice.

Le moment vint enfin où Ambroise Fleury, l'homme qui avait pourtant voué sa vie aux cerfs-volants, s'inquiéta sérieusement. Au cours du repas du soir, sous la lampe à huile suspendue au-dessus de nos têtes, il me dit :

– Ludo, ça ne peut pas continuer ainsi. On te voit marcher dans les rues en parlant à une femme qui n'est pas là. On finira par t'enfermer.

– Eh bien, qu'on nous enferme. Elle restera avec moi, dehors, dedans.

– Merde, dit mon oncle, et c'était la première fois qu'il me parla ainsi le langage de la raison.

Ce fut, je crois, pour me ramener sur terre qu'il demanda à Marcellin Duprat de me prendre en main. Ce que les deux hommes ont dû se dire, je ne l'ai jamais su, mais le maître du Clos Joli m'invita à l'accompagner chaque matin, lorsqu'il faisait le tour des marchés et des fermes, me jetant parfois des coups d'œil aigus, comme pour s'assurer que la bonne réalité des solides produits du sol normand avait sur mon « état » l'effet curatif souhaité, étant par sa nature un antidote puissant aux égarements de la raison.

En ces mois d'hiver 1940, alors que la guerre se limitait à l'activité des corps francs et des patrouilles et que « le temps travaillait pour nous », il fallait retenir sa table au restaurant plusieurs jours à l'avance, « poser sa

candidature », selon le mot du prince des gastronomes, Curnonsky. Chaque soir, après la fermeture, Marcellin Duprat feuilletait avec satisfaction le gros volume de cuir rouge qu'il gardait dans son bureau, s'arrêtait à une page où venait de s'ajouter quelque nouvelle signature de ministre ou de chef militaire encore invaincu et me disait :

– Tu verras, petit. Un jour on viendra étudier le livre d'or du Clos Joli pour écrire l'histoire de la Troisième République !

Il manquait de personnel, la plupart de ses aides et employés ayant été mobilisés, et remplacés par des vieux qui avaient accepté, par solidarité – on peut presque dire par patriotisme –, de sortir de leur retraite et d'assurer au Clos Joli, en ces heures graves pour le pays, un service qu'ils avaient quitté depuis de longues années. Duprat avait même réussi à récupérer M. Jean, le sommelier qui approchait de sa quatre-vingt-sixième année.

– Il y a longtemps que je n'emploie plus de sommelier, m'expliqua-t-il. Les sommeliers ont toujours l'air obligatoire, si tu vois ce que je veux dire, et quand ils foncent sur le client leur carte des vins à la main, ça irrite. Mais Jean connaît le métier et il est encore capable de tenir la salle.

J'arrivais sur ma bécane chaque matin à six heures et, à la vue de ma mine défaite et de mon air égaré, Marcellin grognait :

– Allez, viens avec moi. Ça va te ramener sur terre. Je prenais place dans la camionnette et je parcourais la campagne et les marchés où Duprat passait en revue les légumes, portait les petits pois à l'oreille pour voir s'ils « faisaient le grillon », c'est-à-dire s'ils crissaient, ou si les haricots faisaient « patte de velours », choisissait selon leur « teint » : « cocos noirs », « italiens » ou « chinois », et décidait si les choux-fleurs étaient « dignes de figurer ». Duprat servait les légumes intacts, « fiers », comme il le disait, ayant horreur des purées, lesquelles devenaient à la mode, comme si la France avait le pressentiment de ce qui l'attendait.

– Tout se fait purée, aujourd'hui, bougonnait-il. Purée de céleri, purée de brocoli, de cresson, d'oignons, de petits pois, de fenouil... La France perd le respect du légume. Tu sais ce qu'elle annonce, cette manie de la purée, mon petit Ludo ? La purée, voilà ce qu'elle annonce. On y passera tous, tu vas voir.

C'était surtout chez les bouchers que Marcellin Duprat se révélait dans son impériale exigence, surtout lorsqu'il s'agissait de sa chère tripe normande. Je l'ai vu devenir blême de rage parce qu'il soupçonnait M. Dullin, qui fut depuis fusillé en 1943, de lui avoir donné des tripes qui venaient de deux bœufs différents.

– Dullin, gueula-t-il, la prochaine fois que tu me fais le coup, ce sera la dernière fois que tu me verras ! Tu m'as collé hier des tripes de deux bœufs, comment veux-tu qu'ils cuisent de la même façon, et je veux le pied du même bœuf, tiens-le-toi pour dit !

Il rigolait lorsqu'il voyait le boucher présenter à une ménagère une épaule de veau en « melon », toute ronde et ficelée, agréable à l'œil.

– Tu peux être sûr qu'ils ont collé du gras pour faire le poids à l'intérieur et s'ils pouvaient, ils y foutraient les sabots et les cornes !

Ce « retour à la terre » sous l'égide de Marcellin Duprat me réussissait. Je continuais à voir Lila, mais plus secrètement. J'apprenais même à rire et à plaisanter avec les autres pour cacher sa présence. Le docteur Gardieu était content, bien que mon oncle se doutât que j'avais simplement appris à mieux donner le change.

– Je sais bien que tu n'es pas guéri et que c'est inguérissable, chez nous autres, me disait-il. Heureusement, d'ailleurs. Il y a des guérisons qui vous mettent plus bas que la maladie.

Je faisais de mon mieux. Il me fallait tenir bon et Lila elle-même l'exigeait de moi. Si je me laissais aller, j'étais certain de finir dans le désespoir, ce qui était la plus sûre façon de la perdre.

Le Clos Joli se trouvait un peu en retrait du croisement des routes de Noisy et de Caen, en face des premières maisons du hameau d'Ouvières, au fond d'un petit jardin où le printemps et l'été vous accueillait avec des magnolias, des lilas et des roses. Il y avait partout des colombes qui « calment le client », disait Duprat. « Ce n'est pas le coup de fusil, chez moi, mais quand même, la vue d'une colombe, ça rassure. J'ai eu à un moment des pigeons, mais la vue d'un pigeon à l'entrée d'un restaurant, ça met le client mal à l'aise. » La caisse, où je me tenais souvent, était légèrement à l'écart, dérobée aux regards, pour la même raison.

– Il ne faut pas que, dès le premier pas, on se mette à penser à l’addition. Il faut du tact.

Parfois, il venait s’accouder à la caisse, dans toute sa blancheur – « nous n’avons pas changé de tenue depuis Carême » – et me faisait quelques confidences.

– Je tiens bon, mais ça dégénère, ça dégénère, se plaignait-il. Voilà que le feu les dérange, ils se plaignent de la chaleur. Une cuisine sans feu, c’est une femme sans cul. C’est le feu qui est notre père à tous, cuisiniers de France. Mais il y en a qui se mettent à l’électricité, maintenant, et avec minutage automatique, encore. C’est comme si on faisait l’amour en regardant sa montre pour savoir quand il faut jouir.

Je remarquai que l’écusson brodé sur sa veste avait changé. Là où il y avait parfois, en lettres tricolores, Marcellin Duprat, Clos Joli, France, il y avait à présent Marcellin Duprat, France. Dire « Clos Joli » et « France » devait lui paraître un pléonasma.

A la cuisine, il y avait sur chaque casserole les initiales C.J. et un millésime en chiffres romains. Ses ennemis disaient qu’il se sentait de la lignée des Césars. Il ne tolérait pas qu’on dise « les cuisines ».

– C’est un pluriel qui pue l’hôtellerie. Pour moi, le lieu où je travaille, c’est la cuisine. Aujourd’hui, on veut tout multiplier.

A l’entrée, il y avait une grande carte de la France, avec les images des produits qui faisaient la gloire de chaque province : pour la Normandie, il avait choisi la tripe.

– Après tout, c’est ce qui a fait le Français et l’histoire de France.

Les prix étaient salés. Le ministre Anatole de Monzie lui avait dit un jour :

– Mon cher Marcellin, on déguste vos plats, et c’est de l’érotisme ; on regarde vos prix, et c’est de la pornographie !

Dès les premiers mois de la « drôle de guerre », il y eut des critiques contre Duprat. On murmurait qu’il y avait un peu d’indécence dans cette fête

gastronomique perpétuelle qui se poursuivait au Clos Joli, alors que l'ennemi était à pied d'œuvre. Duprat haussait les épaules avec dédain.

– Point tient à Vienne, Dumaine à Saulieu, Pic à Valence, la mère Brazier à Lyon, et moi à Cléry, disait-il. Plus que jamais, chacun doit donner le meilleur de lui-même à ce qu'il sait le mieux faire.

Tel semblait être aussi l'avis d'Ambroise Fleury, lequel s'était remis à ses cerfs-volants avec un acharnement qui ressemblait à une véritable profession de foi. Il avait repris sa série « humaniste », et des Rabelais, Erasme, Montaigne et Rousseau flottèrent à nouveau au-dessus des bosquets normands. Je regardais les fortes mains de mon oncle qui ajustaient baguettes et voilures, ficelles et papier d'une carcasse où l'on commençait à reconnaître déjà les traits de quelque figure immortelle du siècle des lumières. Jean-Jacques Rousseau semblait être son préféré : on a estimé qu'au cours de sa vie, Ambroise Fleury en avait assemblé plus de quatre-vingts.

Je sentais qu'il avait raison et Duprat aussi. Plus que jamais, chacun devait donner le meilleur de lui-même. Je souriais, me souvenant de ces heures de notre enfance, lorsque Lila, dans le grenier du manoir des Jars, nous annonçait nos voies dans la vie, selon les dons de chacun :

– Tad va devenir un grand explorateur, découvrir des tombes de guerriers scythes et des temples aztèques, Bruno sera aussi connu que Menuhin et Rubinstein, Hans va prendre le pouvoir en Allemagne et tuer Hitler ; quant à toi...

Elle me regardait gravement.

– Toi, tu vas m'aimer, me disait-elle, et je sentais encore sur la joue le baiser qui accompagnait cette révélation de ma raison d'être.

J'annonçai à mon oncle que je ne retournerai plus chez Duprat.

– Je vais aller à Paris. Il est plus facile d'avoir des nouvelles là-bas qu'ici. Je vais peut-être essayer de passer en Pologne.

– Il n'y a plus de Pologne, dit Ambroise Fleury.

– En tout cas, il y a en France une nouvelle armée polonaise en train de se reformer. Je suis sûr que je parviendrai à savoir quelque chose. J'ai bon

espoir.

Mon oncle baissait les yeux.

– Que veux-tu que je te dise ? Vas-y. Chez nous autres, c'est toujours l'espoir qui commande. Increvable, ce salaud-là.

Lorsque je revins pour lui dire au revoir, nous restâmes un long moment silencieux ; assis sur son banc, avec son vieux tablier de cuir et ses outils, il ressemblait à tous les vieux compagnons-artisans de l'histoire de France.

– Est-ce que je peux en emporter un en souvenir ? demandai-je.

– Choisis.

Je regardai autour de moi. L'atelier avait vingt-cinq mètres de long sur dix, et les mots qui venaient à l'esprit quand on voyait les centaines de cerfs-volants étaient « embarras de richesses ». Ils étaient tous trop grands pour moi, et il était plus facile de les faire tenir dans sa mémoire que dans une valise. J'en ai pris un tout petit, une libellule aux ailes nacrées.

## XXIV

J'arrivai à Paris avec cinq cents francs en poche et errai longuement à travers une ville qui m'était étrangère à la recherche d'un logement. Je trouvai une chambre pour cinquante francs par mois, au-dessus d'un dancing, rue du Cardinal-Lemoine.

– Je vous fais un prix à cause du bruit, me dit le propriétaire.

Les officiers et les soldats polonais qui étaient parvenus à rejoindre la France à travers la Roumanie et que l'on accueillait avec un peu de condescendance, répondaient à mes questions avec lassitude : il n'y avait pas de Bronicki parmi eux, je n'avais qu'à m'adresser à l'Etat-Major de l'armée polonaise qui se reformait à Coëtquidan. Je m'y rendais tous les jours, rue de Solférino : on m'éconduisait poliment. Je fis de nouvelles démarches auprès des ambassades de Suède, de Suisse et auprès de la Croix-Rouge. Je dus quitter mon logement, après avoir giflé le propriétaire : il m'avait déclaré que l'on devait s'entendre avec Hitler.

– Il faut reconnaître que c'est un chef, il nous faudrait un homme comme ça.

Sa femme appela la police, mais je pus filer avant, et allai me terrer dans un meublé, rue Lepic. L'hôtel était fréquenté par des prostituées. La patronne était une grande femme maigre, aux cheveux teints en noir, au regard dur et droit qui me donnait l'impression d'être scruté, étudié, même fouillé. Je l'ai rarement vue sans un paquet de Gauloises à portée de la main et sans une cigarette au coin des lèvres, si bien que son visage est resté dans ma mémoire entouré de fumée.

Elle s'appelait Julie Espinoza.

Je passais mon temps couché dans ma chambre à libérer la Pologne et à serrer Lila dans mes bras au bord de la Baltique.

Le jour vint où je n'ai plus eu d'argent pour payer mon loyer. Au lieu de me jeter dehors, la patronne m'invita tous les jours à manger avec elle à la cuisine. Elle parlait de choses et d'autres, ne me posait aucune question et m'observait attentivement, en caressant son pékinois Tchong, une petite bête au museau noir, aux poils blancs et bruns, toujours installée sur ses genoux. Je me sentais mal à l'aise sous ce regard inflexible ; les yeux paraissaient toujours aux aguets ; les cils me faisaient penser à des pattes d'araignées tapies au fond des âges. J'appris que M<sup>me</sup> Espinoza avait une fille qui avait fait ses études à l'étranger.

– A Heidelberg, en Allemagne, me précisa-t-elle, sur un ton presque triomphal. Tu vois, mon petit Ludo, moi, j'ai compris ce qui allait arriver. J'ai compris depuis Munich. La petite a un diplôme qui sera bien utile quand les Allemands seront là.

– Mais...

J'allais dire « votre fille est juive, comme vous, madame Julie » : elle ne m'en laissa pas le temps.

– Oui, je sais, mais elle a des papiers tout ce qu'il y a de plus aryen, m'annonça-t-elle, une main posée sur Tchong, roulé en boule sur ses cuisses. Je me suis arrangée et elle a un nom qui fait bien. On ne nous aura pas facilement, cette fois, tu peux me croire. Pas moi, en tout cas. On a mille ans d'entraînement et d'expérience, nous autres. Il y en a qui ont oublié ou qui croient que tout cela est fini et que maintenant, c'est la civilisation – les droits de l'homme, ils appellent ça, dans les journaux – mais moi, je les connais, vos droits de l'homme. C'est des roses. Ça sent bon et c'est tout.

Julie Espinoza avait été sous-maîtresse dans des « maisons » à Budapest et à Berlin pendant plusieurs années et parlait le hongrois et l'allemand. J'avais remarqué qu'elle portait toujours la même broche épinglée à sa robe, un petit lézard en or, auquel elle semblait tenir beaucoup. Chaque fois qu'elle était soucieuse, ses doigts jouaient avec la broche.

– Il est bien joli, votre lézard, lui dis-je un jour.

– Joli ou pas joli, le lézard, c'est un animal qui a survécu depuis le début des temps et qui n'a pas son pareil pour se glisser entre les pierres.

Elle avait une voix virile et lorsqu'elle était contrariée, se mettait à jurer comme un charretier – on dit « comme un charretier », mais je n'avais encore jamais entendu personne employer un langage pareil, dans ma campagne – et la grossièreté de ses propos devenait parfois telle que M<sup>me</sup> Julie, à la fin, s'en troubla elle-même. Elle s'arrêta un soir entre un modeste « putain de merde » suivi d'autres mots que je préfère ne pas écrire, par respect et par gratitude envers celle à qui je dois tant, interrompit sa diatribe, laquelle avait trait à je ne sais quels ennuis avec la police des meublés, et se mit à réfléchir.

– C'est curieux, quand même. Ça ne me vient qu'en français. Ça ne me venait jamais en hongrois et en allemand. Je manquais peut-être de vocabulaire. Et puis, à Buda et à Berlin, la clientèle était différente. Des gens tout ce qu'il y avait de bien. Ils venaient souvent en smoking ou même en habit, après l'Opéra ou le théâtre, et vous baisaient la main. Ici, c'est de la sous-merde.

Elle parut préoccupée.

– Ça ne va pas du tout, déclara-t-elle fermement. Je ne pourrai pas me permettre de faire vulgaire.

Et elle conclut par cette phrase mystérieuse, qui lui échappa sans doute, car elle ne m'avait pas encore accordé son entière confiance :

– C'est une question de vie ou de mort.

Elle prit son paquet de Gauloises sur la table et s'en alla, me laissant fort étonné, car je ne voyais pas en quoi la grossièreté de son langage pût constituer pour elle un tel péril.

Mon étonnement se mua en stupeur lorsque cette femme déjà âgée commença à prendre des leçons de maintien. Une vieille demoiselle qui avait été autrefois directrice d'un pensionnat de jeunes filles vint deux fois par semaine pour l'aider à acquérir ce qu'elle appelait de la « classe », mot qui éveilla dans ma mémoire les pires souvenirs de mes humiliations de Grodek, l'affaire des objets volés, mes rapports avec Hans et la mise en garde solennelle de Stas Bronicki, lorsque cet enfoiré, pour parler comme M<sup>me</sup> Julie, tout en acceptant parfaitement que je fusse l'amant de sa fille, m'avait invité à bannir quelque fol espoir de mariage avec Lila, compte tenu de mes humbles origines et de l'élévation insigne du nom des Bronicki. Mon

irritation s'accrut lorsque j'entendis l'éducatrice expliquer à M<sup>me</sup> Julie ce qu'elle entendait par « classe » :

– Il ne suffit pas, voyez-vous, d'adopter un comportement différent de celui des couches inférieures de la société. Au contraire, il ne faut surtout pas que cela paraisse acquis. Il faut que cela ait l'air naturel, de naissance, en quelque sorte...

J'étais indigné par l'aimable sourire avec lequel M<sup>me</sup> Julie acceptait ces remontrances, elle que j'avais si souvent entendue agonir un client qui « se permettait ». Elle ne manifestait pas la moindre impatience et obéissait. Je l'ai surprise, un crayon tenu en long tantôt entre les dents, tantôt entre les lèvres, récitant une fable de La Fontaine, s'interrompant pour aller accueillir un couple, ce qui était souvent le cas, car chacune des filles se faisait facilement quinze à vingt passes par jour.

– Il paraît que j'ai un accent faubourien, m'expliqua-t-elle. Pigalle, quoi. Cette vieille sauterelle appelle ça « le parler populaire » et elle m'a prescrit des exercices, pour m'en débarrasser. J'ai l'air con, je sais, mais qu'est-ce que tu veux, il faut ce qu'il faut.

– Pourquoi vous donnez-vous tant de mal, madame Julie ? Cela ne me regarde pas, mais...

– J'ai mes raisons.

Sa façon de marcher lui causait aussi bien des soucis.

– Je fais mec, reconnaissait-elle.

C'était une sorte de roulis d'une jambe sur l'autre, accompagné d'un balancement des épaules, les avant-bras à demi levés, les coudes écartés, une démarche qui n'avait en effet rien de féminin et n'était pas sans rappeler les attitudes des lutteurs professionnels sur le ring. M<sup>lle</sup> de Fulbillac le déplorait vivement.

– Vous ne pouvez pas aller ainsi dans le monde !

Je pus donc voir la patronne se déplacer prudemment d'un coin à l'autre du salon, trois ou quatre livres posés en équilibre sur sa tête.

– Tenez-vous bien droite, madame, ordonnait M<sup>lle</sup> de Fulbillac, dont le père avait été officier de marine. Et je vous en prie, évitez de garder constamment un mégot aux lèvres, cela fait on ne peut plus mauvais genre.

– Merde, disait M<sup>me</sup> Julie, lorsque la pyramide des bouquins s’écroulait avec fracas.

Et elle ajoutait aussitôt :

– Il faut que je perde cette habitude de gros mots. Ça peut ressortir brusquement au mauvais moment. J’ai dit tant de fois merde dans ma vie que c’est devenu une seconde nature.

Son physique n’était pas « de chez nous », ainsi que M<sup>lle</sup> de Fulbillac me l’avait fait remarquer à plusieurs reprises ; elle me semblait un peu tzigane. Bien des années après, lorsque j’eus acquis quelques connaissances en matière d’art, je trouvai que les traits de Julie Espinoza ressemblaient à ceux des visages de femmes des mosaïques byzantines et aux effigies peintes sur bois des sarcophages de Sakkara. C’était en tout cas un visage des temps très anciens.

Une fois, en entrant dans le bureau où les clients venaient régler la chambre avant de monter, je trouvai Julie Espinoza assise derrière le comptoir, un manuel d’histoire ouvert à la main. Les yeux fermés, un doigt posé sur une page du livre, elle récitait comme une leçon que l’on s’efforce de retenir :

– ... On peut donc dire que l’amiral Horthy est devenu régent de la Hongrie bien malgré lui... Sa popularité, déjà grande en...

Elle jeta un coup d’œil au manuel.

– ... déjà grande en 1917, après la bataille d’Otrante, devint telle, après qu’il eut écrasé en 1919 la révolution bolchevique de Béla Kun, qu’il ne put que s’incliner devant la volonté populaire...

Elle s’aperçut de mon étonnement.

– Et alors ?

– Rien, madame Julie.

– T’occupe pas.

Elle joua du bout des doigts avec son petit lézard en or, puis se radoucit et ajouta tranquillement :

– Je m’entraîne pour le jour où les Allemands seront là.

Le ton de certitude avec lequel elle m’annonçait ainsi l’impensable, c’est-à-dire que la France pût perdre la guerre, me mit hors de moi et je sortis en claquant la porte.

Je pensai pendant quelque temps que M<sup>me</sup> Julie s’entraînait pour ouvrir une maison de « classe », puis me rappelai qu’elle était juive et je ne voyais pas comment une telle promotion sociale pouvait s’accomplir si les nazis gagnaient la guerre, puisqu’elle en était si convaincue. Peut-être songeait-elle à ouvrir un bordel de luxe au Portugal, pays auquel elle semblait s’intéresser.

– Vous allez vous réfugier au Portugal ?

Le léger duvet sombre au-dessus de ses lèvres eut un frémissement de mépris.

– Je ne suis pas du genre qui se réfugie.

Elle écrasa sa cigarette, me regardant droit dans les yeux.

– Mais ils n’auront pas ma peau, c’est moi qui te le dis.

J’étais désorienté par ce mélange de courage et de défaitisme. J’étais aussi trop jeune pour comprendre une telle volonté de survie. Et dans l’état d’anxiété et de privation affective dans lequel j’étais plongé, la vie ne me paraissait pas mériter cet attachement.

Julie Espinoza continua à m’observer. On aurait dit qu’elle me faisait passer en jugement et se préparait à prononcer un verdict.

Une nuit, je rêvai que j’étais debout sur le toit et que M<sup>me</sup> Julie se tenait en bas sur le trottoir, les yeux levés, attendant que je me lance pour me saisir dans ses bras. Finalement, le moment vint où, assis en face d’elle à la cuisine, je cachai mon visage dans mes bras et éclatai en sanglots. Elle m’écouta ensuite jusqu’à deux heures du matin, dans le bruit des bidets qui ne s’arrêtaient pour ainsi dire jamais à l’Hôtel du Passage.

– Il n'est pas possible d'être aussi con, murmura-t-elle lorsque je lui fis part de mon intention de rejoindre la Pologne, coûte que coûte. Je ne comprends même pas qu'on ne t'ait pas pris dans l'armée, con comme tu es.

– J'ai été réformé. J'ai le cœur qui bat trop fort.

– Ecoute-moi, mon petit. J'ai soixante ans, mais des fois je me sens comme si j'avais vécu, ou survécu, si tu préfères, depuis cinq mille ans, et même comme si j'étais là avant, au commencement du monde. Et puis, n'oublie pas comment je m'appelle. Espinoza.

Elle rit.

– Presque comme Spinoza, le philosophe, tu en as peut-être entendu parler. Je pourrais même laisser tomber le E et me faire appeler Spinoza, tellement j'ai de la connaissance...

– Pourquoi me dites-vous cela ?

– Parce que bientôt ça va aller si mal, ça va être une telle catastrophe, que toi et ton gros bobo, vous allez disparaître là-dedans. On va perdre la guerre et on va avoir les Allemands en France.

Je posai mon verre.

– La France ne peut pas perdre la guerre. C'est impossible.

Elle ferma à demi un œil, au-dessus de sa cigarette :

– Impossible n'est pas français, dit-elle.

M<sup>me</sup> Julie se leva, le pékinois dans les bras, et alla prendre son sac sur un fauteuil de peluche vert bouteille. Elle en tira une liasse de billets et revint s'asseoir.

– Prends ça, pour commencer. Il y en aura d'autres derrière.

Je regardais l'argent sur la table.

– Alors, qu'est-ce que tu attends ?

– Ecoutez, madame Julie, il y a là de quoi vivre un an et je n'y tiens pas tellement.

Elle a rigolé.

– Ça veut mourir d’amour, dit-elle. Alors, tu devrais te dépêcher. Parce que ça va se mettre à mourir de tous les côtés, et ça ne va pas être d’amour, crois-moi.

J’éprouvai un élan de sympathie envers cette femme. Peut-être commençais-je à pressentir que lorsqu’on parlait avec mépris de « pute » ou de « maquerelle », on situait ainsi la dignité humaine au niveau du cul, pour oublier plus aisément les bassesses de la tête.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi vous me donnez cet argent.

Elle était assise devant moi, avec son châle de laine mauve sur sa poitrine plate, avec sa coupole de cheveux noirs, ses yeux de bohémienne et ses longs doigts qui jouaient avec le petit lézard en or épinglé à son corsage.

– Tu ne comprends pas, bien sûr. Alors, je vais t’expliquer. J’ai besoin d’un gars comme toi. Je suis en train de me constituer une petite équipe.

C’est ainsi qu’au mois de février 1940, alors que les Anglais chantaient Nous irons sécher notre linge sur la ligne Siegfried, les affiches proclamaient que nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts et le Clos Joli retentissait de toasts à la victoire, une vieille maquerelle se préparait à l’occupation allemande. Je ne pense pas que quelqu’un d’autre, dans le pays, avait eu l’idée d’organiser alors ce qu’on devait appeler plus tard « un réseau de résistance ». Je fus chargé d’établir des contacts avec un certain nombre de personnes, dont un faussaire qui avait toujours la nostalgie du métier, après vingt ans de prison, et M<sup>me</sup> Julie m’avait si bien convaincu de garder le secret qu’aujourd’hui encore j’ose à peine écrire leurs noms. Il y avait M. Dampierre, qui vivait seul avec un canari – le canari, il faut bien le dire à l’honneur de la Gestapo, fut épargné, et recueilli par elle, après que M. Dampierre mourut d’une crise cardiaque au cours d’un interrogatoire, en 1942. Il y eut M. Pageot, connu plus tard sous le nom de Valérien, deux ans avant d’être fusillé avec vingt autres au mont du même nom, et le commissaire de police Rotard, qui devint le chef du réseau Alliance et qui parle de M<sup>me</sup> Julie Espinoza dans son livre Les Années souterraines : « Il y avait chez cette femme une absence totale d’illusion, née sans doute d’une longue pratique de son métier. Il m’arrivait d’imaginer le déshonneur entrer chez celle qui le connaissait si bien et lui faisant des confidences. Il devait lui

murmurer à l'oreille : «Ça va être bientôt mon heure, ma bonne Julie. Prépare-toi.» En tout cas, elle réussissait à convaincre, et je l'aidai à former un groupe qui se réunissait régulièrement afin d'envisager les diverses mesures à prendre, depuis les faux papiers jusqu'au choix des lieux sûrs où nous pourrions nous rencontrer ou nous réfugier sous l'occupation allemande, dont elle ne doutait pas un seul instant. »

Je demandai un jour à M<sup>me</sup> Espinoza, après une visite chez un pharmacien de la rue Gobin qui me remit des « médicaments » dont je ne connus que bien plus tard la nature et le destinataire :

– Est-ce que vous les payez ?

– Non, mon petit Ludo. Il y a des choses qui ne s'achètent pas.

Elle me jeta un regard bizarre, un mélange de tristesse et de dureté.

– Ce sont de futurs fusillés.

Je voulus savoir aussi un jour pourquoi, puisqu'elle était si sûre que la guerre était perdue et considérait l'entrée des Allemands comme une certitude, elle ne se réfugiait pas en Suisse ou au Portugal.

– On en a déjà parlé et je t'ai répondu. La fuite, c'est pas mon genre.

Elle a rigolé.

– C'est peut-être ce qu'elle voulait dire, la Fulbillac, lorsqu'elle me répétait que j'ai « mauvais genre ». Je remarquai un matin dans un coin de la cuisine les photos du dictateur portugais Salazar, de l'amiral Horthy, régent de la Hongrie, et même celle de Hitler.

– J'attends quelqu'un pour me les faire dédicacer, m'expliqua-t-elle.

M<sup>me</sup> Julie ne poussa jamais la confiance jusqu'à me confier quel était le nouveau nom qu'elle entendait adopter et lorsque le « spécialiste » vint dédicacer les portraits, je fus prié de sortir.

Elle me fit passer mon permis de conduire.

– Ça peut être utile.

La seule chose que la patronne se montrait incapable de prévoir, c'était la date de l'offensive allemande et de la défaite qui allait suivre. Elle s'attendait

à quelque chose « dès les premiers beaux jours » et se préoccupait du sort des filles. Il y en avait trente ou quarante qui se relayaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'Hôtel du Passage. Elle leur conseillait de prendre des leçons d'allemand mais il n'y avait pas une pute en France qui croyait qu'on pouvait perdre la guerre.

Je m'étonnai de la confiance qu'elle me témoignait. Pourquoi se fiait-elle sans hésiter à un garçon de vingt ans dont la vie pouvait encore tout attendre, ce qui n'était pas nécessairement une recommandation ?

– Je fais peut-être une connerie, reconnut-elle. Mais tu veux que je te dise ? Tu as quelque chose de fusillé dans les yeux.

– Eh ben, merde ! fis-je.

Elle rit.

– Je t'ai fait peur, hein ? Mais ça ne signifie pas nécessairement douze balles dans la peau. On peut même vivre très vieux avec ça. C'est ta Polonaise qui te donne ce regard. T'en fais pas. Tu la reverras.

– Comment pouvez-vous savoir, madame Julie ?

Elle hésita, comme si elle ne voulait pas me faire de la peine.

– Ce serait trop beau, si tu ne la revoyais pas. Ça resterait intact. Les choses restent rarement intactes, dans la vie.

Je continuais à me rendre deux ou trois fois par semaine à l'Etat-Major de l'armée polonaise en France, et à la fin un sergent, las de mes questions, me lança :

– On ne sait rien de sûr mais il est plus que probable que toute la famille des Bronicki a péri sous les bombes.

J'étais pourtant certain que Lila était vivante. Je sentais même sa présence grandir à mes côtés, comme un pressentiment.

Au début d'avril, M<sup>me</sup> Julie disparut pendant quelques jours. Elle revint avec un bandage sur le nez. Lorsqu'on lui retira le pansement, le nez de Julie Espinoza avait perdu son aspect un peu bossu et était devenu droit et même plus court. Je ne lui posai aucune question, mais devant mon étonnement, elle me dit :

– La première chose qu’ils vont regarder, ces salauds-là, c’est le nez.

J’avais fini par avoir une telle confiance dans son jugement que lorsque les Allemands enfoncèrent le front à Sedan, je ne fus pas surpris. Je ne fus pas surpris non plus, quelques jours plus tard, lorsqu’elle m’envoya chercher sa Citroën au garage. En entrant dans sa chambre à mon retour, je l’ai trouvée avec Tchong, assise parmi ses valises, un verre de fine à la main, écoutant les bulletins de radio qui annonçaient que « rien n’était perdu ».

– C’est un drôle de rien, dit-elle.

Elle posa son verre, prit le chien et se leva.

– Bon, maintenant on part.

– Où ?

– On fera un bout de chemin ensemble, parce que tu vas rentrer chez toi, en Normandie, et c’est un peu la même direction.

On était le 2 juin et il n’y avait pas trace de défaite sur les routes. Dans les villages que nous traversions, tout était paisible. M<sup>me</sup> Espinoza me laissa conduire, puis se mit elle-même au volant. Elle portait un manteau gris, un chapeau et un fichu mauves.

– Où est-ce que vous allez vous cacher, madame Julie ?

– Je ne vais pas me cacher du tout, mon ami. Ceux qui se cachent, ce sont toujours ceux qu’on trouve. J’ai eu la vérole deux fois, alors, les nazis, ça ne fait jamais que la troisième.

– Mais alors, qu’est-ce que vous allez faire ?

Elle eut un petit sourire et ne me répondit pas. A quelques kilomètres de Vervaux, elle arrêta la voiture.

– Voilà. On se dit au revoir. Ce n’est pas trop loin de chez toi, tu te débrouilleras.

Elle m’embrassa.

– Je te ferai signe. On aura bientôt besoin de petits gars comme toi.

Elle me toucha la joue.

– Allez, va.

– Vous n’allez pas encore me dire que j’ai un regard de fusillé ?

– Mettons que tu as ce qu’il faut. Quand on sait aimer, comme toi, aimer une femme qui n’est plus là, il y a des chances pour qu’on sache aimer aussi d’autres choses... qui ne seront plus là, dès que les nazis s’y mettront.

J’étais dehors, avec ma valoché. J’avais de la peine.

– Dites-moi au moins où vous allez !

Elle démarra. Je restai debout au milieu de la route, me demandant ce qu’elle allait devenir. J’étais aussi un peu déçu par ce manque de confiance, pour finir. Apparemment, ce qu’elle lisait dans mes yeux n’était pas une garantie suffisante. Bon, tant mieux. Je n’avais peut-être pas un regard de fusillé, après tout. J’avais encore une chance de m’en tirer.

## XXV

Un camion militaire me ramassa sur la route et je fus à Cléry vers trois heures de l'après-midi. On entendait la radio par les fenêtres ouvertes. On allait arrêter l'ennemi sur la Loire. Je ne croyais pas que même la « patronne » pût arrêter l'ennemi sur la Loire.

J'ai trouvé mon oncle à l'ouvrage. Dès que j'entrai, je fus frappé par le changement d'atmosphère dans l'atelier : Ambroise Fleury était enfoncé jusqu'aux genoux dans l'histoire de France sous son aspect le plus guerrier. Il y avait, autour de lui, pêle-mêle, tous les Charles Martel, les Louis, les Godefroy de Bouillon et Roland de Roncevaux, tout ce qui, en France, avait jamais montré les dents à l'ennemi, de Charlemagne aux maréchaux de l'Empire, et il n'y manquait pas Napoléon lui-même, dont mon tuteur disait pourtant autrefois : « Tu lui mets un Borsalino et tu as Al Capone. » Aiguille et fil à la main, il était en train de rafistoler une Jeanne d'Arc qui avait dû avoir des malheurs, car les colombes qui devaient la porter au ciel pendouillaient d'un côté et son épée était cassée, à la suite de je ne sais quelle mauvaise rencontre avec le sol. Pour un vieux pacifiste et objecteur de conscience, il y avait là une reconversion qui me laissa muet de surprise. Je doutais fort que ce changement d'âme correspondît à quelque nouvel afflux de commandes, car rarement, dans toute son histoire, le pays avait été moins enclin à s'intéresser aux cerfs-volants. Ambroise Fleury avait lui-même changé. Jamais je ne lui avais connu visage plus dur. Il était assis là, avec sa Jeanne d'Arc estropiée sur les genoux, et il donnait un bel exemple de ce qu'une gueule de vieux Normand pouvait offrir de plus furibond. Il ne se leva pas de son banc et ce fut tout juste s'il me fit un petit signe de la tête.

– Alors, quoi de neuf ? me demanda-t-il – et ce fut une question qui me laissa coi, alors que Paris venait d'être déclaré ville ouverte. Il me semblait qu'il devait y avoir de tout autres questions à se poser. Mais on était seulement en juin 40 et on n'était pas encore entré dans cette époque où les

Français allaient se faire torturer et se faire tuer pour ce qui n'existait plus que dans leur tête.

– Je n'ai pu obtenir aucune nouvelle. J'ai tout essayé. Mais je suis sûr qu'elle est en vie et qu'elle reviendra.

Ambroise Fleury fit un petit signe d'approbation.

– C'est bien, Ludo. L'Allemagne a gagné la guerre, le bon sens, la prudence et la raison vont s'emparer de tout le pays. Pour continuer à croire et à espérer, il faut être fou. D'où je tire cette conclusion...

Il me regarda.

– Il faut être fou.

Je dois peut-être rappeler qu'en ces heures de capitulation, la folie n'avait pas encore pris ses quartiers dans la tête des Français. Il n'y avait alors qu'un fou et il était à Londres.

Ce fut quelques jours après mon retour que je vis mes premiers Allemands. Nous étions sans ressources, et je me résignai à retourner chez Marcellin Duprat, s'il voulait encore de moi. Mon oncle était allé le voir au moment où il apparut clairement que rien ne pouvait plus arrêter l'avance foudroyante de la Wehrmacht ; il l'avait trouvé, les yeux rougis, devant la carte de France qui ornait le mur à l'entrée et où chaque province était illustrée par ses plus nobles produits. Il avait un doigt sur le jambon des Ardennes et avait dit :

– Je ne sais pas jusqu'où les Allemands vont aller mais il faudra à tout prix maintenir nos communications avec le Périgord. Sans la truffe et le foie gras, le Clos Joli est foutu. Encore heureux que l'Espagne soit restée neutre : le seul safran digne de ce nom me vient d'Espagne.

– Je crois qu'il est devenu fou, lui aussi, m'avait dit mon oncle, avec estime.

Il y avait trois chars sur la route devant le jardin et une automitrailleuse devant la porte, sous les magnolias en fleur. Je m'attendais à ce qu'on m'interpellât, mais les soldats allemands ne me jetèrent même pas un regard. Je traversai le vestibule ; les volets de la rotonde et des galeries étaient fermés

; deux officiers allemands étaient assis à une table, penchés sur une carte. Marcellin Duprat se tenait dans la pénombre rayée de lumière en compagnie de M. Jean, le vieux sommelier octogénaire, qui était venu sans doute dans le Clos Joli abandonné de tous pour offrir à son patron quelque réconfort. Duprat, les bras croisés sur la poitrine, la tête haute, mais l'œil légèrement hagard, parlait d'une voix élevée, comme s'il voulait être sûr d'être entendu des deux officiers allemands.

– Je reconnais que l'année se présente bien ; ce sera peut-être même une de nos meilleures ; mais il ne faudrait pas que la pluie vienne soudain débarbouiller la vigne...

– En tout cas, c'est bien parti, disait M. Jean, tout souriant au milieu de ses rides. La France se souviendra de sa récolte de 40, je sens que ça va être un de nos plus grands millésimes. J'ai eu de bons échos de tous les côtés. Du Beaujolais, de toute la Bourgogne, du Bordelais... Jamais les nouvelles n'ont été aussi bonnes. Le vin aura cette année plus de corps que dans toute l'histoire de nos vignes. Ça tiendra.

– De mémoire de Français, on n'a vu un mois de juin pareil, reconnaissait Duprat. Le ciel semble avec nous. Pas un nuage. Les lis ont commencé à fleurir, et dans quatre-vingt-dix jours, ce sera gagné. Il y en a qui se découragent et qui disent que c'est trop beau pour que ça puisse durer. Mais moi, j'ai confiance dans la vigne. Ça a toujours été comme ça, en France. Ce qu'on perd d'un côté, on le gagne de l'autre.

– Evidemment, pour les vins d'Alsace, c'est foutu, fit M. Jean.

– Et une carte sans l'Alsace, c'est une catastrophe nationale, reconnut Duprat, en élevant légèrement la voix. Remarque, j'ai dans ma cave de quoi tenir quatre, cinq ans, et après, avec un peu de chance, on pourra à nouveau nous fournir... J'ai vu quelqu'un qui est venu de la part de Point, à Vienne : il paraît que ça va on ne peut mieux, de ce côté-là, la vigne se surpasse. Il semble qu'elle tient bon même sur la Loire. C'est un drôle de pays, la France, mon vieux Jean. Quand tout semble foutu, on s'aperçoit soudain que l'essentiel demeure.

La main de M. Jean alla essuyer une larme parmi les rides du sourire.

– Eh oui. Moi, je vous dis, monsieur Duprat, dans quelques années, on pensera à 1940 et on dira : une année pareille, on n'est pas prêt de la revoir ! J'en connais qui regardent leurs vignes et qui pleurent d'émotion, tellement elles sont belles !

Les deux officiers allemands demeuraient penchés sur la carte. Je croyais que c'était leur carte militaire de la France qu'ils étudiaient. Je me trompais. C'était bien une carte de la France, mais celle du Clos Joli : Terrine de fumet aux truffes Marcellin Duprat. Filet de mostelle à l'estragon, Lapereau du bocage normand au vinaigre de framboise. Coquille à la dieppoise. Je connaissais la carte par cœur, jusqu'à la bolée au cidre. J'observai les deux officiers allemands et il me parut soudain que la guerre n'était pas encore vraiment perdue. L'un des officiers se leva et s'approcha de Duprat.

– Le général commandant des troupes allemandes en Normandie et Son Excellence l'ambassadeur Otto Abetz seront à déjeuner ici avec quatorze personnes, vendredi prochain, dit-il. Son excellence l'ambassadeur Abetz est souvent venu chez vous avant la guerre et il vous présente son meilleur souvenir. Il tient à ce que le Clos Joli demeure à la hauteur de sa réputation et vous donnera à cet égard toute l'aide nécessaire. Il nous a chargés de vous souhaiter bonne continuation.

Duprat le dévisagea.

– Vous direz à votre général et à votre ambassadeur que je n'ai pas de personnel, pas de produits frais et que je ne suis pas sûr de pouvoir tenir.

– Ces ordres viennent de très haut, monsieur, dit l'officier. On souhaite à Berlin que la vie continue normalement et nous entendons respecter tout ce qui a fait la grandeur et le prestige de la France, et en premier lieu, évidemment, son génie culinaire. Ce sont les paroles du Führer lui-même.

Les deux officiers saluèrent le maître du Clos Joli en claquant les talons et se retirèrent. Duprat demeura muet. Je vis soudain apparaître une expression étrange sur son visage, un mélange de fureur, de désespoir et de résolution. Je n'avais soufflé mot. M. Jean lui aussi parut inquiet.

– Qu'est-ce qu'il y a, Marcellin ?

J'entendis alors de la bouche de Marcellin Duprat des paroles qui n'étaient sans doute encore jamais tombées de ses lèvres.

– Putain de merde, dit-il, sourdement. Qu'est-ce qu'ils croient, ces enfoirés ? Que je vais baisser culotte ? Il y a trois générations de Duprat qui ont eu pour devise : Je maintiendrai.

Il annonça la réouverture du Clos Joli pour la semaine suivante. Autour de nous, pourtant, les capitulations se succédaient ; on s'attendait d'un moment à l'autre à celle de l'Angleterre, et il y avait des heures, surtout la nuit, où tout me paraissait perdu. Je me levais alors pour me rendre au manoir des Jars. J'escaladais le mur et j'allais attendre Lila dans l'allée des marronniers, et le banc de pierre qui n'avait plus depuis longtemps, avec le clair de lune, que des rapports de vide et de froideur, nous accueillait avec amitié. J'entrais par une des grandes fenêtres de la terrasse dont j'avais brisé les vitres, je montais dans le grenier et je passais la main sur le globe terrestre, suivant du doigt les lignes des explorations futures que Tad avait tracées. Bruno venait s'asseoir devant le piano et j'écoutais la Polonaise de Chopin, que j'entendais aussi clairement que si le silence, ce vieil indifférent, s'était pour une fois laissé attendrir. Je ne savais pas encore que d'autres Français commençaient à vivre comme moi de mémoire, et que ce qui n'était pas là et semblait avoir disparu à tout jamais pouvait demeurer vivant et présent avec tant de force.

## XXVI

L'atelier avait recommencé à recevoir des commandes. L'histoire de France était très demandée. Les autorités voyaient cette activité de bon œil : le passé était bien vu. Les Allemands avaient interdit de faire flotter les cerfs-volants à plus de trente mètres du sol, par crainte de quelque signal en code à l'aviation alliée ou aux premiers « bandits ». Nous reçûmes une visite du nouveau maire de Cléry, M. Plantier, qui venait faire part à mon oncle d'une « recommandation » qu'il avait reçue. On avait en effet remarqué en haut lieu que parmi les œuvres « historiques » louables qui sortaient de l'atelier du « meilleur ouvrier de France » – le titre qu'Ambroise Fleury avait reçu en 1937 – il manquait l'image du maréchal Pétain. Il lui était suggéré qu'au cours du meeting que les membres des Cerfs-volants de France se proposaient de tenir à Cléry, il vînt lancer lui-même, en apothéose, un cerf-volant à l'image du maréchal. La manifestation serait entourée d'une grande publicité, avec le mot d'ordre « Haut les cœurs ! », afin de lutter contre le mauvais esprit et la morosité. Mon oncle accepta, avec tout juste, dans son œil sombre, une petite lueur malicieuse. J'aimais tendrement ces éclats de gaieté dans son regard, l'esquisse du sourire moqueur sous sa moustache grise : une vieille gaieté qui venait de notre plus lointain passé et effleurait au passage un visage, avant de reprendre son cheminement vers l'avenir. Il assembla donc un cerf-volant de trois mètres à l'effigie du maréchal, et tout se serait fort bien passé si la municipalité, sur bon conseil de mon oncle, n'avait invité à la fête quelques officiers et soldats allemands. Il y eut plus de cent concurrents et le premier prix – le maréchal Pétain était naturellement hors concours – fut remporté par le cerf-volant en deux temps d'un père dominicain qui représentait une Crucifixion, avec Jésus qui se détachait de la croix et montait au ciel. Je ne sus jamais si Ambroise Fleury avait prémédité l'affaire ou s'il s'agissait d'une fâcheuse coïncidence. Il paraissait avoir quelque mal avec le lancement d'un cerf-volant dont la grandeur était plus conforme à l'heure historique qu'aux courants ascendants, et un caporal allemand, fort obligeamment, s'empressa de l'aider, à moins que ce fût mon oncle qui eût lui-même

sollicité son aide. Le maréchal Pétain réussit enfin à prendre l'air mais lorsqu'il déploya ses bras ailés à trente mètres au-dessus de nos têtes, ce fut un caporal allemand qui se trouva photographié tenant le bout de la ficelle. Personne n'y fit attention au cours de la fête, et ce fut seulement lorsque la photo fut sur le point d'être publiée que la censure y découvrit une intention malveillante. La photo ne vit pas le jour, mais il s'en trouva une autre, prise par on ne sait qui, et que l'on ne cessa jusqu'à la fin de l'occupation de trouver reproduite sur les tracts clandestins : un magnifique maréchal Pétain flottant dans les airs au bout d'une ficelle fermement tenue par un caporal allemand hilare.

Cette affaire nous causa quelques ennuis et mon oncle estimait lui-même qu'il avait peut-être « montré trop tôt le bout de l'oreille ». Les premiers éléments du réseau Espoir commençaient à s'organiser en Normandie, sous le commandement de Jean Sainteny, qui était venu personnellement rendre visite à Ambroise Fleury ; les deux hommes, malgré leur différence d'âge, étaient faits pour s'entendre. A Cléry même, l'affaire du maréchal Pétain provoqua des réactions diverses. Il y eut ceux, au Petit-Gris ou au Vigneron, qui accueillirent ce « sacré vieux Ambroise » avec des clins d'œil et lui tapaient sur l'épaule ; mais d'autres, se rappelant sa période « Front populaire », lorsqu'on l'avait vu lancer son Léon Blum au-dessus des bocages normands, disaient que, pour un homme qui avait eu ses deux frères tués en 14-18, cette façon de se gausser du vainqueur de Verdun aurait dû lui valoir un bon coup de pied au cul. On n'était pas non plus prêt à oublier qu'il avait été objecteur de conscience. Un beau matin – je dis toujours « un beau matin », parce que les mots prennent leurs habitudes et ce ne sont pas les blindés allemands qui peuvent leur en faire changer – un beau matin, donc, nous reçûmes la visite de Grillot, mon copain d'enfance, qui eut deux ans plus tard la gorge tranchée par des résistants, Dieu lui pardonne. Il venait avec deux autres jeunes de l'autre bord et ils passèrent la matinée à mettre nos cerfs-volants sens dessus dessous, pour s'assurer que « ce vieux cinglé de Fleury » n'avait pas d'autres tours de cochon dans son sac. Mon oncle avait caché toute sa période « Front popu » et son Jaurès chez le père Tachin, le curé de Cléry, qui avait commencé par gueuler, mais qui avait fini par la fourrer dans sa cave, sauf Léon Blum, auquel il avait mis le feu parce qu'« enfin quoi merde il ne faut pas exagérer ». Mon tuteur ne fut pas inquiet, mais il avait

senti le vent et décida, après avoir longuement médité, qu'« il fallait s'y prendre autrement ». Le rendez-vous de Montoire lui en donna l'occasion et son cerf-volant représentant la poignée de main historique entre le maréchal Pétain et Hitler flotta cinq jours après l'événement. « Il faut travailler à chaud », me confia-t-il. Il fut reproduit par une équipe de volontaires en plus de cent exemplaires et on put le voir un peu partout dans le ciel de France. Personne n'y vit la moindre intention malveillante, sauf Marcellin Duprat, qui était venu boire un verre chez nous et avait dit à son vieil ami :

– Toi, mon salaud, quand tu te fous du monde, c'est vraiment du sérieux !

## XXVII

En novembre 1941, alors que le silence qui venait de Pologne devenait chaque jour davantage celui des charniers, je me retrouvai au manoir pour mes exercices de mémoire. Le matin même, les hommes du chef de la Gestapo de Cléry, Grüber, étaient venus nous rendre visite à la Motte, car les bonnes langues avaient répandu la rumeur selon laquelle Ambroise Fleury avait fabriqué un cerf-volant à l'image de la croix de Lorraine qu'il s'appropriait à lancer très haut, pour qu'il pût être vu de Cléry à Clos, et de Jonquière à Prost. C'était faux ; mon oncle était trop sûr de lui pour ne pas être prudent ; les Allemands ne trouvèrent rien qui ne figurât dans tous les manuels autorisés de l'histoire de France ; ils hésitèrent quelque peu devant une Jeanne d'Arc portée par vingt colombes, mais ainsi qu'Ambroise Fleury leur fit remarquer en riant, on ne pouvait quand même pas empêcher Jeanne de monter au ciel. Il offrit du calva aux visiteurs et leur montra le diplôme du meilleur ouvrier de France qu'il avait reçu sous la Troisième République et comme, sans la Troisième République, les nazis n'auraient pas gagné la guerre, l'Obersturmbann-Führer dit Gut, gut, et se retira.

Il était cinq heures de l'après-midi ; j'étais debout au milieu du vieux plancher poussiéreux du grenier ; la nudité hérissée des branches obscurcissait les lucarnes ; le piano de Bruno demeurait silencieux ; j'avais beau fermer les yeux, je ne voyais rien. Le bon vieux sens commun avait, ce soir-là, la vie particulièrement dure. Les Allemands approchaient de Moscou et la Radio annonçait que Londres devenait poussière.

Je ne sais par quel effort désespéré je parvins à surmonter ma défaillance. Lila me bouda encore un peu, elle avait toujours pris plaisir à mettre ma foi à l'épreuve, et puis j'aperçus Tad, repérant sur la mappemonde les noms de nos victoires futures, et Lila apparut enfin et se jeta dans mes bras. Une valse, ce ne fut qu'une valse, mais dès que la tête se mit à me tourner, tout redevint intact. Lila riait dans mes bras, la tête rejetée en arrière ; Bruno jouait ; Tad se tenait nonchalamment appuyé contre un de ces globes qui parlent si mal de la

terre, puisqu'ils en ignorent les malheurs ; j'étais à nouveau sûr de notre survie et de notre avenir, puisque je savais aimer.

Je continuai à valser ainsi, les yeux fermés, les bras ouverts, à donner libre cours à ma folie, lorsque j'entendis la porte grincer. Le vent avait ici ses entrées de toutes parts et je n'y aurais guère prêté attention, dans le feu de ma célébration, si je n'avais commis la faute, toujours grave chez ceux qui vivent de foi et d'imaginaire, d'ouvrir les yeux.

Je ne vis d'abord que la silhouette d'un officier allemand se détachant sur un rectangle noir.

Je reconnus Hans. La tête me tournait encore un peu et je crus que j'étais seulement victime d'un excès de mémoire. Il me fallut quelques secondes pour être tout à fait sûr. C'était bien Hans. Il se tenait là, devant moi, dans son uniforme de vainqueur. Il ne bougeait pas, comme s'il comprenait que je doutais encore un peu et pour me laisser le temps de me convaincre de sa présence. Il ne paraissait pas surpris de m'avoir trouvé dans le grenier, dansant la valse avec celle qui n'était pas là. Il n'était pas ému non plus : les vainqueurs ont l'habitude du malheur. Peut-être lui avait-on déjà dit que je n'avais pas toute ma raison et on avait dû ajouter : « Ce pauvre petit Fleury, il est vrai qu'il a de qui tenir. » La résistance en était à ses premiers feux, et le mot « folie » n'avait pas encore acquis son droit à « sacrée ».

Il y avait juste ce qu'il fallait d'ombres crépusculaires pour nous épargner de trop bien nous voir. Je distinguai cependant la cicatrice blanche sur la joue de mon ennemi : la trace de la szabelka polonaise que j'avais maniée avec tant de maladresse. Hans paraissait triste, presque respectueux : la courtoisie sied bien à l'uniforme. Autour de son cou, la Croix de Fer : celle, sans doute, qu'il avait conquise pendant la bataille de Pologne. Je ne sais plus ce que nous nous sommes dit, au cours de ces minutes où nous n'échangeâmes pas une parole. Il eut un geste délicat, signe de cette bonne éducation que les hobereaux prussiens reçoivent de père en fils : il bloquait la porte et s'en écarta, pour me laisser le passage. Après tant de victoires, il avait dû prendre l'habitude de voir fuir. Je ne bougeai pas. Il hésita, puis commença à retirer son gant droit, et je crus un instant, à l'expression de son visage, qu'il allait me tendre la main. Mais non, là encore, il m'épargna cet embarras : il alla à la lucarne, regarda les branches nues dehors, tout en ôtant ses gants. Et puis, il

se tourna vers le piano de Bruno. Il sourit, se dirigea vers le piano, l'ouvrit et l'effleura de ses doigts. A peine quelques notes. Il resta un moment immobile, la main posée sur le clavier, baissant la tête. Puis il s'en détourna, fit quelques pas, lentement, comme hésitant, en mettant ses gants. Avant de sortir, il s'arrêta, se tourna vers moi à demi, comme s'il allait me parler, puis quitta le grenier.

Je passai la nuit à errer à travers la campagne, ne reconnaissant même pas les chemins qui m'étaient pourtant familiers depuis mon enfance. Je ne savais plus si j'avais vraiment vu Hans ou si j'avais poussé si loin mes exercices de mémoire que j'avais fait apparaître un revenant de trop. Les frères Jarrot, qui me trouvèrent le lendemain matin inconscient dans leur bergerie, me ramenèrent à la maison et conseillèrent à mon oncle de me faire admettre à l'hôpital de Caen.

– On sait bien dans le pays que le petit est un peu dérangé, mais cette fois...

Ils tombaient mal. « Tante Marthe viendra se promener à l'aube. » « La vache chantera d'une voix de rossignol. » « Les boutons de culotte seront cousus à l'heure. » « Mon père est maire de Mamers et mon frère est masseur. » Les messages « personnels » de Londres à la résistance, transmis sur 1 500 mètres grandes ondes, 273 mètres ondes moyennes ou 30,85 mètres, nous parvenaient tous les jours. Ambroise Fleury remercia les Jarrot de leurs bons conseils et, les ayant éconduits poliment, il vint près de mon lit et me serra le poignet :

– Ménage ta folie, Ludo. Ne la gaspille pas trop. Le pays en aura de plus en plus besoin.

Je tentai de me ressaisir, mais ma rencontre avec Hans m'avait profondément ébranlé. Je revenais rôder autour du manoir des Jars ; les Allemands ne s'y étaient pas encore installés ; la remise en état n'avait même pas commencé.

Au début de décembre, alors que je venais de grimper sur le mur, j'entendis la grille s'ouvrir et, me couchant à plat ventre, je vis une Mercedes portant le fanion du général commandant les troupes allemandes en Normandie s'engager dans l'allée principale. Hans était au volant, seul dans

la voiture. Je ne savais pas s'il revenait pour préparer l'occupation des lieux ou, comme moi, pour penser à Lila. Dans la soirée, je volai cinq bidons d'essence au Clos Joli, largement approvisionné par les Allemands, et les transportai un à un au manoir. Cette nuit même, j'y ai mis le feu. Le feu prenait mal ; je dus m'y reprendre à plusieurs reprises ; j'errais de pièce en pièce, mettant mes souvenirs à l'abri ; attendant la cendre qui allait les conserver intacts. Lorsque enfin tout flamba jusqu'à la toiture, j'ai eu du mal à quitter les lieux, tant il me semblait y avoir d'amitié dans cet embrasement.

Je fus arrêté le matin même, conduit à Cléry et interrogé rudement. La police française était d'autant plus nerveuse qu'il y allait de son prestige aux yeux des Allemands. J'étais pour les autorités le coupable idéal : il s'agissait d'un geste de déséquilibré, sans aucune intention « terroriste ».

Je ne niais rien ; refusant seulement de répondre ; je pensais à mes camarades Legris et Costes, du réseau Espoir, qui avaient refusé de parler sous la torture : si quelques gifles et coups de poing pouvaient me faire passer aux aveux, j'aurais manqué de mémoire pour la première fois de ma vie. J'encaissai donc les gnons, je souris bêtement et fis mine de sombrer dans une morne hébétude, qui découragea quelque peu les policiers.

Mon oncle jura que je n'avais pas quitté mon lit depuis une semaine ; le docteur Gardieu fit trente kilomètres dans sa carriole, au grand déplaisir du cheval Clémentin, pour confirmer ses dires ; mais les autorités tenaient à « l'acte d'un déséquilibré » et l'interrogatoire reprit le lendemain, en présence cette fois de deux civils allemands.

J'étais assis sur une chaise, le dos tourné à la porte. Je vis soudain les deux Allemands se dresser, le bras levé, et Hans passa à côté de moi, sans me jeter un regard. Son visage était tendu, les mâchoires serrées ; on sentait l'effort qu'il faisait pour maîtriser à la fois son mépris et son irritation. Il ne répondit pas au salut hitlérien des hommes de Grüber et s'adressa en français au commissaire.

– Je ne comprends pas cette arrestation. Je ne vois pas comment Ludovic Fleury, que je connais bien, aurait pu se trouver au manoir des Jars le soir de l'incendie, alors que j'étais à ce moment-là en sa compagnie dans la maison de son oncle, à Clos, et que je ne l'ai quitté que tard dans la nuit, après une

longue discussion au sujet des cerfs-volants avec le maître Ambroise Fleury. Il est donc totalement exclu qu'il puisse être l'incendiaire, puisque, selon les témoignages, les flammes étaient visibles à plusieurs kilomètres à la ronde dès onze heures du soir.

Ma première impulsion fut de refuser cette aide et protection du plus fort, et je faillis me lever et leur crier : « C'est bien moi qui ai mis le feu au manoir. » Ce qui domina d'abord le tumulte de mes pensées fut, une fois de plus, une rogne de péquenot devant ce geste, dans lequel je vis d'abord plus de dédain et de supériorité aristocratiques que de grandeur d'âme. Mais une autre intuition vint à temps balayer mon vieil antagonisme : Hans demeurerait fidèle à ce qui nous unissait et nous séparait à la fois : Lila. Il l'aimait vraiment et il venait au secours de ce qui, en moi, était le sens de sa propre vie. Dans cet air hautain, dans la morgue avec laquelle il toisait ceux qui m'accusaient, je sus reconnaître le signe d'une fidélité au souvenir : ce n'était pas moi qu'il était venu défendre, c'était notre commune mémoire.

Il n'attendit même pas qu'on se permît de lui poser quelque question et sortit : le témoignage d'un officier allemand ne pouvait être mis en doute. Je fus libéré aussitôt. Mon oncle, le docteur Gardieu et le cheval Clémentin me ramenèrent à la maison. Personne ne vit jamais trois hommes plus muets des choses qu'ils avaient à se dire. Ce fut seulement lorsque nous fûmes rendus et que le docteur Gardieu et le cheval Clémentin prirent le chemin de Cléry, que mon oncle me demanda :

– Pourquoi as-tu mis le feu à la baraque ?

– Pour que ça reste intact, lui répondis-je, et il soupira, car il savait que des milliers de Français rêvaient déjà de mettre le feu à la baraque, « pour que ça reste intact ».

Personne, dans la région, ne doutait de ma culpabilité. Ceux qui commençaient à entendre les premiers appels à la « déraison », qui ne venaient pas seulement de la Radio de Londres mais étaient portés aussi par une tout autre longueur d'onde, me témoignaient une sorte de timide sympathie. Les autres m'évitaient : ceux du « tirer son épingle du jeu », du « faire le gros dos en attendant que ça passe », et qui rendaient ainsi à la folie

ses lettres de noblesse. Peu de gens croyaient à la victoire des Alliés : tout au plus parlait-on d'une paix séparée possible, sur le dos des Russes.

Je fus mis en observation à l'hôpital psychiatrique de Caen, où je passai quinze jours à m'entretenir à haute voix avec l'invisible, ce qui me valut un certificat de déséquilibré mental en bonne et due forme, et rien ne pouvait m'être plus utile dans mon activité de résistant. Personne ne s'étonnait de me voir errer en gesticulant de ferme en ferme, et mon chef de réseau, Soubabère, me chargea de toutes les liaisons. Je reprenais magiquement mes esprits pour continuer mes travaux de comptabilité au Clos Joli, ce qui faisait dire à Duprat qu'« il y a des coups de pied au cul qui se perdent ». Il devait bien se douter de mes activités clandestines, car bien peu de chose lui échappait. Il se gardait bien d'y faire allusion – « pour ne pas se mouiller », disait mon oncle – et se bornait à grommeler :

– On vous changera jamais, vous autres ! Et je ne savais s'il parlait seulement des Fleury ou de tous nos frères insensés, de plus en plus nombreux, dans l'Europe prostrée, à se laisser aller à cette aberration qui a si souvent réussi, dans l'histoire des peuples, à démontrer la possibilité de l'impossible.

Elle se tient à l'autre bout de la pièce, dans un coin d'ombre ; il y a là, au mur, un cerf-volant maladroit au corps rose et jaune pâle, tacheté de blanc argent qu'un gamin de sept ans avait peint et assemblé lui-même dans l'atelier. Je ne sais si c'est un oiseau, un papillon ou un lézard, car l'imagination enfantine s'était bien gardée de le priver de toutes ses possibilités.

– Je n'ai pas toujours été gentille avec toi, Ludo, et alors maintenant, tu te rattrapes. Tu m'as oubliée hier pendant des heures. Tu sais que je suis à ta merci et il te plaît de me le faire sentir. C'est une attitude typiquement masculine. Comme si tu attendais toujours que je te dise : qu'est-ce que je vais devenir sans toi ? Tu joues à me faire peur.

J'avoue que je prends plaisir à ses craintes et à ses inquiétudes : voilà que cette fille de la plus vieille noblesse dépend d'un cul-terreux normand, de sa fidélité et de sa mémoire. Je n'abuse pourtant jamais de mes pouvoirs sur elle. Je m'accorde tout au plus la liberté de prolonger indéfiniment certains de

ses gestes, comme lorsqu'elle se passe la main dans les cheveux : il me faut chaque matin quelques bonnes minutes de cette caresse. Ou bien j'immobilise son bras et l'empêche de mettre son soutien-gorge.

– Mais enfin, Ludo ! Tu as fini ?

J'aime allumer cette lueur de colère dans ses yeux. Rien ne me rassure plus que de la voir ainsi inchangée, pareille à elle-même.

– Tu te crois tout permis, parce que je dépends de toi. Hier, tu m'as fait faire vingt kilomètres à travers la campagne. Et je n'ai pas du tout aimé ce chandail vert dont tu m'as affublée.

– C'est le seul que j'aie et il faisait froid.

Et puis, doucement, elle s'estompe, retourne à sa clandestinité et je garde mes paupières fermées pour mieux la protéger.

## XXVIII

Je circulais aisément à travers le pays ; les Allemands ne se méfiaient pas de moi, parce qu'ils savaient que j'avais perdu la raison et pourtant cela aurait dû les inciter à tirer sur moi à vue. J'avais emmagasiné dans ma tête des centaines de noms, d'adresses de « boîtes postales », qui changeaient sans cesse, et ne transportais jamais sur moi le moindre bout de papier.

Un matin, après une nuit sur les chemins, je m'étais arrêté pour souffler au Thélème. A une table voisine, un homme lisait son journal. Je ne voyais pas son visage, rien que le titre à travers la première page : L'Armée rouge en pleine déroute. Le patron, M. Roubaud, vint poser devant « ce pauvre Ludo » deux ballons de blanc, l'un pour moi, l'autre pour me faire plaisir. On était depuis longtemps habitué dans le pays à ma manie et on ne manquait pas de rappeler aux nouveaux venus que j'étais encore plus timbré que mon oncle, le fameux facteur du même nom, avec ses cerfs-volants. Mon voisin posa le journal et je reconnus mon vieux professeur de français, M. Pinder. Je ne l'avais plus revu depuis la quatrième. Ses traits, fortement accentués par le poids des ans, n'avaient rien perdu de cette exemplaire sévérité avec laquelle il traquait jadis les fautes d'orthographe dans nos cahiers. Son visage s'ornait du même pince-nez et de la même barbiche qu'autrefois. M. Pinder avait toujours eu et gardait encore un air un peu impérial, alors qu'il s'était surtout illustré dans la vie par la rubrique des mots croisés qu'il tenait dans la Gazette depuis quarante ans. Je me levai.

– Bonjour, Fleury, bonjour. Permettez-moi de présenter mes hommages à...

Il se souleva légèrement et s'inclina devant la chaise vide. Le garçon, Bricot, qui essuyait les verres derrière le comptoir, s'arrêta, médusé, puis se remit à frotter. Un brave bougre, qui n'avait jamais fait le moindre effort d'imagination de sa vie, et qui fut donc tué tout à fait injustement et inutilement par des S.S. en fuite, après le débarquement.

– Je salue la folie sacrée, dit M. Pinder. La vôtre, celle de votre oncle Ambroise et celle de tous les autres jeunes Français de ce pays à qui la mémoire a fait perdre complètement la tête. Je suis heureux de constater que vous êtes nombreux à avoir retenu ce qui mérite de l’être dans notre vieil enseignement public obligatoire.

Il eut un petit rire.

– On peut interpréter de deux façons l’expression « raison garder ». Je vous ai fait faire une composition là-dessus, autrefois, il me semble. Une composition de français, justement.

– Je m’en souviens fort bien, monsieur Pinder. Raison garder : agir selon le précepte du bon sens, raisonnablement. Ou bien, au contraire : garder sa raison de vivre.

Mon vieux maître parut très satisfait. Il était à la retraite depuis longtemps, s’était ridé, et son air impérial s’était un peu flapi, mais il y a toujours eu une tout autre jeunesse, celle qui permet parfois même à un maître d’école de soixante-dix ans de se faire déporter.

– Oui, oui, dit-il, sans préciser à quoi allait son approbation.

Le chien du patron, Lorgnette, un fox avec deux ronds de poils noirs autour des yeux, vint donner la patte à M. Pinder. M. Pinder le caressa.

– Il faut beaucoup d’imagination, dit-il. Beaucoup. Regardez les Russes : ils semblent avoir déjà perdu la guerre, selon le journal que voici, mais ils semblent aussi avoir assez d’imagination pour ne pas s’en apercevoir.

Il se leva.

– C’est très bien, élève Fleury. Garder sa raison de vivre est parfois tout le contraire de raison garder. Vous aurez une très bonne note. Venez me voir un de ces jours et ne tardez pas trop. Garçon !

Il posa vingt sous sur la table, ôta son pince-nez qu’il glissa soigneusement dans son gousset, auquel il était relié par un ruban de velours noir. Il s’inclina encore une fois devant la chaise vide, mit son chapeau et s’éloigna d’une démarche un peu raide, ses genoux ne lui faisant pas de cadeau. De mai 1941 à juillet 1942, il rédigea une bonne part de la «

littérature » clandestine diffusée en Normandie. Il fut arrêté en 1944, à la veille du débarquement, ayant trop fait confiance à ses mots croisés, lesquels paraissaient deux fois par semaine à la quatrième page de la Gazette et donnaient des consignes aux résistants de l'Ouest, mais dont la clé avait été livrée à la Gestapo par un camarade, après quelques ongles arrachés.

Cependant, lorsqu'on trouva un matin sur les murs de Cléry des affiches qui parlaient de « la France éternelle » avec ce pouvoir nouveau et inattendu des clichés qui se mettent soudain à muer et sortent transfigurés de leurs vieilles peaux mitées, les soupçons se portèrent sur Ambroise Fleury. Je m'étonnais de ce flair inattendu des professionnels de la pesanteur qui savent pourtant que tout objet lancé en l'air – même un cerf-volant – finit par retomber, quelle que soit la force de l'espoir, mais qui rendaient néanmoins hommage à un vieux naïf que l'on voyait souvent debout dans le pré, entouré d'enfants, les yeux levés vers un de ces gnamas, qu'il était à présent interdit de faire monter à plus de quinze mètres du sol.

La nouvelle du soupçon qui pesait sur mon oncle nous fut portée par le fils de nos voisins les Cailleux, qui arriva un beau matin au galop dans l'atelier. Jeannot Cailleux était blond comme si on l'avait frotté de blé des pieds à la tête et tout essoufflé, plus encore sous l'effet de l'émotion que sous celui de la course.

– Ils viennent !

Après quoi, ayant ainsi rendu hommage d'abord à l'amitié, il en rendit un autre à la prudence normande, en se ruant dehors et en disparaissant avec la rapidité d'un lapin épouvanté.

« Ils » se révélèrent être le maire de Cléry, M. Plantier, et le secrétaire de mairie Jabot, que M. Plantier invita à rester dehors, ne voulant sans doute pas avoir son homme de confiance pour témoin, la confiance mangeant alors à tous les râteliers. Il entra, s'essuyant le front avec un gros mouchoir à carreaux rouges – on suait déjà beaucoup, chez les officiels, depuis les premiers sabotages – et s'assit sur un banc, avec sa veste de velours côtelé couleur pipi et ses leggings, sans un bonjour, n'étant point d'humeur agréable.

– Fleury, c'est toi ou ce n'est pas toi ?

– C’est moi, répondit mon oncle, car il était justement fier de notre nom. C’est Fleury, depuis dix générations, et j’en passe.

– Ne fais pas le couillon. Ils commencent à fusiller, tu ne le sais peut-être pas.

– Mais qu’est-ce que j’ai fait ?

– On a trouvé des tracts. Des vrais appels à la folie, il n’y a pas d’autre mot. Il faut être fou pour s’attaquer à la puissance allemande. On murmure partout : il n’y a que ces fous de Fleury qui peuvent faire ça. Le jeune a mis le feu à la maison où l’Etat-Major allemand allait établir ses quartiers – ne nie pas, couillon ! – et le vieux passe son temps à lancer ses proclamations dans le ciel.

– Quelles proclamations, scrogneugneu ? s’étonna mon oncle, avec une tendresse toute nouvelle chez ce pacifiste pour un vocabulaire qui avait fait la Marne et Verdun.

– Tes cerfs-volants à la noix et les tracts, c’est du pareil au même ! gueula M. le maire, sous l’effet d’une compréhension qui devait lui venir plus du cœur que de la tête. Ton Clemenceau, l’autre jour, mes gosses l’ont vu ! Et ça, qu’est-ce que c’est ?

Il pointa sur Zola un doigt accusateur.

– C’est le moment de lancer Zola dans le ciel ? Pourquoi pas Dreyfus, pendant que tu y es ? Mon vieux, il y a des enfantillages qui peuvent mener devant le peloton d’exécution !

– Nous ne sommes pour rien dans ces sabotages dont on parle, et mes cerfs-volants encore moins. Un coup de cidre ? Vous imaginez des choses.

– Moi ? gueula Plantier. Moi, j’imagine des choses ?

Mon oncle lui versa du cidre.

– Personne n’est à l’abri de l’imagination, monsieur le maire. D’ici que vous vous mettiez à voir de Gaulle flotter là-haut... Personne n’est à l’abri d’un coup de folie, pas même vous.

– Qu’est-ce que ça signifie, pas même moi ? Tu crois que je n’aimerais pas voir les Allemands dehors ?

– Enfin, j’espère que vous n’êtes pas de ceux qui écoutent la Radio de Londres tous les soirs !

Plantier le regardait sombrement.

– Oui, eh bien, tu n’as pas à savoir ce que j’écoute et ce que je n’écoute pas !

Il se leva. Il était gras. Le poids lui donnait encore plus de sueur.

– Dis-toi bien que ça arrangerait tout le monde si on pouvait prouver que ce sont des fous qui impriment ces tracts. S’ils s’en prennent aux gens raisonnables, on n’aura plus un moment de paix. J’aurais dû te laisser cueillir, dans l’intérêt général. Je ne sais pas ce qui m’a retenu.

– C’est peut-être parce que vous veniez jouer ici avec mes cerfs-volants, quand vous étiez petit. Vous vous souvenez ?

Plantier soupira.

– Ça doit être ça.

Il promena autour de lui un regard soupçonneux. Les cerfs-volants de la « série historique » des rois de France étaient accrochés aux poutres et quand ils pendouillaient ainsi, la tête en bas, ils ont l’air triste. Plantier en montra un du doigt.

– Qui c’est, celui-là ?

– C’est le bon roi Dagobert. Il n’est pas subversif.

– Ouais. Va donc savoir aujourd’hui qui est subversif et qui ne l’est pas.

Il fit un pas vers la porte.

– Fais bien le ménage, Fleury. Ils vont venir et s’ils trouvent un seul tract...

« Ils » ne trouvèrent pas de tracts. L’idée de les chercher à l’intérieur des rois de France ne leur vint pas à l’esprit. Ils ne trouvèrent pas la presse non plus. Elle était au fond d’un trou creusé sous un tas de purin. Ils donnèrent quelques coups de fourche dans le purin, qui répondit comme il fallait, et ils n’en demandèrent pas davantage.

Des soldats allemands venaient souvent nous commander des gnamas qu'ils envoyaient comme cadeaux à leurs enfants. Certains des cerfs-volants dissimulaient non seulement des appels à la résistance, rédigés en termes enflammés par M. Pinder, mais aussi les relevés des principales concentrations des troupes allemandes et les positions des batteries côtières. Il fallait faire très attention pour ne pas mélanger les « articles de vente » et les autres.

Nos voisins les Cailleux n'ignoraient rien de nos activités et Jeannot Cailleux nous servait souvent de messenger. Quant aux Magnard, il m'arrivait de me demander s'ils s'étaient aperçus que la France était occupée. Ils avaient envers les Allemands la même attitude qu'envers le reste du monde : ils les ignoraient. Personne ne les avait jamais vus manifester le moindre intérêt à ce qui se passait autour d'eux.

– Mais ils continuent à faire le meilleur beurre de la région, disait Marcellin Duprat, avec approbation.

Le maître du Clos Joli nous recommanda à sa nouvelle clientèle et nous reçûmes même ainsi la visite du célèbre aviateur allemand, le général Milch.

Notre plus fréquent visiteur à la Motte était le maire de Cléry. Il s'asseyait sur un banc dans l'atelier et restait là, sombre et méfiant, regardant mon oncle donner corps et ailes aux images naïves que les enfants lui envoyaient, et puis s'en allait. Il paraissait inquiet, mais gardait ses craintes pour lui. Et puis, un jour, il prit mon oncle à part.

– Ambroise, tu vas finir par faire une connerie. Je le sens venir. Où est-ce que tu le caches ?

– Quoi donc ?

– Allez, allez, ne fais pas l'oie. Je suis sûr que tu le planques quelque part et puis tu vas le lâcher et on t'embarquera, c'est moi qui te le dis.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez.

– Tu as fait un de Gaulle en cerf-volant, je le sais, je m'y attendais. Et le jour où tu t'amuseras à le lancer dans le ciel, tu sais ce qui t'attend ?

Mon oncle ne dit d'abord rien, mais je voyais qu'il était touché. Il avait, quand il était remué, de la douceur dans les yeux. Il vint s'asseoir à côté du maire.

– Allons, allons, n'y pense donc pas tout le temps, Albert, ou bien tu finiras par gueuler Vive de Gaulle ! du balcon de la mairie, sans même t'en apercevoir. Et ne fais pas cette tête-là...

Il rit dans sa grosse moustache.

– Je n'irai pas te dénoncer !

– Me dénoncer pour quoi ? gueula Plantier.

– Je n'irai pas dire aux Allemands que tu caches de Gaulle chez toi.

M. Plantier resta muet, regardant à ses pieds. Puis il s'en alla et ne revint plus. Il réussit à se retenir pendant quelques mois et en avril 1942 parvint à rejoindre l'Angleterre dans une barque de pêche.

Le pays commençait à changer. La présence de l'invisible ne cessait de grandir. Les gens que l'on croyait « raisonnables » et « sains d'esprit » risquaient leur vie en cachant des aviateurs anglais abattus et des agents de la France Libre, parachutés de Londres. Des hommes « sensés », bourgeois, ouvriers et paysans, que l'on pouvait difficilement accuser de poursuite du bleu, imprimaient et diffusaient des journaux où le mot « immortalité » devenait courant, alors que ceux qui s'en réclamaient étaient les premiers à mourir.

## XXIX

Nous allons bâtir notre maison dès la fin de la guerre mais je ne sais où et comment je trouverai l'argent. Je ne veux pas y penser. Il faut se méfier d'un excès de lucidité et de bon sens : la vie y laisse quelquefois ses plus belles plumes. J'ai donc fait tout le travail moi-même, sans attendre, et les matériaux ne m'ont guère coûté plus qu'un cerf-volant. Nous avons un chien mais nous ne lui avons pas encore donné un nom. Il faut toujours réserver quelque chose pour l'avenir. J'ai renoncé à préparer le concours des grandes écoles, j'ai choisi le métier d'instituteur, par fidélité à ce vieil « enseignement public obligatoire » dont je ne sais pourtant s'il est digne de tant de sacrifices, lorsque je lis sur les murs les listes des otages fusillés. Il m'arrive d'avoir peur : la maison devient alors mon refuge ; elle est à l'abri des regards ; moi seul en connais le chemin ; je l'ai bâtie à l'endroit de notre première rencontre ; ce n'est pas la saison des fraises des bois mais on ne vit pas après tout de souvenirs d'enfance. J'y reviens souvent fourbu de fatigue, après des journées de longs parcours à travers la campagne et de tension nerveuse, et il me faut alors faire beaucoup d'efforts pour la retrouver. On ne dira jamais assez le pouvoir des yeux fermés. J'ai souvent d'autant plus de mal à surmonter mes défaillances que les victoires des Allemands se succèdent en Russie et que ce n'est peut-être pas le moment de passer mes nuits à construire avec tant d'acharnement une maison pour un avenir qui semble s'éloigner chaque jour davantage. Lila doit me reprocher ces moments de bon sens : elle dépend entièrement de ce qu'on appelle au Clos Joli mon aberration. Mon oncle lui-même s'inquiète de mes activités clandestines. Je me demande s'il n'a pas pris un sérieux coup de vieux, car on dit que la sagesse s'empare de nous avec l'âge. Mais non : il me conseille simplement un peu plus de prudence. Il est vrai que je prends trop de risques mais les parachutages d'armes se font de plus en plus nombreux et il faut bien les réceptionner, les mettre en lieu sûr et apprendre à s'en servir.

Je trouve souvent la maison vide. Il est normal que Lila ne soit pas là à m'attendre, car si nous ne savons pas grand-chose des maquis polonais et des

groupes de partisans qui se terrent dans la forêt, je me doute bien que la réalité là-bas doit être encore plus vigilante, plus odieuse et plus difficile à vaincre que chez nous. On dit qu'elle compte déjà à son actif des millions de morts.

C'est presque toujours aux pires instants de découragement et de lassitude que Lila vient à mon secours. Il me suffit alors de voir son visage épuisé et ses lèvres pâles pour me rappeler que d'un bout à l'autre de l'Europe, c'est la même lutte, le même effort insensé.

– Je t'ai attendue pendant des nuits et des nuits. Tu n'es pas venue.

– Nous avons subi de lourdes pertes, il a fallu nous enfoncer plus profondément dans la forêt. Des blessés à soigner et presque pas de médicaments. Je n'ai pas eu le temps de penser à toi.

– Je l'ai bien senti, va.

Elle porte une lourde capote militaire, un brancard avec une croix rouge d'infirmière : je lui fais garder les cheveux longs et le béret de nos jours heureux.

– Et comment ça se passe, ici ?

– Le gros dos et l'épingle du jeu. Mais ça va bouger.

– Fais attention, Ludo. Si jamais tu te fais prendre...

– Il ne t'arrivera rien.

– Et si tu es tué ?

– Eh bien, quelqu'un d'autre va t'aimer et voilà tout.

– Qui donc ? Hans ?

Je me tais. Elle prend toujours autant de plaisir à me taquiner.

– Combien de temps encore, Ludo ?

– Je ne sais pas. Il y a toujours cette vieille expression « on vit d'espoir », mais je commence à croire que c'est surtout l'espoir qui vit de nous.

Les réveils sont nos meilleurs instants : un lit chaud est toujours un peu une femme. Je les prolonge autant que je peux. Mais le jour vient, avec son

poids de réalité, les messages à porter, les nouveaux contacts à établir. J'écoute le plancher craquer, je regarde Lila s'habiller, aller et venir sous mes paupières, descendre à la cuisine, allumer le feu, mettre l'eau à chauffer, et je ris à l'idée que cette fille qui n'avait jamais été à pareille besogne a si vite appris à tenir une maison.

Mon oncle maugréait :

– Il n'y en a que deux qui vivent comme toi entièrement de mémoire, et c'est de Gaulle à Londres et Duprat au Clos Joli.

Il se marrait.

– Je me demande lequel des deux finira par gagner.

## XXX

Le Clos Joli continuait à prospérer mais Marcellin Duprat commençait à être mal vu dans le pays ; on lui reprochait de trop bien servir l'occupant ; quant à nos camarades, ils lui vouaient une haine cordiale. Je le connaissais mieux et le défendais lorsque mes amis le traitaient de lèche-botte et de collabo. La vérité était que, dès le début de l'occupation, lorsque les officiers supérieurs allemands et toute l'élite parisienne se pressaient déjà dans les « galeries » et la « rotonde », Duprat avait fait son choix. Son restaurant devait demeurer ce qu'il avait toujours été : un des hauts lieux de France, et lui, Marcellin Duprat, entendait donner chaque jour à l'ennemi la démonstration de ce qui ne pouvait être vaincu. Mais comme les Allemands s'en trouvaient fort bien et ne lui ménageaient pas leur protection, son attitude était mal comprise et sévèrement jugée. J'avais moi-même assisté à une prise de bec au Petit-Gris, où Duprat s'était arrêté pour acheter un briquet à amadou et fut pris à partie par M. Mazier, le notaire, qui lui avait dit tout de go :

– Tu devrais avoir honte, Duprat. Alors que la France entière bouffe du rutabaga, tu traites l'Allemand à la truffe et au foie gras. Tu sais comment on appelle la carte de ton Clos Joli, dans le pays ? La carte de la honte.

Duprat se raidit. Il y a toujours eu quelque chose de militaire dans son physique, avec ce visage qui durcissait d'un seul coup, les lèvres serrées sous la petite moustache grise et l'œil d'un bleu acier.

– Je t'emmerde, Mazier. Si vous êtes trop cons pour comprendre ce que j'essaye de faire, alors la France est vraiment foutue.

– Et qu'est-ce que tu fais, exactement, mon salaud ? Jamais on n'avait entendu pareil langage de notaire.

– J'assure la permanence, gronda Duprat.

– Quelle permanence ? Celle du feuilleté de Saint-Jacques au cerfeuil ? Celle de la soupe au homard à la brunoise de légumes ? Celle du turbotin à la

fondue de poireaux, des rougets poêlés à la fleur de thym ? La jeunesse française pourrit dans les camps de prisonniers quand elle ne se fait pas fusiller et toi... Mousse de sole au beurre de fines herbes ! Salade de queues d'écrevisses ! Jeudi dernier, tu as servi à l'occupant du turban de homard et de ris de veau, du cervelas de fruits de mer aux truffes et aux pistaches, une mousse de foies blonds aux airelles...

Il sortit son mouchoir et s'essuya les lèvres. Je crois que l'eau lui venait à la bouche.

Duprat attendit un bon moment. Il y avait du monde, au comptoir : Gente, des Ponts et Chaussées, le patron Dumas, et l'un des frères Loubereau, qui devait être arrêté quelques semaines plus tard.

– Ecoute-moi bien, connard, dit enfin Duprat, d'une voix sourde. Nos politiciens ont trahi, nos généraux se sont révélés des nouilles, mais la grande cuisine française sera défendue jusqu'au bout par ceux qui en portent la responsabilité. Et pour l'avenir...

Il les foudroya du regard.

– Ce n'est pas l'Allemagne, ce n'est pas l'Amérique ou l'Angleterre qui vont gagner la guerre ! Ce n'est ni Churchill, ni Roosevelt, ni l'autre, comment déjà, qui nous parle de Londres ! Ceux qui gagneront la guerre, c'est Duprat et son Clos Joli, c'est Pic à Valence, c'est Point à Vienne, c'est Dumaine à Saulieu ! Voilà, connards, tout ce que j'ai à vous dire !

Jamais je n'avais encore vu sur quatre gueules de Français une telle expression de stupeur. Duprat jeta quelques pièces de monnaie sur le comptoir du tabatier, mit le briquet dans sa poche. Il les toisa encore une fois tous, et sortit.

Lorsque je lui racontai cet incident, Ambroise Fleury fit un signe de la tête pour montrer qu'il comprenait.

– Il est fou de malheur, lui aussi.

Le soir même, la fourgonnette du Clos Joli s'arrêta devant notre maison. Duprat venait chercher le réconfort auprès de son meilleur ami. Les deux hommes n'échangèrent d'abord pas une parole et se mirent sérieusement au calva. C'était un homme tout différent de celui que j'avais vu quelques

heures avant au Petit-Gris qui était assis devant moi. Le visage de Marcellin était livide et défait et il ne restait plus trace de son air volontaire.

– Tu sais ce que m’a dit l’autre jour un de ces messieurs ? Il s’est levé de table et il m’a déclaré en souriant : « Herr Duprat, l’armée allemande et la cuisine française, nous ferons l’Europe ensemble ! Une Europe dont l’Allemagne sera la force et la France, la saveur ! Vous donnerez à l’Europe future ce qu’elle attend de la France et nous ferons en sorte que la France entière devienne un grand Clos Joli ! » Et il a ajouté : « Vous savez ce que l’armée allemande a fait, quand elle est arrivée à la ligne Maginot ? Elle est passée ! Et vous savez ce qu’elle a fait, quand elle est arrivée devant le Clos Joli ? Elle s’est arrêtée ! Ha, ha, ha ! » Et il a ri.

Pour la première fois je voyais des larmes dans les yeux de Duprat.

– Allons, Marcellin ! dit doucement mon oncle. Je sais que ce sont là des mots qui ont souvent sonné le glas mais... on les aura !

Duprat se ressaisit. Son œil retrouva son fameux éclat gris de fer et on y voyait même la lueur de je ne sais quelle cruelle ironie.

– Il paraît qu’on répète en Amérique, en Angleterre : « On ne reconnaît plus la France ! » Eh bien, qu’ils viennent au Clos Joli, ils la reconnaîtront !

– Voilà qui est mieux, dit mon oncle, en remplissant son verre.

Ils souriaient, à présent, tous les deux.

– Parce que moi, fit Duprat, je ne suis pas de ceux qui gémissent : « Je ne sais pas ce que l’avenir nous réserve ! » Moi, je sais : il y aura toujours une France dans le guide Michelin !

Mon oncle dut le ramener chez lui. Je crois que ce fut à partir de ce jour que je compris le désespoir, la fureur mais aussi la fidélité de Marcellin Duprat, ce mélange bien normand d’habileté et de feu caché, ce feu dont il m’avait dit autrefois qu’il était « notre ancêtre à tous ». En tout cas, lorsqu’il fut question, en mars 1942, de mettre le feu, justement, au Clos Joli, où tout ce qui tenait le haut du pavé dans la collaboration se pressait à la table de l’occupant, je m’y opposai violemment.

Nous étions cinq à cette réunion, dont M. Pinder, à qui j'avais longuement parlé, et qui m'avait promis de faire ce qu'il pouvait pour calmer les têtes chaudes. Il y avait là Guédard, qui commençait à repérer les terrains d'atterrissage clandestins dans l'ouest ; Jombey, agressif et nerveux, comme s'il pressentait déjà sa fin tragique ; Sénéchal, un instituteur de Caen, et Vigier, venu de Paris pour étudier « le cas Duprat » avec les responsables locaux et prendre ensuite les décisions qui s'imposaient. Nous étions réunis dans la maison de Guédard, au deuxième étage, de l'autre côté de la route, juste en face du restaurant. Les Mercedes des généraux et les Citroën noires de la Gestapo et de leurs collègues français s'alignaient déjà devant l'auberge. Jombey se tenait à la fenêtre, le rideau légèrement écarté.

– On ne peut pas tolérer ça, répétait-il. Duprat donne depuis deux ans une image de servilité et de putasserie qui est insupportable. Ce cuistot se surpasse pour enchanter les Boches et les traîtres...

Il alla à la table et ouvrit le « dossier » de Duprat. Les preuves de sa collaboration avec l'ennemi, comme on disait alors.

– Ecoute-moi ça...

Nous n'avions guère besoin d'écouter. Nous connaissions les « preuves » par cœur. Terrine d'Anguille sauce émeraude, servie à Otto Abetz, l'ambassadeur de Hitler à Paris, et à ses amis. Fantaisie gourmande Marcellin Duprat, servie à Fernand de Brinon, ambassadeur de Vichy à Paris, qui fut fusillé en 1945. Feuilleté aux Ecrevisses et aux Pointes d'Asperges, Mousse de Foies blonds aux Airelles, servis à Laval en personne, accompagné de sa cohorte de Vichy. Pot-au-feu vieille France, servi à Grüber et à ses aides français de la Gestapo. Et les vingt ou trente des plus belles œuvres du « meilleur ouvrier de France », dont le général von Tiele, nouveau commandant de l'armée allemande de Normandie, avait fait à plusieurs reprises son bon plaisir de vainqueur au cours d'une seule semaine, le mois précédent. La carte des vins à elle seule aurait suffi à témoigner de l'empressement de Duprat à offrir à l'occupant ce que le sol de France avait donné de meilleur.

– Ecoute, non mais, écoutez-moi ça ! gueulait Jombey. Il aurait pu au moins cacher ses meilleures bouteilles, les garder pour les Alliés, quand ils

seront là ! Mais non, il a tout livré, tout donné... tout vendu ! Du château-margaux 1928 au château-latour 1934, et même un château-yquem 1921 !

Sénéchal était assis sur le lit, caressant son épagneul. C'était un grand costaud blond. J'essaye toujours de me souvenir, de faire revivre, ne fût-ce que la couleur de cheveux de celui dont, quelques mois plus tard, il ne resta plus rien.

– J'ai rencontré Duprat il y a huit jours, dit-il. Il revenait d'un tour des fermes : l'arrière de sa bagnole était bourré de paquets. Il avait un œil au beurre noir. « Des voyous », me lança-t-il. « Ecoutez, monsieur Duprat, ce ne sont pas des voyous et vous le savez bien. Vous n'avez pas un peu honte ? » Il serra les dents. « Tiens, toi aussi, petit ? Je te croyais un bon Français, moi. » « Cela veut dire quoi, un bon Français, en ce moment, selon vous ? » « Eh bien, je m'en vais te le dire, puisque tu n'as pas l'air de le savoir. Ça ne m'étonne pas, du reste. Vous avez oublié jusqu'à votre histoire ! Un bon Français, par le temps qui court, c'est celui qui tient bon. » J'étais ahuri. Il était là, au volant de sa fourgonnette, avec de l'essence fournie par l'occupant, avec les meilleurs produits de la terre de France pour les Allemands, et il me parlait de ceux qui « tiennent bon ». « Et tenir bon, c'est quoi, pour vous ? » « C'est celui qui ne cède pas, qui ne baisse pas la tête et qui reste fidèle à ce qui a fait la France... Ça ! » Il me montra ses mains. « Mon grand-père et mon père ont œuvré pour la grande cuisine française et la grande cuisine française, elle, n'a pas mordu la poussière, elle n'a pas connu la défaite et elle ne la connaîtra jamais, tant qu'il y aura un Duprat pour la défendre, face aux Allemands, aux Américains, à n'importe qui ! Je sais ce qu'on pense de moi, je l'ai assez entendu. Que je me plie en quatre pour faire plaisir aux Allemands. Merde. Dis-moi, est-ce que le curé de Notre-Dame empêche les Allemands de s'agenouiller ? Dans vingt, trente ans, la France s'apercevra que ce sont les Pic, les Dumaine, les Duprat et quelques autres qui ont sauvé l'essentiel. Un jour, la France entière viendra en pèlerinage ici et ce sont les noms des grands cuisiniers qui porteront aux quatre coins du monde le message de grandeur de notre pays ! Un jour, mon gars, que ce soit l'Allemagne, l'Amérique ou la Russie qui gagnent la guerre, ce pays se trouvera enfoncé dans une telle gadouille que pour s'y retrouver, il ne restera plus que le guide Michelin, et encore, ce ne sera pas assez ! On en verra alors des guides, c'est moi qui te le dis ! »

Sénéchal se tut.

– C’est un désespéré, dis-je. Il ne faut pas oublier qu’il est de la génération de 14-18.

Il me sourit.

– Il est un peu comme ton oncle, avec ses cerfs-volants.

– Je crois qu’il se fout du monde, dit Vigier. Et qu’il se voue corps et âme à la fois à son amour du métier et à la dérision.

M. Pinder paraissait embarrassé.

– Duprat a une certaine idée de la France, murmura-t-il.

– Quoi ?! gueula Jombey. C’est vous, monsieur Pinder, qui dites ça ?

– Calmez-vous, mon ami. Car enfin, il y a tout de même une hypothèse à envisager...

Nous attendions.

– Et si Duprat était un visionnaire ? dit M. Pinder, doucement. S’il voyait loin ? S’il voyait vraiment l’avenir ?

– Comprends pas, grommela Jombey.

– Duprat est peut-être de nous tous celui qui voit le plus clairement l’avenir du pays, et lorsque nous aurons été tués et les Allemands vaincus, tout cela finira peut-être dans une grandeur... culinaire. On peut poser la question de la façon suivante ; qui, ici, est prêt à se faire tuer pour que la France devienne le Clos Joli de l’Europe ?

– Duprat, dis-je.

– Par amour ou par haine ? demanda Guédard.

– Il paraît que l’un et l’autre vont assez bien ensemble, dis-je. Qui aime bien châtie bien et cœtera. Je crois que s’il pouvait se retrouver dans les tranchées de 14-18, un fusil à la main, il pourrait vraiment nous faire comprendre ce qu’il a sur le cœur.

– Venez voir, dit Jombey.

Nous allâmes à la fenêtre. Quatre visages, trois jeunes, un vieux. Les rideaux étaient d'un coton léger aux fleurs roses et jaunes.

Ces messieurs quittaient l'auberge.

Il y avait là le chef de la Gestapo, Grüber, deux de ses collègues français, Marle et Dennier, et un groupe d'aviateurs, parmi lesquels je reconnus Hans.

– Une bombe là-dedans, dit Jombey. Et brûler le Clos Joli jusqu'à la cendre.

– Un attentat pareil coûterait beaucoup trop cher à la population, dis-je.

J'étais mal à l'aise. Je comprenais bien Marcellin Duprat, ce mélange de désespoir, de sincérité et de frime, de roublardise et d'authenticité dans sa fidélité à une vocation qui transcendait de loin ce qu'elle pouvait avoir de futile. Je ne doutais pas que, dans sa rage et dans sa frustration d'un ancien de 14-18, la grande cuisine française fût devenue pour lui le « dernier carré ». Il y avait chez lui une part d'aveuglement délibéré qui n'était qu'une autre façon de voir : celle qui permet à un homme de s'accrocher à quelque chose pour ne pas sombrer. Evidemment, je ne confondais pas les cathédrales avec les pâtés en croûte mais, élevé parmi les cerfs-volants de ce « cinglé de Fleury », j'avais de la tendresse pour tout ce qui permet à un homme de donner le meilleur de lui-même.

– Je sais que cela vous paraît insensé mais n'oubliez pas que le nom de Duprat était déjà celui de trois générations de cuisiniers, avant Marcellin. Il a été profondément traumatisé par la défaite, par la chute de tout ce à quoi il croyait, et il s'est voué corps et âme à ce qui reste.

– Oui, le galopiau de volaille à la sauce Pédauque, gueula Jombey. Tu te fous du monde, Fleury.

J'avais un plan tout prêt et j'en avais déjà fait part à Sénéchal.

– Il faut se servir du Clos Joli au lieu de le détruire. Le vin aidant, les Allemands parlent beaucoup à table et très librement. Il faut placer dans le restaurant quelqu'un qui sache l'allemand et qui nous renseignerait. Les renseignements, c'est ce que Londres nous demande, beaucoup plus que des actions d'éclat.

Je fis valoir aussi le risque de représailles contre les populations et il fut décidé de surseoir à l'action. Je savais cependant que, tôt ou tard, si je n'arrivais pas à prouver à nos camarades que Duprat pouvait nous être utile, le Clos Joli allait flamber.

## XXXI

Je passai quelques journées à me creuser la tête. La fiancée de Sénéchal, Suzanne Dulac, était licenciée d'allemand, mais je ne voyais toujours pas comment m'y prendre pour la faire embaucher par Duprat.

J'étais chargé de coordonner depuis plusieurs mois les relais de la filière d'évasion qui assurait le passage en Espagne des aviateurs alliés abattus. Un soir, je fus averti par un des frères Buis qu'un pilote de chasse de la France Libre avait été récupéré et caché dans leur ferme. Les Buis l'avaient gardé pendant une semaine pour que « ça refroidisse » et lorsque les patrouilles allemandes autour de l'avion abattu se firent plus rares, je fus prévenu.

Je trouvai le pilote attablé devant un plat de tripes à la cuisine. Il s'appelait Lucchesi. Avec son foulard à pois rouges autour du cou et son battle-dress bleu marine à l'écusson de la Croix de Lorraine, ses cheveux noirs bouclés et son visage narquois, il paraissait aussi à l'aise que s'il avait passé toute sa vie à tomber du ciel.

– Dites-moi, est-ce qu'il y a par là une bonne auberge que je pourrais recommander à mes camarades d'escadrille ? Nous perdons en ce moment quatre ou cinq pilotes par mois, alors s'il y en a qui tombent par ici...

C'est à ce moment-là que l'idée m'est venue. Il me fallait garder le pilote au moins huit jours avant de pouvoir arranger son passage en Espagne.

Mon oncle m'accompagna au Clos Joli le lendemain, tard dans la soirée. Je trouvai Duprat plongé dans une sombre méditation, en compagnie de son fils, Lucien. La Radio de Vichy marchait à fond et il y avait de quoi être consterné. La flotte marchande britannique n'existait plus, l'Afrika Korps s'approchait du Caire, l'armée italienne occupait la Grèce... Jamais encore je n'avais vu Marcellin Duprat aussi préoccupé par les mauvaises nouvelles. Ce fut seulement lorsqu'il se mit à parler que je m'aperçus de mon erreur. Le maître du Clos Joli avait simplement oublié de fermer le poste et méditait sur tout autre chose que l'éphémère.

– Moi, le tournedos Rossini, je n’en ai jamais voulu sur ma carte. C’est encore Escoffier qui nous a légué ça. C’était un truqueur. Tu sais ce que c’est, le tournedos Rossini ? C’est du trompe-l’œil. Escoffier l’a inventé parce que la viande était souvent douteuse et alors, il lui collait dessus un passe-goût, foie gras et truffe à la brune, pour détourner l’attention de la langue. C’est là que nous en sommes, en politique, en tout : au tournedos Rossini. Du trompe-langue. Le produit est avarié, alors on l’entoure de mensonges et de beaux discours. Plus c’est éloquent, plus c’est fort, et plus tu peux être sûr que le contenu est avarié. Moi, Escoffier, j’ai jamais pu le blairer. Tu sais comment il appelait les cuisses de grenouilles ? Les ailes de nymphes à l’aurore...

Deux porte-avions américains coulés dans le Pacifique... Trois cents bombardiers anglais abattus par l’aviation allemande au cours des deux dernières nuits...

Duprat avait l’œil légèrement vitreux.

– Ça ne peut pas continuer ainsi, disait-il. Tout devient tape-à-l’œil. La présentation, par exemple, il faut y mettre fin. L’avenir est au service à l’assiette. Mais je ne parviens pas à me faire entendre. Même Point refuse de reconnaître que la présentation, c’est un acte contre nature. Le mets perd toujours de sa spontanéité, de sa vérité et de son moment, pendant la présentation. Il doit sortir tout vrai dans l’assiette, directement du feu. Et Vannier qui ose me dire : « Il n’y a que dans les gargotes que les mets voyagent de la cuisine dans l’assiette. » Et le goût, dans tout ça ? Ce qui compte, c’est le goût saisi à son moment de vérité, au moment où la chair et le parfum s’épanouissent dans l’union, c’est un instant à saisir et à ne pas perdre...

Des prisonniers par centaines de milliers sur le front russe... Vigoureuses repréailles des forces de l’ordre contre les traîtres et les saboteurs... Douze villes rasées en une seule nuit en Angleterre...

Je compris soudain que Duprat parlait pour ne pas éclater et qu’il luttait à sa façon contre le découragement et le désespoir.

– Salut, Marcellin, dit mon oncle.

Duprat se leva et alla fermer le poste.

– Qu'est-ce que vous me voulez, à cette heure ?

– Le petit a à te parler. C'est personnel. Nous sommes sortis. Il nous écouta en silence.

– Rien à faire. Je suis de tout cœur avec la Résistance et je l'ai assez prouvé, en tenant bon, dans des conditions impossibles. Mais je ne vais pas recevoir chez moi un aviateur allié au nez et à la barbe des Allemands. Ils vont me fermer.

Mon oncle baissa un peu la voix.

– Il ne s'agit pas de n'importe quel aviateur, Marcellin. C'est l'aide de camp du général de Gaulle.

Duprat fut frappé d'une sorte de paralysie. Si jamais un monument devait être élevé à celui qui avait tenu la barre du Clos Joli d'une main ferme pendant la tempête, c'est ainsi que je le vois représenté sur une place de Cléry, le regard dur, les mâchoires serrées. Je crois bien qu'il éprouvait à l'égard du premier résistant de France un certain sentiment de rivalité.

Il réfléchissait. Je le sentais à la fois tenté et hésitant. Mon oncle l'observait du coin de l'œil, non sans malice.

– C'est bien joli, dit-il enfin, mais votre de Gaulle est à Londres, et moi, je suis ici. C'est moi qui dois faire face à des difficultés de tous les jours, pas lui.

Il lutta encore un moment. Je savais bien qu'il s'agissait de vanité, mais ce qu'elle cachait de profond dans le défi n'était pas sans grandeur.

– Je ne vais pas risquer tout ce que j'ai sauvé pour recevoir votre gars chez moi. C'est trop dangereux. Risquer la fermeture pour faire du panache, non. Mais je vais faire mieux. Je vais vous donner la carte du Clos Joli et que votre gars la donne à de Gaulle.

Je restais là, éberlué. Dans le noir, la silhouette haute et blanche de Duprat ressemblait à celle de quelque revenant vengeur. Mon oncle Ambroise resta un moment sans voix, mais lorsque Duprat rentra dans sa cuisine, il murmura :

– Nous sommes quelques-uns à nous ronger l’âme, mais celui-là, c’est un vrai enragé.

Depuis un moment, le grondement des bombardiers anglais se mêlait au feu de la D.C.A. et rendait à la campagne normande la voix de toutes ses nuits. Les rapiers des projecteurs se croisaient au-dessus de nos têtes. Et puis le ciel fut troué par un éclat orange : un avion touché sautait avec ses bombes.

Duprat revenait. Il tenait la carte du Clos Joli à la main. Quelques bombes tombèrent du côté de Bursières.

– Voilà. Ecoutez. C’est un message personnel à de Gaulle de Marcellin Duprat...

Il éleva la voix, pour couvrir celle des canons de la D.C.A. allemande.

Soupe crémière d’écrevisses de rivière  
Galette feuilletée aux truffes au vin de Graves...  
Loup à la compotée de tomates...

Il nous lut toute la carte du jour, du foie gras en gelée au poivre et de sa salade tiède de pommes de terre au vin blanc, jusqu’à la pêche blanche au granité de pomerol. Les bombardiers alliés grondaient au-dessus de nos têtes et la voix de Marcellin Duprat tremblait un peu. Parfois il s’arrêtait et avalait dur. Je crois qu’il avait un peu peur.

Du côté de la voie ferrée d’Etrilly, un fracas de bombes fit trembler la terre.

Duprat se tut et s’essuya le front. Il me tendit la carte.

– Tiens. Donne-la à ton aviateur. Que de Gaulle se rappelle à quoi ça ressemble. Qu’il sache pour quoi il lutte.

Les projecteurs continuaient dans le ciel leur escrime et la toque du premier cuisinier de France paraissait entourée d’éclairs.

– Je ne tue pas les Allemands, moi, dit-il. Je les écrase.

– Tu te fous surtout du monde, Marcellin, dit mon oncle, doucement.

– Ah, tu crois ça, toi ? Eh bien, on va voir. On va voir si c’est de Gaulle ou mon Clos Joli qui va avoir le dernier mot.

– Il n’y a aucun mal à ce que la cuisine française triomphe un jour, à condition que ce ne soit pas de tout le reste, dit mon oncle. Je viens de lire le résultat d’un concours organisé par un journal pour savoir ce qu’il faut faire des Juifs. Le premier prix est allé à une jeune femme qui avait répondu : « Les rôti. » C’est sans doute une brave cuisinière qui, en ces temps de privations, rêve d’un bon rôti. De toute façon, il ne faut pas-juger un pays par ce qu’il fait de ses Juifs : de tout temps, on a jugé les Juifs par ce qu’on leur faisait.

– Et puis merde, dit soudain Duprat. Amenez-le chez moi, votre aviateur. Et surtout, n’imaginez pas que je fais ça pour me mettre bien avec l’avenir. Je ne crains rien, de ce côté-là. Chaque Allemand un peu intelligent qui met les pieds au Clos Joli se rend compte qu’il a affaire à une suprématie, une invincibilité historiques. L’autre jour, Grüber lui-même est venu dîner ici. Et quand il a fini, vous savez ce qu’il m’a déclaré ? « Herr Duprat, on devrait vous fusiller. » Nous le quittâmes en silence. En cheminant à travers prés, mon oncle me dit :

– Au moment de la défaite, lorsque le pays sombrait, j’ai cru que Marcellin allait devenir fou. Lucien m’a raconté qu’après la chute de Paris, en entrant dans la cuisine, il avait trouvé son père debout sur un tabouret, le nœud coulant autour du cou. Il avait déliré pendant plusieurs jours, en bégayant pêle-mêle des mots où le canard aux herbes normandes et sa fameuse giboulée à la crème se mêlaient aux noms de Foch, de Verdun et de Guynemer. Après, il a voulu mettre la clé sous la porte et puis il s’est enfermé dans son bureau, avec sa collection de trois cents cartes où figure tout ce qui, depuis des générations, avait fait la gloire du Clos Joli. Je crois qu’il ne s’en est jamais vraiment remis et que ce fut à ce moment-là qu’il a pris la décision de donner aux Allemands et au pays l’exemple d’un chef français qui ne capitulait pas. Ce n’est ni toi ni moi qui pouvons l’accuser de « déraison ».

## XXXII

Le déjeuner du lieutenant Lucchesi au Clos Joli fut mémorable. Nous lui avions procuré un costume tout neuf et des papiers irréprochables bien que, depuis le début de l'occupation, aucun contrôle d'identité n'eût jamais eu lieu chez Duprat. Le lieutenant fut servi à la meilleure table de la « rotonde », au milieu des hauts officiers de la Wehrmacht, parmi lesquels le général von Tiele en personne. A la fin du repas, Marcellin Duprat accompagna lui-même Lucchesi à la porte, lui serra la main et dit :

– Revenez nous voir.

Lucchesi le regarda.

– Malheureusement, on ne peut pas choisir l'endroit où l'on se fait descendre, dit-il.

A partir de ce jour, Duprat n'eut plus rien à nous refuser. Je ne crois pas du tout que ce fut parce que nous le « tenions », en quelque sorte, ou parce qu'il commençait à sentir que le vent tournait et voulait donner des gages à la Résistance, mais parce que si les mots « union sacrée » avaient pour lui un sens, c'était qu'elle devait s'effectuer autour du Clos Joli. Selon l'expression de mon oncle, plus affectueuse que goguenarde, « si Marcellin est plus âgé que de Gaulle, il a néanmoins toutes les chances de lui succéder ».

Duprat accepta donc de prendre à son service en qualité d' « hôtesse de charme » – « je ne veux pas de pute chez moi », fut sa seule restriction – la fiancée de Sénéchal, notre camarade Suzanne Dulac, une belle jeune femme brune aux yeux gais, qui connaissait parfaitement l'allemand, et il ne fait pas de doute que les propos de table qu'elle recueillait intéressaient Londres, où l'on semblait particulièrement soucieux de connaître tout ce qui se passait en Normandie : nos ordres étaient de ne rien négliger. Mais nous disposâmes bientôt d'une source d'informations qui se révéla d'une telle importance que toute l'activité de notre réseau en fut profondément modifiée. Quant à moi, il me fallut plusieurs jours pour me remettre du choc, car en dehors même de

l'effet de surprise, je n'avais encore jamais vraiment compris jusqu'où un être humain – une femme, en l'occurrence – pouvait aller dans sa volonté implacable de lutte et de survie.

Le nom que je voyais le plus fréquemment sur les factures et les livres de comptes dans mon travail chez Marcellin Duprat était celui d'une comtesse Esterhazy – la Gräfin, comme disaient les Allemands – que mon employeur tenait en haute estime : elle savait recevoir. Le « buffet » de ses réceptions était entièrement fourni par le Clos Joli et rapportait au restaurateur des sommes appréciables.

– C'est une grande dame, m'expliquait Duprat, en regardant les chiffres. Une Parisienne de très bonne famille, qui a été mariée à un neveu de l'amiral Horthy, tu sais, le dictateur de la Hongrie. Il paraît qu'il lui a laissé des propriétés immenses au Portugal. J'ai été chez elle une fois : elle a sur son piano des photos dédicacées de Horthy, de Salazar, du maréchal Pétain et même, tu me croiras ou non, de Hitler lui-même : « A la Gräfin Esterhazy, son ami Adolf Hitler. » Je l'ai vu de mes yeux. Pas étonnant que les Allemands soient aux petits soins auprès d'elle. Quand elle est rentrée du Portugal, après la victoire – enfin, je veux dire, après la défaite – elle s'était d'abord installée à l'Hôtel des Cerfs, mais lorsque l'hôtel a été réquisitionné par l'Etat-Major allemand, ils lui ont laissé par égard le pavillon qui se trouve dans le parc. En tout cas, on voit chez elle presque autant de beau monde que chez moi.

Les chiens n'étaient pas admis au Clos Joli. Duprat était intraitable là-dessus. Même le berger poméranien qui accompagnait partout Grüber était prié d'attendre dans le jardin, où Duprat lui faisait servir, il est vrai, une pâtée copieuse. Un jour, alors que j'étais dans le bureau, M. Jean entra, un pékinois dans les bras.

– C'est le toutou de la Esterhazy. Elle m'a prié de te le confier et elle va venir le reprendre tout à l'heure.

Je jetai un coup d'œil au pékinois et sentis des gouttes de sueur froide sur mon front. C'était Tchong, le pékinois de M<sup>me</sup> Julie Espinoza. Je tentai de me ressaisir et de me dire qu'il s'agissait d'une simple ressemblance, mais je n'ai jamais pu ruser avec ma mémoire. Je reconnaissais le museau noir, chaque

touffe de poil blanc et marron, les petites oreilles rousses. Le chien vint à moi, se dressa en posant ses pattes sur mes genoux et se mit à gémir en remuant la queue. Je murmurai :

– Tchong !

Il sauta sur mes genoux et me lécha les mains et le visage. Je restai là, à le caresser, essayant de mettre un peu d'ordre dans mes pensées. Il n'y avait qu'une explication possible. M<sup>me</sup> Julie avait été déportée et le chien recueilli, après je ne sais quels avatars, par la Esterhazy. Je savais avec quel respect les Allemands traitaient les bêtes et je me souvenais d'un avis publié par la Gazette, avertissant la population que « le transport de la volaille vivante en liant les pattes et en suspendant les animaux la tête en bas sur le guidon de la bicyclette serait considéré comme une torture et strictement interdit ».

Tchong avait donc trouvé une nouvelle maîtresse. Mais les souvenirs revenaient avec impétuosité et parmi eux celui de la « patronne », convaincue de la défaite et se préparant à l'avenir en prenant de minutieuses précautions : papiers d'identité « au-dessus de tout soupçon », des millions en faux billets de banque et jusqu'aux portraits de Horthy, de Salazar et de Hitler qui m'avaient tant intrigué et qui « n'étaient pas encore dédicacés ». Je continuais à suer d'émotion lorsque M. Jean ouvrit la porte et que je vis entrer M<sup>me</sup> Julie Espinoza. A vrai dire, s'il n'y avait pas Tchong, je ne l'aurais pas reconnue. Il ne restait de la vieille maquerelle de la rue Lepic que l'obscurité sans fond du regard où paraissait tapie toute une millénaire et dure expérience du monde. Sous des cheveux blancs, le visage avait une expression de froideur un peu hautaine ; un manteau de loutre jeté négligemment sur ses épaules, une écharpe de soie grise autour du cou, elle s'était dotée d'une poitrine majestueuse, avait pris une bonne dizaine de kilos et paraissait d'au moins autant d'années plus jeune : elle me confia par la suite que, profitant de ses relations, elle s'était fait « déridier » à l'hôpital militaire pour grands brûlés de Berck. Le petit lézard en or que je connaissais si bien était épinglé à l'écharpe. Elle attendit que M. Jean eût refermé respectueusement la porte derrière elle, prit une cigarette dans son sac à main, l'alluma avec un briquet en or et avala la fumée, en me regardant. Une trace de sourire apparut sur ses lèvres lorsqu'elle me vit là, figé sur ma chaise, la gueule béante d'étonnement. Elle prit Tchong sous le coude et m'observa encore un instant

attentivement et presque avec malveillance, comme si elle n'approuvait guère la confiance qu'elle se sentait contrainte de me témoigner, puis se pencha vers moi :

– Ducros, Salin et Mazurier sont soupçonnés, murmura-t-elle. Grüber n'y touche pas pour l'instant, parce qu'il veut connaître les autres. Dis-leur de se faire oublier pendant quelque temps. Et plus de petites réunions dans l'arrière-salle du Normand, ou, en tout cas, pas toujours les mêmes têtes. C'est compris ?

Je me taisais. J'avais du brouillard dans les yeux et une envie soudaine de pisser.

– Tu te souviendras des noms ?

Je fis « oui » de la tête.

– Et tu ne leur parleras pas de moi. Pas un mot. Tu ne m'as jamais vue. C'est compris ?

– C'est compris, madame Ju...

– Tais-toi, imbécile. C'est M<sup>me</sup> Esterhazy.

– Oui, madame Esther...

– Pas Esther. Esterhazy. Esther, c'est pas un nom à porter, par le temps qui court. Et dépêche-toi, parce que si ça se trouve, Grüber va les ramasser avant la réunion. J'ai auprès de lui un gars qui me renseigne, mais ce connard est couché depuis trois jours avec une pneumonie.

Elle ajusta son manteau de loutre sur ses épaules, arrangea son écharpe, me dévisagea longuement, écrasa sa cigarette dans le cendrier sur mon bureau et sortit.

Je passai tout l'après-midi à courir pour prévenir les camarades menacés. Soubabère voulut absolument savoir qui m'avait informé, mais je lui dis qu'un passant m'avait remis un billet dans la rue et s'était aussitôt éloigné à toutes jambes.

J'étais tellement ahuri par la métamorphose de la patronne de la rue Lepic en cette espèce de statue de commandeur apparue dans mon bureau que j'essayai de ne pas y penser et n'en soufflai mot à personne, pas même à mon

oncle Ambroise. Je finis par croire que mon « état » s'était aggravé et que j'avais été victime d'hallucination. Mais, deux ou trois fois par mois, à l'heure du déjeuner, M. Jean venait me confier le toutou de la Gräfin, et lorsque sa maîtresse venait le récupérer, c'était toujours pour me donner quelques informations, dont certaines étaient tellement importantes qu'il me devenait difficile de prétendre que ces documents m'avaient été glissés par un inconnu dans une rue de Cléry.

– Ecoutez, madame... enfin, madame, comment voulez-vous que je leur explique d'où je tiens ces renseignements ?

– Je te défends de leur parler de moi. Je n'ai pas peur de crever mais je suis sûre que les nazis vont perdre la guerre et ça, je veux être là pour le voir.

– Mais comment faites-vous pour...

– Ma fille est secrétaire à l'état-major, à l'Hôtel des Cerfs.

Elle allumait une cigarette.

– Et elle est la maîtresse du colonel Schtekker. Elle eut un petit rire et caressa Tchong.

– L'Hôtel des Cerfs. Tous les cerfs ont des cornes. Tu diras aux tiens que tu trouves ces renseignements dans une enveloppe sur ton bureau. Tu ne sais pas d'où ça vient. Dis-leur que s'ils veulent que ça continue, ils n'ont qu'à ne pas te poser de questions.

Pour la première fois, j'ai vu sur son visage une trace d'inquiétude, pendant qu'elle m'observait.

– Je t'ai fait confiance, Ludo. C'est toujours une connerie, mais j'ai pris le risque. J'ai toujours vécu au ras de terre, alors, pour une fois...

Elle sourit.

– Je suis allée voir l'autre jour les cerfs-volants de ton oncle. Il y en avait un, très joli, qui lui a échappé des mains et qui s'est envolé. Ton oncle m'a dit qu'on ne le retrouvera plus jamais, ou alors tout esquiné et déchiré.

– La poursuite du bleu, dis-je.

– J’ai jamais pensé que ça allait m’arriver, dit M<sup>me</sup> Julie Espinoza, et je vis soudain des larmes dans ses yeux. Je pense que lorsqu’on a trop vu de noir, le bleu fait perdre la tête.

– Vous pouvez me faire confiance, madame Esterhazy, lui dis-je doucement. Je ne vous trahirai pas. Vous m’avez assez répété que j’ai un regard de fusillé.

Soubabère ne croyait pas un mot à cette histoire d’enveloppe. Lorsque je lui remis le plan de tout le dispositif allemand en Normandie – nombre d’avions sur chaque terrain, emplacements des batteries côtières et de D.C.A. ; nombre des divisions allemandes retirées de Russie et en route vers l’ouest –, ce fut tout juste s’il ne me fit pas passer en jugement.

– D’où tiens-tu ça, espèce de salaud ?

– J’peux pas vous dire. J’ai juré.

Mes camarades commençaient à me regarder d’un drôle d’air. Londres demandait impérativement l’origine des renseignements. Je me creusais la tête au point que j’en venais à ne plus voir Lila pendant des jours et des jours. Il me fallait à tout prix trouver un moyen de m’en sortir et d’obtenir de celle que je ne pouvais m’empêcher dans mes pensées d’appeler « la Juive » l’autorisation de mettre au courant mon chef de réseau. Finalement, je fis appel à un argument dont je ne fus pas particulièrement fier, mais qui me parut de bonne guerre.

Ce jour-là, un dimanche, la Esterhazy vint déjeuner au Clos Joli après avoir assisté à la messe. Le pékinois me fut dûment confié par M. Jean. Vers trois heures, la Gräfin entra dans mon bureau, sortit un billet de son sac à main, jeta un coup d’œil prudent à la porte et posa le papier devant moi.

– Apprends ça par cœur et brûle-le tout de suite.

C’était la liste des « personnes de confiance » – c’est-à-dire des informateurs – dont la Gestapo disposait dans la région. Je relus les noms deux fois et brûlai le papier.

– Comment avez-vous pu vous procurer ça ?

M<sup>me</sup> Julie se tenait devant moi tout de gris vêtue, caressant Tchong.

– T’occupe pas.

– Expliquez-vous, bon Dieu. C’est pas croyable, à la fin. Ça vient tout droit de la Gestapo.

– Eh bien, je vais te le dire. L’adjoint de Grüber, Arnoldt, est un homosexuel. Il vit en ménage avec un de mes amis, qui est juif.

Elle caressa de sa joue le museau de Tchong.

– Il n’y a que moi qui sais qu’il est juif. Je lui ai fait faire de faux papiers aryens. Trois générations d’aryens. Il n’a rien à me refuser.

– Maintenant qu’il a les papiers qu’il faut, il peut se débarrasser de vous en vous dénonçant.

– Non, mon petit Ludo, parce que moi, j’ai gardé ses vrais papiers.

Il y avait quelque chose d’implacable et presque d’invincible dans ce regard noir.

– Au revoir, petit.

– Attendez. Que croyez-vous qu’il va vous arriver si je suis pris et fusillé ?

– Rien. J’aurai beaucoup de peine.

– Vous vous trompez, madame Esterhazy. Si je ne suis plus là pour témoigner de tout ce que vous avez fait pour la Résistance, dès les premiers jours de la Libération, on s’occupera de vous. Et à ce moment-là, il n’y aura plus personne pour vous défendre. Il n’y aura plus que...

J’avalai ma salive et ramassai tout mon courage.

– Il n’y aura plus que la maquerelle Julie Espinoza, qui était au mieux avec les Allemands. On va fusiller aussi vite après que maintenant, vous pouvez en être sûre. Il n’y a que moi qui suis au courant de ce que vous avez fait pour nous et si je ne suis plus là...

Sa main s’immobilisa un instant sur la petite tête de Tchong, puis reprit sa caresse. J’étais épouvanté par mon audace. Mais tout ce que je vis sur le visage de la « patronne » fut un sourire.

– Dis donc, tu as beaucoup durci, Ludo, me dit-elle. Un vrai mec. Mais tu as raison. J’ai des témoins à Paris, mais je n’aurai probablement pas le temps de me retourner. Bon, alors, vas-y. Tu peux le dire à tes amis. Et dis-leur aussi que, dès demain, je veux une lettre attestant les services que je leur ai rendus. Je la garderai en lieu sûr... là où personne ne va plus fouiller, à mon âge. Et tu diras à ton chef de réseau... qui c’est, déjà ?

– Soubabère.

– Que s’il y a la moindre indiscretion, je serai la première à le savoir, et j’aurai le temps de filer, mais pas vous. Aucun de vous. Il n’en restera pas un, pas même toi. J’ai été trop baisée dans la vie pour me laisser baiser une fois de trop. Qu’il ferme sa gueule, ton patron, ou je la lui ferai fermer définitivement.

Il me fallut une heure pour tout expliquer ce soir-là à Souba. La seule remarque qu’il fit, après m’avoir écouté, fut :

– Eh bien, c’est quelqu’un, cette pute.

Il m’arriva par la suite de regretter presque l’argument auquel j’avais eu recours pour convaincre la Gräfin. Je l’avais touchée à son point le plus sensible : son instinct de conservation. Le souci de ce qui pouvait lui arriver dans les jours qui suivraient le départ des Allemands devint chez elle une véritable hantise : c’est tout juste si elle n’exigeait pas de moi un reçu après chaque renseignement qu’elle me fournissait. Après le certificat de « grand résistant », daté et signé « Hercule » – le nom de guerre que Soubabère avait modestement choisi – elle en exigea un autre pour sa fille, et un troisième, tapé à la machine, signé et daté également, mais avec le nom du bénéficiaire laissé en blanc.

– Pour le cas où je voudrais sauver quelqu’un, m’expliqua-t-elle.

M<sup>me</sup> Julie eut bientôt un nom de code à Londres : Garance. Le rôle qu’elle a joué dans la clandestinité est aujourd’hui bien connu, puisqu’elle a reçu la rosette de la Résistance, mais j’ai changé ici quelques noms et quelques détails, pour ne pas la gêner dans la notoriété qu’elle s’est acquise après la guerre. Elle continua à nous renseigner jusqu’au débarquement et ne fut jamais ni inquiétée ni soupçonnée. Ses relations avec l’occupant furent considérées jusqu’au bout comme « honteuses » dans le pays : elle offrit une

garden-party aux officiers allemands de l'Hôtel des Cerfs quelques jours avant le débarquement. Elle s'enhardit même au point qu'elle nous autorisa à installer un poste émetteur-récepteur dans sa chambre de bonne, et la bonne en question, Odette Launier, toute fraîche émoulue d'un stage à Londres, put ainsi travailler en toute tranquillité à cent cinquante mètres de l'Etat-Major allemand.

Il avait été convenu entre nous dès le début que je ne prendrais jamais l'initiative de rechercher un contact avec la Gräfin.

– Si j'ai quelque chose pour vous, je viendrai déjeuner ici et je te laisserai Tchong à garder. Je le reprendrai en partant et je te dirai ce que j'ai à te dire. Si je veux que tu viennes me voir chez moi, j'oublierai le chien ici et tu me le ramèneras...

Ce fut quelques mois après notre première rencontre que M. Jean entra dans mon bureau où Tchong dormait sur une chaise.

– La Esterhazy a oublié le cabot. Elle vient de téléphoner. Elle veut que tu le lui ramènes.

– Merde, dis-je, pour la forme.

La villa, occupée avant la guerre par une famille israélite de Paris, se trouvait dans le grand parc de l'Hôtel des Cerfs. Tchong n'apprécia guère le parcours en bicyclette, sous mon bras, et ne cessa de gigoter. Je dus faire une partie du chemin à pied. Une femme de chambre assez mignonne répondit à mon coup de sonnette.

– Ah oui, Madame l'a oublié...

Elle voulut prendre le chien, mais je refusai, d'un air renfrogné.

– Dites donc, je me suis tapé une heure de vélo et...

– Je vais voir.

Elle revint au bout de quelques instants.

– Madame vous prie d'entrer. Elle veut vous remercier.

La Gräfin Esterhazy, vêtue de ce gris discret qui allait si bien avec ses cheveux tout blancs, qu'elle portait en chignon, apparut à la porte du salon en

compagnie d'un jeune officier allemand qui prenait congé d'elle. Je le connaissais bien de vue : c'était l'interprète de l'Etat-Major, qui accompagnait souvent au Clos Joli le colonel Schtekker.

– Au revoir, capitaine. Et croyez-moi, l'amiral Horthy est devenu régent bien malgré lui. Sa popularité, déjà grande après la bataille d'Otrante en 1917, devint telle après qu'il eut écrasé en 1919 la révolution bolchevique de Béla Kun qu'il ne put que s'incliner devant la volonté populaire...

C'était, mot pour mot, le passage du manuel d'histoire que j'avais entendu M<sup>me</sup> Julie réciter en son bordel, en 1940, alors qu'elle se préparait à la victoire allemande.

– On lui prête pourtant des ambitions dynastiques, dit le capitaine. Il a nommé son fils Istvan vice-régent...

Tchong vint s'agiter autour de sa maîtresse.

– Ah, te voilà, toi.

Elle me sourit.

– Pauvre petit chou. Je l'ai oublié. Venez, jeune homme, venez...

L'officier baisa la main de la Gräfin et sortit. Je la suivis dans le salon. Il y avait, sur le piano, les fameux portraits « dédicacés » de Horthy et de Salazar que j'avais remarqués à l'Hôtel du Passage. Un portrait du maréchal Pétain était en évidence sur le mur. Seul manquait le portrait de Hitler que j'avais également vu « en attente », rue Lepic.

– Oui, je sais, dit M<sup>me</sup> Julie, en suivant mon regard. Mais ça me rendait malade.

Elle jeta un coup d'œil dans l'entrée, puis referma la porte.

– Il se tape la femme de chambre, ce beau capitaine, me dit-elle. Tant mieux, ça peut servir. Mais je change de domestique tous les deux ou trois mois. C'est plus prudent. Ils finissent toujours par trop savoir.

Elle ouvrit une fois encore la porte brusquement et regarda dehors. Il n'y avait personne.

– Bon, ça va. Viens.

Je la suivis dans sa chambre à coucher. Le changement qui s'était opéré en elle en quelques minutes était extraordinaire. Au Clos Joli, et tout à l'heure, avec l'officier allemand, il y avait une dame distinguée, qui se tenait très droite, la tête haute, appuyée sur sa canne. A présent, elle roulait lourdement d'une jambe sur l'autre, comme un débardeur sous un poids écrasant. Elle paraissait avoir pris vingt kilos et vingt ans de plus.

Elle alla vers une commode, ouvrit un tiroir et en sortit un flacon de parfum Coty.

– Tiens, prends ça.

– Du parfum, madame Ju...

– Ne m'appelle jamais comme ça, imbécile. Perds cette habitude, parce que ça peut te reprendre au mauvais moment. Ce n'est pas du parfum. Ça tue, mais ça met quarante-huit heures à agir. Alors, écoute-moi bien...

Ce fut ainsi que nous apprîmes en juin 1942 que le général von Tiele, le nouveau commandant des troupes allemandes en Normandie, allait donner au Clos Joli un dîner auquel devaient participer le chef de la Luftwaffe, le maréchal Göring lui-même, une brochette d'as de chasse parmi lesquels Garland, l'ennemi numéro un de l'aviation anglaise, ainsi qu'un certain nombre de généraux du plus haut rang.

Notre première décision, lorsque le jour et l'heure du dîner de Göring nous furent connus, fut de frapper un grand coup. Rien n'était plus simple que de mettre du poison dans les plats. L'affaire était cependant trop importante pour que nous puissions l'entreprendre de notre seule initiative et nous consultâmes Londres. Il fallait tout prévoir, y compris l'évacuation de Duprat par sous-marin en Angleterre. Les détails de l'opération Talon d'Achille ont été contés à plusieurs reprises depuis, et notamment dans les Mémoires de Donald Simes, Les Nuits de feu.

La tâche de convaincre Duprat me fut confiée et j'abordai celui-ci avec appréhension. Le menu choisi par le général von Tiele comportait entre autres un cervelas de fruits de mer aux truffes et aux pistaches. J'exposai, d'une voix, je l'avoue, assez faible, notre projet.

Duprat refusa tout net.

– Du poison dans mon cervelas ? Ce n'est pas possible.

– Pourquoi ?

Il me foudroya de ce regard bleu acier que je connaissais si bien :

– Parce que ce serait mauvais.

Il me tourna le dos. Lorsque je tentai de le suivre timidement à la cuisine, il me prit aux épaules et me poussa dehors, sans un mot.

Fort heureusement, Londres nous envoya un message annulant l'opération. J'en venais à me demander si de Gaulle lui-même ne l'avait pas interdite, par souci pour le prestige du Clos Joli.

## XXXIII

Je parlais moins à Lila et je la voyais moins et je la dissimulais ainsi davantage aux yeux des autres : c'était alors la règle de la clandestinité. De temps en temps, un camarade se faisait prendre parce qu'il prenait trop de risques et ne savait pas cacher sa raison de vivre. J'avais emmagasiné dans ma mémoire tant de centaines d'adresses qui changeaient sans cesse, de codes, de messages, de renseignements militaires recueillis, que Lila y trouvait à présent moins de place, il lui fallait se serrer un peu et vivre de moins. Sa voix me parvenait à peine, avec un accent de reproche, lorsque j'avais l'esprit libre pour l'écouter, au lieu de penser au lendemain, aux rendez-vous, aux arrestations, aux trahisons toujours possibles.

– Si tu continues à m'oublier, ce sera fini, Ludo. Fini. Plus tu m'oublieras et plus je deviendrai seulement un souvenir.

– Je ne t'oublie pas. Je te cache, c'est tout. Je n'oublie ni toi, ni Tad, ni Bruno. Tu devrais pourtant le comprendre. Ce n'est pas le moment de révéler aux Allemands sa raison de vivre. Ils vous fusillent pour ça.

– Tu es devenu si sûr de toi, si tranquille. Tu ris souvent, comme s'il ne pouvait rien m'arriver.

– Tant que je serai sûr et tranquille, il ne pourra rien t'arriver.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Et si je suis morte ? Mon cœur s'arrête presque, lorsque j'entends ce murmure insidieux. Mais ce n'est pas la voix de Lila. C'est seulement celle de la fatigue et du doute. Jamais encore je n'ai eu à faire tant d'efforts pour conserver ma déraison.

Je ne néglige aucune ruse, aucune petite habileté. La nuit, je me lève, je mets de l'eau à chauffer et j'emplis la baignoire. Un bain chaud, ils en rêvent là-bas, dans leur forêt enneigée, où le froid est tel que l'on trouve chaque matin au pied des arbres les corps des corbeaux gelés.

– Tu penses vraiment à tout, Ludo.

Elle est là, sous mes paupières, plongée dans l'eau chaude jusqu'au menton.

– C'est dur, tu sais. La faim, la neige... Moi qui ai tellement horreur du froid ! Je me demande combien de temps nous pourrions encore tenir. Les Russes sont en pleine déroute. Personne ne nous aide. Nous sommes seuls.

– Comment va Tad ?

– Il commande tous les partisans de la région. Son nom est devenu légendaire.

– Et Bruno ?

Elle sourit.

– Le pauvre ! Si tu l'avais vu, un fusil à la main... Il a tenu quelques mois...

– Pour être près de toi.

– Maintenant, il est à Varsovie, chez son professeur de musique. Il a un piano.

Je sens une main sur mon épaule, qui me secoue rudement. Mon oncle est là, dans la grisaille pluvieuse du jour.

– Debout, Ludo. On a trouvé un avion anglais, près des marais de Goigne. Il n'y avait personne à bord. L'équipage doit errer à la recherche d'un refuge. Il faut essayer de les récupérer.

Encore un mois, un autre. La réalité autour de nous se fait de plus en plus dure, de plus en plus implacable : tous ceux qui imprimaient le journal Clarté ont été arrêtés, personne n'y a réchappé. Il y a des semaines que je n'ai plus revu Lila : je suis même allé consulter le docteur Gardieu, pour voir si je n'avais pas quelque chose au cœur. Non, il n'y avait rien de ce côté-là.

Lorsque le découragement se faisait trop fort, que les forces me manquaient et que mon imagination déposait les armes, je me rendais chez mon vieux professeur de français à Cléry. Il habitait une maison avec un petit jardin qui paraissait à l'étroit autour de ses deux arbres. M<sup>me</sup> Pinder nous faisait du thé et nous servait dans la bibliothèque. Son mari me faisait asseoir et me regardait longuement par-dessus son pince-nez. C'était sans doute le

dernier homme à porter des lustrines. Il se servait encore, pour écrire, de la vieille plume Sergent de mon enfance. Il me disait que dans sa jeunesse il rêvait d'être romancier, mais n'avait réussi, ajoutait-il, qu'une seule œuvre d'imagination, sa femme. M<sup>me</sup> Pinder riait, levait les yeux au ciel et emplissait les tasses. Il est des femmes âgées que l'on retrouve jeunes filles à un geste, à un rire. Je me taisais. Je n'étais pas venu pour parler, mais pour me rasséréner ; ce couple qui ne s'était jamais quitté me rassurait par sa permanence ; j'avais besoin de cette durée, de cette vieillesse à deux, de cette promesse. La maison n'était pas chauffée et M. Pinder se tenait derrière son bureau, son paletot jeté sur les épaules, un foulard de flanelle autour du cou et coiffé d'un chapeau à larges bords ; M<sup>me</sup> Pinder portait des robes vieillottes jusqu'aux chevilles et les cheveux tout blancs ramenés en arrière ; je les observais avidement tous les deux comme s'ils m'annonçaient l'avenir. Je rêvais de vieillesse, de me retrouver avec Lila au seuil du grand âge. Tout ce qui en moi était doute, anxiété et presque désespoir, se calmait à la vue de ce vieux couple heureux. J'avais vue sur le port.

– On continue à rire d'Ambroise Fleury et de ses cerfs-volants, me dit M. Pinder. C'est bon signe. Le comique a une grande vertu : c'est un lieu sûr où le sérieux peut se réfugier et survivre. Ce qui m'étonne, c'est que la Gestapo vous laisse tranquilles.

– Ils sont déjà venus fouiller et ils n'ont rien trouvé.

M. Pinder sourit.

– C'est un problème que les nazis ne pourront jamais résoudre. Personne n'a réussi ce genre de fouilles. Comment va... ton amie ?

– Nous avons reçu plusieurs parachutages. Des postes émetteurs-récepteurs d'un type nouveau, avec un instructeur. Et des armes. Rien qu'à la ferme des Gambier, on a planqué cent pistolets, des grenades et des plaquettes incendiaires... Je fais tout ce que je peux.

M. Pinder me fit un signe de la tête pour m'indiquer qu'il comprenait.

– La seule chose que je crains pour toi, Ludovic Fleury, c'est... vos retrouvailles. Je ne serai peut-être plus là et cela m'épargnera sans doute bien des déceptions. La France, quand elle reviendra, aura besoin non seulement de toute notre imagination, mais encore de beaucoup d'imaginaire. Alors,

cette jeune femme que tu as continué à imaginer pendant trois ans avec tant de ferveur, quand tu la retrouveras... Il faudra que tu continues à l'inventer de toutes tes forces. Elle sera sûrement très différente de celle que tu as connue... Nos résistants qui attendent de la France je ne sais quel retour prodigieux, donneront souvent dans le rire grinçant la mesure de leur déception, mais surtout leur propre mesure...

– Manque d'amour, dis-je.

M. Pinder suçait son fume-cigarette vide.

– Rien ne vaut la peine d'être vécu qui n'est pas d'abord une œuvre d'imagination, ou alors la mer ne serait plus que de l'eau salée... Tiens, moi, par exemple, depuis cinquante ans, je n'ai jamais cessé d'inventer ma femme. Je ne l'ai même pas laissée vieillir. Elle doit être bourrée de défauts que j'ai transformés en qualités. Et moi, je suis à ses yeux un homme extraordinaire. Elle n'a jamais cessé de m'inventer, elle aussi. En cinquante ans de vie commune, on apprend vraiment à ne pas se voir, à s'inventer et à se réinventer à chaque jour qui passe. Bien sûr, il faut toujours prendre les choses telles qu'elles sont. Mais c'est pour mieux leur tordre le cou. La civilisation n'est d'ailleurs qu'une façon continue de tordre le cou aux choses telles qu'elles sont...

M. Pinder fut arrêté un an plus tard et ne revint jamais de la déportation ; sa femme non plus, bien qu'elle ne fût pas déportée. Je vais souvent les voir, dans leur petite maison, et ils m'accueillent tout aussi gentiment, bien qu'ils ne soient plus là depuis longtemps, paraît-il.

## XXXIV

Dans la lutte clandestine à laquelle je prenais part pour hâter le retour de Lila, j'étais chargé surtout de la liaison entre nos camarades ; avec André Cailleux et Larinière, j'assurais également le relais normand de la filière d'évasion qui hébergeait et faisait passer en Espagne les aviateurs alliés abattus, chaque fois qu'il nous était possible d'arriver sur les lieux avant les Allemands. Au cours des seuls mois de février et mars 1942, nous avons pu ramener ainsi cinq pilotes, sur les neuf qui avaient réussi à se poser avec leur avion ou à se parachuter à temps. A la fin mars, Cailleux était venu m'avertir qu'il y avait un pilote de chasse caché près de la ferme des Rieux ; la cachette était bonne, mais les Rieux commençaient à s'impatienter, surtout la vieille, qui avait quatre-vingts ans et craignait pour les siens. Nous nous mîmes en route dès l'aube ; il y avait du brouillard. La terre humide collait à nos semelles ; il y avait vingt kilomètres à faire, sans compter les détours pour éviter les routes et les postes allemands. Nous marchions en silence ; ce fut seulement lorsque nous fûmes près de la ferme que Cailleux m'annonça :

– Tiens, j'ai oublié de te dire...

Il me jeta un peu de travers un coup d'œil amical mais non sans malice :

– Ça t'intéressera peut-être. C'est un aviateur polonais.

Je savais qu'il y avait de nombreux aviateurs polonais dans les escadrilles de la R.A.F., mais c'était la première fois que l'un d'eux était recueilli par la Résistance. Tad, pensai-je. C'était absurde ; il n'y avait vraiment aucune chance, dans ce qu'on appelle parfois si tragiquement « calcul des probabilités », pour que ce fût lui. L'espoir nous joue souvent ces tours-là, mais c'est de ces tours-là qu'on vit, après tout. Mon cœur s'affola ; je m'arrêtai un instant et levai vers André Cailleux un regard implorant, comme si c'était entre ses mains.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– C’est lui, dis-je.

– Qui ça ?

Je ne répondis pas. A un kilomètre derrière la ferme, dans la forêt, il y avait une cabane où les Rieux faisaient provision de bois ; nous avions creusé, à cent mètres de là, un passage souterrain qui menait à une cache d’armes et qui servait également d’abri à des camarades traqués ou à des aviateurs que nous avions réussi à récupérer. L’entrée était dissimulée, à l’extérieur, sous un tas de bois mort. Nous écartâmes les bûches et les branches ; soulevant la trappe, nous descendîmes dans le boyau d’une vingtaine de mètres qui menait à l’abri. Il faisait très noir ; j’allumai ma torche ; l’aviateur dormait sur un matelas, sous une couverture ; je ne voyais que l’écusson Poland sur la manche de son battle-dress gris, et ses cheveux. Il ne m’en fallut pas plus, mais l’idée me parut tellement impossible, tellement folle que je bondis vers le dormeur et, tirant la couverture, baissai ma torche vers son visage.

Je demeurai penché sur lui, le bout de la couverture à la main, convaincu qu’une fois de plus ma maudite mémoire ressuscitait le passé.

Ce n’était pas une illusion.

Bruno, le doux Bruno, si maladroit, toujours perdu dans ses rêveries musicales, était là, devant moi, dans son uniforme d’aviateur anglais.

Je n’eus même pas la force de bouger. Ce fut Cailleux qui dut le secouer pour le réveiller.

Bruno se leva lentement. Il ne me reconnut pas, dans l’obscurité. Ce fut seulement lorsque je braquai sur mon visage le faisceau lumineux de la torche que je l’entendis murmurer :

– Ludo !

Il m’embrassa. Je ne pus même pas répondre à son étreinte. Tout mon espoir s’était noué dans ma gorge. Si Bruno avait réussi à gagner l’Angleterre, c’est que Lila devait s’y trouver aussi. Je demandai enfin, d’une voix terrifiée, car cette fois je risquais de savoir :

– Où est Lila ?

Il secoua la tête.

– Je ne sais pas, Ludo. Je ne sais pas.

Il y avait une telle pitié et une telle tendresse dans son regard que je le saisis aux épaules et le secouai :

– La vérité ! Qu'est-ce qu'elle est devenue ? Ne cherche pas à m'épargner.

– Calme-toi. Je ne sais pas, je ne sais rien. J'ai quitté la Pologne quelques jours après ton départ pour me rendre au concours de piano, en Angleterre. A Edimbourg. Tu te souviens peut-être...

– Je me souviens de tout.

– Je suis arrivé en Angleterre quinze jours avant la guerre. Depuis, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour avoir des nouvelles... Comme toi, sans doute... Je n'ai pas réussi.

Il avait du mal à parler et baissa la tête.

– Mais je sais qu'elle est vivante... qu'elle reviendra. Toi aussi, n'est-ce pas ?

– Oui, elle reviendra.

Il sourit, pour la première fois.

– D'ailleurs, elle ne nous a jamais quittés...

– Jamais.

Il avait gardé sa main droite sur mon épaule et je me calmai peu à peu à ce contact fraternel. Je voyais sur sa poitrine les rubans des décorations.

– Dis donc !

– Que veux-tu, dit-il, on change parfois, sous l'impact du malheur. C'est ainsi que même un pacifique rêveur peut devenir un homme d'action. Dès le début de la guerre, je me suis engagé dans l'aviation anglaise. Je suis devenu pilote de chasse.

Il hésita, et puis dit, avec un peu de gêne, comme s'il manquait de modestie :

– J’ai sept victoires à mon tableau. Eh oui, mon vieux Ludo, le temps de la musique est passé.

– Il reviendra.

– Pas pour moi.

Il retira sa main de mon épaule et la leva. Il avait une prothèse : deux doigts manquaient. Il regardait la prothèse en souriant.

– Encore un rêve de Lila qui s’envole, dit-il. Tu te souviens ? Le nouveau Horowitz, le nouveau Rubinstein...

– Et tu peux piloter avec ça ?

– Oh, très bien. J’ai remporté quatre victoires avec ça... Quant à savoir ce que je vais faire de ma vie, après... C’est une tout autre question. Mais la guerre va durer longtemps encore et peut-être est-ce une question qui ne se posera pas.

Nous restâmes ensemble deux jours. Avec d’excellents papiers allemands que la fille de M<sup>me</sup> Esterhazy lui procura, nous prîmes quelques risques, dont celui de déjeuner au Clos Joli. La tête de Marcellin Duprat lorsqu’il vit devant lui le « jeune prodige » ainsi qu’il appelait jadis Bruno, fut pour moi un des délices les plus savoureux des lieux et que leur maître n’avait certes pas prévu dans sa carte. Il y avait là de l’ébahissement, du plaisir et aussi une bonne dose de crainte, cependant qu’il louchait vers les officiers allemands et le chef des milices d’Evreux attablés dans la « rotonde ».

– Ah, c’est vous ! fut tout ce qu’il put dire.

– Le squadron-leader Bronicki a sept victoires à son actif, dis-je, sans trop baisser la voix.

– Tais-toi, couillon, grinça Duprat, tout en essayant de sourire.

– Il retourne en Angleterre pour continuer la lutte, ajoutai-je, en haussant la voix.

Je ne savais même plus si le brave Marcellin souriait ou s’il montrait les dents.

– Ne restez pas plantés là, bon Dieu. Venez.

Il nous entraîna « à bâbord », comme il disait, et nous plaça à une table, la moins visible de la salle.

– Tous des fous, les Fleury, grommela-t-il.

– S’il n’y avait pas la folie, monsieur Duprat, il y a longtemps que la France aurait mis la clé sous la porte. Vous le premier.

Nous ne parlâmes plus de Lila. Elle était là, avec nous, tellement présente que parler d’elle l’eût éloignée. Bruno me disait son admiration pour l’Angleterre, il me racontait la vie de ce peuple qui allait gagner la guerre parce qu’en 1940 il n’avait pas voulu comprendre qu’il l’avait perdue.

– Et ils ont gardé toute leur gentillesse et leur bonne humeur. Jamais aucune trace d’animosité à l’égard de ces étrangers que nous sommes et qui ne se privent pas de coucher avec les sœurs et les femmes des soldats anglais qui se battent au-delà des mers. Et les Français, comment ça va ?

– Ils se reprennent. Ça nous est tombé durement sur la gueule et il fallait du temps.

Marcellin Duprat vint rôder autour de nous à deux reprises, d’un air à la fois inquiet et un peu coupable.

Nous mangions une poularde en vessie, sauce Fleurette.

– Vous voyez que je tiens le coup, dit-il à Bruno.

– C’est très bon. Aussi bon qu’autrefois. Bravo.

– Dites-leur, là-bas. Ils peuvent venir. Ils seront bien reçus.

– Je leur dirai.

– Mais ne vous attardez pas trop...

Peut-être avait-il voulu dire « ne tardez pas trop ». Il fallait lui laisser le bénéfice du doute.

La deuxième fois, après avoir regardé prudemment à la ronde, il demanda à Bruno :

– Et votre famille ? Vous avez des nouvelles ?

– Non.

Duprat soupira et s'éloigna.

Après le déjeuner, nous nous rendîmes tranquillement à la Motte. Mon oncle était devant la ferme, fumant sa pipe. Il ne parut pas étonné lorsqu'il reconnut Bruno.

– Eh bien, tout arrive, dit-il, ce qui prouve que les rêveurs ont parfois le dernier mot et que tous les rêves ne se cassent pas toujours la gueule.

Je lui appris que Bruno était devenu pilote en Angleterre, qu'il comptait sept victoires à son tableau de chasse et que dans une dizaine de jours il allait reprendre sa place au combat. En lui serrant la main, mon oncle avait dû sentir les deux doigts en acier de la prothèse : il lui jeta un regard rapide et peiné. Après quoi, il fut pris d'une quinte de toux qui lui fit venir les larmes aux yeux.

– Je fume trop, grommela-t-il.

Bruno demanda à voir les gnamas, et mon oncle le mena à l'atelier, où quelques enfants s'affairaient avec du papier et des pots de colle.

– Vous les avez déjà tous vus, dit Ambroise Fleury. Je n'en fais pas de nouveaux, en ce moment, et m'en tiens aux anciens. Par le temps qui court, nous avons moins besoin d'innovations que de souvenirs. Et on ne peut plus les faire voler. Les Allemands ne leur laissent pas assez de hauteur. Ils les ont d'abord limités à trente, puis à quinze mètres, et maintenant, c'est tout juste s'ils n'exigent pas que mes cerfs-volants rampent. Ils craignent que dans le ciel ils ne servent de point de repère aux aviateurs alliés et peut-être y voient-ils aussi je ne sais quel message en code aux résistants. Ils n'ont pas entièrement tort, du reste.

Il toussa encore longuement, avec embarras, et Bruno se hâta de répondre à cette question informulée :

– Je n'ai malheureusement aucune nouvelle de ma famille. Mais je ne suis pas inquiet pour Lila. Elle reviendra.

– Nous en sommes tous sûrs et certains, ici, dit mon oncle, en me glissant un regard.

Nous restâmes une heure encore à la Motte et mon tuteur pria Bruno de se mettre en rapport avec son ami Lord Howe et de lui dire de sa part toute l'amitié et la gratitude d'Ambroise Fleury pour les membres des Cerfs-volants d'Angleterre, auxquels la « section locale » de Cléry envoyait son salut fraternel.

– C'est extraordinaire comme ils ont tenu, seuls, en 1940.

Et puis il eut cette phrase un peu comique, et qui m'étonna, venant d'un homme aussi modeste :

– Je suis heureux d'avoir servi à quelque chose, dit-il.

Bruno prit la filière d'Espagne le soir même et quinze jours plus tard nous reçûmes un « message personnel » de la B.B.C. confirmant son arrivée en Angleterre : « Le virtuose a repris sa place au piano. » Notre rencontre m'avait profondément ébranlé. Elle était comme une première annonce de la fin de l'impossible, une promesse d'un autre retour. Je n'étais pas sans voir dans ce défi au calcul des probabilités une marque bienveillante de Dieu à mon égard. Tout incroyant que j'étais, je pensais à Dieu souvent, car c'était un temps où, plus que jamais, l'homme avait besoin de toutes ses plus belles œuvres. J'ai déjà répété, comme pour m'excuser, que, pris par l'action qui devait hâter son retour, je sentais de moins en moins la présence physique de Lila à mes côtés, et là encore, j'y voyais bon signe, comme au temps où, de Grodek, elle avait cessé de m'écrire, parce que notre réunion était imminente. Je vivais dans le pressentiment de l'imminence. Il me semblait qu'à tout moment la porte pouvait s'ouvrir et... Ce n'était qu'une incantation et tout ce que cela changea fut mes rapports avec les portes. Plus sûr de sa survie, je n'avais plus à l'inventer, et me contentais du souvenir. Je me rappelais nos promenades au bord de la Baltique, lorsque Lila rêvait d'elle-même avec tant de frustration et de ferveur.

– La seule façon de m'en tirer, c'est d'écrire une œuvre géniale. Jamais encore une femme n'a écrit La Guerre et la Paix. C'est peut-être ce que je devrais faire...

– Tolstoï l'a déjà écrit.

– Ça suffit, Ludo ! Chaque fois que j'essaye de faire quelque chose de ma vie, tu m'empêches. Merde, à la fin !

– Lila, je n'ai pas du tout l'intention de devenir la première femme Tolstoï mais...

– L'ironie, à présent ! C'est tout ce qui nous manquait !

Je riais. J'étais presque heureux. Je puisais dans ma mémoire cette force, comme disait Ambroise Fleury, « qu'il faut aux Français pour faire monter chaque matin le soleil à l'horizon ».

## XXXV

Avec la fréquence croissante des sabotages, les Allemands commençaient à voir partout des « agents ennemis », une obsession comparable à l' « espionnite » qui s'était emparée en 39-40 des Français. L'occupant resserrait son étreinte et Duprat lui-même eut des ennuis. Pourtant, le chef de la Gestapo en Normandie, Grüber, était un fréquent visiteur du Clos Joli. Je crois qu'il s'intéressait surtout aux rapports que les officiers supérieurs de la Wehrmacht entretenaient avec les personnalités françaises.

Grüber était un homme épais, blondasse, aux cheveux coupés au ras des oreilles et au teint blafard. Il m'était arrivé de l'observer pendant qu'il dégustait une des spécialités du lieu et j'avais été frappé par son air à la fois attentif et méprisant. Chez certains Allemands, comme le général von Tiele ou Otto Abetz, hommes de haute culture, il y avait souvent, dans le regard, dans l'expression, une admiration mêlée de satisfaction profonde, comme si, après avoir conquis la France, ils venaient s'attabler chez nous pour la savourer dans toute son incomparable unicité. Je pense que pour de nombreux Allemands, hier comme aujourd'hui, la France était et demeure un lieu de délectation et entièrement voué à cette tâche. J'étais donc habitué à toute la gamme d'expressions avec lesquelles nos conquérants dégustaient ne fût-ce qu'un simple coq au vin ou des cassolettes duchesse. Quant à ce qui se passait vraiment dans leurs têtes, je n'en savais rien. Peut-être y avait-il un rite symbolique, pas très différent, somme toute, de celui des grandes civilisations du passé, les Incas ou les Aztèques, lorsque le vainqueur arrachait le cœur du vaincu et le mangeait, afin de posséder son âme et son esprit. Mais la tête que faisait Grüber en mastiquant était bien différente de ce que j'avais coutume d'observer. Il y avait là, ainsi que je l'ai dit, une attention soupçonneuse et un peu méprisante ou, en tout cas, sardonique, d'un homme qui ne se laissait pas facilement impressionner. Ce fut Lucien Duprat qui trouva le mot qui convenait :

– Regarde-le. Il enquête. Il se demande comment c'est fait.

C'était exact. Je pense que beaucoup d'Allemands stationnés en France pendant l'occupation se demandaient, eux aussi, « comment c'est fait ».

Il était pourtant difficile de comprendre l'espèce de fascination qu'exerçait le Clos Joli sur un homme aussi inculte que Grüber. L'expression de Duprat – « il flaire l'ennemi » – ne me semblait tenir aucun compte du caractère primaire du personnage, d'autant plus qu'il ne cessait de proclamer que l'établissement était « un lieu de décadence ».

Marcellin Duprat ne se mettait guère en frais pour lui, bien qu'il assurât le ravitaillement de son établissement au mépris de tous les règlements en vigueur. Il se savait protégé en haut lieu, et il est certain que, dès le début de l'occupation, les Allemands s'étaient efforcés de ménager les élites françaises et de s'assurer leur concours. Pour Duprat, l'explication de cette politique était simple : les dirigeants du Grand Reich parlaient de « faire l'Europe » et ils s'efforçaient de montrer qu'au sein de cette Europe, la France occuperait une place qui lui revenait de droit. Mais à supposer que Grüber eût des consignes sévères concernant l'établissement et qu'il les respectât à contrecœur, il était difficile d'expliquer l'air rancunier et presque haineux avec lequel il dégustait un boudin d'huîtres, comme s'il y avait eu au fond de cela quelque défi à sa foi de nazi. Selon Duprat, qui l'observait parfois d'un air goguenard, il se comportait comme un homme à qui on infligeait en même temps des défaites sur le front russe et sur le front de l'Ouest.

En tout cas, personne ne s'attendait à ce qu'il fit, en dépit de tous les ordres concernant la « collaboration » : le 2 mars 1942, il arrêta Marcellin Duprat. Le restaurant ferma ses portes pendant huit jours et l'affaire prit de telles proportions que l'on trouva après-guerre des télégrammes indignés d'Abetz à Berlin, dont un, cité par Sterner : « Le Führer lui-même a pourtant donné des ordres pour que les hauts lieux de l'histoire de France soient respectés. »

Duprat revint de sa semaine de prison furieux et assez fier— « Je leur tiens tête, voilà » – mais il refusa de nous dire ce qui lui avait valu son interrogatoire par Grüber et sa détention. On pensait à Cléry qu'il s'agissait de marché noir et d'une hausse des tarifs de graissage de patte à laquelle Marcellin aurait refusé de se plier. Il y avait aussi le fait que Duprat était le protégé de von Tiele, et les rapports entre les nazis et la « caste » de la

Wehrmacht se détérioraient dès cette époque rapidement. J'étais persuadé, quant à moi, que Grüber avait voulu rappeler aux uns comme aux autres qui était le vrai maître du Clos Joli.

Mon oncle semblait avoir une autre idée là-dessus. Je n'ai jamais su si ce fut délibérément ou non qu'il joua ce bon tour à son ami Marcellin, mais il aimait bien rire. Peut-être avait-il simplement bu un verre de trop avec des amis, lorsqu'il leur lança, au comptoir du Petit-Gris :

– Ils l'ont interrogé jour et nuit, le Marcellin. Il a tenu bon.

– Mais qu'est-ce qu'ils voulaient savoir ? demanda M. Meunier, le patron.

Mon oncle se lissa la moustache.

– La recette, pardi, dit-il.

Il y eut un long silence. Il y avait là, en dehors du patron, notre voisin, Gaston Cailleux, et Antoine Vaille, celui dont le fils est maintenant sur le monument aux morts.

– Quelle recette ? demanda enfin M. Meunier.

– La recette, répéta mon oncle. Les chleuhs voulaient savoir comment c'est fait : le lapereau du fermier au vinaigre de framboise, le blanc de volaille cathédrale de Chartres, enfin, toute la carte, quoi. Eh bien, ce sacré Marcellin a refusé de parler. Ils lui ont fait subir les pires sévices, la baignoire et tout, mais il a tenu bon. Il n'a même pas livré la recette de sa panade aux trois sauces. Mes enfants, il y en a qui lâchent le morceau dès le premier bobo, mais notre Marcellin, ils l'ont à demi tué, et il n'a pas parlé.

Les trois vieux se marraient. Mon oncle n'eut même pas à leur cligner de l'œil.

– Moi j'étais sûr que notre Marcellin national n'allait pas parler, dit le père Cailleux. La recette du Clos Joli, c'est sacré. Mais c'est quand même beau, merde.

– On est tout ému, dit Vaille.

Le patron remplit leurs verres.

– Faut le dire partout, murmura mon oncle.

– Et comment ! gueula Vaille. Il faut que vos petits-enfants le racontent à leurs petits-enfants, et ainsi de suite.

– Oui, et ainsi de suite, approuva Cailleux. On lui doit bien ça.

– Il faut ce qu’il faut, conclut mon oncle.

L’histoire du grand cuisinier français qui refusa de livrer sa recette aux Allemands, même sous la torture, fut publiée, on s’en souvient peut-être, en septembre 1945, par le journal de l’armée américaine Stars and Stripes. Elle eut un retentissement considérable en Amérique. Lorsqu’on interrogea là-dessus Marcellin Duprat lui-même, il haussait les épaules. « On raconte n’importe quoi. Ce qui est vrai, c’est que je représentais aux yeux des nazis quelque chose qu’ils ne pouvaient supporter : une France invincible qui allait s’en tirer une fois de plus. C’est tout. Alors, ils ont voulu m’en faire voir. Mais pour le reste... Je vous dis qu’on raconte n’importe quoi. »

– Tu es trop modeste, Marcellin, lui disait mon oncle.

Il m’arrivait de me trouver présent au début de la « légende », lorsque Duprat se mettait en colère et niait « toutes ces balivernes ». Mon oncle Ambroise lui mettait alors le bras autour des épaules et disait gravement :

– Allons, allons, Marcellin. Il y a des choses qui sont plus grandes que nous tous. Un peu d’humilité. Le Clos Joli a vécu des années terribles et il a besoin de se refaire.

Marcellin Duprat grogna encore pendant quelque temps et puis laissa dire.

## XXXVI

Le 27 mars 1942, il faisait un temps froid et gris. J'avais un transport à assurer sur Verrières, à dix kilomètres de Cléry : deux nouveaux postes récepteurs du type AMK II, plus un certain nombre de « curiosités », comme des crottins de chèvre qui explosaient à retardement et des cigarettes incendiaires, le tout caché entre les planches et sous paille : j'avais pris ce matériel chez les Buis ; le docteur Gardieu m'avait prêté sa carriole et le cheval Clémentin allait bon pas ; j'avais placé pour la frime quelques cerfs-volants sur la paille ; l'atelier d'Ambroise Fleury était encore bien vu et figurait même sur la liste des « activités à encourager » du commissariat à la Jeunesse, ainsi que nous l'avait confié le maire de Cléry lui-même.

Mon chemin passait par la route qui longeait le manoir des Jars ; en arrivant devant l'entrée, je m'aperçus que la grille avait été laissée large ouverte. J'avais à l'égard du manoir une attitude assez étrange de propriétaire, ou, plus exactement, de « gardien de mémoire ». Je n'admettais pas les intrusions, tout en sachant que je n'y pouvais mais. J'arrêtai Clémentin, descendis, et m'engageai dans l'allée principale. Il y avait une centaine de mètres à faire. J'étais à une vingtaine de pas du bassin, lorsque j'aperçus un homme assis sur le banc de pierre, à droite, sous les marronniers nus. Il baissait la tête et avait le nez dans le col de fourrure de son manteau : il tenait à la main une canne avec laquelle il traçait des signes sur le sol. C'était Stas Bronicki. Je n'éprouvai aucune émotion ; mon cœur ne s'affola pas ; j'avais toujours su que la vie n'était pas dépourvue de sens, et qu'elle faisait de son mieux, même s'il lui arrivait de faillir. Ils étaient de retour. Je m'approchai. Bronicki ne parut pas me voir. Il regardait à ses pieds. Il avait tracé plusieurs chiffres du bout de sa canne et sur l'un d'eux, il avait poussé une des feuilles mortes tombées du marronnier.

La Mercedes de von Tiele était arrêtée devant les ruines du manoir ; la broussaille avait poussé à travers la véranda et l'escalier à demi effondrés ; le toit et le grenier avaient disparu. Tous les étages supérieurs avaient brûlé ; il

ne restait d'intacte, noircie par le feu, que la partie basse de la façade autour de l'entrée, aux fenêtres béantes de vide. Les seules pièces qui avaient échappé aux flammes étaient celles du rez-de-chaussée. La porte avait été arrachée de ses gonds par quelque chasseur de bois pour l'hiver.

J'entendis le rire de Lila à l'intérieur.

Je demeurai sans bouger, les yeux levés. Je vis sortir d'abord Hans et le général von Tiele ; un moment encore, et je vis Lila. Je fis un ou deux pas et elle m'aperçut. Elle ne parut pas surprise. Je demeurai immobile. Il y avait dans cette apparition quelque chose de si simple et de si naturel que je ne puis dire, encore aujourd'hui, si cette absence de choc fut l'effet d'un choc si fort qu'il me vida de toute sensation. J'ôtai ma casquette, comme un domestique.

Lila portait une canadienne blanche et un béret ; elle tenait quelques livres sous le bras. Elle descendit les marches, s'approcha de moi et me tendit une main gantée en souriant.

– Ah, bonjour, Ludo. Je suis contente de te revoir. Je me proposais justement de te faire une visite. Tu vas bien ?

Je demeurai muet. Cette fois je commençais à sentir monter en moi une stupeur qui se muait en peur et en panique.

– Je vais bien. Et toi ?

– Oh, tu sais, avec toutes ces horreurs, avec tout ce qui se passe, je peux dire que nous avons eu de la chance. Sauf mon père qui est... Enfin, c'est médical, et on pense que ça s'arrangera. Je m'excuse de ne pas être encore venue à la Motte, mais je t'assure que j'y pensais.

– Ah bon.

Tout cela était si poli, si mondain que je commençais à avoir l'impression d'un cauchemar.

– Je suis venue ici pour voir ce qu'il restait, dit-elle. Je pense qu'elle parlait du manoir.

– Presque tout a brûlé ; mais j'ai pu retrouver quelques livres, tu vois. Un Proust, un Mallarmé, un Valéry... Il ne reste vraiment pas grand-chose.

– Non.

Je murmurai :

– Mais ça reviendra.

– Comment ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Ça reviendra.

Elle rit.

– Tu n'as pas changé, toi. Toujours un peu bizarre.

– Je souffre d'un excès de mémoire, comme tu sais.

Elle parut contrariée, un peu troublée, mais se ressaisit vite, et me regarda avec gentillesse.

– Je sais. Il ne faut pas. Evidemment, avec tant de... de malheurs, le passé devient d'autant plus heureux qu'il s'éloigne davantage.

– Oui, c'est vrai. Et... Tad ?

– Il est resté en Pologne. Il n'a pas voulu partir. Il est dans la Résistance.

Von Tiele et Hans étaient à deux pas et nous entendaient.

– J'ai toujours su que Tad allait faire de grandes choses, dit Lila. D'ailleurs, nous l'avons tous pensé. C'est un des hommes qui prendront un jour en main le destin de la Pologne... Enfin, ce qui en restera.

Von Tiele s'était détourné discrètement.

– Tu as pensé un peu à moi, Ludo ?

– Oui.

Son regard se perdit quelque part parmi les cimes des arbres.

– C'était un autre monde, dit-elle. On dirait que des siècles sont passés depuis. Bon, je ne vais pas retenir davantage mes amis. Comment va ton oncle ?

– Il continue.

– Toujours les cerfs-volants ?

– Toujours. Mais il n'a plus le droit de les faire voler bien haut, à présent.

– Embrasse-le pour moi. Eh bien, à bientôt, Ludo. Je passerai sûrement te voir. Nous avons tant de choses à nous dire. Tu n’as pas été mobilisé ?

– Non. On m’a réformé. Il paraît que je suis un peu fou. C’est dans la famille.

Elle m’effleura le bras du bout des doigts et alla aider son père à monter dans la voiture. Elle s’assit entre lui et le général von Tiele. Hans se mit au volant.

J’entendais des corbeaux qui riaient.

Lila me fit un signe de la main. Je répondis. La Mercedes disparut au bout de l’allée.

Je restai là longtemps, essayant de me retrouver. La sensation de ne plus être là, ni ailleurs, nulle part, et puis une lente montée de désespoir. Je luttais. Je ne voulais pas trahir. Le désespoir est toujours une soumission.

Hébété, incapable de bouger, je me tenais debout sur le gravier, ma casquette à la main, et au fur et à mesure que les minutes passaient l’impression d’irréalité s’accroissait devant ces ruines, dans ce parc fantomatique aux arbres blancs de givre, où tout baignait dans l’immobilité et l’absence de vie.

Ce n’était pas vrai. Ce n’était pas possible. Mon imagination m’avait joué ce tour, elle m’avait torturé, pour se venger de tout ce que j’avais depuis tant d’années exigé d’elle. Encore une de ces visions, un de ces rêves éveillés auquel je me laissais aller si facilement, et qui s’était payé ma tête. Ce ne pouvait être Lila, cette apparition, si mondaine, si indifférente et si éloignée de celle qui avait vécu pendant près de quatre ans avec une telle intensité dans ma mémoire. Le détachement de la voix, la politesse même avec laquelle elle s’était entretenue avec moi, l’absence de toute trace de notre passé dans le bleu un peu froid du regard – non, rien de cela n’avait eu lieu, mon mal s’était aggravé, à coups de solitude et, pour avoir trop nourri ma « folie », je venais d’en payer le prix. Un phantasme d’horreur, sous l’effet de l’épuisement nerveux et d’un découragement passager.

Je parvins enfin à m’arracher à mon enlèvement et me dirigeai vers la grille.

Je venais de faire quelques pas, lorsque j'aperçus le banc sur lequel j'avais cru voir tout à l'heure Stas Bronicki, assis, traçant du bout de sa canne sur le sol les chiffres de sa roulette imaginaire.

J'osai à peine baisser les yeux, regarder, être sûr.

Les chiffres étaient bien là, une feuille morte mise sur le 7.

Je réussis, à peine conscient de ce que je faisais, à livrer mon chargement à Verrières et à revenir à la maison. Mon oncle était à la cuisine. Il avait un peu bu. Il était assis près du feu, caressant le chat Grimaud qui dormait sur ses genoux. J'avais du mal à parler.

– ... elle ne m'a pas quitté un seul instant depuis qu'elle est partie, et maintenant qu'elle est revenue, c'est une autre...

– Dame, mon gars. Tu l'as trop inventée. Quatre ans d'absence, ça laisse une part trop belle à l'imagination. Le rêve a touché terre et ça fait toujours des dégâts. Même les idées cessent de se ressembler quand elles prennent corps. Lorsque la France reviendra, tu verras la gueule qu'on va faire ! On dira : c'est pas la vraie, c'est une autre ! Les Allemands nous ont donné beaucoup d'imagination. Quand ils seront partis, les retrouvailles seront cruelles. Mais quelque chose me dit que tu vas la retrouver, ta petite. L'amour a du génie et il a le don de tout avaler. Quant à toi, tu croyais avoir vécu de ta mémoire, mais tu as surtout vécu de ton imagination.

Il s'est marré.

– L'imagination, Ludo, ce n'est pas une façon de traiter une femme.

A une heure du matin, j'étais debout à ma fenêtre, le visage en feu, attendant de la nuit je ne sais quelle caresse maternelle. J'entendis une voiture, un long silence, l'escalier qui craquait, la porte qui s'ouvrait derrière moi ; je me retournai : mon oncle se tint un instant seul, la lampe à la main, et puis il disparut et je vis Lila. Elle sanglotait et c'était un gémissement qui paraissait s'élever de quelque forêt nocturne. Une plainte, comme pour s'excuser, parce que personne n'avait droit à tant de chagrin, tant de malheur. Je me jetai vers elle, mais elle eut un geste de recul.

– Non, Ludo. Ne me touche pas. Plus tard, peut-être, plus tard. Il faut d'abord que tu saches... que tu comprennes...

Je l'ai prise par la main. Elle s'est assise sur le bord du lit, pelotonnée dans sa canadienne, les mains sagement jointes sur ses genoux. Nous nous taisions. On entendait dehors les branches d'hiver qui craquaient. Il y avait dans ses yeux une expression d'interrogation presque suppliante et d'hésitation, comme si elle doutait encore qu'elle pût me faire confiance. J'attendais. Je savais ce qui la faisait hésiter. J'étais sans doute toujours le Ludo qu'elle avait connu, le petit campagnard normand qui avait passé les trois années de la guerre auprès de son oncle et de ses cerfs-volants, et qui ne pouvait pas la comprendre. Dans tout ce qu'elle devait me dire, les mots « Tu comprends, Ludo ? Tu comprends ? » revenaient d'ailleurs sans cesse, sur un ton anxieux et presque désespéré, comme si elle était convaincue que ces aveux, cette confession, étaient au-delà de tout ce que je pouvais concevoir, accepter et encore moins pardonner.

Elle me jeta encore un regard implorant, puis se mit à parler et je sentis qu'elle avait besoin de parler moins pour que je sache mais pour essayer d'oublier.

J'écoutais. J'étais assis à l'autre bout du lit et j'écoutais. En tremblant un peu, mais il fallait bien faire la part des choses. Elle fumait cigarette sur cigarette et je lui offrais du feu. La lampe à pétrole unissait nos deux ombres sur le mur.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, à 4 h 45, le cuirassé allemand Schleswing-Holstein, sans déclaration de guerre, avait ouvert le feu sur la garnison polonaise de la presqu'île de Grodek. Dans les heures et les jours qui suivirent, le reste de la besogne fut achevé par l'aviation.

– Nous fûmes tous pris sous le bombardement... Tad avait pu rejoindre son groupe de combat, tu sais, celui qui tenait des réunions politiques pendant que tu étais chez nous...

– Je me souviens.

– Bruno était parti quinze jours auparavant pour l'Angleterre... Nous avons pu trouver refuge dans une ferme... Mon père était en état de choc, ma mère, complètement hystérique... J'ai rencontré heureusement un officier allemand qui était un gentleman...

– Il y en a.

Elle me jeta un regard craintif.

– Il fallait d’abord survivre, sauver les miens... Tu comprends, Ludo ? Tu comprends ?

Je comprenais.

– Une liaison qui a duré trois mois... Il fut ensuite envoyé ailleurs et...

Elle se tut. Je ne lui demandai pas : et après celui-là, qui ? Combien d’autres ? Avec ma sacrée mémoire, je ne tenais vraiment pas à ouvrir ce genre de comptabilité. Il fallait d’abord survivre, sauver les siens...

– Si Hans ne nous avait pas retrouvés – nous avons pu nous réfugier à Varsovie – je ne sais pas ce que nous serions devenus... Il avait fait la campagne de France et avait réussi à se faire muter en Pologne, uniquement pour s’occuper de nous...

– De toi.

– Il voulait m’épouser, mais les nazis interdisaient les mariages avec des Polonaises...

– Et quand je pense que j’aurais pu le tuer ! dis-je. D’abord, j’aurais pu l’étrangler, lorsqu’il m’avait attaqué à Vieille-Source, quand nous étions mêmes, et ensuite lors de notre duel à Grodek... Décidément, il y a un bon Dieu !

Je n’aurais pas dû mettre tant de sarcasme dans ma voix. Je cédaï à la facilité.

Elle me dévisageait.

– Tu as changé, Ludo.

– Excuse-moi, ma chérie.

– Lorsque Hitler attaqua la Russie, Hans suivit le général von Tiele sur le front de Smolensk... Nous avons réussi à nous réfugier en Roumanie... Au début, il nous restait encore quelques bijoux, mais après...

Elle devint la maîtresse d’un diplomate roumain, puis d’un médecin qui l’avait soignée : un avortement qui faillit lui coûter la vie...

– Tu comprends, Ludo ? Tu comprends ?

Je comprenais. Il fallait survivre, sauver les siens. Elle s'était fait des « amis » dans les milieux diplomatiques. Sa mère et son père ne manquaient de rien. En somme, elle s'était tirée à bon compte de cette histoire de survie.

– En 1941, nous avons enfin pu obtenir des visas pour la France, grâce à quelqu'un à l'ambassade que je... que je connaissais... Mais nous n'avions plus un sou et...

Elle se tut.

Je sentais grandir en moi une tranquillité souriante, comme si je savais que, pour l'essentiel, il ne pouvait rien nous arriver. Je ne saurais d'ailleurs pas expliquer ce que j'entends par « l'essentiel », et puisqu'on ne sait jamais comment aiment les autres, je ne voudrais pas avoir l'air de me vanter. C'est à peine si l'image de notre beau Quatremer, si magnifique dans le ciel bleu, et puis disparu, et puis retrouvé, tout plaies et bosses, brisé et déchiré, me traversa l'esprit. Je ne sais si la souffrance avait éveillé en moi quelque vieille fibre chrétienne, mais, ainsi que je l'ai dit, j'avais acquis un sens aigu de l'insignifiance. Et foin aussi de ce cher vieux « tout comprendre, c'est tout pardonner » que M. Pinder nous avait jadis invités à commenter en classe, ce « tout comprendre, c'est tout pardonner », qui a traîné dans tous les mauvais lieux d'abandon et d'acceptation. Je n'ai guère fait preuve avec Lila de quelque « tolérance » ; il n'est que trop facile de prouver que la tolérance conduit parfois tout droit à l'intolérable et que sur ce chemin-là, on est trop souvent mené par le bout du nez. J'aimais une femme avec tous ses malheurs, c'est tout.

Elle levait vers moi un regard intense.

– J'ai souvent voulu te faire signe, venir ici, mais je me sentais si...

– Coupable ?

Elle ne dit rien.

– Ecoute-moi, Lila. La culpabilité du cul, ce n'est rien, par le temps qui court. Par tous les temps, d'ailleurs. La culpabilité du cul, c'est presque la sainteté, comparée au reste.

– Comme tu as changé, Ludo !

– Peut-être. Les Allemands m’ont beaucoup aidé. Ce qu’il y a d’affreux dans le nazisme, dit-on, c’est son côté inhumain. Oui. Mais il faut bien se rendre à l’évidence : ce côté inhumain fait partie de l’humain. Tant qu’on ne reconnaîtra pas que l’inhumanité est chose humaine, on restera dans le mensonge pieux.

Le chat Grimaud fit son entrée, la queue raide, et vint se frotter à nos jambes, réclamant des caresses.

– A Paris, les six premiers mois, tu ne peux pas imaginer... Nous ne connaissions plus personne... J’ai travaillé comme serveuse dans une brasserie, comme vendeuse au Prisunic... Ma mère souffrait de migraines atroces...

– Les migraines, ah. Ça peut être terrible.

Quant à son père, il avait pour ainsi dire perdu la vue. Une sorte de cécité mentale. Il avait fermé les yeux sur le monde.

– Ma mère et moi, nous avons dû nous en occuper comme d’un enfant. C’était un ami de Thomas Mann, de Stefan Zweig, un homme pour qui l’Europe était une incomparable lumière... Alors, lorsque cette lumière s’est éteinte et que tout ce en quoi il croyait s’est écroulé, il s’est pour ainsi dire retiré de la réalité... Une atrophie complète de la sensibilité.

Merde, pensai-je. C’était vraiment commode.

– Les médecins ont tout essayé...

J’ai failli demander : « Même un coup de pied au cul ? », mais il fallait respecter cette vieille porcelaine aristocratique. J’étais sûr que Bronicki avait trouvé un truc pour se décharger sur sa femme et sa fille de toutes ses responsabilités. Il ne pouvait quand même pas se permettre de savoir ce que sa fille faisait pour « survivre, sauver les siens ». Il défendait son honneur, quoi.

– J’ai pu ensuite trouver du travail comme mannequin chez Coco Chanel...

– Coco qui ?

– Chanel... Tu sais, la grande couturière...

– Ah oui, oui, bien sûr... Le Clos Joli !

– Comment ?

– Non, rien.

– Mais je ne gagnais pas assez pour m'occuper de mes parents, tout ça...

Un temps mort. Le chat Grimaud allait de l'un à l'autre, surpris par notre indifférence. Le temps mort durait, se glissait en moi, m'envahissait tout entier. J'attendais le « Tu comprends, Ludo ? Tu comprends ? » mais il n'y eut que la détresse muette du regard et je baissai les yeux.

– Nous avons été sauvés par Georg.

– Georg ?

– Georg von Tiele. L'oncle de Hans. Nos domaines voisinaient sur la Baltique...

– Oui, oui. Vos domaines. Bien sûr.

– Il a été nommé en France, et dès qu'il a appris que nous étions à Paris, il s'est occupé de tout. Il a installé mes parents dans un appartement près du parc Monceau. Et puis Hans est revenu du front de l'Est... Elle s'anima.

– Tu sais, j'ai même pu reprendre mes études. J'ai mon bac du lycée français de Varsovie, je vais m'inscrire à la Sorbonne et peut-être à l'école du Louvre aussi. Je suis passionnée par l'histoire de l'art.

– Par... l'histoire de l'art ?

J'avais du mal à avaler.

– Oui. Je crois que j'ai trouvé ma vocation. Tu te souviens comme je me cherchais ? Je crois que je me suis trouvée, maintenant.

– A la bonne heure.

– Evidemment, il faut beaucoup de courage et de persévérance, mais je crois que je vais y arriver. J'aurais voulu aller en Italie, à Florence surtout, visiter les musées... La Renaissance, tu sais. Mais il faut attendre.

– La Renaissance peut attendre, en effet.

Elle se leva.

– Veux-tu que je t’accompagne ?

– Non, merci. Hans est en bas, dans la voiture. Elle s’arrêta à la porte.

– Ne m’oublie pas, Ludo.

– Je ne suis pas doué pour l’oubli.

Je la suivis dans l’escalier.

– Bruno est en Angleterre. Il est pilote de chasse, là-bas.

Son visage s’éclaira.

– Bruno ? Mais il était si maladroit !

– Pas dans le ciel, apparemment.

Je ne lui parlai pas des doigts.

– Je te dois tout, me dit-elle.

– Je ne sais vraiment pas pourquoi.

– Tu m’as gardée intacte. Je croyais que je m’étais perdue et j’ai maintenant l’impression que ce n’est pas vrai et que j’étais pendant tout ce temps-là – trois ans et demi ! – ici, chez toi, saine et sauve. Intacte. Garde-moi ainsi, Ludo. J’en ai besoin. Donne-moi encore un peu de temps. J’ai besoin de me refaire.

– L’histoire de l’art peut t’aider beaucoup. Surtout la Renaissance.

– Ne te moque pas de moi.

Elle resta là encore un moment, puis me quitta et il n’y eut plus qu’une seule ombre sur le mur.

J’étais calme. J’accomplissais, avec des millions d’autres hommes, une traversée où chacun de nous faisait sa provision de malheur.

J’allai rejoindre mon oncle à la cuisine. Il me versa un verre, m’observant à la dérobée.

– Oui, ça va être drôle, dit-il.

– Quoi donc ?

– Quand la France reviendra. J’espère qu’on la reconnaîtra.

Je serrai les poings.

– Oui, eh bien, moi je m’en fous, quelle tête elle aura et ce qu’elle aura fait entre-temps. Pourvu qu’elle revienne, c’est tout.

Mon oncle soupira.

– On ne peut plus causer, avec celui-là, grogna-t-il.

La rumeur que Lila était devenue la maîtresse de von Tiele ne me fut pas épargnée. Je demeurais aussi indifférent à ces racontars que lorsque j’entendais d’autres voix qui geignaient que « la France est foutue », qu’« elle ne s’en remettra jamais », qu’« elle a perdu son âme » et que les résistants se faisaient tuer « pour rien ». Ma certitude était trop profonde pour que j’eusse à lui faire prendre l’air, ainsi qu’on dit chez nous de ceux qui ont besoin de parler à tous les vents.

## XXXVII

Je ne haïssais plus les Allemands. Quatre ans après la défaite, ce que j'avais vu autour de moi me rendait difficile, cette routine qui consiste à réduire l'Allemagne à ses crimes et la France à ses héros. J'avais fait l'apprentissage d'une fraternité bien différente de ces clichés radieux : il me semblait que nous étions indissolublement liés par ce qui nous rendait différents les uns des autres mais pouvait s'inverser à tout moment pour nous rendre cruellement semblables. Il m'arrivait même de croire que, dans la lutte à laquelle je participais, j'aidais nos ennemis, eux aussi. On n'est pas nourri impunément par un homme qui a passé sa vie les yeux levés.

J'ai vu tuer un Allemand pour la première fois dans les champs au-delà de la Gragne, où nous avions défriché une piste d'atterrissage. Nous étions trois, cette nuit-là, à attendre l'arrivée d'un Lysander qui devait emmener en Angleterre une personnalité politique dont nous ignorions le nom. Les environs avaient été soigneusement inspectés à plusieurs reprises, depuis le coucher du soleil ; nos ordres étaient de multiplier les précautions ; quinze jours auparavant, une équipe avait été surprise en Haute-Seine alors qu'elle recevait un parachutage et il fallut ajouter cinq noms à la liste de nos fusillés.

Les balises furent allumées à une heure du matin et vingt minutes plus tard exactement le Lysander effectua son approche. Nous aidâmes le passager à monter dans l'avion ; le Lysander décolla et nous allâmes ramasser les loupottes. Nous étions sur le chemin de retour, à trois cents mètres du terrain, lorsque Janin me saisit le bras ; je vis un éclat métallique dans l'herbe, sur notre droite, et entendis un mouvement furtif ; l'éclat de métal bougea et disparut.

Il y avait là une bicyclette, une fille et un soldat allemand. Je connaissais la fille de vue, elle travaillait à la boulangerie de M. Boyer, à Cléry. Le soldat était couché à plat ventre à côté d'elle ; il nous regardait sans trace d'expression.

Je ne sais si ce fut Janin ou Rollin qui tira. Le soldat baissa simplement la tête et resta ainsi, le visage contre le sol.

La fille s'en écarta brusquement, comme s'il était devenu dégoûtant.

– Lève-toi.

Elle se leva vite, arrangeant sa jupe.

– Ne dites rien, s'il vous plaît, murmura-t-elle.

Janin parut étonné. Il venait de Paris et ne connaissait pas la vie d'un village. Et puis il comprit, sourit et baissa son arme.

– Tu t'appelles comment ?

– Mariette.

– Mariette quoi ?

– Mariette Fontet. M. Ludovic me connaît. Ne dites rien à mes parents, s'il vous plaît.

– D'accord. On ne leur dira rien, sois tranquille. Tu peux rentrer chez toi.

Il jeta un coup d'œil au corps.

– J'espère qu'il n'a pas eu le temps, dit-il.

Mariette éclata en sanglots.

Je passai une sale nuit. C'était comme si j'avais trahi. J'essayais de penser à tous les nôtres qui avaient été tués, mais cela ne faisait qu'un de plus.

Quelques jours plus tard, je suis entré dans la boulangerie et suis resté là, comme si j'avais quelque chose à me faire pardonner. Mariette rougit et hésita. Puis elle s'approcha de moi et murmura anxieusement :

– Ils n'iront rien dire à mes parents, au moins ?

Ce n'était pas bien d'être allée avec un gars dans les fourrés. Je crois que c'était tout ce qui la tracassait. Nous n'avions rien à craindre.

J'ai vu à plusieurs reprises Lila traverser Cléry dans la Mercedes de von Tiele ; une fois, en compagnie du général lui-même. Un matin, alors que je

rentrais à bicyclette d'une réunion d'entraînement dans la ferme des Grollet, où un camarade revenu d'un stage en Angleterre nous enseignait le maniement des nouveaux explosifs, la Mercedes me dépassa et s'arrêta. Je m'arrêtai aussi. Lila était seule dans la voiture, avec le chauffeur. Elle avait des cernes sous les yeux et ses paupières étaient bouffies. Il était sept heures du matin ; je savais qu'il y avait eu une fête, cette nuit-là, chez la Esterhazy : les commandes passées au Clos Joli allaient du champagne au saumon de Norvège et Duprat s'était rendu lui-même sur les lieux surveiller son sauté d'agneau de lait et son coq au vin « qu'une pincée d'ail en trop ou en moins peut tuer ». Il fallait faire attention ; tout le gratin allemand allait être là. « Dans ce putain de métier, avait-il grogné, on remet à chaque coup sa réputation en jeu. »

Lila descendit de la voiture et je dus l'aider : elle avait un peu bu. Elle portait une robe rouge très chic sous un ciré blanc, des chaussures rouges à hauts talons et un épais châle de laine rouge et blanche autour des épaules et du cou. Les couleurs polonaises, pensai-je. Elle était maquillée à l'excès, comme si elle avait voulu cacher son visage. Sur sa chevelure, le béret semblait avoir été oublié là par une autre vie. Seul le regard était de chez nous, dans sa détresse bleue. Elle tenait un livre à la main : Apollinaire. On avait tout Hugo, à la Motte, mais pas un Apollinaire. On oublie toujours son bien.

– Bonjour, mon Ludo.

Je l'embrassai. Le chauffeur militaire nous tournait le dos.

– On dit beaucoup de choses sur moi, dans le pays, n'est-ce pas ?

– Je suis un peu sourd, tu sais.

– On dit que je suis la maîtresse de von Tiele.

– On dit.

– Ce n'est pas vrai. Georg est un ami de mon père. Nos familles étaient unies depuis toujours. Il faut me croire, Ludo.

– Je te crois mais je m'en fous.

Elle se mit à parler fébrilement de ses parents. Ils ne manquaient de rien, grâce à Georg.

– C’est un homme admirable. Il est franchement antinazi. Il a même sauvé des Juifs.

– C’est normal. Il a deux mains.

– Qu’est-ce que ça veut dire ? Qu’est-ce que tu racontes ?

– Ce n’est pas moi qui le raconte, c’est William Blake. Il y a un poème de Blake là-dessus. Une de ses mains était couverte de sang. L’autre tenait le flambeau. Pourquoi ne viens-tu pas me voir ?

– Je viendrai. Il faut que je me retrouve, tu sais. Tu penses un peu à moi ?

– Il m’arrive de ne pas penser à toi. Des passages à vide, ça arrive à tout le monde.

– Je me sens un peu perdue. Je ne sais même pas où j’en suis. Je bois trop. Je cherche à m’oublier.

Je pris le livre de ses mains et le feuilletai.

– Il paraît que jamais les Français n’ont autant lu qu’aujourd’hui. M. Jolliot, tu sais, le libraire...

– Je le connais très bien, dit-elle, avec une véhémence inattendue. C’est un ami. Je vais presque tous les jours dans sa librairie.

– Eh bien, il dit que les Français se jettent sur la poésie avec le courage du désespoir. Comment va ton père ?

– Il s’est complètement retiré de la réalité. Une atrophie totale de la sensibilité. Mais il y a de l’espoir. Il donne parfois des signes de conscience. Peut-être reviendra-t-il à lui.

Je ne pouvais pas m’empêcher d’éprouver une certaine admiration pour Stas Bronicki. Ce maquereau aristocratique avait trouvé un moyen assez étonnant pour se mettre à l’abri des basses contingences. Sa femme et sa fille lui épargnaient tout contact avec une époque historique répugnante. Une vraie nature d’élite.

– Jamais vu un malin pareil, dis-je.

– Ludo ! Je t’interdis de...

– Excuse-moi. C’est mon côté cul-terreux. Je dois avoir une rancune héréditaire pour les aristos.

Nous fîmes quelques pas, pour nous éloigner du chauffeur.

– Tu sais, les choses vont bientôt changer, Ludo. Les généraux allemands ne veulent pas de guerre sur deux fronts. Et ils détestent Hitler. Un jour...

– Oui, je connais cette théorie. Je l’ai déjà entendu exprimer par Hans à la veille de l’invasion de la Pologne.

– Il faut encore un peu de temps. Les choses ne vont pas assez mal pour les Allemands...

– Ah ça, non.

– Mais je réussirai.

– Tu réussiras quoi ?

Elle se tut, regardant droit devant elle.

– Il me faut encore du temps, répéta-t-elle. Bien sûr, c’est très difficile et il m’arrive de douter et de perdre confiance... Alors, je bois trop. Je ne devrais pas. Mais je suis sûre qu’avec un peu de chance...

– Quoi ? Quoi, avec un peu de chance ?

Elle s’enveloppa frileusement dans ses couleurs polonaises.

– J’ai toujours voulu faire quelque chose de ma vie. Quelque chose de grand et de... terriblement important...

Le rêve continuait à ramper.

– Oui, dis-je. Tu as toujours voulu sauver le monde. Elle sourit.

– Non, ça, c’était Tad. Mais qui sait...

Je connaissais si bien cet air un peu mystérieux, impénétrable, ce que Tad appelait autrefois « son air Garbo ».

– Ce sera peut-être moi, dit-elle tranquillement.

C'était pitoyable. Elle tenait à peine sur ses jambes et je dus l'aider à monter dans la voiture. J'arrangeai la couverture sur ses genoux. Elle resta encore un moment silencieuse, le petit volume Apollinaire dans les mains, le sourire aux lèvres, le regard perdu dans le lointain. Et puis soudain elle se tourna vers moi dans un élan chaleureux et je fus surpris, tant sa voix était grave et presque solennelle.

– Fais-moi confiance, Ludo. Faites-moi tous confiance encore un peu. Je réussirai. Je laisserai un nom dans l'histoire et tu seras fier de moi.

Je lui donnai un baiser sur le front.

– Allons, allons, lui dis-je. Mais ne crains rien. Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Je suis sans excuse. Je n'avais prêté aucun sérieux aux propos de celle que l'on appelait au Clos Joli « cette pauvre petite Polonaise, avec ses Allemands ». Toujours aussi fantasque et chimérique, pensai-je. Je demeurais là, au bord de la route, avec ma bécane, regardant tristement la Mercedes qui s'éloignait. « Je laisserai un nom dans l'histoire et tu seras fier de moi... » C'était trop dérisoire. Il me semblait que, dans sa chute, Lila avait besoin de rêver d'elle-même plus encore qu'autrefois, au manoir des Jars et sur les bords de la Baltique : tombé au ras du sol, le rêve brisé continuait encore à battre faiblement des ailes. Je ne fus effleuré par aucun soupçon, aucune intuition prémonitoire. Peut-être était-ce dû aux implacables exigences des années de lutte où il fallait « raison garder », et je commençais à manquer de folie. Je ne me doutais guère que, de tous nos cerfs-volants perdus, il y en avait un, venu de Pologne, qui monterait plus haut et serait plus près de changer le cours de la guerre que tous les autres qui étaient partis à la poursuite du bleu.

## XXXVIII

Je n'ai plus revu Lila pendant plusieurs mois.

L'été 1942 fut un tournant dans l'action clandestine : en une seule nuit, dans la région de Fougerolles-du-Plessis, « le diable passa six fois », selon le message en code : ce qui représentait six parachutages, surtout des mines adhésives, des bazookas et des mortiers. Le matériel devait être mis à l'abri en quelques heures. A Sauvagne, mon camarade de classe André Fernin fut pris avec cinquante plaquettes incendiaires sur lui ; il avait eu le temps d'avaler son cyanure. Ce sont aujourd'hui des histoires tellement connues qu'elles en sont oubliées. Les perquisitions se succédaient dans la région et la Motte ne fut pas épargnée, soit qu'il y eût dénonciation, soit que la Gestapo flairât en Ambroise Fleury un ennemi naturel. Toutes ces fouilles ne donnèrent aucun résultat, la « cache » des Buis, par exemple, où Bruno avait trouvé refuge, fonctionna jusqu'à la victoire. A l'atelier, Grüber avait bien mis la main sur notre vieux Zola, oublié dans un coin, avec les mots « j'accuse », rayonnant dans tous les sens en auréole autour de la tête, mais il ne reconnut pas l'effigie et se borna à demander :

– Qui il accuse, der Kerl ?

– C'est le titre d'une chanson très connue au début du siècle, dit mon oncle. La femme part avec son amant et le mari l'accuse d'infidélité.

– Il n'a pas une tête de chanteur.

– Pourtant il avait une très belle voix.

Le commissaire de police de Cléry avait lui-même mis amicalement en garde Ambroise Fleury, non sans sourire, car l'idée que ce doux pacifique pût être mêlé à quelque action subversive lui paraissait comique.

– Mon bon Ambroise, ils s'imaginent sans doute que vous allez faire flotter une croix de Lorraine dans le ciel d'un moment à l'autre !

– Moi, vous savez, ces choses-là..., dit mon oncle.

– Je sais, je sais.

Mais les rêveurs n’avaient pas bonne presse ; le rêve et la rébellion ont toujours eu partie liée. Nous étions surveillés et notre cache d’armes devint pendant quelque temps inutilisable. Elle se trouvait sous la fosse à purin et sous les cabinets que nous nous étions bien gardés de vider depuis des mois.

Ce fut pourtant durant cette période particulièrement dangereuse pour nous que mon oncle se laissa aller à un geste insensé. A la fin de juillet 1942, la nouvelle de la rafle du Vel’ d’Hiv’ parvint à Cléry. Nous étions ce soir-là au Clos Joli : une de ces réunions autour d’une vieille bouteille à laquelle le maître du lieu invitait fréquemment son ami Ambroise Fleury. Parfois Duprat, qui avait de la plume, nous lisait un de ses poèmes en alexandrins. Mais ce soir-là, il paraissait d’humeur particulièrement sombre.

– Tu as entendu la nouvelle, Ambroise ? La rafle du Vel’ d’Hiv’ ?

– Quelle rafle ?

– Ils ont ramassé tous les Juifs et les ont déportés en Allemagne.

Mon oncle se taisait. Il n’y avait plus de cerf-volant auquel il aurait pu s’accrocher à ce moment-là. Duprat cogna du poing sur la table.

– Et les enfants aussi, gronda-t-il. Ils ont livré les enfants aussi. On ne les reverra jamais vivants.

Ambroise Fleury tenait un verre de vin à la main. Ce fut la seule fois dans ma vie où je vis sa main trembler.

– Alors, voilà. Je vais te dire, Ambroise. C’est un sale coup pour le Clos Joli. Tu me diras, qu’est-ce que ç’a à voir, mais ça a tout à voir. Tout. Merde. Il n’est pas possible pour un homme comme moi, qui se crève à préserver une certaine image de la France, d’accepter une chose pareille. Tu te rends compte ? Des enfants qu’on envoie à la mort. Tu sais ce que je vais faire ? Je vais fermer pour une semaine. Pour protester. Bien sûr, je vais rouvrir ensuite, parce que rien ne ferait plus plaisir aux nazis que si je fermais pour toujours. Il y a longtemps qu’ils cherchent à me briser. Tout ce qu’ils veulent, c’est que la France renonce à être elle-même. Mais je ferme huit jours, c’est décidé. Il y a incompatibilité entre le Clos Joli et le fait de livrer des enfants aux Boches.

Personne n'avait encore jamais entendu Duprat prononcer le mot « Boches ».

Mon oncle posa son verre sur la table et se leva. Son visage était devenu gris et parut avoir deux fois plus de rides. Nous roulâmes dans la nuit sur nos vélos grinçants. Il y avait une belle lune. Devant la maison, il me laissa sans un mot et s'enferma dans son atelier. Je n'ai pas pu dormir. Je comprenais soudain qu'on se servait beaucoup des Allemands et même des nazis pour se couvrir. Une idée était venue depuis longtemps se loger dans mon esprit dont j'ai eu beaucoup de mal à me débarrasser par la suite et peut-être ne m'en suis-je jamais débarrassé entièrement. Les nazis étaient humains. Et ce qu'il y avait d'humain en eux, c'était leur inhumanité.

Je quittai la Motte à quatre heures du matin : je devais aller à Ronce, voir Soubabère, repérer avec lui sur la carte les nouveaux terrains d'atterrissage. Et aussi faire prévenir les camarades d'éviter la Motte, pendant quelque temps. En quittant la maison, je vis que la lumière brûlait toujours dans l'atelier. Je me dis non sans irritation qu'il fallait être un Français vraiment têtu pour assembler des cerfs-volants à une heure d'une telle bassesse. Les enfants ont toujours été leurs meilleurs amis. Il me semblait que si Ambroise Fleury s'avisait de faire monter à une heure pareille son Montaigne ou son Pascal dans le ciel, le ciel le lui recracherait dans la gueule.

Je revins à la maison le surlendemain vers onze heures du matin. Je fis les derniers kilomètres à pied, en poussant ma bicyclette. J'avais déjà rafistolé chaque pneu une dizaine de fois et il fallait ménager les restes. J'étais arrivé au lieu-dit du Petit Passage, là où il y a maintenant une stèle à la mémoire de Jean Vigot, seize ans, qui avait été pris par les miliciens les armes à la main, après le débarquement, et fusillé sur place. Je m'arrêtai pour allumer une cigarette mais elle me tomba des lèvres.

Il y avait sept cerfs-volants dans le ciel au-dessus de la Motte. Sept cerfs-volants jaunes. Sept cerfs-volants en forme d'étoiles juives.

Je lâchai mon vélo et me mis à courir. Dans le pré devant la baraque, mon oncle Ambroise se tenait entouré de quelques gosses de Clos, les yeux levés vers le ciel où flottaient les sept étoiles de la honte. Les mâchoires serrées, les sourcils froncés, la gueule dure entre ses cheveux gris en brosse et sa

moustache, il ressemblait, le vieux, à une figure de proue qui aurait perdu son navire. Les enfants, cinq garçons et une fillette, et je les connaissais tous, les Fournier, les Blanc et les Bossis, avaient des visages graves.

Je murmurai :

– Ils vont venir...

Mais ce furent les autres qui vinrent d'abord. Oh, pas nombreux : les Cailleux, les Monnier et le père Simon, qui fut le premier à ôter sa casquette.

Mon oncle fut embarqué dans la soirée et ils le gardèrent quinze jours. Ce fut Marcellin Duprat qui le tira de là. Nous étions timbrés, nous autres, les Fleury, de père en fils, c'était connu, leur expliqua-t-il. Une folie héréditaire. C'est ce qu'on appelait autrefois « le mal français », ça venait de loin. Il ne fallait pas nous prendre au sérieux, ou alors on risquait d'en faire, du sérieux. Duprat fit tirer toutes les ficelles, et il en connaissait, d'Otto Abetz à Fernand de Brinon. Le lendemain de l'arrestation, la Citroën de Grüber s'arrêta devant la maison, suivie d'un camion de soldats. Ils jetèrent en vrac tous les cerfs-volants dans le pré et y mirent le feu. Grüber, les mains derrière le dos, regardait flamber ce que de vieilles mains françaises avaient si amoureusement assemblé.

La Motte fut fouillée comme jamais auparavant. Grüber avait reconnu l'ennemi. Il s'y mit lui-même, fourrant le nez partout, comme s'il se fût agi de quelque chose de palpable, de matériel, que l'on pouvait détruire.

Mon oncle fut libéré un dimanche et ramené à la Motte par Marcellin Duprat. Ses premiers mots, lorsqu'il vit l'atelier vide, toutes ses pièces parties en fumée, furent :

– On se remet au travail.

Le premier cerf-volant qu'il assembla représentait un village sur fond de montagnes, entouré d'une carte de France qui permettait de le situer. Le nom du village était Le Chambon-sur-Lignon, dans les Cévennes. Mon oncle ne m'expliqua pas pourquoi il avait choisi ce village plutôt qu'un autre. Il se borna à me dire :

– Le Chambon. Retiens ce nom.

Je n'y comprenais rien. Pourquoi s'intéressait-il à ce village, où il n'avait sans doute jamais mis les pieds et pourquoi faisait-il monter dans le ciel le cerf-volant Le Chambon-sur-Lignon, le suivant du regard avec une telle fierté ? J'insistai. Tout ce que j'obtins de lui fut :

– J'en ai entendu parler en prison.

Mon étonnement ne faisait que commencer. Quelques semaines plus tard, après avoir reconstitué quelques-unes de ses pièces historiques, mon oncle m'annonça qu'il quittait Clos.

– Où voulez-vous aller ?

– Au Chambon. Ainsi que je te l'ai dit, c'est dans les Cévennes.

– Sacré nom de nom, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi Le Chambon ? Pourquoi les Cévennes ?

Il sourit. Il y avait maintenant autant de rides sur son visage que de poils dans sa moustache.

– Parce qu'ils ont besoin de moi, là-bas.

Le soir, après la soupe, il m'embrassa.

– Je pars très tôt le matin. Ne laisse pas tomber, Ludo.

– Soyez tranquille.

– Elle reviendra. Il faudra beaucoup lui pardonner.

Je ne savais pas s'il parlait de Lila ou de la France.

Lorsque je me suis réveillé, il n'était plus là. Sur la table de l'atelier, il m'avait laissé un mot : « Ne la laisse pas tomber. »

Il avait emporté sa boîte à outils.

Ce fut seulement quelques mois avant le débarquement allié que je connus la réponse à la question que je ne cessai de me poser : Pourquoi Le Chambon ? Pourquoi Ambroise Fleury nous avait-il quittés, pour aller là-bas, dans ce village des Cévennes, avec sa boîte à outils ?

Le Chambon-sur-Lignon était ce village qui, sous l'égide du pasteur André Trocmé, de sa femme Magda et avec l'aide de toute la population,

avait sauvé de la déportation plusieurs centaines d'enfants juifs. Toute la vie du Chambon fut vouée pendant quatre ans à cette tâche. Et que j'écrive encore une fois ces noms de haute fidélité : Le Chambon-sur-Lignon et ses habitants, et s'il y a aujourd'hui oubli en la matière, que l'on sache que nous, les Fleury, nous avons toujours été des prodiges de la mémoire, et que je récite leurs noms souvent, sans en oublier un seul, puisqu'on dit que le cœur a besoin d'exercice.

Mais j'ignorais tout cela lorsque je reçus du Chambon une photo de mon oncle, un cerf-volant à la main, entouré d'enfants, avec au dos ces mots « Tout va bien ici ». Ici était souligné.

## XXXIX

J'étais sans nouvelles de Lila, mais l'Allemagne reculait sur le front russe ; son armée était vaincue en Afrique ; la résistance cessait d'être une « folie » et la raison commençait à présent à se joindre au cœur. Marcellin Duprat lui-même participait à nos réunions clandestines. Pourtant, son prestige auprès des autorités était à son apogée ; en mai 1943, il fut même question de le nommer maire de Cléry. Il refusa.

– Il faut savoir distinguer ce qui relève de l'histoire et de la permanence et ce qui est changeant et aléatoire comme la politique, nous expliqua-t-il.

La personnalité du maître du Clos Joli était pour au moins autant dans la fascination qu'il exerçait sur l'occupant que la qualité de sa cuisine. Son érudition, sa facilité d'élocution et une dignité personnelle qui tenait non seulement à sa prestance physique mais aussi à l'assurance tranquille avec laquelle il assumait la tâche qu'il s'était assignée, au milieu des pires difficultés, impressionnaient même ceux qui, au début, le traitaient de « collabo ». Celui qui lui témoignait le plus d'estime était le général von Tiele. Les deux hommes avaient entre eux des rapports curieux : on pouvait presque parler d'amitié. Le général avait la réputation de mépriser les nazis. Il avait dit un jour à Suzanne :

– Mademoiselle, vous savez que le Führer assure que son œuvre va durer mille ans. Personnellement, je parierais plutôt sur celle de Marcellin Duprat. Et elle aura certainement meilleur goût.

Un de ses lieutenants se permit d'annoncer l'arrivée du chef de la Luftwaffe en ces termes :

– Herr Duprat, un de vos plus fins connaisseurs pourra ainsi s'assurer personnellement que la France n'a rien perdu de ce qui fait son génie.

Von Tiele, qui était présent, prit l'officier à part et déversa sur sa tête quelques propos que l'autre, devenu très pâle, écouta au garde-à-vous. Après

quoi le général présenta ses excuses personnelles à Marcellin. Lorsque je voyais le général prendre Marcellin sous le bras et se promener avec lui en discutant dans le petit jardin du Clos Joli, je sentais que les deux hommes avaient su surmonter ce que Duprat appelait avec dédain tantôt « les circonstances », tantôt « les contingences », pour trouver un terrain où un aristocrate prussien et un grand cuisinier français pouvaient se parler d'égal à égal. Mais je ne compris vraiment jusqu'où ces deux natures d'élite étaient allées non seulement dans l'estime réciproque mais dans une sorte de véritable complicité au-dessus de la mêlée, que lorsque j'appris de Lucien Duprat que son père donnait secrètement au général Graf von Tiele des leçons de cuisine. D'abord, je ne voulus pas y croire.

– Tu te fous de moi. Von Tiele doit avoir en ce moment d'autres soucis en tête.

– Eh bien, c'est peut-être pour ça. Viens voir.

Je haussai les épaules. Si on m'avait dit que le général jouait du violon pour se délasser, je l'aurais trouvé normal : le goût de la musique a toujours été un des clichés les plus connus et reconnus de l'âme allemande. Et rien n'était plus commode, pendant et depuis l'occupation, que de réduire l'Allemagne à ses crimes et la France à ses héros. Mais qu'un des chefs les plus prestigieux de la Wehrmacht pût être, au fond de lui-même, tellement convaincu de l'approche de la défaite qu'il allât jusqu'à chercher l'oubli en prenant, auprès d'un chef français, des leçons de haute cuisine, me paraissait contraire à tout ce que signifiait pour nous l'expression « général allemand ». La haine se nourrit de généralités et « une tête typique de Prussien » ou « un spécimen parfait de la race des seigneurs », voilà qui nous met à l'aise lorsqu'il s'agit d'étendre le champ de nos ignorances.

J'interrogeai Lucien Duprat presque brutalement.

– C'est ton père qui te l'a raconté, hein ? Il est bien capable d'inventer ça, pour se donner de l'importance. C'est tout à fait lui. « Moi, m'ôssieu, le général von Tiele, le vainqueur de Sedan et de Smolensk, c'est moi qui lui ai tout appris. »

– Je te dis que le général vient apprendre à cuisiner avec mon père, deux ou trois fois par semaine. Le général ne veut évidemment pas que ça se sache

vu que, les choses se gâtant sérieusement pour eux, ça aurait un petit côté désespéré et presque défaitiste. Ils ont commencé par des œufs au plat et par des omelettes. Je ne vois pas ce qui t'étonne là-dedans.

– Rien ne m'étonne. Nous sommes tous dans le sang et dans la merde et deux natures d'élite communient au-dessus de la barbarie. La puissance allemande a besoin de la finesse et de la douceur de vivre françaises. Ces deux-là sont en train de préparer l'avenir. Bordel, j'aimerais voir ça.

– Je te préviendrai.

Je sortais le jour même du bureau de la comptabilité, lorsque Lucien me glissa à l'oreille :

– Ce soir, vers onze heures. Je laisserai la porte du couloir entrouverte. Mais fais gaffe. Ils sont très amis et mon père ne me le pardonnerait pas.

Je fis le chemin à pied. Je craignais les patrouilles qui commençaient à sillonner les champs et les bois chaque nuit à la recherche des loupiotes des parachutages.

Je me glissai dans le couloir, du côté des cuisines. La porte était entrouverte. Mes chaussures à la main, je m'approchai et jetai un coup d'œil à l'intérieur.

Von Tiele était en manches de chemise, un tablier passé autour des reins. Il paraissait passablement éméché. A côté de lui, Marcellin Duprat, hautain et raide sous sa toque, était lui aussi dans cet état de dignité excessive qu'expliquaient les deux bouteilles de pomerol vides et une bouteille de cognac sérieusement entamée sur la table.

– Ce n'est pas la peine de venir ici si tu n'écoutes pas ce que je te dis, Georg, grognait Duprat. Tu n'es pas particulièrement doué et si tu ne suis pas mes instructions à la lettre, tu n'arriveras à rien.

– J'ai pourtant appris ça par cœur. Un verre et demi de vin blanc...

– Quel vin blanc ? Le général se taisait, l'œil légèrement stupéfait.

– ... sec ! gronda Duprat. Un verre et demi de vin blanc sec ! Mais enfin, nom de Dieu, ce n'est pourtant pas difficile !

– Marcellin, tu ne vas pas me dire que si le vin blanc n'est pas sec, c'est

foutu ?

– Si tu veux réussir un vrai lapin farci à la normande, il faut que le vin blanc soit sec. Ou alors, c'est n'importe quoi. Et qu'est-ce que tu as encore mis dans la farce ? C'est incroyable, ton truc. Je ne comprends pas, Georg, qu'un homme de ta culture...

– Ce n'est pas la même culture, Marcellin. C'est pourquoi nous avons besoin l'un de l'autre... J'ai mis trois foies de lapins, cent grammes de jambon cuit, cinquante grammes de mie de pain... une tasse de ciboulette...

On entendait le grondement des bombardiers alliés qui traversaient la côte.

– C'est tout ? Mon général, tu avais la tête ailleurs. A Stalingrad, probablement. Je t'avais dit de mettre une cuillerée à café de quatre épices... Nous allons recommencer demain.

– Ça fait trois fois que j'échoue.

– On ne peut pas être vainqueur sur tous les fronts à la fois.

Les deux hommes étaient complètement soûls. Pour la première fois depuis que je les connaissais, je fus frappé par leur ressemblance. Von Tiele était plus petit, mais c'était presque le même visage aux traits fins, la même petite moustache grise. Duprat repoussa d'un air écœuré le plat avec le lapin coupable.

– De la merde.

– Oui, eh bien, je voudrais te voir commander un corps de blindés, Marcellin.

Ils se turent un instant, aussi sombres l'un que l'autre, puis se repassèrent la bouteille de cognac.

– Ça va durer encore combien de temps, Georg ?

– Je ne sais pas, mon vieux. Quelqu'un va gagner cette guerre, c'est sûr. Ce sera probablement ton lapin à la normande.

Je me retirai prudemment. Dès le lendemain, un message avertissait Londres que le général commandant la Panzer en Normandie commençait à

donner des signes de fléchissement de sa fibre morale.

Le pékinois Tchong aurait mérité le titre d'agent de liaison de la Résistance. Chaque fois que sa maîtresse venait le chercher dans mon bureau – sauf lorsque M. Jean ou Marcellin Duprat lui-même l'accompagnaient respectueusement – elle me renseignait sur ce que la Gestapo mijotait ou me donnait quelques détails sur les préparatifs « d'accueil » allemands autour du mur de l'Atlantique. Plusieurs de nos camarades ne durent leur salut qu'à ces avertissements. La Gräfin m'apprit également que Lila vivait à Paris avec ses parents mais qu'elle venait fréquemment passer quelques jours dans une villa du côté de Huet.

Lila réapparut bientôt au Clos Joli, toujours en compagnie de Hans et de von Tiele. On les appelait le « trio ». « Réservez une table pour le trio à une heure », lançait Lucien Duprat. J'apprenais toujours sa présence par M. Jean, qui prenait un air contrit pour me l'annoncer. La « petite » était là avec ses Allemands, ça devait être un crève-cœur pour ce pauvre Ludo. Ça ne l'était pas. On dit que l'amour ferme les yeux, mais ce n'était pas mon cas, bien au contraire. Il me semblait qu'il y avait dans les rapports du « trio » quelque chose qui m'échappait. J'étais convaincu que Lila n'était pas la maîtresse de von Tiele et je n'étais même pas certain qu'elle fût celle de Hans. La phrase comique. « Nos domaines voisinaient sur la Baltique » qu'elle m'avait lancée pour expliquer ses liens avec ses « cousins » allemands, commençait à ressembler dans ma tête à ces messages personnels que nous recevions de Londres : « Les oiseaux reprendront leurs chants ce soir » ou autres « La cathédrale engloutie fera entendre ses cloches à minuit ». Il y avait, entre ces deux hobereaux prussiens et cette Polonaise non moins aristocratique une complicité que je devinais obscurément, mais dont la véritable nature m'échappait. Il m'arriva de croiser Lila lorsqu'elle quittait les lieux avec ses deux junkers. Je ne l'avais pas vue depuis plusieurs mois et je fus frappé par le changement. Il y eut, dans l'expression de son visage, lorsqu'elle m'aperçut, une fierté et presque un air de triomphe, comme si elle voulait me dire : « Tu verras, Ludo, tu verras. Tu t'es trompé sur moi. »

Cette impression fut confirmée la semaine suivante et de la manière la plus déroutante. Lila entra dans mon bureau en coup de vent et j'eus à peine le temps de me lever qu'elle m'embrassait déjà.

– Eh bien, mon Ludo, qu'est-ce que tu deviens ?

Il y avait des années que je ne l'avais vue aussi gaie et aussi heureuse.

– Je ne sais pas ce que je deviens, au juste. Pas grand-chose. Je tiens les comptes du Clos Joli et je m'occupe des cerfs-volants, quand j'ai le temps. Mon oncle est parti et j'essaye de faire de mon mieux.

– Où est-il allé ?

– Le Chambon-sur-Lignon. C'est dans les Cévennes. Ne me demande pas ce qu'il est allé faire à l'autre bout du pays, je n'en sais rien. Tout ce qu'il m'a dit, c'est qu'ils ont besoin de lui, là-bas. Alors, il a pris sa boîte à outils et il est parti.

Je voyais bien qu'elle avait envie de me parler, qu'elle se retenait, et je décelais même un peu d'ironie dans ses yeux, comme si elle me plaignait d'ignorer ce qui la rendait si contente.

– Hans a été nommé à l'état-major en Prusse-Orientale, me dit-elle.

– Ah !

Elle rit.

– Tu t'en moques, bien sûr.

– C'est le moins qu'on puisse dire.

– Eh bien, tu as tort. C'est très important. J'ai beaucoup d'influence sur Hans, tu sais.

– Je n'en doute pas.

– De grandes choses se préparent, Ludo. Tu le sauras bientôt.

Je sentais qu'elle avait envie de m'en dire plus. Je sentais aussi qu'il valait mieux qu'elle ne le fît pas.

– Tu m'as toujours prise pour une tête folle, depuis notre première rencontre. Et je sais ce que les gens du pays racontent sur moi. Tu as tort de les écouter.

– Je n'écoute personne.

– Tu t’es trompé sur moi, mon petit Ludo.

– Mais...

– Bientôt tu me demanderas pardon. Je crois que je vais enfin réussir quelque chose d’extraordinaire dans ma vie. Je te l’ai toujours dit, d’ailleurs.

Elle me donna un baiser rapide et s’en alla, non sans m’avoir jeté de la porte encore un regard de triomphe.

Je l’ai aperçue quelques jours plus tard à la gare de Cléry, descendant de voiture et accompagnée de von Tiele. Elle me fit un signe de la main et je répondis.

## XL

Le 8 mai 1943, vers dix heures du soir, alors que je lisais, j’entendis une voiture ; m’approchant de la fenêtre, j’aperçus la lueur bleue des phares. Le moteur s’arrêta ; on frappa à la porte ; j’allumai une bougie et ouvris. Le général von Tiele se tenait sur le seuil ; dans ce visage précis, aux lignes nettes, les yeux, de ce gris qu’il est convenu d’appeler « gris acier », avaient une fixité pâle. Il portait la Croix de Fer avec diamants autour du cou.

– Bonsoir, monsieur Fleury. Je m’excuse de cette visite imprévue. Je voudrais vous parler.

– Entrez.

Il passa à côté de moi, s’arrêta, jeta un coup d’œil aux cerfs-volants qui pendaient des poutres.

– J’ai dans ma voiture quelqu’un que vous connaissez.

Il se tut et s’assit sur le banc, les mains jointes. J’attendais. C’était l’heure des bombardiers alliés qui traversaient la côte pour aller raser les villes allemandes. Von Tiele leva un peu la tête et écouta le feu des batteries côtières.

– Mille deux cents bombardiers sur Hambourg, hier, dit-il. Vous devez être content.

Je ne comprenais pas ce que me voulait ce grand chef de guerre.

– Vous connaissez celui que je vous amène, dit-il. Mais je ne sais si vous le considérez comme un ami ou comme un ennemi. Je viens pourtant vous demander de l’aider.

Von Tiele se leva. Il regardait à ses pieds.

– Je voudrais que vous l’aidiez à passer en Espagne...

Une trace de sourire.

– ... comme vous le faites si bien pour les aviateurs alliés.

J'étais tellement éberlué que je ne protestai même pas.

– Vous n'avez certes aucune raison de sauver la vie à un officier allemand, monsieur Fleury. Je le comprends fort bien. Je viens vous trouver sur le conseil de Lila. Cela aussi peut vous paraître étrange. Mais Hans est – comme vous – très amoureux d'elle. Un rival, en somme. Peut-être serez-vous heureux de le voir disparaître. Dans ce cas, vous n'avez qu'à appeler le chef de la Gestapo ici, Herr Grüber... Il n'accordait pas à Grüber son grade militaire.

– Mais peut-être y a-t-il dans l'expression « aimer la même femme » quelque chose que l'on pourrait appeler... comment dirais-je ? Une fraternité...

Il m'observait attentivement, avec une bonhomie inattendue sur ce visage défait, presque livide.

Je me taisais.

Von Tiele leva la main.

– Ecoutez le ciel. Combien d'enfants tués, cette nuit ? Passons. Je vous disais seulement que j'essaye de sauver un jeune homme qui est mon neveu et que j'aime comme un fils. A présent, il faut que je parte. Nous avons environ... vingt-quatre heures. J'ai des dispositions à prendre. Vous ne m'avez toujours pas donné votre réponse, monsieur Fleury.

– Lila est au courant ?

– Oui.

Hans était en uniforme. L'enfance et l'adolescence laissent décidément des traces indélébiles : nous ne nous serrâmes pas la main. Mais je dus le prendre sous le bras pour le soutenir. Il fit quelques pas et s'effondra. Von Tiele m'aida à le transporter dans ma chambre.

– Il ne faut pas le garder ici, monsieur Fleury. Vous risquez votre vie. Tâchez de le cacher quelque part ailleurs, cette nuit même. Je pense cependant que nous avons, ainsi que je vous l'ai dit, vingt-quatre heures... Il me sourit.

– J’espère que vous n’avez pas l’impression de trahir... en cachant un officier allemand ?

– Je pense seulement que vous me devez une explication, merde.

– Vous l’aurez. Hans vous expliquera. Et de toute façon, je vous la donnerai demain moi-même. Je déjeune au Clos Joli, comme tous les vendredis.

Hans dormait lorsque je remontai dans la chambre. Même dans le sommeil, son visage demeurait hagard ; le menton et les lèvres tremblaient parfois convulsivement. Je contemplai longuement ce visage dont la beauté éveillait jadis en moi tant d’animosité. Il portait un médaillon autour du cou. Je l’ouvris : Lila.

Il était une heure du matin et le soleil se levait à cinq heures. Le tic-tac de la pendule commençait à me donner la chair de poule. Je mis du café à chauffer et réveillai Hans. Il me regarda un instant sans comprendre, puis se leva d’un bond.

– Ne me garde pas ici. Ils vont te fusiller.

– Qu’est-ce que tu as fait ?

– Plus tard, plus tard...

Le café était prêt.

– Nous n’avons pas beaucoup de temps, lui dis-je. Il y a trois heures de marche.

– Jusqu’où ?

– Vieille-Source. Tu te souviens ?

– Et comment ! Tu as failli m’étrangler. Nous avons, quoi... douze, treize ans ?

– A peu près. Hans, qu’est-ce que tu as fait ?

– Nous avons essayé de tuer Hitler.

Tout ce que je pus dire fut :

– Jésus !

– Nous avons mis une bombe dans son avion.

– Qui ça, nous ?

– La bombe était défectueuse. Elle n'a pas explosé et ils l'ont trouvée. Deux de nos camarades ont eu le temps de se suicider. Les autres vont finir par parler. J'ai réussi à m'enfuir avec mon avion pour prévenir... Il se tut.

– Je vois.

– Oui. J'ai pu me poser sur le terrain d'Ouchy. Je voulais emmener le général en Angleterre...

Je dus me secouer, m'ébrouer, respirer un bon coup. Et puis j'ai eu le fou rire. Hans voulait emmener le général von Tiele en Angleterre pour qu'il y fondât la France Libre. L'Allemagne Libre, je veux dire. Avec la Croix de Lorraine comme symbole, peut-être.

– Putain, dis-je. On est en mai. Vous avez même un mois d'avance sur le 18 juin. Vous savez rêver, vous autres, Allemands. Tantôt ça fait Goethe, Hölderlin, tantôt ça fait des millions de morts. Vos rêves doivent jouer à pile ou face. Si je comprends bien, vos officiers d'élite croient que ça peut encore s'arranger, entre gentlemen ? La paix des seigneurs ? Refaire le 18 juin 40 allemand à Londres, en 1943, sur le dos des Russes, probablement ?

Il baissait la tête.

– Tous nos officiers de tradition ont été contre Hitler et contre la guerre, dès 1936, dit-il.

– Et après, il était déjà trop tard, vous étiez déjà à Paris et devant Moscou. Bon, allons, viens. Tu seras tranquille à Vieille-Source pendant quelques jours, on verra après. Tu tiendras le coup ? Il y a sept kilomètres.

– Ça ira.

Je pris ma précieuse torche électrique – il ne me restait qu'une pile de rechange – et nous sommes sortis. Une belle nuit, propice à l'éclat ironique des étoiles. Un résistant français qui risquait sa peau pour un officier allemand gaulliste. La lune était encore bonne et je n'allumai ma torche que lorsque nous fûmes au fond du ravin. Le chemin de notre enfance était envahi

par la broussaille et les ronces, et la source, au bout, avait vieilli, elle aussi, et n'avait plus la force de sortir du trou.

Nous nous glissâmes l'un derrière l'autre entre les parois mousseuses, jusqu'au cul-de sac. Le wigwam était là, tel que mon oncle Ambroise nous avait aidés à le bâtir, il y avait de cela onze ans. Il s'était un peu incliné, mais tenait bon. Et ce fut seulement lorsque nous fûmes là, devant le wigwam de notre enfance, que la phrase de Lila me revint à la mémoire, celle qu'elle m'avait murmurée dans mon bureau avec tant de gaieté et de certitude : « Je crois que je vais réussir enfin quelque chose de vraiment extraordinaire, dans ma vie. J'ai beaucoup d'influence sur Hans, tu sais. » Je regardai Hans. C'est elle, pensai-je. C'est pour elle. Je m'accroupis et essayai de trouver un peu d'eau au fond de la source. J'avais la gorge sèche et pouvais à peine parler.

– Je viendrai une ou deux fois par semaine, avec des vivres. Après, on tâchera de te faire passer les Pyrénées. Il faut que j'en parle aux copains.

L'air sentait la terre et l'humidité. Une chouette rêvait au-dessus de nos têtes. Le ciel s'éclaircissait. Hans ôta sa vareuse et la jeta par terre. Dans sa chemise blanche, il n'était pas très différent de celui qui se tenait devant moi à la salle d'armes de Grodek, lors de notre duel.

– Je te dois la vie et je te la rendrai, dit-il.

– C'est elle qui décidera, mon vieux.

Ce fut la seule fois où nous prononçâmes le nom de Lila.

A onze heures, j'étais à mon poste, à la comptabilité, incapable de penser à autre chose qu'aux événements de la nuit. Tout ce que Lila m'avait dit, chaque phrase, chaque mot, chaque accent, ne cessait de résonner dans ma tête. « Je réussirai... Je suis sûre qu'avec un peu de chance... J'ai beaucoup d'influence sur Hans, tu sais... J'ai toujours voulu faire quelque chose de grand et de terriblement important... »

M. Jean entrouvrit la porte.

– Le général von Tiele a fait téléphoner pour qu'on lui prépare la facture du mois...

– Oui...

« Fais-moi confiance, Ludo... Je laisserai un nom dans l'histoire... »

Elle avait convaincu Hans, patiemment, et sans doute d'autant plus facilement que celui-ci, avant même le début des hostilités, avait toujours parlé de « sauver l'honneur de l'armée allemande ». Et von Tiele savait que si l'Allemagne devait continuer à se battre sur deux fronts, la guerre était perdue. Alors, Hitler disparu, une paix séparée avec les Etats-Unis et l'Angleterre et...

– L'addition du 5, fit la voix de M. Jean.

– Oui... Tout de suite...

– Qu'est-ce qu'il y a, Ludo ? Tu es malade ?

– Non, rien, ça va...

« Un jour, tu seras fier de moi... Je laisserai un nom dans l'histoire... »  
Le complot avait échoué et Lila était en danger de mort. « J'ai beaucoup d'influence sur Hans, tu sais... » Je devais les faire passer en Espagne, tous les deux. Je me demandais comment m'y prendre. Les deux aviateurs cachés chez les Buis allaient être acheminés sur Bagnères dans quelques jours, mais je ne savais même pas où était Lila ; il fallait aussi l'accord de Soubabère pour que Hans pût faire partie du convoi, et pour Souba, il n'y avait pas de « bons » Allemands. Nous devions aussi faire connaître d'urgence à Londres les détails de ce premier complot des officiers de la Wehrmacht contre Hitler.

J'en étais là dans mon désarroi lorsque j'entendis un gémissement. Tchong était assis à mes pieds et remuait la queue, en me regardant avec reproche. Je l'avais complètement oublié. Quand la Esterhazy venait déjeuner au Clos Joli, c'était moi qui étais chargé de donner sa pâtée au chien. Je quittai mon bureau et interpellai Lucien Duprat.

– La Esterhazy est encore là ?

– Pourquoi ?

– Elle a oublié le toutou.

– Je vais voir.

Il revint pour me dire que la Gräfin en était au café. Je passai aux cuisines, pris un plat de viande et revins nourrir le chien. En traversant le

couloir d'entrée je vis la voiture de von Tiele s'arrêter devant l'entrée. Le chauffeur ouvrit la portière et le général descendit. Von Tiele avait les traits tirés mais il paraissait de bonne humeur et monta rapidement les marches en répondant au salut de je ne sais qui. Duprat avait reçu le matin même un mot de sa main qu'il colla, après la Libération, sur une page de son livre d'or. « Ami Marcellin, je suis sur le point d'être muté ailleurs et je viendrai faire mes adieux au Clos Joli ce vendredi à quatorze heures. »

Tout ce que signifiait pour moi sa présence, c'est que la Gestapo n'était pas encore au courant. Vingt-quatre heures au plus, m'avait-il dit. Il ne me restait que quelques heures pour trouver Lila. Mais Hans ou von Tiele avaient sûrement pris soin d'elle.

Quelques instants plus tard, la Gräfin faisait son entrée dans mon bureau. Elle prit le chien dans ses bras.

– Pauvre petite bête. J'ai failli l'oublier.

Elle déposa devant moi une boule de papier froissé. Je l'ai dépliée. C'était l'écriture de Lila. « J'ai failli réussir. Je t'aime. Adieu. »

M<sup>me</sup> Julie mettait le feu au papier avec son briquet. Un petit tas de cendres.

– Où est-elle ?

– Je ne sais pas. Von Tiele l'a fait partir pour Paris hier soir. Il l'a fait accompagner au train de minuit dans sa propre voiture, l'imbécile.

– Mais ce papier...

Elle était nerveuse et tirait sur ses gants.

– Quoi, ce papier ?

– Comment l'avez-vous eu ?

– Eh bien, il y a eu une très jolie réception hier soir à l'Hôtel des Cerfs. Les officiers subalternes recevaient le personnel civil et les secrétaires. Tout le haut état-major était là. Le général von Tiele lui-même est venu quelques instants. Ta petite a beaucoup bu et beaucoup dansé. Et puis elle a remis à ma fille une lettre pour toi. En riant. C'est une lettre d'amour, il paraît. Moi,

lettres d'amour ou pas, je les ouvre toutes, par le temps qui court. Voilà. T'as de la chance, p'tite tête. Si elle avait donné cette lettre à quelqu'un d'autre...

– Ils... ils savent déjà ?

– La Gestapo est au courant depuis neuf heures du matin. Mon petit ami cent pour cent aryen, de son vrai nom Isidore Lefkowitz, m'a prévenue à midi. Ils n'ont pas encore coffré von Tiele parce qu'ils ne veulent pas que ça se sache. Le vainqueur de Smolensk, tu comprends, ça ferait plutôt du bruit. Ils ont ordre de le faire partir pour Berlin, avec tous les honneurs...

– Mais le général est ici...

– Pas pour longtemps.

Elle pressa tendrement le museau de Tchong contre sa joue.

– Viens, mon chéri. Ta maman doit encore avoir un cœur quelque part, parce qu'elle commence à faire des conneries.

Elle me regarda durement.

– Tu ne peux rien pour elle, alors tiens-toi tranquille et dis aux autres d'en faire autant. Ça va chier.

La Gräfin Esterhazy me tourna le dos et sortit.

J'allais quitter mon bureau pour courir chez Soubabère lorsque M. Jean vint me dire que le général von Tiele désirait me parler.

– Il est dans le salon Ed...

Le vieil homme se rattrapa. Le salon « Edouard Herriot », où le leader radical-socialiste avait jadis ses habitudes, avait été débaptisé. Duprat ne lui avait cependant pas donné un autre nom, avec beaucoup de courage. Il avait simplement enlevé la plaque « Edouard Herriot » et l'avait mise de côté dans un tiroir.

– On ne sait jamais, m'avait-il expliqué. Ça peut revenir.

Il y avait beaucoup de personnalités parisiennes et locales dans le restaurant, tant dans la « rotonde » que dans les « galeries », car il était chic de faire maigre le vendredi, la piété et la religion étant redevenues à la mode, depuis que le pays connaissait tant de malheurs ; Marcellin Duprat, pour ne

pas avoir un creux les jours sans viande, s'était lancé dans les spécialités poissonnières avec toute sa subtilité et toutes les ressources de son art. Le salon débaptisé se trouvait au premier et je dus traverser la rotonde bourrée de beau monde, ce que je ne faisais jamais, car mon débraillé me valait des engueulades du maître des lieux chaque fois que je m'aventurais hors des coulisses.

Je trouvai von Tiele à table. Duprat, très pâle, la serviette sous le bras, débouchait ce qu'il considérait sa meilleure bouteille : un château-laville 1923. Jamais encore je n'avais vu le maître en proie à une pareille émotion. Pour qu'il se laissât aller à un tel sacrifice, il fallait vraiment qu'il fût touché dans ce qu'il avait de plus profond. Il était clair que von Tiele l'avais mis au courant de la nature exacte de sa « mutation ». Duprat, de temps en temps, jetait des coups d'œil vers la fenêtre : deux voitures de la Gestapo, dont la Citroën noire de Grüber lui-même, stationnaient dans l'allée.

– Ne craignez rien, mon bon Marcellin, lui disait le général. C'est mon escorte, depuis neuf heures trente du matin. J'ai été muté à Berlin et je dois prendre l'avion qui m'attend. Le Führer veut éviter toute publicité fâcheuse. D'ailleurs, ma nomination à l'état-major du général von Keitel est une promotion. Il est probable cependant que j'aurai un accident d'avion avant d'arriver à Tempelhof, car je ne pense pas qu'on se soucie trop de la vie de l'équipage. Mes trois collaborateurs directs doivent m'accompagner dans ce vol, sauf le colonel Schtekker, qui est un bon nazi, et qui demeurera votre client, je l'espère. Mais tout ne se passera pas comme ils l'ont prévu, car je ne vois pas pourquoi je laisserais périr un équipage parfaitement innocent, alors que la Luftwaffe commence déjà à manquer de pilotes. Mais surtout, je refuse de jouer le jeu... de collaborer, si vous préférez. Je tiens à ce que ça se sache. Le caporal Hitler se prend pour un stratège génial et il conduit l'armée allemande à sa perte. Il faut donc que ma « trahison » soit connue de mes camarades et, étant donné, si j'ose me vanter, ma réputation militaire, tous mes collègues à l'échelon responsable comprendront mes raisons, qu'ils partagent du reste, pour la plupart. C'est un avertissement que je leur adresse et je tiens donc à ce que ça se sache. Mais parlons de choses moins pénibles...

Il goûta au château-laville 1923.

– Prodigieux ! fit-il. Ah, le génie de la France !

– Je vous ai préparé un ragoût de coquillages Saint-Jacques, et un turbotin grillé à la moutarde, dit Marcellin Duprat, d'une voix tremblante. C'est un peu de la routine, évidemment. Si j'avais su...

– Eh oui, évidemment, vous ne pouviez pas savoir, mon bon Marcellin. Moi non plus, du reste. Vous voyez, notre échec est dû à... comment dirais-je ? Au manque de confiance dans les petits et les humbles. Nous sommes restés à un niveau supérieur, entre officiers d'élite. Nous n'avions pas osé nous confier à quelque simple sergent ou caporal artificier, ce en quoi nous eûmes grand tort. Si nous avions recherché des concours parmi les grades... ne disons pas « inférieurs », disons « subalternes », la bombe aurait été réglée convenablement et elle aurait fait du bon travail. Mais nous avons voulu rester entre nous : toujours ce vieil esprit de caste. Notre bombe n'était pas assez... démocratique. Il nous a manqué un troufion.

Je devais me rappeler ce petit discours du général-comte von Tiele quelques mois plus tard. Le 20 juillet 1944, lorsqu'un autre « officier d'élite », le colonel-comte von Stauffenberg, déposa dans sa serviette une bombe au Q.G. de Hitler à Rastenburg et que l'explosion laissa le Führer à peine commotionné, je me dis qu'une fois encore avait fait défaut à tous ces seigneurs un simple caporal artificier qui aurait su donner à la bombe la puissance nécessaire. C'était une bombe qui manquait de souffle populaire.

Von Tiele terminait le turbotin grillé à la moutarde. Il se tourna vers moi.

– Alors, mon petit Fleury... Ça c'est bien passé ?

– Très bien, jusqu'à présent... Il est bien caché... J'hésitai, et pour la première fois de ma vie, je dis à un Allemand :

– ... mon général.

Il me regardait avec amitié. Il comprenait.

– M<sup>lle</sup> de Bronicka est à Paris, dit-il. En lieu sûr. Enfin, dans la mesure où elle ne va pas prendre le risque d'aller voir ses parents... Vous la connaissez !

– Mon général, est-ce que vous ne pourriez pas...

Il fit un signe d'approbation, prit un carnet dans sa poche et griffonna une adresse et un numéro de téléphone. Il arracha la feuille et me la tendit.

– Tâchez de les faire passer en Espagne, tous les deux...

– Oui, mon général.

Je mis le papier dans ma poche.

Georg von Tiele goûta encore aux coquilles Saint-Jacques et conclut par le célèbre soufflé aux pommes sures, un café et un verre de cognac.

– Ah, la France ! murmura-t-il encore, et non sans ironie, me sembla-t-il.

Duprat pleurait. Il tendit d'une main tremblante une boîte de vrais havanes au général, que celui-ci refusa d'un geste. Puis il regarda l'heure et se leva.

– A présent, messieurs, dit-il sèchement, je dois vous prier de me laisser seul.

Duprat sortit le premier et courut aux toilettes pour se laver la figure. Si la Gestapo le trouvait en larmes avant que von Tiele fût mort, il aurait eu à donner des explications difficiles.

Le coup de feu retentit au moment où j'enfourchais ma bicyclette, Tchong sous le bras. J'eus encore le temps de voir les hommes de Grüber sauter des voitures et se ruer vers le restaurant.

Marcellin Duprat resta couché toute la journée, le visage tourné vers le mur. Le soir, avant le commencement du service, il eut un mot extraordinaire, et dont je n'ai jamais su si c'était un lapsus ou un suprême éloge :

– C'était un grand Français.

## XLI

Je pédalais si vite, tenant le pékinois d'une main et le guidon de l'autre, que lorsque je fus enfin devant la résidence du Parc et descendis de mon vélo, mes genoux me lâchèrent soudain et je m'étalai par terre, la vue brouillée. Sans doute l'émotion et la peur y avaient-elles leur part, car malgré ce « lieu sûr » dont m'avait parlé von Tiele et dont j'avais l'adresse dans ma poche, je voyais mal comment Lila pouvait échapper à la Gestapo et à la police française entièrement aux ordres de l'occupant. Je passai quelques bonnes minutes à sangloter, avec Tchong qui me léchait les mains et la figure. Je me ressaisis enfin, pris le chien sous le bras et montai les trois marches du perron. Je sonnai, m'attendant à voir Odette Lanier, « la femme de chambre » venue de Londres neuf mois auparavant avec le nouveau poste émetteur-récepteur, mais ce fut la cuisinière qui m'ouvrit.

– Ah, te voilà, toi. Viens, mon chéri, viens...

Elle tendit la main pour prendre Tchong.

– Je voudrais parler à M<sup>me</sup> Esterhazy moi-même, murmurai-je, en essayant encore de retrouver mon souffle. Le chien est malade. Il ne cesse de vomir. Je suis passé chez le vétérinaire et...

– Entrez, entrez.

Je trouvai M<sup>me</sup> Julie dans le salon, avec sa fille. J'avais aperçu deux ou trois fois à Cléry la « secrétaire », qui était de notoriété publique la maîtresse du colonel Schtekker, de l'état-major de von Tiele. C'était une jolie brune aux yeux qui semblaient avoir hérité de toute la profondeur insondable du regard de sa mère.

– Hermann s'est toujours méfié du général, disait-elle. Il trouvait que von Tiele était un décadent dont la francophilie était devenue intolérable et qui tenait des propos inadmissibles en parlant du Führer. Hermann envoyait à

Berlin rapport sur rapport à son sujet. Si ce qu'on dit est vrai, il va avoir une promotion.

– Trahir son pays, quelle chose épouvantable ! dit M<sup>me</sup> Julie.

Les deux femmes étaient seules dans le salon. La conversation était clairement à mon usage. J'en conclus que M<sup>me</sup> Julie, pour qui la méfiance était la clé de la survie, m'invitait à faire très attention à mes propos. On ne pouvait jamais savoir qui était à côté, l'oreille collée à la porte. La mère et la fille paraissaient d'ailleurs passablement inquiètes. Je crus même remarquer que les mains de M<sup>me</sup> Julie tremblaient légèrement.

– Oh, mon Dieu, dit-elle, en élevant la voix. Je vois que j'ai encore oublié le pauvre chéri au Clos Joli. Tenez, mon ami...

Elle prit son sac à main sur le piano. Il y avait sur le piano toutes les photos dédicacées que je connaissais : celle de l'amiral Horthy était entourée d'un bout de crêpe, dans un coin. Le crêpe était là en signe de deuil depuis la mort de son fils, Istvan Horthy, en 1942, sur le front russe.

Elle me tendit un billet de dix francs.

– Voilà, prenez cela, jeune homme, et merci.

– Madame, le chien est très malade, j'ai vu le vétérinaire, il a prescrit un traitement, il faut que je vous parle, c'est très urgent...

– Bon, il est temps que je retourne au bureau, dit la fille, nerveusement.

M<sup>me</sup> Julie l'accompagna à la porte. Elle jeta un regard à l'extérieur, sans doute pour s'assurer que je n'étais pas venu « accompagné », referma la porte, tourna la clé dans la serrure et revint.

Elle me fit signe de la suivre.

Nous passâmes dans sa chambre à coucher. Elle garda la porte large ouverte, attentive au moindre bruit. Je me dis une fois de plus que si la France d'avant-guerre avait été aussi soucieuse de sa survie que cette vieille maquerelle, nous n'en serions pas là.

– Allons, vite, qu'est-ce qu'il y a ?

– Von Tiele s'est suicidé et...

– C’est tout ? Evidemment qu’il s’est suicidé. Quand on s’y prend comme un manche...

– Il m’a donné l’adresse et le numéro de téléphone de Lila. Il paraît que c’est un lieu tout à fait sûr...

– Donne.

Elle m’arracha le papier des mains et jeta un coup d’œil à l’adresse.

– Tu parles d’un lieu sûr ! C’est son nid d’amour. Je dus blêmir parce qu’elle s’est radoucie.

– Il ne s’agit pas de ta petite. Von Tiele aimait beaucoup les femmes. Il s’était arrangé une garçonnière à Paris. La dernière, c’est une pute de chez Fabienne, le claque de la rue de Miromesnil, mais comme elle avait été élevée au couvent des Oiseaux, elle avait de bonnes manières, il ne s’en était pas aperçu. Tu peux être certain que la Gestapo connaît l’endroit. Ils ont des fiches sur la vie privée de tous les généraux et ils n’ont jamais cessé d’espionner von Tiele, et je sais de quoi je parle. Si la môme est vraiment là-bas.

– Elle est perdue, murmurai-je.

M<sup>me</sup> Julie ne dit rien.

– Est-ce qu’on ne peut pas la prévenir ? Il y a un numéro de téléphone...

– Non mais sans blague, tu t’imagines pas que je vais te laisser téléphoner d’ici ? Ils notent tous les numéros demandés, l’heure et les numéros des demandeurs, à la centrale...

– Aidez-moi, madame Julie !

Elle se pencha, ramassa Tchong et le serra dans ses bras, en me regardant avec hostilité.

– C’est pas possible, je dois avoir un faible pour toi. A mon âge !

Elle réfléchissait.

– Le seul endroit d’où tu peux téléphoner en toute tranquillité, c’est la Gestapo, dit-elle. Attends. Il y a un autre endroit. Le domicile d’Arnoldt, l’adjoint de Grüber.

– Mais...

– Il habite là avec son petit ami... Celui dont je t'ai parlé. C'est 14, rue des Champs, à Cléry, au deuxième à droite. Ils sont sur un réseau à eux et ça laisse pas de traces. Vas-y. Ça tombe bien. J'ai oublié de lui faire porter son médicament... Enfin, quand je dis oublié... Il m'a laissé un peu tomber, ces temps derniers, le petit Francis...

– Francis ?

– Francis Dupré. C'est un nom aussi loin de celui d'Isidore Lefkowitz que possible. Attends...

Elle alla fouiller dans le tiroir d'une commode et revint avec deux ampoules.

– Ça fait huit jours. Il doit grimper aux murs, le malheureux. Mais ça lui apprendra.

J'ai pris les ampoules.

– Il est diabétique. C'est de l'insuline.

– De la morphine, vous voulez dire.

– Qu'est-ce que tu veux, ça va faire bientôt quatre ans qu'il crève de peur. Il a toujours été mal dans sa peau, d'ailleurs. Dis-lui que je ne l'oublierai plus, sauf s'il recommence à m'oublier, lui aussi. Et qu'il te laisse téléphoner.

Elle s'assit dans un fauteuil, les cuisses écartées, Tchong sur ses genoux.

– Et donne-moi ce que tu as dans ta poche, Ludo.

– Quoi donc ?

– La capsule de cyanure. Si tu te fais fouiller et qu'on la trouve sur toi, c'est comme si tu passais aux aveux. Et tu ne vas pas avaler ton cyanure uniquement parce qu'on va te fouiller. On a toujours une chance de s'en tirer.

Je posai ma capsule de cyanure sur la table de chevet.

M<sup>me</sup> Julie parut soudain rêveuse.

– Ça ne va plus tarder, maintenant, dit-elle. J'en dors plus la nuit, d'impatience. Ce serait trop con de se faire cueillir au dernier moment.

Elle tripotait distraitement son lézard en or.

– Si ça commence trop à sentir le roussi autour de moi, je me tire d’ici, je me colle une étoile jaune là où il faut, et je me présente aux Allemands, à Nice ou à Cannes. Je me fais déporter aussi sec, bien sûr, mais je tiendrai bien le coup quelques mois, et d’ici là, les Américains débarqueront. Tu sais, comme dans les films avec les Peaux-Rouges, quand la cavalerie arrive toujours à la fin.

Elle rigola.

– Yankee-doodle-doodle-dandy... chantonna-t-elle. Enfin quelque chose comme ça. Les Allemands eux-mêmes y croient. Il paraît que ce sera dans le Pas-de-Calais. J’aimerais bien être là pour voir ça. Alors, si tu te fais coincer...

– Soyez tranquille, madame Julie. Je me laisserai torturer à mort plutôt que de...

– On croit toujours ça. Enfin, on verra bien. Va.

Je fus au 14, rue des Champs en trois quarts d’heure. Je laissai ma bicyclette à une centaine de mètres de là, et grimpai au deuxième. J’étais dans un tel état d’agitation que, pour la première fois de ma vie, j’ai eu un trou de mémoire : je ne me souvenais plus si c’était à gauche ou à droite. Je dus me remémorer toute ma conversation avec M<sup>me</sup> Julie pour retrouver les mots « au deuxième, à droite ». Je sonnai.

Un jeune homme chétif, assez joli garçon dans le genre danseur de tango, mais qui avait le teint blafard et des cernes sous de grands yeux anxieux, vint m’ouvrir. Il était en pyjama et portait une chaîne avec une petite croix autour du cou.

– M. Francis Dupré ?

– C’est moi. Qu’est-ce que vous voulez ?

– Je viens de la part de la comtesse Esterhazy. Je vous apporte vos médicaments.

Il s’anima.

– Enfin... Ça fait au moins une semaine... Elle m’a oublié, cette salope.

Donnez-moi ça...

– Madame... je veux dire, la comtesse Esterhazy m'a prié de téléphoner à Paris de chez vous.

– Allez-y, allez-y... Le téléphone est là-bas, dans la chambre à coucher...  
Donnez-moi ça...

– Je ne sais pas l'allemand, monsieur. Il faut que vous demandiez le numéro vous-même...

Il se précipita vers le téléphone, demanda le numéro et me passa l'appareil. Je lui remis les deux ampoules de morphine et il courut s'enfermer dans la salle de bains.

Une minute plus tard, j'entendais la voix de Lila au bout du fil.

– Allô ?

– C'est moi...

– Ludo ! Mais comment...

– Ne reste pas là où tu es. Pars tout de suite.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Georg m'a dit... J'arrivais à peine à parler.

– Pars tout de suite... L'endroit est repéré... Ils seront là d'un moment à l'autre...

– Mais où veux-tu que j'aille ? Chez mes parents ?

– Ah non, surtout pas... Attends...

Des dizaines de noms et d'adresses de camarades passaient dans ma tête. Mais je savais qu'aucun d'eux n'accepterait d'héberger une inconnue sans un mot de passe convenu. Et Lila était peut-être déjà surveillée. Je choisis la solution la moins dangereuse.

– Tu as de l'argent ?

– Oui, Georg m'en a donné.

– Tu vas quitter les lieux immédiatement, en laissant toutes tes affaires, sans attendre une seconde, tu vas louer une chambre à l’Hôtel de l’Europe, 14, rue Rollin, c’est à côté de la place de la Contrescarpe. Je t’enverrai quelqu’un ce soir, il demandera Albertine et tu lui diras son nom, Rodrigue. Répète.

– Albertine. Rodrigue. Mais je ne peux pas partir comme ça, il y a tous mes livres d’art...

Je rugis :

– Tu laisses tout et tu pars ! Répète.

– Rodrigue. Albertine. Ludo...

– Pars !

– J’ai failli réussir...

– Pars !

– Je t’aime.

Je raccrochai.

J’étais à bout, physiquement et nerveusement, et me laissai tomber sur le lit défait. Je venais à peine de m’allonger lorsque Francis Dupré sortit de la salle de bains. Je n’aurais pas cru qu’un homme pût changer autant en quelques minutes. Il respirait le bonheur et la sérénité. Toute trace de terreur avait disparu de ses yeux aux cils langoureux. Il s’assit sur le lit à mes pieds, souriant et amical.

– Alors, jeune homme, ça va ?

– Ça va.

– Cette Esterhazy, c’est une sacrée bonne femme.

– C’est vrai. Une sacrée bonne femme.

– Elle a toujours été une vraie mère pour moi. Vous savez, je suis diabétique, et sans l’insuline...

– Je comprends.

– Et puis, il y a insuline et insuline. Celle qu'elle me procure est toujours d'excellente qualité. Vous prendrez bien un verre de champagne ?

Je me levai.

– Excusez-moi, je suis pressé.

– Dommage, dit-il. Vous m'êtes très sympathique. Au plaisir de vous revoir. A très bientôt.

– A très bientôt.

– Et surtout, dites-lui qu'elle ne m'oublie pas. Il m'en faut régulièrement tous les trois jours.

– Je lui dirai. Mais j'ai cru comprendre que vous l'oubliiez un peu, vous aussi...

Il eut un petit rire.

– C'est vrai, c'est vrai. Je ne recommencerai plus. Je lui donnerai de mes nouvelles plus souvent.

Je me retrouvai dans l'escalier.

Il me fallut plusieurs heures pour réussir à établir un contact avec « Rodrigue » à Paris, le prier de se rendre à l'Hôtel de l'Europe, 14, rue Rollin, et demander Albertine.

La réponse nous parvint le lendemain dans la soirée. Il n'y avait pas d'Albertine à l'Hôtel de l'Europe. Pendant toute la journée du samedi au dimanche notre camarade Lalande téléphona au numéro que von Tiele m'avait indiqué. Il n'obtint jamais de réponse.

Lila avait disparu.

## XLII

Je ne pus me rendre à Vieille-Source pendant plusieurs jours. Toute la région était sens dessus dessous : des milliers de soldats battaient la campagne à la recherche de l'officier félon. Je perdis aussi beaucoup de temps dans une agitation fébrile et vaine pour retrouver la trace de Lila ; des camarades prirent le risque de se rendre rue de Chazelle et d'interroger les voisins. On leur fermait la porte au nez. Seul un bistrotier du coin se rappelait avoir vu arriver un car de police, en face, au 67, mais ils semblaient n'avoir trouvé personne et étaient repartis. Je pus aussi retrouver dans les papiers de Duprat l'adresse des Bronicki à Paris, que Lila avait dû lui donner : ils avaient disparu également.

Je réussis à me convaincre que toute la famille avait eu le temps de se réfugier à la campagne, chez des amis sûrs. Les Bronicki, après tout, ne manquaient pas de relations dans la noblesse française, et, à un moment où, malgré les assurances prodiguées par la Radio de Vichy que « s'ils osaient tenter un débarquement, les Anglo-Saxons seraient immédiatement rejetés à la mer », les résistants de la dernière heure commençaient à se manifester même parmi ceux qui s'étaient jusque-là tenus prudemment à l'écart.

Je me calmai donc un peu. S'il était arrivé quelque chose à Lila, la Gestapo de Cléry aurait été la première à le savoir et « Francis Dupré » n'aurait pas manqué de prévenir celle qui « avait toujours été comme une mère pour moi », ainsi qu'il me l'avait expliqué. Or, j'avais vu la Esterhazy faire son entrée au Clos Joli, hautaine, vêtue de gris, elle était passée à côté de moi sans me jeter un regard et n'avait même pas son pékinois avec elle. Elle n'avait rien à me dire ; il n'y avait rien de nouveau.

A chaque jour qui passait, je devenais donc de plus en plus certain que Lila était à l'abri. Que cette conviction fût entièrement sincère ou non, je n'en sais rien ; ce qui comptait, c'est qu'elle me sauvait du désespoir. Il me fallait maintenant m'occuper de Hans, lui trouver d'abord une cachette plus sûre et

essayer ensuite d'arranger son passage en Espagne par un prochain convoi. Je me rendis chez Soubabère. Je trouvai « Hercule » de fort méchante humeur.

– Jamais les chleuhs n'ont mis tant d'acharnement à fourrer leur nez partout. On ne pourra pas bouger tant qu'ils n'auront pas trouvé ce type-là. On risque la vraie catastrophe, si ça continue. Ils sont déjà tombés sur deux caches d'armes à Verrières et ils ont embarqué un des frères Solié et leur sœur. Alors, il n'y a qu'une chose à faire : trouver ce chleuh et le leur livrer. J'avais le souffle coupé.

– Tu ne peux pas faire ça, Souba.

– Et pourquoi pas ?

– C'est un résistant, lui aussi. Ils ont essayé de tuer Hitler...

Il leva les sourcils, très haut :

– Oui, après Stalingrad. Et tu peux être sûr qu'ils vont recommencer. Les généraux ont compris que c'est foutu et ils essayent de tirer leur épingle du jeu. Moi je vais te dire, Fleury : heureusement qu'ils ont raté leur coup. Parce que s'ils avaient réussi, ou s'ils réussissent la prochaine fois, les Américains traiteront avec eux pour récupérer l'armée allemande contre les Russes, crois-moi...

– Tu ne vas quand même pas faire le boulot pour la Gestapo ?

– Ecoute-moi, petit. J'ai quatre caches d'armes à protéger. Une presse. Cinq radios. Et aucun parachutage ne pourra être réceptionné tant que les Boches continuent à battre la campagne jour et nuit. Ce gars-là nous a tout désorganisé. Alors, c'est lui ou nous. J'ai donné des ordres. Qu'on le trouve. Tu devrais t'y mettre, toi aussi. Personne ne connaît le pays mieux que toi.

Je ne répondis rien et m'en allai. J'essayai de travailler un peu et me mis à assembler un cerf-volant, mais n'arrivai même pas à lui imaginer une forme. Je restai là, avec du papier bleu à la main. Souba avait raison. Tant que la Gestapo n'aurait pas mis la main sur Hans, toute l'activité de la Résistance serait interrompue. Et il était non moins certain que je ne pouvais pas le trahir. A onze heures du matin, on frappa à la porte et Souba entra avec Machaud et Rodier.

– Ils fouillent partout. On ne peut plus bouger. Où est-ce que tu l’as planqué, ton copain d’enfance ? Parce qu’il passait ses vacances ici, ce Hans von Schwede, et vous étiez copains, à ce qu’il paraît. Allons, tu vas parler.

– La baignoire est là-bas, au fond, Souba. Je ne sais pas si je vais parler ou non, je me le suis toujours demandé, pour la torture.

– Tu ne vas pas tout foutre en l’air à cause d’un officier allemand, nom de Dieu ?

– Non. Donnez-moi douze heures.

– Pas une de plus.

Je n’attendis pas la nuit, je préférais me rendre à Vieille-Source en plein jour, pour être sûr qu’aucun de mes camarades ne me suivait. J’avais préparé des vêtements civils pour Hans, mais ce n’était plus la peine. Je l’ai trouvé assis sur une pierre, en manches de chemise, en train de lire. Je ne sais où il avait pris ce livre et puis me rappelai qu’il en avait toujours un dans sa poche et toujours le même : Heine.

Je m’assis à côté de lui. Je devais faire une tête épouvantable parce qu’il sourit, tourna une page et lut :

Ich weiss nicht was soll es bedeuten  
Das ich so traurig bin  
Ein Märchen aus alten Zeiten  
Das kommt mir nicht aus dem Sinn...

Et puis il ajouta, en riant :

– Peu importe la traduction, mais il y a quelque chose d’équivalent chez Verlaine :

Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure...

Il posa le livre à côté de lui.

– Bon, alors ?

Il m’écouta attentivement, en faisant parfois un petit signe d’approbation.

– Ils ont raison. Dis-leur que je les comprends parfaitement.

Il se leva. Je savais que je le voyais pour la dernière fois. Et que je n'allais jamais oublier cette lumière d'été autour du visage de mon « ennemi ». Maudite mémoire. C'était une des plus belles journées du printemps, d'une sérénité, d'une douceur qui faisaient bien de la nature une puissance étrangère.

– Tu demanderas à tes amis de venir me chercher ici, avant la tombée de la nuit, si possible. C'est un souci... d'hygiène. Il y a beaucoup de bestioles.

Il se tut et attendit ; pour la première fois, je lus dans son regard une trace d'anxiété. Il n'osait même pas formuler la question.

Je ne sais pas si je lui mentais ou si je me mentais à moi-même, lorsque je répondis :

– Elle doit être déjà en Espagne, à l'heure qu'il est. Sois tranquille.

Son visage s'éclaira.

– Ouf, fit-il. Voilà enfin un vrai souci de moins.

Je l'ai quitté et nous sommes restés jusqu'au bout fidèles à notre enfance : nous ne nous sommes pas serré la main.

Le lendemain, Souba m'apporta le livre de Heine et le médaillon avec la photo de Lila. Ils livrèrent le reste à la police, en expliquant que le fils Maheu était venu buter sur le corps dans un ravin, au lieu-dit Vieille-Source, en faisant la cueillette du muguet.

## XLIII

Ce fut aussi Souba qui me donna bientôt des nouvelles de mon oncle. Il vint me voir un dimanche, dans sa tenue qu'il qualifiait lui-même d'imprudente : il rêvait d'uniforme, de vrai uniforme français « à ciel ouvert », car il était officier de réserve, ainsi qu'il ne cessait de nous le rappeler, sans d'ailleurs préciser le grade, afin sans doute de se réserver dans l'avenir des galons selon son cœur. Béret, bottes, culotte de cavalerie et vareuse kaki, gros et le visage renfrogné comme toujours – la fureur qu'il avait éprouvée au moment de la capitulation semblait avoir marqué à jamais ses traits d'une expression de colère – Souba s'assit lourdement sur un tabouret et, sans autre entrée en matière, me déclara d'un ton bourru :

– Il est à Buchenwald.

Je savais fort peu de chose, à cette époque, des camps de la mort. Le mot « déportation » n'avait pas encore pris dans mon esprit tout son poids d'horreur. Mais je croyais mon oncle tranquille dans les Cévennes et ce fut un tel choc que Souba me jeta un coup d'œil, se leva et je me retrouvai avec une bouteille de calva et un verre dans les mains.

– Allez, remets-toi.

– Mais qu'est-ce qu'il a fait ?

– Une histoire de Juifs, grommela Souba, sombrement. D'enfants juifs, à ce que j'ai compris. Il paraît qu'il y a tout un village, dans les Cévennes, qui s'est voué à ça. Je ne me souviens plus du nom. Un village de huguenots. Ces gens-là ont été beaucoup persécutés, à leur heure, alors ils s'y sont tous mis, et d'après ce qu'on me dit, ils continuent, à l'heure qu'il est. Alors, évidemment, les enfants, juifs ou pas, Ambroise Fleury s'y est aussitôt fourré, avec ses cerfs-volants et tout ça.

– Tout ça.

– Oui, tout ça.

Il se toucha la tête.

– Bon, on en a tous une graine, en ce moment. Il faut être fou pour risquer sa vie pour les autres, parce que nous, la France libérée, on sera peut-être plus là pour la voir. Sauf que chez moi, c'est pas dans la tête... Il se toucha le ventre.

– C'est dans les tripes. Alors, je peux pas faire autrement. Si c'était dans la tête, je m'arrangerais comme Duprat. Enfin, ils l'ont déporté. Il s'est fait pincer entre Lyon et la frontière suisse.

– Avec des enfants ?

– Je n'en sais foutre rien. Pour les détails, je te présenterai quelqu'un qui en vient. Debout, je t'emmène.

Je roulai derrière lui sur mon vélo en pleurant du nez. Les larmes trouvent toujours leur chemin, il ne sert à rien de vouloir les retenir.

Au Normand, à Clos, il me présenta à M. Terrier, qui nous attendait. Il s'était évadé pendant un bombardement, après avoir revêtu l'uniforme d'un soldat allemand tué et grâce, m'informa-t-il, « à ma parfaite connaissance de la langue de Goethe, que j'enseignais au lycée Henri-IV ». Après m'a voir décrit ce qu'il appelait assez bizarrement « la vie du camp », il me dit qu'au milieu des pires épreuves, mon oncle ne s'était jamais laissé aller au désespoir.

– Il est vrai qu'au début il eut de la chance...

– Quelle chance, monsieur ? gueulai-je.

M. Terrier m'expliqua en quoi consistait la chance de mon oncle. Il s'était trouvé qu'un des gardiens du camp avait passé un an avec les troupes d'occupation dans la région de Cléry et s'était souvenu des cerfs-volants d'Ambroise Fleury que les Allemands venaient admirer et qu'ils achetaient souvent pour les envoyer à leurs familles. Le commandant du camp eut l'idée d'utiliser le travail du détenu et lui fournit les matériaux nécessaires. On ordonna à mon oncle de se mettre au travail. Au début, les S.S. emportaient les pièces pour les offrir à leurs enfants ou aux enfants de leurs amis, et puis ils eurent l'idée d'en faire le commerce. Mon oncle finit par avoir toute une équipe d'assistants. C'est ainsi que l'on put voir flotter au-dessus du camp de

la honte des cerfs-volants aux couleurs gaies qui semblaient proclamer l'espoir et la confiance impérissables d'Ambroise Fleury. M. Terrier me dit que mon oncle travaillait de mémoire, mais qu'il avait réussi à donner à certaines de ses œuvres les traits de Rabelais et de Montaigne, qu'il avait assemblés tant de fois. Mais les pièces les plus demandées étaient celles qui avaient les formes naïves des illustrations des livres d'enfants, et les nazis fournirent même à mon oncle toute une collection de livres d'enfants et de contes de fées pour aider son imagination.

– Nous l'aimions beaucoup, le vieil Ambroise, me dit M. Terrier. Bien sûr, il était un peu original, pour ne pas dire un peu fou, car il n'aurait pas pu, autrement, à son âge, et sous-alimenté comme nous l'étions tous, donner à ses bestioles des formes, des couleurs et des physionomies si insouciantes et si gaies. C'était un homme qui ne savait pas désespérer, et ceux parmi nous qui n'attendaient d'autre délivrance que la mort se sentaient humiliés et presque défiés par une telle force d'âme. Je crois que je garderai toujours dans mes yeux l'image de cet indomptable, dans notre tenue rayée de concentrationnaires, entouré de quelques débris humains qui ne tenaient à la vie que par ce qui n'a pas de corps, guidant au bout de sa ficelle un navire aux vingt voiles blanches qui palpaient au-dessus des fours crématoires et au-dessus des têtes de nos tortionnaires. Parfois un cerf-volant s'échappait, partait vers l'horizon et nous le suivions des yeux avec espoir. Au cours de ces mois, votre oncle a bien dû assembler trois cents cerfs-volants, en puisant surtout ses sujets, ainsi que je vous l'ai dit, dans les contes pour enfants que le commandant du camp lui avait fournis et qui étaient les plus populaires. Et puis, ça a mal tourné. Vous n'avez pas encore entendu parler de cette affaire d'abat-jour en peau humaine. Ça viendra. Bref, cette créature, Ilse Koch, qui était gardienne au camp de femmes, se faisait fabriquer des abat-jour en peau de détenus morts. Non, ne faites pas cette tête-là : ça ne prouve rien. Et ne prouvera jamais rien, quelle que soit l'abondance des preuves. Il suffira toujours d'un Jean Moulin ou d'un d'Estienne d'Orves pour que la défense retrouve le droit à la parole. C'est donc Ilse Koch qui eut cette idée : elle vint demander à Ambroise Fleury de lui assembler un cerf-volant en peau humaine. Eh oui. Elle en avait trouvé une avec de beaux tatouages. Ambroise Fleury dit non, évidemment. Ilse Koch le regarda un instant fixement, puis lui dit : « Danke doch. Réfléchis. » Elle s'éloigna, avec sa fameuse cravache, et

votre oncle la suivit des yeux. Je crois que cette ennemie avait compris ce que les cerfs-volants signifiaient et qu'elle avait décidé de briser l'esprit de ce Français qui ne savait pas désespérer. Toute la nuit, nous avons essayé de convaincre Ambroise : on n'en était plus à une peau près. Et de toutes les façons, le type n'était plus dedans. Il n'y eut rien à faire. « Je ne peux pas leur faire ça », répétait-il. Il ne nous a pas dit à qui, au juste, « il ne pouvait pas faire ça », mais nous le comprenions bien. Je ne sais pas ce que ses cerfs-volants représentaient pour lui. Peut-être quelque invincible espoir.

M. Terrier se tut, un peu embarrassé. Souba se leva brusquement et alla discuter le coup avec le patron au comptoir. Je compris.

– Ils l'ont tué.

– Oh, non, non, je puis vous rassurer à cet égard, s'empressa de me reconforter M. Terrier. Ils l'ont simplement transféré dans un autre camp.

– Où cela ?

– A Oswiecim, en Pologne.

J'ignorais alors qu'Oswiecim devait devenir plus connu dans le monde, comme il se doit, sous un nom allemand, celui d'Auschwitz.

## XLIV

Il y a à présent plus de deux mois que Lila partage à nouveau ma vie clandestine. Je dors si peu – et délibérément, car cet état d’usure nerveuse est propice à sa présence – que je réussis à la faire venir presque chaque nuit.

– Tu m’as prévenue juste à temps, Ludo. Heureusement que Georg nous avait procuré des papiers. Nous avons pu ainsi nous réfugier, mes parents et moi, d’abord en Espagne, ensuite au Portugal...

Je me rends deux ou trois fois par semaine à la bibliothèque municipale de Cléry pour me rapprocher davantage d’elle et, penché sur l’atlas, je lui tiens compagnie, un doigt sur la carte, à l’Estoril et dans la province d’Algaro, célèbre pour ses forêts de chênes-lièges.

– Tu devrais venir ici, Ludo. C’est un très beau pays.

– Ecris-moi un mot. Tu me parles, tu me rassures, mais lorsque tu me quittes, tu ne me donnes aucun signe de vie. Tu ne fais pas de bêtises au moins ?

– Quelles bêtises ? J’en ai fait tant !

– Tu sais... Il fallait d’abord survivre, sauver les miens...

Sa voix se fait sévère.

– Tu vois, tu y penses tout le temps. Au fond, tu ne m’as jamais pardonné...

– Ce n’est pas vrai. Si je ne voudrais pas que cela t’arrive encore, c’est que...

La voix prend un accent moqueur.

– ... c’est que tu as peur que cela devienne chez moi une habitude...

– Pas une habitude. Un désespoir...

– Tu aurais honte de moi.

– Oh non ! Il m’arrive d’avoir honte d’être un homme, d’avoir les mêmes mains, la même tête qu’eux...

– Qui ça, eux ? Les Allemands ?

– Eux. Nous. Il faut beaucoup de confiance dans les cerfs-volants de mon oncle Ambroise pour regarder un homme quel qu’il soit dans les yeux et se dire : il est innocent. Ce n’est pas lui qui a torturé à mort Jombey, ce n’est pas lui qui a commandé le peloton d’exécution, la semaine dernière, lorsque six otages « communistes » sont tombés sous les balles...

La voix se fait lointaine.

– Qu’est-ce que veux, il faut d’abord survivre, sauver les siens... Tu comprends, Ludo ? Tu comprends ?

Je me lève, je prends la torche, je traverse la cour et j’entre dans l’atelier. Ils sont tous là, toujours les mêmes, et qu’il faut pourtant toujours recommencer. J’ai bien dû réassembler une vingtaine de fois et Jean-Jacques Rousseau, et Montaigne, et même Don Quichotte, ce grand réaliste méconnu, qui avait tellement raison lorsqu’il voyait autour de lui, dans un monde en apparence familier et paisible, des dragons hideux, des monstres qui avaient si bien appris à donner le change et à se dissimuler sous l’aspect d’un brave homme « incapable de faire du mal à une mouche ». Le nombre de « mouches » qui ont dû payer de leurs ailes arrachées ce cliché rassurant devrait se chiffrer par centaines de millions, depuis les débuts de l’humain. Il y a longtemps que toute trace de haine pour les Allemands m’a quitté. Et si le nazisme n’était pas une monstruosité inhumaine ? S’il était humain ? S’il était un aveu, une vérité cachée, refoulée, camouflée, niée, tapie au fond de nous-mêmes, mais qui finit toujours par resurgir ? Les Allemands, bien sûr, oui, les Allemands... C’est leur tour, dans l’histoire, et voilà tout. On verra bien, après la guerre, une fois l’Allemagne vaincue et le nazisme enfui ou enfoui, si d’autres peuples, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, ne viendront pas prendre la relève. Un camarade venu de Londres nous avait apporté une plaquette de poèmes d’un diplomate français, Louis Roché. Il parlait de l’après-guerre. Deux vers sont restés à jamais dans ma mémoire :

Il y aura de grands massacres  
C’est ta mère qui te le dit.

J'allume ma torche. Les cerfs-volants sont toujours là, mais l'interdiction de les faire voler demeure. A hauteur d'homme, pas plus, dit le règlement. L'autorité craint ces signes dans le ciel, elle craint un code, des messages échangés, des points de repère ou des signaux aux résistants. Les enfants ont tout juste le droit de les tirer au bout d'une ficelle. Interdiction de s'élever. Il est pénible de voir notre Jean-Jacques ou notre Montaigne se traîner au ras du sol, il est dur de les voir ramper. Un jour, ils seront libres de monter à nouveau très haut dans le ciel et de partir à la poursuite du bleu. Ils pourront à nouveau nous rassurer sur nous-mêmes, recommencer à donner le change. Peut-être les cerfs-volants n'ont-ils d'autre vraie raison d'exister que celle-là : faire les beaux.

Je me ressaisissais toujours. C'était une simple question d'instinct de conservation : que la folie des Fleury ne fût que cela, ou qu'elle fût vraiment une folie sacrée, importait peu. Ce qui comptait, c'était l'acte de foi. Il n'y a pas d'autre clé à la survie. « Tu comprends, Ludo ? Tu comprends ? » Je m'essuyais les yeux et continuais.

Quelques enfants venaient encore parfois m'aider, à l'insu de leurs parents, car la Motte était à cinq kilomètres de Cléry et il fallait ménager les chaussures. Nous assemblions nos cerfs-volants et nous les mettions de côté pour l'avenir.

Et puis, un matin, je reçus un message de la Esterhazy. Elle continuait à venir régulièrement au Clos Joli, malgré le deuil cruel qui l'avait frappée : Tchong était mort. Elle m'avait annoncé la nouvelle elle-même, les yeux encore rougis.

– Je vais m'acheter un teckel, conclut-elle, en reniflant dans son mouchoir. Il ne faut pas se laisser aller.

Nous étions le 12 mai 1944. A l'heure du déjeuner, la porte de mon bureau s'ouvrit et je vis apparaître la tête de Francis Dupré. Avec ses épaules rembourrées, ses cheveux gominés, des cils plus longs que nature et ses grands yeux tendres, il paraissait sortir tout droit de Naples-au-baiser-de-feu, et avait sans doute une bonne dose de son « médicament » dans les veines, parce qu'il était en grande forme. M<sup>me</sup> Julie devait bien se garder de « l'oublier », par ces temps de plus en plus dangereux, où la Gestapo était

visiblement sur les nerfs ; la Gräfin avait plus que jamais besoin de son ami « cent pour cent aryen », et celui-ci ne pouvait se permettre de l'oublier, lui non plus. Il était difficile d'imaginer une dépendance réciproque plus absolue – et plus tragique.

– Ça va, jeune homme ?

Il vint s'asseoir sur mon bureau.

– Vous devriez vous méfier, mon ami. L'autre jour, j'ai vu une petite liste, avec des noms. Il y en avait qui étaient marqués d'une croix mais le vôtre était seulement suivi d'un point d'interrogation. Alors, soyez prudent.

Je ne dis rien. Il balançait une jambe.

– Je suis assez inquiet moi-même. Mon ami, le commandant Arnoldt, s'attend à être muté en Allemagne d'un moment à l'autre. Sans lui, je ne sais pas du tout ce que je vais devenir.

– Eh bien, vous pouvez le suivre en Allemagne.

– Je ne vois pas comment.

– Il trouvera bien un moyen.

Je n'aurais pas dû me laisser aller ainsi à la vacherie, parce qu'Isidore Lefkowitz devint tout pâle.

– Excusez-moi, monsieur Dupré.

– Ça ne fait rien. Je ne savais pas qu'elle vous avait mis au courant.

– Je ne suis au courant de rien. Quant à ce point d'interrogation, à côté de mon nom... Je n'ai rien à me reprocher.

– Tout dépend du point de vue auquel on se place par rapport à l'idée qu'on se fait de la chose...

Je continuai la phrase :

– ... car l'homme le plus perspicace et le plus circonspect n'en est pas moins soumis à une somme d'exigences qui, pour ne pas être essentielles, n'en ont pas moins leur importance.

Nous nous sommes mis à rire. C'était un jeu de rhétorique gratuite que tous les lycéens connaissaient.

– Janson-de-Sailly, classe de troisième, murmura-t-il. Que tout cela paraît bien loin à présent, mon Dieu !

Il baissa la voix.

– Elle veut vous voir. A trois heures cet après-midi, devant le manoir des Jars.

– Pourquoi au manoir ? Pourquoi pas chez elle ?

– Elle doit faire des courses et c'est sur la route. Et puis...

Il regardait ses ongles manucurés.

– ... Je ne sais pas du tout ce qui l'a pris, mais ce brave Grüber est complètement déchaîné. Figurez-vous, avant-hier, il a osé fouiller la villa de la comtesse.

– Non ? fis-je, le cœur dans la gorge.

Je pensais à la « femme de chambre » Odette Lanier et à notre poste émetteur-récepteur.

– Inouï, n'est-ce pas ? Une simple routine, bien entendu. Je l'en avais d'ailleurs prévenue. Le temps se gâte, visiblement. On parle même de débarquement imminent... Mon ami Franz... le commandant Arnoldt, est très préoccupé. Les Anglo-Américains, s'ils osent, vont se faire rejeter à la mer, naturellement. Enfin, il faut l'espérer.

– On vit d'espoir.

Nous échangeâmes un long regard et il s'en alla.

Il était treize heures trente. Je ne tenais pas en place et fus au manoir avec une heure d'avance. Les ruines de ce qui avait été la « turquerie » normande des Bronicki étaient envahies par les herbes et avaient acquis un curieux aspect prémédité, comme disposées là dans un abandon étudié par quelque soucieuse volonté artistique.

Je savais bien que, privés d'essence, nous étions revenus au temps des équipages, mais je fus tout de même ébahi lorsque je vis arriver Julie

Espinoza dans un phaéton jaune, installée derrière un cocher en livrée bleue et gibus. Elle en descendit majestueusement, sous des étages de perruque rousse, le buste en proue et le derrière en poupe, dans une robe à guêpière comme on n'en voyait plus que sur les cartes postales de la Belle Epoque. Ses traits virils avaient une expression encore plus décidée que d'habitude et, un paquet de Gauloises bleues à la main, un mégot au coin des lèvres, c'était un mélange ahurissant de la Goulue de Toulouse-Lautrec, de dame distinguée et de sapeur-pompier. Je ne pus que la dévisager avec stupeur et elle s'expliqua sur un ton de colère, ce qui était toujours chez elle un signe de nervosité.

– Je donne une garden-party 1900. Je crois que cette ordure de Grüber commence à se méfier de moi, et dans ces cas-là, il faut faire voyant. Je ne sais pas ce qui se passe – un Kriegspiel, d'après les ordonnances –, mais tous les gros bonnets de la Wehrmacht à mille lieues à la ronde ont rappliqué ici. Ils sont réunis à l'Hôtel des Cerfs depuis hier. J'y suis allée au culot, je les ai tous invités. Von Kluge est là et Rommel aussi. Von Kluge a été attaché militaire à Budapest dans sa jeunesse et il a très bien connu mon mari...

– Mais alors...

– Quoi, mais alors ? Ou bien on n'était pas encore mariés, ou bien ce n'était pas le même Esterhazy, c'était son cousin germain, et voilà. Ce sera selon la conversation. Tu crois qu'il va faire des recherches ? Il m'a envoyé des fleurs. La garden-party, c'est en son honneur. Ah, Budapest des années vingt, le bon vieux temps, l'amiral Horthy... J'ai été sous-maîtresse dans un des meilleurs bordels de Buda, en 29, je connais tous les noms qu'il faut.

Elle écrasa son mégot sous son talon.

– Avec Grüber ç'a été de justesse, mais Francis m'a prévenue à temps. Votre Odette et son émetteur-récepteur, s'ils les avaient trouvés... Tss !

Elle se passa le doigt en lame de couteau sur le cou.

– Où les avez-vous planqués ?

– Odette, je l'ai gardée, c'est ma femme de chambre, elle a des papiers tout ce qu'il y a de réglo, mais le poste...

– Vous ne l'avez quand même pas foutu en l'air ?

– Il est chez La vigne, l’adjoint au maire.

– Lavigne ? Mais vous êtes complètement folle ! C’est un collabo notoire !

– Justement, maintenant il pourra prouver qu’il était un authentique résistant.

Elle eut un petit sourire de pitié.

– Tu ne connais pas encore ton monde, Ludo. Tu ne le connaîtras jamais, d’ailleurs. Tant mieux. Il en faut. S’il n’y en avait pas, des hommes comme ton oncle Ambroise, avec ses cerfs-volants, et toi...

– Vous savez, pour quelqu’un qui a un regard de fusillé, comme vous me l’avez souvent répété... Nous sommes en 1944 et je ne m’en suis pas trop mal tiré.

Ma voix se cassait un peu. Je pensais à celui qui ne savait pas désespérer.

– Il est à Buchenwald, j’ai appris, dit M<sup>me</sup> Julie, doucement.

Je me taisais.

– T’en fais pas. Il reviendra.

– C’est peut-être votre ami von Kluge qui l’en tirera ?

– Il reviendra. Je le sens. Je veux qu’il revienne.

– Je sais que vous êtes un peu sorcière sur les bords, madame Julie, mais de là à être une bonne fée...

– Il reviendra. Je sens ces choses-là. Tu verras.

– Je ne suis pas sûr qu’on sera encore là pour le voir, vous et moi.

– On sera là. Je te disais donc que Grüber n’a rien trouvé et il s’est même excusé. C’est à cause de toutes ces huiles à l’Hôtel des Cerfs, il paraît. Ils sont obligés de prendre des précautions exceptionnelles. Et c’est vrai... Une bonne bombe là-dedans et... tu vois ?

– Je vois. On préviendra Londres, mais nous, en ce moment, nous ne pouvons pas bouger. L’Hôtel des Cerfs est trop bien gardé, ce n’est pas

possible. C'est pour me demander ça que vous m'avez fait venir ? Nous ne sommes pas équipés.

– Vous avez raison de faire les morts pendant quelque temps. Je t'avoue que moi-même j'ai songé à me tirer. Je me suis arrangé une position de repli dans le Loiret. Mais j'ai décidé de rester. Je tiendrai. La seule chose qui me fait chier...

Elle devait être anxieuse, malgré tout, pour retrouver ainsi son vocabulaire originel.

– ... La seule chose qui me fait chier, dans l'immédiat, c'est celui-là...

Elle fit un geste de la tête vers le cocher en livrée qui se tenait sur le siège, les rênes et le fouet à la main, clignant les yeux d'un air ahuri.

– Il ne parle pas un mot de français, cet enfoiré.

– Anglais ?

– Même pas. Canadien, mais ce fils de pute n'est pas francophile...

– Francophone.

– Tes petits copains me l'ont refilé hier, en uniforme allemand, mais j'ai dit une nuit et pas plus. Ça fait trois semaines qu'il passe de la main à la main... J'ai pu le faire sortir facilement avec le phaéton et la livrée pour la garden-party, mais je ne sais pas où le fourrer. Elle jeta au Canadien un coup d'œil méditatif.

– Dommage que ce soit un peu trop tôt. On ne sait pas si c'est pour cet été ou pour septembre. Sans ça, je le mettrais aux enchères. Bientôt, il y en aura, et tu les connais, qui paieront cher pour avoir un aviateur allié à cacher.

– Qu'est-ce que vous voulez que j'en foute, dans cet accoutrement ?

– Tu te démerdes.

– Ecoutez, madame Julie...

– Je t'ai déjà dit cent fois qu'il n'y a pas de madame Julie, nom de Dieu ! gueula-t-elle soudain d'une voix de troupière. C'est « madame la comtesse » !

Elle était tellement énervée que sa légère moustache frémissait. C'est quand même curieux comment les hormones perdent parfois la tête, pensai-je. Mais ce fut à ce moment-là, sans aucune raison apparente, peut-être parce que M<sup>me</sup> Julie s'était fâchée, et c'était chez elle un signe d'embarras ou d'inquiétude, que je compris : il y avait une autre raison à ce rendez-vous et cela concernait Lila.

– Pourquoi m'avez-vous fait venir, madame Julie ? Qu'est-ce que vous avez à me dire ?

Elle alluma une Gauloise, la flamme au creux des mains, évitant soigneusement de me regarder.

– J'ai une bonne nouvelle pour toi, petit. Ta Polonaise est... enfin, elle est saine et sauve.

Je me raidis, attendant le coup. Je la connaissais. Elle essayait de ne pas me faire trop de peine.

– Après le suicide de von Tiele, ils l'ont arrêtée. Elle en a bavé. Ça a dû même la déranger un peu. Ils voulaient savoir si elle était au courant de la conspiration. Elle passait pour la maîtresse de von Tiele... Les gens racontent n'importe quoi.

– Ça va, madame Julie, ça va.

– Ils ont fini par la relâcher.

– Et ensuite ?

– Bon, ensuite, je ne sais pas ce qu'elle a fait. Pas la moindre idée. Il y avait sa mère, son connard de père – celui-là, alors ! – et ils n'avaient plus de quoi vivre. Bon, enfin, bref...

Elle paraissait vraiment embêtée, évitant toujours mon regard. Elle m'aimait bien, M<sup>me</sup> Julie.

– ... La petite s'est retrouvée chez une amie à moi, Fabienne.

– Rue de Miromesnil, dis-je.

– Oui, alors, quoi, rue de Miromesnil ? Fabienne l'a trouvée errant dans la rue...

– Sur le trottoir.

Tu comprends, Ludo ? Tu comprends ? Il fallait d'abord survivre, sauver les miens...

– Mais pas du tout, qu'est-ce que tu vas chercher là ? Simplement, plutôt que de la laisser dans la rue, Fabienne l'a prise chez elle.

– Evidemment, un claque de luxe, c'est tout de même mieux que la rue.

– Ecoute, mon petit Ludo, les nazis sont en train de faire du savon avec les ossements des Juifs, alors les soucis de propreté, en ce moment... Tu sais, le chansonnier Martini, devant une salle pleine d'Allemands, il est sorti sur la scène et il a levé le bras, comme pour le salut nazi. Les Allemands ont applaudi. Et alors, Martini a levé le bras encore plus haut et il a dit : « Jusque-là dans la merde ! » Alors, tu ne vas pas mesurer le niveau au centimètre. Et puis, si Fabienne m'a appelée, c'est qu'elle comprend très bien que la petite n'est pas là-bas à sa place. Pute, c'est un métier, c'est même une vocation. Chez les meilleures, ça ne s'improvise pas. Elle me demande ce qu'il faut en faire. Alors tu vas y aller et tu vas la ramener chez toi. Tiens, je t'ai apporté du pognon. Va la chercher, prends-la chez toi, sois gentil avec elle et il n'y paraîtra plus. Le blanc et le noir, il y en a marre. Le gris, il n'y a que ça d'humain. Bon, et maintenant, je vais à ma garden-party. J'ai fait venir tout ce qu'il y a de mieux comme putes. Je vais essayer de sauver ma peau. Et débarrasse-moi de ce connard. Pour la prochaine guerre, les Canadiens ont intérêt à savoir le français, ou qu'ils ne comptent pas sur moi.

Elle fit descendre le gars du siège, retroussa ses jupes et monta à sa place. Elle saisit les rênes et le fouet, et le phaéton s'en alla en trotinant, emportant la vieille maquerelle indomptable Julie Espinoza vers la garden-party de la comtesse Esterhazy. Je laissai le pilote canadien dans les décombres de ce qui fut autrefois le petit salon du manoir, fis prévenir Soubabère pour qu'il s'en chargeât et m'occupai d'obtenir aussi vite que possible les papiers nécessaires pour me rendre à Paris.

## XLV

Le voyage à la Féeria de M<sup>me</sup> Fabienne, rue de Miromesnil, me fut épargné. Je l'ai regretté un peu, car je m'étais fait une fierté d'aborder cette épreuve de « l'insignifiance ». Le 14 mai, alors que j'étais à l'atelier avec les quelques enfants qui venaient encore travailler avec moi et faisaient des provisions d'avenir pour le jour où, les nazis vaincus, il nous serait à nouveau permis de lancer nos cerfs-volants dans le ciel, la porte s'ouvrit et je vis Lila. Je me levai et allai à sa rencontre, les bras ouverts.

– Eh bien, en voilà une surprise !

Sans lumière, sans vie, les cheveux ternis, seul le béret qu'elle semblait avoir gardé précieusement à travers toutes les vicissitudes était comme un sourire d'autrefois. Les yeux, dans leur fixité écarquillée, les hautes pommettes qui pointaient sous un teint terreux au-dessus des joues creuses, tout cela criait au secours, mais ce ne fut pas cette misère qui me bouleversa, ce fut l'interrogation anxieuse avec laquelle Lila me regardait. Elle avait peur. Elle devait se demander si je n'allais pas la jeter dehors. Elle essaya de parler, ses lèvres frémirent et ce fut tout. Lorsque je la serrai contre moi, elle demeura tendue, n'osant pas bouger, comme si elle n'y croyait pas. Je fis partir les enfants et je fis du feu ; elle demeura assise sur un banc, les mains jointes, regardant à ses pieds. Je ne lui parlai pas, moi non plus. Je laissai agir la chaleur. Tout ce qu'on pouvait se dire se disait tout seul, le silence s'affairait, faisait de son mieux, en vrai et fidèle ami. A un moment, la porte s'ouvrit, et Jeannot Cailleux entra, avec sans doute je ne sais quel message urgent, quelle mission à assurer. Il parut interloqué, ne dit rien et s'en alla. Les premiers mots qu'elle prononça furent :

– Mes livres. Il faut aller les chercher.

– Quels livres ? Où ça ?

– Dans ma valise. Elle était trop lourde. Je l'ai laissée à la gare, comme ça, il n'y a pas de consigne.

– J’irai demain, sois tranquille.

– Ludo, je t’en prie, je les veux tout de suite. C’est très important pour moi.

Je courus dehors et rattrapai Jeannot.

– Reste avec elle. Ne bouge pas.

J’enfourchai ma bécane. Il me fallut une heure pour pédaler jusqu’à la gare de Cléry où je trouvai la grosse valise dans un coin. Lorsque je la soulevai, la serrure lâcha, et je demeurai là, à regarder les grandes heures de la peinture allemande, la pinacothèque de Munich, l’héritage grec, la Renaissance, la peinture vénitienne, les impressionnistes et tout l’œuvre peint de Vélasquez, de Goya, Giotto et Greco qui se répandirent par terre. Je remis tout en place tant bien que mal et dus refaire le chemin à pied, la valise sur le cadre de ma bicyclette.

Je trouvai Lila assise sur le banc comme je l’avais laissée, avec sa canadienne et son béret ; Jeannot lui tenait la main. Il me serra affectueusement le bras et nous quitta. Je posai la valise devant le banc et l’ouvris.

– Eh bien, voilà, dis-je. Tu vois, il ne manque rien. Tout est là. Regarde toi-même, mais je crois que rien n’a été perdu.

– J’en ai besoin pour mon examen. Je vais entrer à la Sorbonne en septembre. Je fais des études d’histoire de l’art, tu sais.

– Je sais.

Elle se pencha, prit le Vélasquez.

– C’est très difficile. Mais j’y arriverai.

– J’en suis sûr.

Elle posa le Vélasquez sur le Greco, et sourit de plaisir.

– Ils sont tous là, dit-elle. Sauf les expressionnistes. Les nazis les ont brûlés.

– Oui, ils ont commis des atrocités.

Elle resta un moment silencieuse, puis me demanda, d'une toute petite voix :

– Ludo, comment tout cela a-t-il pu m'arriver ?

– Eh bien, d'abord, on aurait dû prolonger la ligne Maginot jusqu'à la mer, au lieu de laisser dégarni notre flanc gauche, ensuite nous aurions dû agir dès l'occupation de la Rhénanie, et puis nos généraux étaient des nouilles et de Gaulle a été découvert trop tard...

Il y eut une trace de sourire sur ses lèvres et je me suis senti un bon Fleury.

– Je ne parle pas de ça... Comment ai-je pu, moi...

– Mais si, justement. Quand il y a une explosion, il y a toujours des retombées. Il paraît même que l'univers s'est formé comme ça. Il y eut une explosion et des retombées : les galaxies, le système solaire, la terre, toi, moi, et un potage au poulet avec des légumes qui doit être prêt. Viens. On va manger.

Elle garda sa canadienne à table. Il lui fallait une carapace.

– J'ai une magnifique tarte à la rhubarbe. Elle sort tout droit du Clos Joli.

Son visage s'éclaira un peu.

– Le Clos Joli... murmura-t-elle. Comment va Marcellin ?

– Admirable, dis-je. L'autre jour, il a eu une phrase magnifique. Legendre, le pâtissier, se lamentait parce que tout était perdu et même si les Américains gagnaient, le pays ne retrouverait plus jamais son vrai visage. Marcellin s'est foutu en rogne. Il a gueulé : « Je n'admets pas qu'on désespère de la France dans ma cuisine ! »

Son regard demeurait hanté. Elle se tenait très droite, les mains jointes sur ses genoux. Dans la cheminée, le feu faisait le gros dos.

– Il manque un chat, ici, dis-je. Grimaud est mort de vieillesse. Nous en aurons un autre.

– Je peux vraiment rester ici ?

– Tu n’es jamais partie d’ici, fillette. Tu es restée là tout le temps. Tu ne m’as jamais quitté.

– Il ne faut pas m’en vouloir. Je ne savais plus ce que je faisais.

•– On ne va pas en parler. C’est comme pour la France, tiens. Après la guerre, on va dire, elle était avec ceux-ci, elle était avec ceux-là. Elle a fait ceci, non, elle a fait cela. C’est du vent. Tu n’étais pas avec eux, Lila. Tu étais avec moi.

– Je commence à te croire.

– Je ne t’ai pas demandé des nouvelles de ta famille.

– Mon père va un peu mieux.

– Ah ? Il a daigné reprendre connaissance ?

– Lorsque Georg est mort et que nous nous sommes trouvés sans ressources, il a trouvé du travail dans une librairie.

– Il a toujours été un bibliophile.

– Evidemment, ce n’était pas assez pour vivre.

Elle baissa la tête.

– Je ne sais pas comment j’en suis venue là, Ludo.

– Je te l’ai déjà expliqué, ma chérie. Le général von Rundstedt et ses blindés. Le blitzkrieg. Tu n’y es pour rien. Ce n’est pas toi, c’est Gamelin et la Troisième République. Je sais que si on t’avait demandé ton avis, tu aurais déclaré la guerre à Hitler dès l’occupation de la Rhénanie. Au moment où Albert Sarraut s’exclamait, à la tribune de l’Assemblée nationale : « Nous ne laisserons jamais la cathédrale de Strasbourg sous la menace des canons allemands. »

– Tu te moques toujours de tout, Ludo, et pourtant, personne n’a moins que toi le cœur moqueur.

– On tient mieux le coup en faisant semblant de rire.

Elle attendit un moment, puis murmura :

– Et... Hans ?

J'entrouvris ma chemise et elle vit le médaillon. On entendait dehors les oiseaux, qui ont toujours eu des penchants idylliques. Il faut parfois un peu d'ironie.

– Et maintenant, je vais te faire du vrai café, Lila. Il paraît qu'on ne vit qu'une fois.

Elle souffrait d'insomnies et passait ses nuits dans un coin avec ses livres d'art, prenant studieusement des notes. Dans la journée, elle s'efforçait, comme elle disait, de « se rendre utile ». Elle m'aidait à faire le ménage, s'occupait des enfants, qui venaient tous les jeudis, mais aussi souvent après classe ; les cerfs-volants s'entassaient partout, en attendant le jour où ils pourraient s'élever à nouveau. Ces séances étaient qualifiées assez comiquement de « travaux pratiques » par le directeur de l'école de Cléry et la mairie nous accordait même une petite subvention, en prévision de l'avenir. On murmurait que c'était pour août ou pour septembre.

Elle dormait dans mes bras mais, après quelques timides tentatives, je n'osai plus la toucher ; elle acceptait mes caresses mais demeurait sans réagir. Ce n'était pas seulement sa sensualité qui paraissait éteinte mais quelque chose de plus profond, dans sa sensibilité même. Je ne compris jusqu'à quel point elle était torturée par la culpabilité que lorsque je remarquai que ses mains étaient couvertes de brûlures.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Je me suis ébouillantée.

Ce n'était pas convaincant : les brûlures étaient séparées, régulièrement espacées. La nuit suivante, je me réveillai, sentant que sa place dans le lit était vide. Lila n'était pas dans la chambre. J'allai à la porte et me penchai de l'escalier.

Lila était debout, une bougie dans sa main droite, se brûlant délibérément l'autre main à la flamme.

– Non !

Elle laissa tomber la bougie et leva les yeux.

– Je me hais, Ludo, je me hais !

Je crois que jamais encore je n'avais ressenti un tel choc. Je demeurai dans l'escalier, incapable de penser, d'agir. Cette horrible et enfantine façon de chercher à se punir, à expier, me parut si injuste, si infâme, alors que tant de nos camarades se battaient et mouraient pour lui rendre son honneur, qu'elle me coupa soudain les jambes et que je perdis connaissance. Lorsque j'ouvris les yeux, Lila se penchait sur moi, le visage en larmes.

– Excuse-moi, je ne le ferai plus... Je voulais me punir...

– Pourquoi, Lila ? De quoi ? Te punir de quoi ? Tu n'es pas coupable. Tu n'es pas responsable. Il ne restera pas trace de tout ça. Je ne te demande même pas d'oublier, non : je te demande d'y penser parfois, en haussant les épaules. Oh mon Dieu, mon Dieu, comment peut-on manquer à ce point de... d'insignifiance ? Comment peut-on manquer à ce point d'humanité, de tolérance envers soi-même ?

Elle dormit, cette nuit-là. Et le lendemain il y eut beaucoup de clarté et de gaieté sur son visage. Je sentais qu'elle allait beaucoup mieux et j'en eus bientôt la preuve.

Tous les matins, Lila prenait sa bicyclette et allait faire des courses à Cléry. Je l'accompagnais chaque fois à la porte et la suivais du regard : rien ne me donnait mieux à sourire que cette jupe, ce genou et cette chevelure qui volait. Un jour elle revint, rangea sa bécane ; j'étais devant la maison.

– Eh ben, dit-elle.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je rentrais avec mon panier de l'épicerie et il y avait là une bonne femme qui m'attendait. Je lui ai dit bonjour, je ne me souvenais pas de son nom, mais je connais beaucoup de monde, par ici. Je posais mon panier sur la bécane et je m'apprêtais à partir lorsqu'elle s'est approchée de moi et m'a traitée de « Bochesse ».

Je l'ai regardée attentivement. Elle souriait vraiment. Ce n'était pas un de ces sourires que l'on se donne par défi ou pour ne pas pleurer. Elle fit une petite grimace et se passa la main dans les cheveux.

– Eh ben, eh ben, répéta-t-elle. Bochesse. Voilà.

– Tout le monde sent venir la victoire, Lila, alors chacun s’y prépare, dans son petit coin. N’y pense plus.

– Il faut au contraire que j’y pense.

– Pourquoi donc ?

– Parce qu’il vaut mieux se sentir victime d’une injustice que se sentir coupable.

## XLVI

C'était le 2 juin. Quatre jours plus tard, nous étions couchés à plat ventre à deux kilomètres à l'est de la Motte sous les bombes et je demeure aujourd'hui encore convaincu que le premier objectif atteint par les milliers de bateaux et d'avions alliés de l'opération Overlord fut ma bicyclette : je l'ai trouvée brisée et tordue devant la maison. « Ils viennent », « ils arrivent », « ils sont là », je ne crois pas avoir entendu autre chose toute la journée. Lorsque nous passâmes en courant devant la ferme des Cailleux, le vieux Gaston Cailleux était dehors et, après nous avoir informés qu'« ils venaient », il ajouta cette phrase qu'il ne pouvait avoir entendue à la Radio de Londres, puisque de Gaulle ne la prononça que quelques heures plus tard :

– Mon petit Ludo, c'est la bataille de France et c'est la bataille de la France !

Mais peut-être en est-il des mots historiques comme de tout, dans la vie : l'impossible a parfois la main heureuse.

Nous le quittâmes là, sautillant de joie sur son unique jambe, avec sa béquille.

Il n'y avait pas un soldat allemand en vue mais tous les champs et les bois autour de nous étaient pris sous un tir de barrage qui visait sans doute à interdire aux renforts ennemis l'approche des plages.

Je n'avais pas encore appris à distinguer le sifflement des bombes d'avions de celui des obus et je mis quelque temps à comprendre que l'enfer venait du ciel, comme il se doit. Plus de dix mille sorties avaient été effectuées ce jour-là par l'aviation alliée au-dessus de la Normandie.

Nous venions à peine de parcourir quelques centaines de mètres, lorsque j'aperçus au milieu du chemin un corps étendu, inanimé, les bras en croix. Je le reconnus de loin, tant sa vue m'était familière : c'était Jeannot Cailleux.

Les yeux fermés, la tête ensanglantée, il était mort. J'en étais sûr : je l'aimais trop pour qu'il pût en être autrement.

Je me tournai vers Lila.

– Mais enfin, qu'est-ce que tu attends ! Examine-le, bon Dieu !

Elle parut étonnée, mais s'agenouilla à côté de Jeannot et appuya son oreille contre sa poitrine.

Je crois bien que je me suis mis à rire. Je l'avais si souvent imaginée, pendant ses années d'absence, soignant des blessés dans le maquis polonais, que j'attendais qu'elle fît son devoir d'infirmière. Et c'est exactement ainsi que je la retrouvais à présent, penchée sur le corps de mon camarade, guettant un signe de vie. Elle se tourna vers moi :

– Je crois que...

Ce fut à ce moment que Jeannot bougea, se dressa sur son derrière, et après avoir secoué trois ou quatre fois la tête en s'ébrouant, l'œil encore vague, il gueula :

– Ils arrivent !

– Bougre de sale petit con ! hurlai-je, de soulagement.

– Ils sont là ! Ils arrivent !

Je saisis Lila par la main et nous nous sommes mis à courir.

Je voulais mettre Lila à l'abri et rejoindre ensuite mes camarades. Notre tâche, selon le « plan vert », nous était connue depuis longtemps : sabotage des voies ferrées, des lignes à haute tension, attaques des convois. Nous devions nous regrouper dans l'Orne ; mais rien ne se passait comme prévu. Lorsque je parvins le lendemain à rejoindre Souba, je trouvai notre chef bien-aimé dans une rage folle. Vêtu d'un superbe uniforme – il s'était nommé colonel – il menaçait du poing le ciel où tournaient des avions alliés.

– Ces salauds-là, ils ont tout gâché, gueulait-il. Ils ont foutu toutes nos communications en l'air. Nos gars sont paumés dans la nature. Si c'est pas malheureux de voir ça !

C'est tout juste s'il ne maudissait pas le débarquement. Bien des années plus tard, il se renfrognait encore lorsqu'on mentionnait devant lui l'arrivée des Alliés. Je crois qu'il aurait voulu résister encore vingt ans.

Chaque fois qu'une bombe nous couvrait de terre, Lila me caressait le visage :

– Tu as peur de mourir, Ludo ?

– Je n'ai pas peur, mais je n'ai pas tellement envie. Partis de la Motte à six heures du matin, nous n'avions pu avancer vers six heures de l'après-midi que de trois kilomètres au-delà de la borne de Clos. C'est là que, couchés à plat ventre derrière un talus, les nez en l'air pour essayer de deviner d'où allait venir la prochaine vague d'assaut, nous eûmes droit à un spectacle dont je ne sais à ce jour s'il était dérisoire, héroïque, ou les deux à la fois. Quatre percherons, le premier attelé à un tombereau, les autres à des charrettes, défilèrent à la queue leu leu devant nous, au pas, avec une indifférence à tout ce qui se passait autour d'eux qu'ils devaient tenir de leurs maîtres. La famille Magnard déménageait. Entassés dans le tombereau, les deux filles assises sur des caisses de provisions, le père et le frère debout à l'avant, ils étaient suivis par les charrettes avec le mobilier, lits, chaises, matelas, coffres, armoires, ballots de linge et tonneaux, trois vaches complétant le cortège. Ils cahotaient sur le chemin, les visages aussi fermés que de coutume, sans un coup d'œil au ciel ou à la terre. Je ne saurai jamais si les Magnard étaient bovins ou surhumains. Peut-être avaient-ils leurs cerfs-volants à eux, après tout.

Cette procession des invulnérables me laissa confondu et un peu honteux, car je suis de peur, mais Lila riait. Je crois qu'après toutes les épreuves morales et psychiques qu'elle avait subies, le danger purement physique devait être pour elle un soulagement.

– Vous êtes tous les mêmes, vous autres, Polonais, grognai-je. Plus ça va mal et mieux ça va.

– Donne-moi une cigarette.

– Je n'en ai plus.

Il y eut alors un incident qui me rendit vraiment tout mon espoir. Des coups de feu isolés retentirent derrière nous, suivis d'une rafale de mitraillette. Je me retournai d'un bond. Un soldat américain sortit lentement, à reculons, du bois, la mitraillette à la main. Il attendit un moment, parut rassuré, puis se toucha le flanc et regarda sa main. Sans doute venait-il d'être légèrement blessé. Il ne parut pas s'en préoccuper, s'assit par terre sous un buisson, prit un paquet de cigarettes dans sa poche – et explosa.

Il explosa littéralement, d'un seul coup, sans aucune raison apparente, disparaissant dans une gerbe de terre qui retomba aussitôt – sans lui. Je pense que la balle qui l'avait blessé légèrement avait entamé la goupille d'une des grenades qui pendaient à sa ceinture, et lorsqu'il s'assit, la grenade se dégoupilla entièrement. Il disparut.

– Dommage, dit Lila. Il ne doit plus en rester une.

– Une quoi ?

– Il avait tout un paquet à la main. Il y a des années que je n'ai plus fumé une cigarette américaine.

Je fus d'abord outré. Je faillis lui dire : « Chérie, ça, ce n'est plus du sang-froid, c'est du sang tout court », lorsque soudain je me sentis heureux. Je venais de retrouver la Lila de notre enfance, celle des fraises des bois et des petites provocations.

Nous restâmes couchés derrière le talus près d'une heure. Je ne comprenais pas cet acharnement des bombes et des obus sur des bois et des champs où il n'y avait pas trace d'Allemands.

– On dirait que c'est à nous qu'ils en veulent !

Elle retirait tranquillement des mottes de terre de sa chevelure.

– Tu sais, Ludo, j'ai déjà été tuée plusieurs fois dans ma vie.

Les raisons de cet arrosage presque continu d'une dizaine de kilomètres carrés de la campagne normande si loin des plages de débarquement me furent données par Souba quelques jours plus tard. Une division aéroportée américaine avait été larguée par erreur trop loin en profondeur et dispersée, cependant qu'une unité allemande se retirait des régions côtières pour faire

face à ce qu'elle croyait être une manœuvre préméditée. Nous étions pris à la fois sous son tir et sous celui des batteries anglaises qui gardaient les deux ponts sur l'Orne, cependant que l'aviation alliée bombardait toutes les routes et voies ferrées de la région.

Nous profitâmes d'une accalmie pour avancer encore un peu en direction de l'Orne, lorsque des chars allemands déployés en ligne apparurent à cent mètres devant nous. C'était la division blindée qui avait enfin reçu de Hitler, à quatre heures de l'après-midi, l'ordre de réduire la tête de pont alliée.

Mon unique pensée fut « ils tirent sur tout ce qui bouge », surgie de je ne sais quel récit de je ne sais quel massacre. Je saisis la main de Lila dans la mienne. Nous demeurâmes immobiles au milieu du champ. Aucun de mes camarades tombés n'avait eu la chance de tenir ainsi une main dans la sienne. Ce fut en quelque sorte ma dernière pensée. Et la clarté, le moment de soleil entre les nuages gris et lourds, le petit coin bleu du ciel qui sait toujours donner au bon moment le meilleur de lui-même. Et le profil de Lila, la chevelure blonde sur sa nuque et sur ses épaules, le visage où la peur avait choisi le sourire.

Un officier allemand s'était dressé dans la tourelle du char en tête. Lorsqu'il passa à côté de nous, il leva la main dans un petit signe amical. Je ne saurai jamais ni qui il était ni pourquoi il nous avait sauvé la vie. Je ne sais si ce fut par dédain, par humanité ou seulement par souci de style. Peut-être qu'à la vue de ce couple d'amoureux qui se tenaient par la main avait-il cédé un instant, lui aussi, à une haute fidélité. Et puis, je ne sais pas : il avait peut-être tout simplement le sens de l'humour. Il se retourna en riant après nous avoir dépassés et nous fit encore une fois un petit signe.

– Ouf, dit Lila.

Nous étions épuisés et affamés ; surtout, dans ce chaos, je ne voyais aucune raison d'aller là plutôt qu'ailleurs. Nous n'étions pas loin du Clos Joli, qui se trouvait à environ trois kilomètres au sud ; mais c'était dans ce coin-là que les bombardements m'avaient paru les plus intenses, sans doute à cause du pont d'Orcq et de la route nationale ; cependant, s'il restait encore quelque chose de l'auberge, nous étions sûrs de trouver de quoi nous nourrir, même sous les décombres. En débouchant sur la route de Ligny, nous

sommes tombés en arrêt devant une automitrailleuse renversée et brûlée, qui fumait encore ; il y avait deux soldats allemands morts près du véhicule ; un troisième était assis, le dos contre un arbre, se tenant le ventre, les yeux révulsés et émettant une sorte de râle-sifflement de siphon vide. Son visage me parut familier et je crus d'abord que je le connaissais, mais je compris aussitôt que ce qui m'était familier, c'était l'expression de souffrance. Je l'avais déjà vue sur le visage de Duverrier, lorsque notre camarade s'était traîné jusqu'à la ferme des Buis, après son évasion de la Gestapo de Cléry, pour y mourir. Allemands ou Français, à ces moments-là, c'est interchangeable. Plus tard, j'y pensais chaque fois que j'entendais l'expression « banque de sang ». Il avait le regard suppliant. J'essayai de le haïr pour ne pas avoir à l'achever. Rien à faire. Faut avoir ça en soi. J'étais pas doué. Je pris son Mauser, l'armai sous son nez et attendis pour être tout à fait sûr. Il eut une espèce de sourire.

– Ja, gut...

Je lui logeai deux balles dans le cœur. Une pour lui, une pour tout le reste.

C'était mon premier geste de fraternité franco-allemande.

Lila s'était bouché les oreilles, avait fermé les yeux et détourné la tête, dans un geste féminin ou enfantin ou les deux.

Je sentis assez stupidement que je m'étais fait un ami de cet Allemand mort.

Six avions américains passèrent au-dessus de nous et lâchèrent leurs bombes à l'endroit où devait se trouver la division blindée. Lila les suivit des yeux.

– J'espère qu'ils ne l'ont pas tué, dit Lila.

Je pense qu'elle parlait du commandant des chars qui nous avait épargnés. J'étais tellement vidé nerveusement que je fus repris par mon péché mignon, le calcul mental, un instinct de défense de ma raison lorsqu'elle se sentait menacée. Je dis à Lila que nous avions fait au moins vingt kilomètres tout en en parcourant en réalité cinq ou six, et j'estimai à une sur dix la chance que nous avions de nous en tirer. J'évaluai à mille le nombre des obus et bombes auxquels nous avions échappé et à trente mille le nombre d'avions

que nous avions vus dans le ciel. Je ne sais si je cherchais à donner ainsi à Lila la preuve de mon calme olympien ou si je commençais à perdre la tête. Nous étions assis au bord du chemin, épuisés, trempés de sueur, saignant ici et là des écorchures, réduits à une présence simplement physique du corps. Nous fûmes tirés de notre torpeur par un bombardement si violent qu'en l'espace de quelques secondes tout le bois à deux cents mètres devant nous fut broyé sous nos yeux. Nous nous mîmes à courir à travers champs dans la direction de Ligny et nous trouvâmes devant le Clos Joli une demi-heure plus tard. Je fus frappé par l'immuabilité du lieu. Le Clos Joli ne portait aucune trace de meurtrissure. La cheminée fumait doucement. Les fleurs du jardin, le verger, les vieux marronniers avaient une sérénité qui me parut témoigner de quelque profonde certitude. Je n'avais guère l'esprit enclin à la méditation, à ce moment-là, mais je me souvenais d'avoir éprouvé, pour la première fois depuis le début de la journée, la sensation à la fois bizarre et apaisante que tout était sauvé.

Dans la rotonde, intacte avec ses draperies rouges, il n'y avait personne. Les couverts étaient mis, prêts à l'accueil. Les cristaux chantaient à chaque explosion. Le portrait de Brillat-Savarin était à sa place, un peu de travers, il est vrai.

Nous trouvâmes Marcellin Duprat à ses fourneaux. Il était très pâle et ses mains tremblaient. Il venait de retirer du four une panade aux trois viandes qui exige plusieurs heures de cuisson. Il avait dû s'y mettre dès le début du chambardement. Je ne sais si c'était pour trouver dans des gestes familiers un remède à la peur ou pour proclamer hautement la permanence. Dans son visage défait, et comme usé, les yeux brillaient d'un éclat où je reconnaissais la folie qui m'était chère. Je pensai à mon oncle Ambroise. Je m'approchai de lui et, les larmes aux yeux, je l'embrassai. Il ne parut ni surpris ni peut-être même conscient de mon geste.

– Ils m'ont tous lâché, dit-il, d'une voix rauque. Je suis seul. Personne pour assurer le service. Si les Américains arrivent, j'aurai bonne mine.

– Je ne pense pas que les Américains soient là avant plusieurs jours, lui dis-je.

– On aurait dû me prévenir.

– Du... du débarquement, monsieur Duprat ? bégayai-je.

Il réfléchissait.

– Vous ne trouvez pas intéressant qu'ils aient choisi la Normandie ?

Je le regardai avec ahurissement. Mais non, il ne se moquait pas de moi. Il était fou, fou à chérir. Lila dit :

– Ils ont dû étudier le guide Michelin et choisir ce qu'il y avait de mieux.

Je lui jetai un coup d'œil furieux. J'avais presque cru entendre la voix sarcastique de Tad. Il me semblait qu'une telle grandeur dans le feu sacré méritait un peu plus de respect, sinon de piété.

Duprat fit un geste vers la grande salle du fond.

– Asseyez-vous.

Il nous servit sa panade lui-même.

– Goûtez, goûtez. J'ai dû faire ça avec des restes. Hein ? Ce n'est pas trop mal, vu les circonstances. On ne m'a pas livré, aujourd'hui. Enfin, que voulez-vous. Il alla sortir la tarte du four. Comme il revenait, il y eut un sifflement que j'avais appris à connaître et j'eus juste le temps de saisir Lila, de la pousser à terre, et de me coucher sur elle. Pendant plusieurs minutes, les explosions se succédèrent, mais cela se passait quelque part du côté de l'Orcq et il n'y eut qu'une vitre de cassée.

Nous nous relevâmes. Duprat était resté debout, le plat avec la tarte à la main.

– Ça ne risque rien, ici, dit-il.

Je ne reconnaissais pas sa voix. Une voix sourde, mécanique : elle venait de la profondeur même du refus que soulignait la fixité du regard.

– Ils n'oseraient pas, dit-il.

J'aidai Lila à se relever et nous reprîmes nos places à table. Jamais, sans doute, la tarte normande de Duprat ne fut moins appréciée. Le Clos Joli tremblait de fond en comble. Les verres chantaient. C'était ce moment tardif où, après une journée d'hésitation, Hitler avait donné l'ordre de lancer deux divisions des réserves stratégiques au soutien de sa VIII<sup>e</sup> armée.

Duprat n'avait pas bougé. Il souriait, et avec quel mépris, avec quelle supériorité !

– Vous voyez, dit-il. C'est passé à côté. Et ça passera toujours à côté.

J'essayai de lui expliquer que je comptais atteindre Neuveville avant la tombée de la nuit et continuer sur l'Orne, pour rejoindre mon groupe de combat.

– M<sup>lle</sup> Bronicka peut rester ici, me dit-il. Elle y sera en sécurité.

– Mais enfin, monsieur Duprat, vous n'y pensez pas ? Vous allez prendre sur la gueule d'un moment à l'autre.

– Allons donc. Vous vous imaginez que les Américains vont détruire le Clos Joli ? Ils peuvent pas se le permettre. Les Allemands n'y ont pas touché.

Je restai coi. Devant une telle confiance folle dans ses trois étoiles, j'éprouvai un respect quasi religieux. Il était évident que dans son esprit les troupes alliées avaient reçu l'ordre, peut-être du général Eisenhower lui-même, de veiller à ce que ce haut lieu de France fût préservé intact.

J'essayai de le convaincre : le Clos Joli allait se trouver pris au milieu des combats meurtriers. Il devait quitter les lieux. Tout ce que j'obtins de lui fut :

– Pas question. Vous m'avez fait assez chier avec votre maquis et votre résistance, eh bien, c'est à moi de vous montrer qui est, a toujours été et restera toujours le premier résistant de France !

Je ne pouvais me résigner à le quitter ainsi, en plein délire ; j'étais persuadé qu'il avait perdu l'esprit et qu'il allait périr sous les décombres du Clos Joli. J'avais bien en tête les routes, les ponts et les voies ferrées de la région, et je savais que si les Alliés n'étaient pas rejetés à la mer, c'est ici qu'allaient se dérouler les combats les plus acharnés. Mais Lila était à bout de forces et il me suffit de jeter un coup d'œil à son visage pour comprendre qu'elle n'était pas en état de me suivre. Je savais que s'il y avait un Bon Dieu, comme on dit, elle avait autant de chances de s'en tirer ici qu'ailleurs : c'était un de ces moments où l'on pense à Dieu, qui est passé maître dans l'art d'attendre son heure. Je sentais aussi que si j'hésitais à laisser Lila chez Duprat, ce n'était pas vraiment parce que les risques m'y paraissaient trop grands, mais parce que je ne voulais pas m'en séparer. Je tenais pourtant à

rejoindre mes camarades ; nous avions attendu avec trop d'espoir et pendant trop longtemps ce moment pour qu'il me fût possible d'hésiter. Ce fut Duprat qui me décida. Il parut sortir de ses trances, mit son bras autour de mes épaules et me dit :

– Mon brave Ludo, tu peux être tranquille, M<sup>lle</sup> Bronicka sera ici saine et sauve. J'ai la meilleure cave de France. Je la mettrai du côté le plus sûr, celui de mes meilleurs crus, où il ne peut rien lui arriver. Je ne sais pas qui a dit « Heureux comme Dieu en France », mais je suis sûr que le Bon Dieu saura veiller sur son bien.

Cette fois, je pus saisir une petite lueur amusée dans l'œil de notre vieux renard. Peut-être faudra-t-il un jour que je repense sérieusement à Duprat, pour savoir ce qu'il entraînait dans sa « folie » de bonne ruse normande. J'embrassai Lila. Je me connaissais : je savais qu'il ne pouvait rien lui arriver. J'avais envie de chialer, mais c'était l'épuisement.

Je parvins à rejoindre mon groupe sans trop de mal. A une heure du matin, en traversant les marécages, je tombai sur un groupe de parachutistes américains aux visages noirs qui s'étaient trompés de point de chute et ne savaient plus où ils étaient. Je les ai conduits à Neuve, qui était notre point de ralliement, où j'ai retrouvé Souba et une vingtaine de camarades. Nos ordres étaient, ainsi que je l'ai dit, de mener des actions de sabotage, mais la tentation était trop grande pour un grand nombre d'entre nous de combattre les armes à la main. La plupart furent tués. Du 8 au 16 juin, nous ne disposâmes que d'une mitrailleuse pour dix hommes avec cent cartouches et de deux fusils mitrailleurs avec cent cinquante cartouches, à quoi vinrent s'ajouter pour les survivants les armes récupérées sur l'ennemi. Quant à moi, je me bornai à faire sauter les voies ferrées, les ponts et les lignes téléphoniques. Je n'avais pas envie de tuer des hommes, et lorsqu'on arrive à distinguer un S.S. d'un homme, il est déjà trop tard, il est mort. Je crois aussi que ce fut le souvenir du commandant des chars qui nous avait épargnés, Lila et moi, qui me paralysait un peu. Mais je fis du bon travail, sur les arrières, pendant que la Wehrmacht reculait.

## XLVII

Je fus sans nouvelles de Lila pendant trois semaines. Elle me dit plus tard que Duprat s'était montré très gentil avec elle, bien qu'il eût eu une fois un geste qui l'avait beaucoup étonnée : il lui avait pincé le derrière. Il en parut lui-même tant gêné, mais il fallait faire la part du feu, même à son âge. Elle resta quinze jours au Clos Joli, aidant Duprat à accueillir les Américains et essayant de leur traduire la « carte de France » en anglais, ce qui, selon Duprat, était impensable. Elle revint ensuite à la Motte où je l'ai retrouvée le 10 juillet. Le lendemain, nous nous rendîmes ensemble à Cléry. Les combats duraient toujours, mais leur écho en Normandie n'était plus que celui d'un lointain orage. Je collai sur la porte de la mairie l'avis que les travaux à l'atelier allaient reprendre dès le lendemain à la Motte et que tous les enfants du pays intéressés par ce qu'Ambroise Fleury appelait « l'art gentil du cerf-volant » étaient les bienvenus. Lila avait gardé la bicyclette avec son panier et essaya de trouver auprès des Américains du chocolat pour les enfants. Elle avait l'intention de célébrer la reprise des « cours » à la Motte par un véritable goûter de gala.

Quant à moi, un camion militaire qui se rendait à l'Hôtel des Cerfs où les Américains avaient établi leurs quartiers me déposa à l'entrée du parc. Je voulais faire mes adieux à M<sup>me</sup> Julie, qui retournait à Paris.

Je l'ai trouvée en larmes, écroulée dans son fauteuil, à côté du piano où les photos de De Gaulle et d'Eisenhower avaient remplacé ceux des anciens « amis » de la Gräfin Esterhazy.

– Qu'est-ce qu'il y a, madame Julie ?

Elle pouvait à peine parler.

– Ils... l'ont... fusillé !

– Qui ça ?

– Francis... enfin, le petit Isidore Lefkowitz. J'avais pourtant pris mes précautions... Tu te souviens, le certificat de « grand résistant », avec le nom laissé en blanc, que Soubabère m'avait donné ?

– Oui, bien sûr.

– C'était pour lui. Je le lui avais remis. Il l'avait dans sa poche, quand ils l'ont fusillé. Ils l'ont collé dans un camion avec deux autres collabos de la Gestapo – des vrais, ceux-là – et ils l'ont abattu. Ils ont trouvé le certificat après. Izzy ne le leur avait jamais montré ! Il s'était sans doute foutu, de peur, une telle piquouze, qu'il avait dû l'oublier !

– Ce n'est peut-être pas ça, madame Julie. Il en avait peut-être marre.

Elle me dévisagea avec stupeur.

– Marre de quoi ? De la vie ? Ça ne va pas, non ?

– Il en avait peut-être marre de lui-même, de ses piquûres, et de tout.

Elle était inconsolable.

– Bande de salauds. Après tous les services qu'il vous a rendus...

– Ce n'est pas nous qui l'avons fusillé, madame Julie. Ce sont les nouveaux. Ceux qui sont devenus résistants après le départ des Allemands.

Je voulus l'embrasser mais elle me repoussa.

– Fous-moi le camp. Je ne veux plus te voir.

– Madame Julie...

Il n'y eut rien à faire. Pour la première fois depuis que je la connaissais, cette indomptable se laissait aller au désespoir. Je l'ai laissée là, une vieille femme en pleurs qui devait avoir, elle aussi, comme le pauvre Isidore, un trou de mémoire : elle ne se souvenait plus où elle avait mis sa « dureté ».

Une jeep me ramena à Cléry et me déposa rue Vieille-de-l'Eglise. Je devais retrouver Lila place du Jour, devenue depuis peu place de la Victoire. En débouchant sur la place, je me trouvai derrière une foule de gens qui se pressaient autour de la fontaine. Il y avait des cris et des rires, des enfants qui couraient et deux ou trois personnes qui s'éloignaient, pour la plupart âgées, parmi lesquelles M. Lemaine, ami de mon oncle, un ancien combattant de 14-

18, qui avait un genou raide depuis Verdun. Il passa à côté de moi en claudiquant, s'arrêta, hocha la tête, et s'éloigna en grommelant. Je ne voyais pas ce qui se passait près de la fontaine. Je ne m'y serais guère intéressé si je n'avais pas remarqué les regards bizarres qui allaient vers moi. Leleu, le nouveau patron du Petit-Gris, Charviaut, l'épicier de la rue Baudouin, Colin, qui tenait la papeterie, d'autres encore, me dévisageaient avec un mélange de gêne et de pitié.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Ils se détournèrent sans un mot.

Je me ruai en avant.

Lila était assise sur une chaise à côté de la fontaine, la tête rasée. Le coiffeur Chinot, la tondeuse à la main, le sourire aux lèvres, s'était écarté un peu et admirait son œuvre. Lila se tenait sagement sur la chaise, dans sa robe d'été, les mains jointes sur ses genoux. Pendant quelques secondes, je ne pus bouger. Puis ce fut un déchirement dans ma gorge, un hurlement. Je me jetai sur Chinot, lui donnai un coup de poing dans la gueule, saisis Lila par le bras et l'entraînai à travers la foule. Les gens s'écartaient : c'était fait, accompli, on avait fait payer à la « petite » ses coucherries avec l'occupant. Plus tard, lorsque je pus penser, ce qui demeura, au-delà de l'horreur, ce fut le souvenir de tous ces visages familiers que je connaissais depuis mon enfance : ce n'étaient pas des monstres. Et c'était bien cela qui était monstrueux.

Les souvenirs sont là, ineffaçables. Je cours à travers les rues de Cléry, en tirant Lila par le bras. Il me semble que jamais je ne cesserai de courir. Je ne courais pas vers le bout du monde : on y était. Je ne savais pas où j'allais, et, d'ailleurs, il n'y avait pas où aller. Je hurlais.

J'entendis des pas derrière moi, je me retournai, prêt à cogner. Je reconnus le visage de M. Boyer, le boulanger, tout pantelant, avec son gros ventre.

– Viens chez moi, Fleury, c'est à côté.

Il nous fit entrer dans la boulangerie. Sa femme jeta à Lila un regard épouvanté et se mit à pleurer dans son tablier. Boyer nous fit monter au premier et nous laissa seuls. Avant de refermer la porte, il me lança :

– A présent, les nazis ont vraiment gagné la guerre.

J'étendis Lila sur le lit. Elle était inerte. Je m'assis à côté d'elle. Je ne sais combien de temps nous sommes restés ainsi. Je passais parfois la main sur sa tête. Ça repoussera, bien sûr. Ça repousse toujours.

Ses yeux avaient une fixité qui paraissait garder en elle une image indélébile. Des visages moqueurs. La tondeuse aux mains d'un brave coiffeur de village.

– Ce n'est rien, ma chérie. C'est seulement les nazis. Ils sont restés ici quatre ans et ils ont laissé des marques.

Le soir, M<sup>me</sup> Boyer nous servit un repas mais il fut impossible de nourrir Lila. Elle demeurait prostrée, les yeux grands ouverts, et je pensais à son père qui s'était retiré de la réalité avec « larmes et bagages », ainsi que Lila me l'avait dit. Ces aristocrates, quand même. Car enfin, qu'est-ce donc un crâne de jeune femme rasé, c'est plutôt bon enfant, lorsqu'on pense à tout ce qu'ont fait les autres, les camps d'extermination, la torture – les autres, quoi – mais quels autres, au fait ?

La fraternité a parfois une drôle de sale gueule.

La nuit, je me suis levé et je suis allé mettre le feu au Clos Joli. J'arrosai d'essence les vieux murs et lorsqu'ils se sont mis à crouler, je m'endormis enfin paisiblement. Ce n'était qu'un mauvais rêve, heureusement.

M. Boyer alla chercher le docteur Gardieu, qui nous dit que Lila était en état de choc et lui fit une piqûre pour la faire dormir. Lorsque la porte s'ouvrait, j'entendais la radio qui donnait des nouvelles de nos victoires.

Dans l'après-midi, elle s'éveilla, me sourit et fit le geste de se passer la main dans les cheveux.

– Mon Dieu, qu'est-ce...

– Les nazis, dis-je.

Elle se cacha le visage dans les mains. On dit beaucoup que les larmes soulagent.

Nous sommes restés chez les Boyer une semaine. Et, chaque jour, je sortais avec Lila et nous marchions à travers les rues de Cléry, en nous tenant

par la main. Nous marchions lentement, pendant des heures et des heures, pour qu'ils puissent tous nous voir. Nous allions droit devant nous, une jeune femme au crâne rasé, et moi, Ludovic Fleury, vingt-trois ans, qui étais connu dans tout le pays pour ma mémoire. Je me disais que les nazis allaient beaucoup nous manquer, que ce serait dur, sans eux, car nous n'aurions plus d'excuses. Le cinquième jour de notre parade, M. Boyer arriva tout ému dans notre chambre, avec le France-Soir : il y avait une photo qui nous montrait marchant la main dans la main à travers Cléry. Je ne savais pas que mon visage était capable d'une telle dureté. Le lendemain, notre parade fut interrompue par trois hommes avec des brassards de F.F.I. au bras. Je les connaissais : ils étaient devenus « résistants » huit jours après le débarquement.

– C'est bientôt fini, cette provocation ?

– Ça a été fait pour être vu, non ?

– Tu vas te retrouver avec du plomb dans les fesses, Fleury. Il y en a marre. Tu cherches à prouver quoi ?

– Rien. Il y a longtemps que la preuve est faite. Ils se contentèrent de me traiter de demeuré. Je continuai notre « marche » pendant quelques jours encore. Ce fut M. Boyer qui me décida à l'interrompre.

– Ils se sont habitués à vous voir. Ça ne leur fait plus rien.

Nous sommes rentrés à la Motte d'où nous ne sommes sortis qu'à la fin octobre pour nous marier.

Jeannot Cailleux venait nous ravitailler tous les matins et nous offrit un chiot d'une nichée qu'ils avaient eue à la ferme ; Lila le prénomma Chéri, ce qui fit pas mal de malentendus dans la maison ; chaque fois qu'elle appelait, nous accourions tous les deux. Ces jours ne furent cependant pas sans malheur – il en faut, dans une vie, on ne peut pas sans cela – car nous apprîmes que Bruno avait été porté manquant au cours d'un combat aérien en novembre 1943. Il avait alors dix-sept victoires et était un des aviateurs les plus décorés de la R.A.F. Nous envoyions en vain lettre après lettre en Pologne pour essayer d'avoir des nouvelles de Tad.

Lila avait décidé de retarder d'une année son entrée à la Sorbonne pour mieux s'y préparer. Elle étudiait beaucoup. Tendances de l'art contemporain, Trésors de la peinture allemande, Tout Vermeer, Les chefs-d'œuvre des siècles, L'Occident à travers ses musées – les livres s'entassaient autour de la petite table qu'elle avait installée près de la fenêtre de l'atelier.

Ses parents n'assistèrent pas à notre mariage. Les circonstances difficiles qu'ils avaient traversées ne leur avaient pas fait oublier leur rang et ils désapprouvaient la mésalliance. Les valeurs sociales remontaient rapidement à leur ancienne place et Stas Bronicki avait repris du poil de la bête. Nous eûmes pour témoins Duprat lui-même et la « comtesse » Esterhazy, redevenue avec le retour de la démocratie Julie Espinoza, qui arriva devant la mairie dans une voiture de l'armée américaine conduite par un G.I. en compagnie de deux ravissantes jeunes femmes.

– Je suis en train de reconstituer mon réseau, nous expliqua-t-elle.

Elle était superbe, avec son immense chapeau tout en hauteur de Christian Dior et son petit lézard en or qui ne l'avait jamais quittée et qui était blotti au creux de son épaule.

M<sup>me</sup> Julie regretta que nous ne nous mariions pas à l'église.

Duprat s'était mis en jaquette, avec une orchidée à la boutonnière. Life venait de lui consacrer l'article qui figure aujourd'hui encore au-dessous du portrait de Brillat-Savarin, avec la célèbre photo de Robert Capa sur la couverture du magazine : le Clos Joli et son seigneur et maître, en tenue de travail devant la porte, sous le titre « Une certaine idée de la France ». L'article provoqua un beau tollé dans la presse parisienne. Il est vrai qu'en 1945 la haute cuisine n'occupait pas dans le pays le rang qu'elle y tient aujourd'hui. Je ne sais quelles étaient alors les idées des Américains sur la place qu'ils entendaient laisser à la France dans le monde, mais ils témoignèrent au Clos Joli et à son illustre propriétaire au moins autant d'égards que les Allemands.

Le matin avant la cérémonie, Lila se regarda longuement dans le miroir et fit la grimace.

– Il faut que j'aille chez le coiffeur...

Ses cheveux avaient repoussé de deux centimètres à peine. Je ne compris pas, d'abord. Il n'y avait qu'un coiffeur à Cléry, et c'était Chinot. Je la regardai et elle me sourit. Je compris.

Duprat nous avait prêté une de ses deux fourgonnettes pour la journée et à onze heures et demie nous nous arrê tâmes devant la boutique du coiffeur. Chinot était seul à l'intérieur. Il eut en nous voyant un mouvement de recul.

– Je voudrais que vous me coupiez les cheveux à la dernière mode, dit Lila. Regardez. Ils ont repoussé. Ça ne se voit plus.

Elle se dirigea vers un fauteuil et s'assit, souriante.

– Comme la dernière fois, dit Lila.

Chinot ne bougeait toujours pas. Il était devenu blême.

– Allons, monsieur Chinot, lui dis-je. Nous nous marions tout à l'heure et nous sommes pressés. Ma fiancée souhaite que vous lui rasiez le crâne, comme il y a six semaines à peine. Ne me dites pas que l'inspiration vous a quitté en si peu de temps.

Il jeta un coup d'œil vers la porte mais je hochai la tête.

– Allons, allons, dis-je. Je sais bien que ce n'est plus la joie des premiers jours et que le cœur n'y est plus, mais il faut savoir entretenir la flamme sacrée.

Je pris la tondeuse et la lui tendis. Il recula.

– Je vous ai dit que nous sommes pressés, Chinot. Ma fiancée a vécu un jour inoubliable et elle tient, justement, à être vue sous son plus beau jour.

– Laissez-moi tranquille !

– Je n'ai pas l'intention de te casser la gueule, Chinot, mais si tu insistes...

– Ce n'est pas moi qui ai eu cette idée, je vous le jure ! Ils sont venus me chercher et...

– On ne va pas discuter pour savoir si c'est « eux », « moi », « je », « les nôtres » ou « les autres », mon vieux. C'est toujours nous. Vas-y.

Il s'approcha du fauteuil. Lila riait. Intact, pensai-je. Cela reste toujours intact.

Chinot se mit au travail. En quelques minutes, le crâne de Lila fut aussi rasé qu'aux premiers jours. Elle se pencha et s'admira dans le miroir.

– Ça me va vraiment bien.

Elle se leva. Je me tournai vers Chinot.

– Combien vous dois-je ?

Il se taisait, la gueule ouverte.

– Combien ? Je n'aime pas avoir des dettes.

– Trois francs cinquante.

– Voilà cent sous, avec le pourboire.

Il jeta la tondeuse et s'enfuit dans l'arrière-boutique.

Lorsque nous arrivâmes à la mairie, tout le monde nous attendait. Il y eut un grand silence lorsqu'ils virent le crâne rasé de Lila. La moustache de Duprat eut quelques frémissements nerveux. Mes camarades du réseau Espoir faisaient de telles têtes que l'on aurait cru que les nazis étaient revenus et qu'il fallait tout recommencer. Seule Julie Espinoza fut à la hauteur. Elle s'approcha de Lila et l'embrassa.

– Ma chérie, quelle excellente idée ! Cela vous va à ravir !

Lila était très gaie et le léger malaise qui s'était emparé de l'assistance se dissipa aussitôt. Après la cérémonie, nous nous rendîmes au Clos Joli et à l'issue du déjeuner Marcellin Duprat fit un discours où il parla avec émotion de « ceux qui ont assuré la permanence », mais sans une seule allusion à lui-même. Il rappela simplement les épreuves « auxquelles nous tous, chacun à son poste de combat, eûmes à faire face », et eut ensuite une phrase que je n'ai pas bien entendue ; je ne sais s'il avait parlé de sa joie d'avoir pu rendre le Clos Joli à la France ou la France au Clos Joli. A la fin, il se tourna vers les officiers américains invités et les regarda un instant en silence, l'œil noir...

– Quant à l'avenir, nul ne peut s'empêcher d'éprouver quelque inquiétude. Déjà nous viennent de votre grand et beau pays, messieurs, des

rumeurs qui me font craindre le pire. Notre France, qui a connu de tels malheurs, va être soumise à de nouvelles épreuves. Déjà j'entends parler du poulet engraisé aux hormones, et même, Dieu me pardonne, de plats congelés et même préfabriqués. Jamais, amis américains, Marcellin Duprat ne s'inclinera devant la cuisine du prêt-à-manger. Ceux qui voudraient transformer notre France en un « mangeoir » me trouveront sur leur chemin ! Je maintiendrai.

Il y eut des bravos. Les Américains furent les premiers à applaudir. Duprat leva la main.

– A quoi bon le nier : après les années que nous venons de vivre, il y aura un passage à vide. Nous n'avons pas pu former les jeunes. Je demeure cependant convaincu que ce que j'ai défendu de toutes mes forces ira en s'affirmant chaque jour davantage et finira par s'imposer et par triompher d'une manière que nous ne pouvons même pas imaginer. Quant à toi, Ludovic Fleury, qui t'es tellement battu pour cet avenir, et vous, madame, que j'ai connue petite fille, vous êtes assez jeunes pour être sûrs de voir un jour cette France dont le vieil homme que je suis peut seulement rêver et vous aurez alors pour moi une pensée amicale et vous direz : « Marcellin Duprat avait vu juste. »

Cette fois, les applaudissements durèrent une bonne minute. M<sup>me</sup> Espinoza s'essuyait les yeux.

– Un mot encore. Il manque quelqu'un, à cette table. Un ami, un grand cœur, un homme qui ne savait pas désespérer. Vous l'avez deviné : j'ai nommé Ambroise Fleury. Il nous manque, et je sais, Ludo, quelle est ta peine. Mais ne perdons pas courage. Il nous sera peut-être rendu. Peut-être le verrons-nous réapparaître parmi nous, celui qui avait su exprimer, avec une telle constance, par l'art gentil du cerf-volant, tout ce qui demeure éternellement pur et inaltérable sur cette terre. Je lève mon verre à toi, Ambroise Fleury. Où que tu sois, sache que ton fils spirituel continue ton œuvre et, grâce à elle, le ciel français ne demeurera jamais vide !

Il était vrai que je m'étais remis au travail et que jamais, depuis le départ de mon oncle, notre atelier n'avait connu pareille activité. Le pays avait besoin de se refaire un moral et les commandes affluaient de toutes parts.

Notre stock avait beaucoup souffert et il nous fallait pour ainsi dire recommencer de zéro. La plupart des pièces avaient été brûlées, mais celles que mon oncle avait réussi à mettre à l'abri chez les voisins, une bonne cinquantaine, nous servaient de modèles, bien que, mal entretenues, elles eussent dépéri et eussent perdu forme et couleur. Je connaissais le métier et travaillais vite. La seule question était de savoir si, après tout ce que j'avais vu et vécu, je n'allais pas manquer d'inspiration. Le cerf-volant demande beaucoup d'innocence. Il y avait aussi le problème des matériaux, et nous n'avions pas un sou. Duprat nous aida un peu – il fallait à tout prix, disait-il, maintenir cette attraction locale – mais ce fut M<sup>me</sup> Julie Espinoza qui nous remit vraiment à flot. Dans Paris libéré, M<sup>me</sup> Julie entamait la plus belle page de sa carrière, celle qui devait lui donner au cours des trente années qui suivirent la célébrité que l'on sait. J'avais hésité un peu, me demandant ce que mon oncle aurait pensé s'il savait que nos cerfs-volants étaient financés, en quelque sorte, par la première maquerele de Paris, mais le mécénat a toujours existé, et puis il me semblait que si je refusais cette aide à cause de son origine, je me trouverais du côté de ceux qui sacralisent le cul et en font les deux sources du bien et du mal. Nous allâmes donc voir M<sup>me</sup> Julie à Paris. Elle était installée dans un bel appartement meublé Louis XV qu'elle avait pu faire réquisitionner. M<sup>me</sup> Julie nous offrit le thé et nous parla des difficultés qu'elle avait avec la concurrence ; surtout du côté du Chabanais et du 122, rue de Provence ; elle était indignée de voir que les maisons qui avaient reçu les Allemands demeuraient ouvertes et recevaient les Américains.

– Elles ont un sacré culot, certaines de ces bonnes femmes, gronda-t-elle.

Je le reconnus d'autant plus volontiers que j'avais assisté la veille à une scène admirable entre Duprat et M<sup>me</sup> Fabienne, la patronne de la rue de Miromesnil. Elle était venue déjeuner au Clos Joli en compagnie de l'attaché militaire américain et avait eu le culot d'informer Duprat qu'il n'avait pas été le seul, ainsi qu'il le disait, à « assurer la permanence ».

Duprat s'était mis dans une colère noire.

– Madame, gueula-t-il, si vous ne voyez pas de différence entre un haut lieu de la civilisation et un bordel, je vous prie de sortir !

M<sup>me</sup> Fabienne ne bougea pas. C'était une petite femme myope au sourire mince.

– Et je vous signale, gueulait Duprat, que j'ai reçu ici, à la barbe des Allemands, des résistants et des aviateurs alliés !

– Eh bien, monsieur Duprat, je ne suis pas sans mérite, moi aussi. C'est même ce qui m'a permis de garder la tête haute lorsque je suis passée devant le Comité d'épuration. Savez-vous combien de Juives j'ai sauvées, pendant l'occupation ? Une bonne vingtaine. De 1941 à 1945, j'ai eu vingt pensionnaires juives dans mon établissement. Lorsqu'on m'a fait passer devant le Comité d'épuration, ces jeunes femmes sont venues témoigner en ma faveur. Tenez, au moment de cette affreuse rafle du Vel' d'Hiv', j'ai accueilli chez moi quatre pensionnaires juives. Mon établissement est sans doute un bordel, mais combien de personnel juif avez-vous employé sous les Allemands, monsieur Duprat ? Que me serait-il arrivé, dites-moi, si les officiers nazis apprenaient qu'ils montaient avec des Juives ? Je ne dis pas que je fais un beau métier et je n'ai pas de prétention, mais où, ailleurs que chez moi, ces jeunes femmes auraient-elles pu être accueillies, trouver de l'aide ?

Duprat – une fois n'est pas coutume – en est resté bouche bée. Après un moment de silence, tout ce qu'il put faire fut de grommeler « merde alors » et de se retirer. Je racontai cet incident à M<sup>me</sup> Julie, qui parut assez décontenancée.

– Je ne savais pas que Fabienne avait sauvé des Juives, dit-elle.

Elle m'annonça que rien ne lui ferait plus plaisir que de m'aider à continuer l'œuvre d'Ambroise Fleury.

– Au moins que cet argent serve à quelque chose de propre, dit-elle.

M<sup>me</sup> Julie témoigna également beaucoup de compréhension et de bienveillance aux parents de Lila.

– Il n'y a rien de plus pénible que le sort de l'aristocratie en exil, nous expliqua-t-elle. Je ne puis supporter l'idée des personnes habituées à un certain style de vie devenir victimes des temps difficiles. J'ai toujours eu horreur de la déchéance.

Elle confia donc à Genitchka Bronicka la gérance d'un hôtel particulier, rue des Marronniers, qui acquit au cours des années une réputation mondiale. Stas put reprendre ainsi ses habitudes dans les cercles de jeu et sur les champs de courses. Il succomba à une crise cardiaque en 1957, devant la roulette à Deauville, lorsque le croupier poussa vers lui pour plus de trois millions de jetons qu'il venait de gagner. On peut dire qu'il mourut heureux.

L'ambassade de la nouvelle Pologne populaire ne put nous donner aucune nouvelle de Tad. Nous n'en eûmes jamais. Pour nous, il est toujours vivant et il est toujours dans la Résistance.

Nous reprîmes le train pour Cléry où nous fûmes rendus au début de l'après-midi après de nombreux arrêts sur la voie ferrée encore mal en point et nous rentrâmes à la Motte à travers champs. Il faisait beau, après une pluie qui avait fait la toilette matinale du ciel. La terre normande gardait encore toutes ses meurtrissures, mais la paix de l'automne s'appliquait déjà à les adoucir. Le ciel, au-dessus des chars culbutés et des maisons éventrées, avait retrouvé son air de bel indifférent.

– Ludo !

Je l'avais vu. Il flottait dans les airs, les bras levés en V en signe de victoire. Le cerf-volant du général de Gaulle s'élevait au-dessus de la Motte ; il y avait un peu de vent, pour l'aider à monter vers les hauteurs, et il tirait fortement sur son amarre, laquelle ne devait pas être à son goût. Il flottait majestueusement, un peu lourdement, en oblique, baigné de lumière crépusculaire.

Lila courait déjà vers la maison. Je demeurais sur place. J'avais peur. Je n'osais pas. A Paris, je venais encore de frapper à toutes les portes : le ministère des Prisonniers et Déportés, la Croix-Rouge et l'ambassade de Pologne, où l'on me confirma que le nom d'Ambroise Fleury figurait bien sur la liste des détenus d'Auschwitz.

L'espoir est une frayeur. Tout mon corps était glacé, et déjà je pleurais de déception et de désespoir. Ce n'était pas lui, c'était quelqu'un d'autre, ou des enfants qui avaient voulu nous faire une surprise. Et finalement, incapable de faire face, je m'assis par terre, le visage caché dans mes mains.

– C'est lui, Ludo ! Il est revenu !

Lila me tirait par le bras. Le reste fut une sorte de délire heureux. Mon oncle Ambroise, qui ne pouvait m'embrasser, pour ne pas lâcher son de Gaulle, me jeta un regard où la tendresse et la gaieté retrouvaient leur bien.

– Eh bien, Ludo, qu'est-ce que tu en dis ? Il est fameux, celui-là ? Je n'ai pas perdu la main. Il en faudra des centaines, tout le pays va en réclamer.

Il n'avait pas changé. Il n'avait pas vieilli. Sa moustache était tout aussi longue et tout aussi épaisse et l'œil tout aussi sombre dans la gaieté. Ils n'y peuvent rien. Je ne sais pas ce que j'entendais par « ils ». Les nazis, peut-être, ou simplement tous ceux qui.

– Je me suis fait du mauvais sang pour toi, dit-il. Et pour toi aussi, Lila. Ça m'empêchait même parfois de dormir. Pensez donc, vingt mois sans nouvelles...

Merde, pensai-je, il est resté vingt mois à Buchenwald et à Auschwitz, et il se faisait du mauvais sang pour nous.

– Je suis revenu par la Russie, dit-il, où j'ai travaillé quelques mois. Après tout ce qu'ils ont vécu, les gosses ont vraiment besoin de cerfs-volants, là-bas. J'ai vu que tu as beaucoup travaillé, mais il y a à faire.

Nous passâmes la soirée à dresser l'inventaire pour voir ce qui nous restait.

– Il y en a qu'on pourra rafistoler, dit mon oncle. mais toute la série historique est à revoir. Regarde-moi ça !

Pascal et Montaigne, Jean-Jacques Rousseau et Diderot, que nous avions récupérés chez les voisins, pendaient du plafond, mités, couverts de taches, mal en point, rongés par les intempéries.

– Bon, on remettra ça et voilà tout...

Il réfléchit un moment.

– Et puis, je me demande si c'est bien la peine de refaire le passé. Enfin, oui, quand même, pour mémoire. Mais il faut du nouveau. Pour l'instant, on fera de Gaulle, il y en a pour un bout de temps. Il faudra ensuite trouver autre chose, voir plus loin, nous tourner vers l'avenir...

Je voulus lui parler du Clos Joli et de Marcellin Duprat, quelque chose me

disait que l'avenir était de ce côté-là, mais nul n'est prophète dans son pays et on était alors encore loin de compte.

Le retour d'Ambroise Fleury fut célébré comme une fête nationale, et ce fut un peu pour chacun comme si la France avait retrouvé son vrai visage. Les enfants nous aidèrent à assembler en cachette un cerf-volant à son effigie, et il flotta tout un dimanche au-dessus de la place qui porte aujourd'hui son nom, près du musée des cerfs-volants de Cléry, qui est, je regrette d'avoir à le constater, plus connu à l'étranger qu'en France, et dont la réputation est loin d'égaliser celle du Clos Joli. On ne trouvera cependant pas dans ses murs le cerf-volant Ambroise Fleury, mon oncle ayant énergiquement refusé de devenir une pièce de musée, ce qui, pourtant, selon l'expression un peu méchante de Marcellin Duprat, « lui pend au nez ». Les rapports entre les deux hommes ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Je ne sais s'ils se jalourent un peu, mais on croirait parfois qu'ils se disputent l'avenir. « On verra bien qui aura le dernier mot », c'est une phrase que je les ai entendus grommeler, l'un et l'autre. Je termine enfin ce récit en écrivant encore une fois les noms du pasteur André Trocmé et celui de Le Chambon-sur-Lignon, car on ne saurait mieux dire.

## Table des Matières

L'auteur  
Dédicace  
Chapitre I  
Chapitre II  
Chapitre III  
Chapitre IV  
Chapitre V  
Chapitre VI  
Chapitre VII  
Chapitre VIII  
Chapitre IX  
Chapitre X  
Chapitre XI  
Chapitre XII  
Chapitre XIII  
Chapitre XIV  
Chapitre XV  
Chapitre XVI  
Chapitre XVII  
Chapitre XVIII  
Chapitre XIX  
Chapitre XX  
Chapitre XXI  
Chapitre XXII  
Chapitre XXIII  
Chapitre XXIV  
Chapitre XXV  
Chapitre XXVI  
Chapitre XXVII  
Chapitre XXVIII  
Chapitre XXIX  
Chapitre XXX

Chapitre XXXI  
Chapitre XXXII  
Chapitre XXXIII  
Chapitre XXXIV  
Chapitre XXXV  
Chapitre XXXVI  
Chapitre XXXVII  
Chapitre XXXVIII  
Chapitre XXXIX  
Chapitre XL  
Chapitre XLI  
Chapitre XLII  
Chapitre XLIII  
Chapitre XLIV  
Chapitre XLV  
Chapitre XLVI  
Chapitre XLVII